JANUS

ARCHIVES INTERNATIONALES POUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET LA GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

JANUS

Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

(Organe de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

Trentième Année.

LEYDE. — E. J. BRILL, Sé. Ae.

1926.

LEYDE, IMP. E. J. BRILL, S^é^. A^e^.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Auteurs.

JANUS

ives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.
rgane de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

Trentième Année. — Première Livraison.
JANVIER—FÉVRIER 1926.

SOMMAIRE.

LEYDE. — E. J. BRILL, S^é. A^e.

WILLIAMS and NORGATE,
14 Henrietta Street Covent Garden
LONDON.

OCTAVE DOIN et FILS,
Place de l'Odéon
PARIS.

Conditions de l'abonnement.

Prix de l'abonnement *f* 12.— = frcs 25.— = Mark 21.— = £ 1–0–0 = Doll. 5.—.

Dans l'intérêt de la science universelle le prix de souscription du périodique Janus ne sera pas augmenté.

Pour abonnements, annonces, expédition etc. s'adresser aux Éditeurs: E. J. BRILL, LEYDE; WILLIAMS AND NORGATE, 14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON, et 20, South Frederick Street, EDINBURGH, et 7, Broad Street, OXFORD; OCTAVE DOIN ET FILS, 8 Place de l'Odéon, PARIS.

On est prié de faire attention à l'adresse de la Rédaction:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS,
Jan van Goyenkade 44, LEYDE (Hollande).

AVIS AUX AUTEURS.

Au lieu d'autres honoraires les Auteurs d'articles insérés au Janus recevront gratis 50 tirés à part *de leurs articles originaux*. Ils sont invités à faire connaître sans délai s'ils désirent en recevoir à leurs frais un nombre plus grand.

M. M. les Auteurs sont priés:

1°. **D'écrire les articles en gros caractères latins et d'une manière très lisible, si possible à la machine à écrire.**

2°. D'indiquer le nombre des tirés à part qu'ils désirent.

3°. De toujours joindre leur manuscrit aux épreuves quand ils les retournent à la rédaction.

4°. De retourner les épreuves au plus tard dans les huit jours à la Maison E. J. BRILL, à Leyde.

Le bureau de la société „JANUS" qui publie le journal bimensuel sous le même nom, est constitué de M. M.

Les articles scientifiques de la „Nederlandsche Maatschappij voor tropische Geneeskunde" (Société néerlandaise de médecine tropicale) seront publiés dans ce périodique. Ainsi la société se propose de rendre accessible aux étrangers les traités de médecine tropicale, qui paraissent en langue néerlandaise.

RECETTES CONTRE LA PESTE, EXTRAITES D'UN MANUSCRIT DU XVe SIÈCLE, AYANT APPARTENU À L'ABBAYE DE MAULBRONN.

PAR LE

Dr. ERNEST WICKERSHEIMER.

Strasbourg.

J'ai publié ici-même, en 1924, la version allemande du „Compendium de epidemia" de maître Jean de Saxe, d'après le manuscrit 20 de la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg [1]). Ce manuscrit, qui date du XVe siècle et provient de l'abbaye cistercienne de Maulbronn (Wurtemberg), contient encore d'autres textes que voici, relatifs à la peste.

I. — Fol. 66 v°.

Pro pestilencia. — Quando hominem invadit, antequam dormit, recipe urinam suam propriam et de alliis iij membra et tunde illa und schlach ez dann durch ain tüchlin et recipe tiriacam quantum est medietas nucis avelane et misce omnia simul et da sibi bibere.

Le conseil de boire sa propre urine n'est pas nouveau. On le trouve notamment dans un régime de pestilence en allemand, publié par Sudhoff, d'après le manuscrit latin 250 de Munich [2]).

II. — Fol. 73 v°—74.

Aqua mirabilis contra la pestilenzia m[agistri] C[onradi]. — Recipe ambra dragm. j, mosca dragm. semis, ligni aloes unc. j, sandali rufi unc. j, sandali branchi unc. j, calame aromatici dragm. 2, been albi unc. semis,

---

1) Ernest Wickersheimer, Contribution à l'histoire des épidémies à Strasbourg pendant le moyen âge: le Régime de maître Jean de Saxe . . ., *Janus*, 1924, p. 369—379.

2) *Archiv für Geschichte der Medizin*, VIII (1915), p. 183.

been rufi unc. semis, deomizi [?] dragm. semis, spiganardi dragm. j, cassia lignea dragm. j, galia mosca dragm. j, alipta mosca dragm. j, croci unc. sem., xilobalsami dragm. semis, ossis de corio cervi dragm. sem., limature eboris dragm. semis, introitus canele unciam j semis, canela unc. ij, gariofili unc. sem., granorum paradisi unc. j, penere longo unc. semis, macis unc. semis, spodio unc. semis, storacis calamite unc. ij, melle lb. j, trementina lb. ij, aqua di vita [?] lb. j, seminis azimii, siliensamen dragm. j, tali tua le sopiasse spezie e pestale multum bene et quando sono ben paste tali, la mele esbi mola multo leve et lava la dicta trementina cum aqua calida multo bene et coli la dicta trementina et meli et stilale in lo lumbico de fedro et fove aquam et mitiga astilare inseme unc. j de oleo communis, et quando sum salate tali la dicta aqua et la sorasse aqua de vita et le sorasse specie et nufrale inseme et miterrie asulare in lo lombico de vero bene lutato que non posa fradare et cogi la dicta aqua in uno vase de vedro et tila bene stopada que non afide. E quando tu voii bevere de la dicta aqua a bin unc. j de aqua et unc. semis de bon vino bianco de monte o malvaxia et buula que sera brancha come late et para que sera graso de galma inseme et depura [?] et lasa pasare quatro ore che non magni, et nota chi tute le dictaz chose che va a fare la dicta aqua vole stare in consz [?] de ex, prima che tu face dicta aqua et que ne che sio fate con picolo fogo in spacio de tri dii. — Ad idem. Toli la faya deli gaurbari chepe nerde como horan.

Recettes tirées d'une collection composée à Bologne en 1425, transcrite à Maulbronn en 1455. Le latin, et même un mot allemand „siliensamen", s'y mêlent à un italien barbare que j'ai soumis à M. Maugain, Professeur de littérature italienne à l'Université de Strasbourg. Les fautes fourmillent: „branchi, brancha", pour „bianchi, biancha"; „ossis de corio cervi" au lieu de „ossis de corde cervi", etc.; d'autres mots sont incompréhensibles. Les initiales M. C. désignent un certain „Magister Conradus", dont le nom est donné en toutes lettres au fol. 71.

III. — Fol. 77.

Incipiunt diversa bona magistri Hainrici, medici domini Ludwici, ducis Bavarie.

... Item optimum contra pestem. Recipe cantaridarum, abscisis alis et capitibus, calcis vive, vitrioli, ana dragm. semis, pulverizentur et cum aceto acuto insimul incorporentur in modum masse, mediocriter liquide. Postea recipe dyaquilon magni, extendatur super peciam, sub loco appostematis, ita tamen quod tangat appostema et locum inferius per quatuor digitos. Tum recipe predicti cauterii partem unam in modum nucis ave-

lane per quatuor digitos sub appostemate et desuper ponatur emplastrum, ita quod tangat appostema et illum locum permittatur sic jacere per quinque horas et tunc apperiuntur vesice et permittantur fluere, sic tamen ut prius facta sit flebothomia ejusdem lateris et detur desuper dragm. j tyriace, cum scrupul. semis pulveris smaragdorum et scrupul. semis croci ad sudandum, et panis tostus teneatur ante os, et, si effluit[?], detur secundario, quousque manebit.

Formule de cautère, qui rappelle celle que Hartmann Schedel rapporta d'Italie [1]. Dans la petite collection (*Diversa bona*) à laquelle elle est empruntée, on trouve des remèdes contre l'ictère, les fièvres, pour purger toutes les parties de la tête, antérieure, moyenne et postérieure, une purgation très sûre convenant même aux femmes grosses, des recettes contre les coliques internes et externes, pour provoquer les menstrues et contre les fièvres éphémères qui piquent entre cuir et chair. On a aussi de maître Henri un emplâtre pour les hernieux (fol. 89 v°). Seul le nom de baptême de ce personnage nous est connu et nous ne savons pas de quel duc de Bavière il fut le médecin. On peut hésiter entre Louis VII le Barbu (1365—1447), Louis VIII le Bossu (1403—1445) et Louis IX le Riche (1417—1479).

IV. — Fol. 79.

Wildu der bulen und der blatern on sorg sein, so nym boley und bibom und holder bleter, ydlichs geleich und wissen ymber gemalen und wissen win und meng daz under ein ander und trinck daz nuchtern dry morgen. Wer aber begriffen würt mit dem siechtag, der nem driacker und senff samen und holder bleter und leg daz auff dy bule, er genist. Mag er aber daz nit han, so nem er rutten und stoz daz mit essig und leg ez dar-uber. Valet.

C'est presque la même recette que celle qu'a publiée Sudhoff d'après le manuscrit 938 de Leipzig [2]. A rapprocher de celle qu'on trouve dans deux autres manuscrits de Strasbourg, datant du XVe siècle (ms. 8, fol. 89 v° et ms. 2120, fol. 190 v°) et qui n'est elle-même qu'un fragment du „Missum imperatori".

Notons en passant que les manuscrits 8 et 2120 de Strasbourg contiennent chacun, le premier aux fol. 86 v°—87, le deuxième

1) *Ibidem*, VI (1913), p. 342—343.
2) *Ibidem*, II (1909), p. 383.

aux fol. 172 v°—174 v°, la version allemande du „Missum imperatori". Ces textes diffèrent assez sensiblement l'un de l'autre, mais appartiennent tous deux à la variété déjà signalée par Sudhoff [1]), où la dédicace est adressée, non pas à l'empereur, mais au margrave de Moravie. Le manuscrit 2120 contient aussi aux fol. 262—263, un texte à peu près identique au „Missum imperatori", tel qu'on le trouve aux fol. 86 v°—87 du manuscrit 8, mais sans aucune dédicace.

V. — Fol. 79.

Dise artzenei wart gesant dem bischof von Trier von maister Wilhalm von Lanck. — So ist von andern artzten bebert. Vindest du den gebresten an der rechten seitten, so laz zw stund an dem rechten arm, zw der obersten adern. Bechset es ir an der kelen so laz dir zw der miltz adern. Wechset ez dir an dem hertzen oder an dem arme oder auff der schultern, so laz an dem selben arm zw der mindern adern. Bechset es dir an dem rechten pein, so las an dem rechten fusz und daz sol beschehen ee der mensch schlaff. Aber du müst dich hütn vor eyren und vor fleisch und vor win, so du dez gebresten an dir gewar würst. Wissz auch daz lassen güt ist fur dy drusen. Wann si bechst an dem or oder an dem halsz der soll lassen zw der haupt adern zw der rechten hant. Bechset sy im an dem arme oder auff der schultern, so sol er lassen auff der hant zw der miltz adern. Bechst sy im auff dem hertzen oder auff dem ruggen oder oberthalb des nabels, so laz im zw der adern zw der lungen auff beiden henden. Bachsend si aber auff dem bein an der macht, so laz auff baiden fussen zw der miltz adern und halt dich nach der wisen rat.

Cette mauvaise compilation, pleine de contradictions et de redites, ne mérite de retenir notre attention que parce que le nom de l'auteur est indiqué. L'opuscule étant dédié à l'évêque de Trèves, on peut supposer que maître Wilhalm von Lanck était un Allemand de l'Ouest, peut-être de Lank, village paroissial du doyenné de Créfeld.

VI. — Fol. 79.

Aliud contra pestilenciam. Recipe primo, omni die, de pane asso, in aceto forti tincto et de bolo armenico super panem comede. Tunc cum aceto lava gingivas et os et nares et, cum exieris domum, intingwe panem

1) *Ibidem*, IV (1911), p. 391.

in aceto et sepe, cum vadis in publica strata, pone ante os et nares. Item de pillulis pestilencialibus cottidie unum gluti cum vino. Item semel in septimana, ante ortum diei, recipe de tiriaca et postea jejunas quinque vel sex horas. Item, bis in mense, minuas de vena epatica vel splenetica modice et fuge pestilenticos, quia contagiosus est morbus.

VII. — Fol. 79—79 v°.

Magister Burghardus, bone memorie, contra pestilenciam precavandam tale dedit documentum. — Primo debet se homo precavere ab omnibus pestilenticis de mane et vespere et fugere nebulas et debet comedere de mane et sero grana juniperi et dulce lignum ex aceto ad omnia sua cibaria. Item debet comedere nuces ex aceto. Item homo debet se cavere a communitate hominum, jejunus presertim, in ecclesiis, in balneis, tabernis, choreis, item ab omnibus que possunt nimium calefacere. Item, si homo vult frequentare homines, debet componere grana juniperi, muscatum et rutam ejusdem quantitatis in unum panniculum et debet tenere ante nares. Notandum. Si hominem invasit pestilencia, tunc homo debet se cavere a sompno et debet recipere unum coclear plenum de tyriaca et pro medietate tantum de albo greco et tantum de bolo armenico et misceat illa insimul cum aceto et lineat se cum hujusmodi et postea ponat se ad lectum et bene cooperiat se, ut posset sudare per dimidiam horam. Item notandum si pestilencia est circa collum vel caput, tunc minuas in eodem latere ad venam capitis, vel in alio latere ad splenem vel ad epar. Item, si est infra brachium, tunc minuendum est in eodem latere vel ambobus ad vena super minorem pedicam. Item, si est in cruribus, tunc minuendum est ad sophenam, abintra in pedibus, que alias vocatur vena mulierum. Item post minucionem statim ponatur una ventosa super locum pestilencie et bene permittatur extrahere sangwinem et tunc superponatur emplastrum sicut factum. Recipiatur sal, absinthium, thus, furfur equaliter, et bene decoquatur cum aceto et sic superponatur quanto calidius paciens pati potest ad quinque horas, tunc iterum removetur et teneat se in omnibus sicut in calidis infirmitatibus, vitando omnia calorem inducencia per quinque dies et ad omnia que comedit homo talis infectus, semper addat acetum.

Ce petit régime qui, ainsi que la recette qui le précède, n'offre rien d'original, mais dont la concision n'est pas sans quelque élégance, a pour auteur „Magister Burghardus, bone memorie". Ce pourrait bien être „Magister Burkard de Waltorf, sacerdos et phisicus", qui mourut en 1408 et fut enterré dans le cloître des Cisterciens de Maulbronn, dont il avait été le bienfaiteur [1]).

1) EDUARD PAULUS, *Die Cistenzienser-Abtei Maulbronn* . . ., 2. Aufl., Stuttgart, 1882, in-4°, p. 81.

VIII. — Fol. 79 v°.

Item, si homo habet die platern, tunc debet superponere stercus bovinum, bulitum cum aqua et aceto. Item wiltu die platern oder buln vertreiben, tunc superpone comestionem humanam et cortices samsuci, bulitas cum aceto, vel ranas viventes, vel bufones torridos, cum aceto bulitas. Non paciaris nimiam esuriem vel famem. Item sume frequenter, post quinque dies, modicum tiriaci in pondere unius floreni, jejunando postea quinque horas. Quod, si non potes sumere, tunc humecta os tuum et nares cum hujusmodi de mane, quando vis accedere infectos, vel fac sicut cum aceto.

Ce qu'on remarque surtout ici, ce sont les recettes de médecine stercorale du début. De semblables recettes ne sont pas rares. Dans le petit traité que Sudhoff a fait connaître sous le titre „Sinn der höchsten Meister von Paris für die Sterbung der Drüsen" [1]) et dont la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg conserve une copie aux fol. 212 v°—213 v° du manuscrit 2120 déjà cité, le conseil est donné au malade de se servir en guise d'emplâtre de ses propres excréments. Citons aussi les lignes 43—47 d'un traité publié par Sudhoff d'après le manuscrit 556 de Berne et qui est la traduction littérale en allemand de la première partie du texte que nous venons de lire en latin [2]).

IX. — Fol. 79 v°.

Versus.
Sit tibi antidotum contra mortale venenum,
Nux, ficus, rutta, jejuno corpore sumpta.
Terra sigillata multum valet,
Sed, si tu cares, hiis omnibus allea summas.
Sit venter laxus, sit sangwis sepe minutus.
Suspicia fugias hominum, bona gaudia curas.
Postula secure, quia sic recedit a te.

Ces vers (le second seul rappelle le „Regimen tempore pestis" dont S. de Renzi a voulu faire un chapitre du poème de Salerne [3])), ont été publiés pour la première fois par Sudhoff, d'après le

1) *Archiv für Geschichte der Medizin*, IV (1911), p. 191—194.
2) *Ibidem*, XVI (1924), p. 60.
3) S. de Renzi, *Collectio salernitana*, I (1852), p. 500 et V (1859), p. 77—78; cf. *Archiv für Geschichte der Medizin*, XVI (1925), p. 168.

manuscrit germ. 591 de Munich [1]) sous le titre: „Die regierung meister Wilhelm von Longham" [2]). Dans le manuscrit 8 de Strasbourg (fol. 91 v°) ils revêtent une forme un peu différente:

Hoc est antidotum contra mortale venenum.
Nux, ficus, ruta, jejuno corpore sumpta,
Terra sigillata multum valet ac thiriaca.
Sit venter laxus, sanguis sepe minutus.
Spiramen fugias, hominum bona gaudia queras
Et bene purgari ac post thurificari.
Evita coitus infirmorum, balnea, fructus
Et bibe merum quod sit de flumine mixtum [3]).

Tout autre ce sixain, qui me semble inédit et que je n'ai rencontré que dans le manuscrit 2120 de Strasbourg (fol. 207):

Item metra bona.
Aleum cum pane debes sumere mane,
Aceto tota facies sit bene lota,
Prebe cibis ori claros, bibe de meliori,
Non parcas lignis, camino sit bonus ignis,
Silvas non equites et semper flumina vites.
Hanc ymitare viam, sic vites epidimiam.

X. — Fol. 81.

Pillule pestilenciales magistri Udalrici, pictoris. Recipe unc. ij croci ortensis, aloe, miram, rute unc. j. Hec omnia teruntur bene in mortareolo calido cum aqua roseacea et fiant pillule secundum placitum et operantur in viginti iiij hocis et, si vis ut cicius operantur, recipe in modum pulveris. Potes eciam addere de bolo armenico ad placitum.

Vieille recette qu'on trouve, moins la rue, dans le Canon d'Avicenne (Lib. IV, fen I, tract. IV, cap. 5). Quant au peintre Udalric, il est connu; il a laissé à Maulbronn une œuvre datée de 1424 [4]).

---

1) *Archiv für Geschichte der Medizin*, VIII (1915), p. 278; cf. *Ibidem*, XVI (1925), p. 28 et 90 et *Studien zur Geschichte der Medizin*, VIII (1909), p. 190. Le manuscrit de Munich contient un régime de pestilence du moine Berchtold de Maulbronn qu'on chercherait en vain dans le manuscrit 48 de Strasbourg.

2) Je ne pense pas qu'il y ait lieu de rapprocher ce nom de celui de Wilhalm von Lanck, dont il a été question plus haut.

3) Au fol. 97 v° du même manuscrit, ces deux vers sur la saignée (cf. *Collectio salernitana*, I, p. 502; V, p. 79):

„Martini, Blasi, Philippi, Bartholomei,
His festis minuas, ut longo tempore vivas".

4) Ed. Paulus, *Op. cit.*, p. 68.

ABRISSE AUS DER GESCHICHTE DER MAINZER MEDIZINISCHEN FAKULTÄT

VON

JOHANN GRÖSER († 1862) [1]

MIT ERGÄNZUNGEN UND ANMERKUNGEN VERSEHEN

VON

GEORG B. GRUBER

Innsbruck.

„Die ältesten Nachrichten von der *Mainzer medizinischen Fakultät* sind uns überliefert worden durch Ludwig von Hoernigk, beider Rechte und der Medizin Doctor. Als Decan, d. h. als Vorgesetzter der Medizinischen Fakultät eröffnete er im Jahre 1656 das neue Protokoll derselben [2], in einer so schönen Latinität, dass ich es bedauere, die Originalsprache nicht wiedergeben zu können. „Wie blühend", beginnt er, „einst Mainz, unter dem ersten Kurfürsten, nicht allein durch seine Bewohner und den Wohlstand, sondern auch durch die gelehrtesten, in allen Künsten und Wissenschaften wohlbewanderten Männer gewesen, besonders seitdem es mit einer hohen Schule geschmückt worden, wird durch die Geschichte und Urkunden hinlänglich erwiesen und hat im den Beinamen „Goldenes Mainz" erworben. Wie aber immer etwas Neues Wendungen hervorbringt und mit Gunst oder Ungunst die Dinge bei ihrem Entstehen und Untergehen herumschleudert, das erfuhr auch diese Stadt, als das Ungewitter der Schwedenheere — es sind nun mehr denn 30 Jahre — über sie hereinbrach. Wenn sie durch Gottes Güte und Erbarmnis nicht, wie einst Mykene ganz zerstört oder wie Theben nur dem Namen nach noch übrig geblieben ist, so erlitten doch — ihrer Bewohner und deren bürgerlichen Einrichtung

nicht zu gedenken — vor allem die akademischen Studien einen solchen Verlust, dass sie ihren früheren Glanz nie wieder würden erlangen können, wenn nicht eine günstige Sonne die Brust jener erleuchtet, deren Beruf es ist, Pfleger der Akademien zu sein..... Was leider unter anderem unserer berühmten Fakultät ubles widerfuhr, möge der Leser vernehmen und beklagen: Dieselbe besass nämlich, gleich den übrigen Fakultäten, als Hilfsmittel und Zierden ihres Berufs viele Bücher, Protokolle und andere Schriften, von welchen besonders die Protokolle auf der Flucht nach Coeln also abhanden kamen, dass man restloser Bemühungen ungeachtet nicht erfahren konnte, wohin sie gebracht worden sind" [3]).

v. Hoernigk führt hierauf, soweit er sie aufzufinden vermochte, eine Reihe der ältesten Aerzte der hiesigen Fakultät auf, bei denen aber alle Personalnotizen mangeln. Wir finden unter ihnen einen Petrus Hernsheimer von Oppenheim, einen... Theodorus Ulsenius, der zugleich poëta laureatus war. Dann aber folgt eine grosse Lücke bis zum Jahre 1602, an welche sich die Anführung mehrerer Aerzte reiht, die teils hier, teils in Cassel, Freiburg, Ingolstadt, Rom den Doctorgrad erhalten hatten.

Nach dieser Einleitung beginnt das neue Fakultäts-Protokoll in lateinischer Sprache mit folgenden Worten: „So müssen wir dann wie durch ein Verhängnis die Fortsetzungen unserer Verhandlungen mit Pfuschern und frechen Bartscherern beginnen," worauf eine im Jahre 1640 von Dr. Hartlieb entworfene, dem Kurfürsten Anselm Casimir selbst übergebene Vorstellung folgt, in welcher Hartlieb sagt: „Wie das nun etliche jahr hero sich Christen und Juden den Kranken Arzney beyzubringen, sine ratione et fundamento, freventlich unterstanden und ich solche schädliche Missbräuch sehr gestrengem Herrn Vicedom und Gewaltsbotten geklagt, auch mit der Thurmstraff einmal gestrafft worden sind, so will jedoch solche linde Thurmstraff nicht helfen und führt Hans Georg Möser in seiner Stümplerei ohnen allen Scheu fort und dies nicht allein in seiner Barbiererei. So denn vielmehr in Schwachheiten, die ein medicus genugsam zu Thun hat, als Lungensucht, Wassersucht.... Diese beiden Schwachheiten will er allein mit seinem vermeinten Unguento curieren." Schon unterm 9. Jänner 1641 gebot ein kurfürstlicher Erlass

den Apothekern die Rezepte solcher Stümpler dem Vicedomamte auszuliefern. Dessen ohngeachtet ergaben sich in der Folge immer wieder eine solche Menge von Veranlassungen zu erneuten herben Klagen über Stümpler und Hümpler, Bartscherer u. s. f., dass es zu weit führen würde, ihrer aller gedenken zu wollen. Wiederholte und verschärfte kurfürstliche und Vicedomamtliche Verfügungen, die dem Unwesen steuern sollten, blieben fruchtlos, sodass im Jahre 1679 der Decan Dr. Voss in das Protokoll in lateinischer Sprache schrieb: „Übrigens ist der unerlaubten Praxis Geistlicher, Juden, alter Weiber, Chirurgen und Bader — sonderlich des Baders in der Langgasse — und chemischer Quacksalber nicht im geringsten gesteuert worden; denn jeder von ihnen hat sich einen gnädigen Gönner verschafft, weder um Gesetz, noch um Gesetzgeber sich bekümmernd. So scheint denn das Übel ein erhebliches und unheilbares und da ich zu dessen Heilung oder wenigstens Minderung so viele öffentliche und private Anstrengungen fruchtlos erfunden habe, so habe ich endlich abgestanden und die Sache dem lieben Gott anvertraut." (Fest sollten auch wir heute noch unserem alten Collegen Voss beistimmen; den auch in unseren Tagen wuchert die Quacksalberei und weiss es nur zu oft, der Hand der Gesetze sich zu entziehen!)

In jener Zeit bestanden hier drei Apotheken, eine am *Dom* eine an der *Münz* und eine auf dem *Brande*. Diese wurden im Jahre 1652 auf kurfürstlichen Befehl visitiert, nachdem seit 36 Jahren jede Untersuchung unterblieben war. Im Jahre 1659 fand abermals eine Untersuchung der drei Apotheken statt und zwar mit grosser Genauigkeit, wenn man nämlich aus der Zahl und dem Ansehen der Commisionsmitglieder diesen Schluss ziehen darf; denn ausser drei Aerzten und zwei Mitgliedern des Stadtrates waren auch zwei Domherren dabei gegenwärtig, Herr Johann Wilhem Wolff, Freiherr von Metternich und Marsilius von Ingelheim.

Obgleich nun um das Jahr 1659 eine Reformatio Moguntina, d. h. eine verbesserte Ordnung der Gesundheitspflege von der Fakultät ausgearbeitet worden war, so ermangelte dies alles doch der Publikation, daher die Fakultät auf solche drang. Sie war aber auch nach 1½ Jahren (1661) noch nicht erfolgt, weshalb

die Fakultät an den Kurfürsten schrieb: „Wie auf kurfürstl. Gnaden Befehl alles in Druck gebracht worden, es nunmehr den Namen einer lobwürdigen, erneuerten Reformation und Ordnung, die Gesundheitspflege belangend haben mag, aber da steht sie nun so lange Zeit auf 'm Papier ohne alle Wirkung und ob wir schon bei hiesigem Herrn Vicedom, damit diese reingegossene Glock auch ihren behörigen Schwengel haben möge, zum öfteren gebührlich angehalten und um Publikàtion und Execution gebetten, so haben wir dennoch nit nur die ganze Nacht, sondern auch den ganzen Tag vergebens gearbeitet, dahero alles Gute allgemach wiederum zurückfallen und in Dissordre geraten will." Gleichzeitig beschwerte sich der Dekan von Hoernigk bei dem Vicekanzler Moel; und nach so viel fruchtloser Mühe schliesst er allzu erbittert mit den Worten: „beklag allein, dass in dieser Stadt Mainz ich nit mehr gelernt und erfahren, als dass man in Geduld alles, sowohl Böses als Gutes soll bleiben lassen, wie man's findet, et quod Moguntiam salutaribus legibus et statutis velle ornare, sit aethiopem lavare."

Wie es zu jener Zeit um die *Ausübung der Chirurgie* stand in Betracht welcher fast nur der Barbiermeister, seniores tonsorum, hie und da Erwähnung geschieht, mag Folgendes erweisen: Im Jahre 1661 stellte Peter de Weis von St. Malo in der Bretagne vor, „es sei seine Vocation, einen Oculisten, wie auch Bruch- und Steinschneider insonderheit abzugeben, und dergleichen Handoperationen, als Zähne- Ausnehmen und -Einsetzen etc., nebens Destillation eines und anderen Aquae vitae zu exercieren, und wie er gesonnen, eine Zeit lang in dieser Stadt zu verweilen." Die Fakultät concludierte, „dass er seinen Arbeiten nach insonderheit Bruch- und Steinschneiderei, da dergleichen Professiones verwandte dieserorthen und in der Nähe nirgend anzutreffen, wohl geduldet werden möge."

Wie es um die *Geburtshülfe* möge gestanden haben, lässt sich aus Prüfungszeugnissen von Hebammen entnehmen, die nirgends einen stattgehabten Unterricht erweisen, sondern sich mit einer in Begleitung anderer Weiber erlangten Experienz und mit dem guten Willen und dem Versprechen, „dem Rathe der medicorum und anderer erfahrenen Leute jederzeit Gehör geben zu wollen", befriedigen und begnügen.

Als anderweitige Proben aus dem Gebiete der *gerichtlichen Medizin* und *medizinischen Polizei* damaliger Zeit führe ich an: Hans Georg Müller von Kastell war im Jahre 1659 beschuldigt durch einen Tritt auf den Unterleib, den Tod eines mehr als 20 Wochen darnach verstorbenen Individuums veranlasst zu haben. Der Beschuldigte selbst suchte um das Gutachten der Fakultät nach. Bei der Untersuchung der Leiche fand man „etliche blaulichte Mahl und Flecken am Leibe, welche ein und anderer der Beisteher für Schuhnägel-Mahl halten wollen", und da auch in Zweifel stand, ob solche durch die Haut gingen, so wurde „doch ohne unnötige Versehrung des Gedärms", auf der Umstehenden Begehren auch der Leib geöffnet, jedoch nichts gefunden, was man als Ursache des Todes hätte annehmen können.

Der Empiriker Rudolph Hartmann suchte im Jahre 1683 bei der Fakultät nach, die Wirkung seiner Gift-treibenden Latwerge (orphietamum) dadurch erweisen zu dürfen, dass er öffentlich Gift verschlücke, was denn mit Erlaubnis, nicht auf Befehl der Fakultät (facultate permittente, minime jubente) auf dem Heumarkt geschah. Es wurden von dem Universitätspedellen aus der Apotheke am Dom 10 gran weisser Arsenik und 5 gran Sublimat geholt, und auf öffentlichem Theater in Brunnenwasser dem Hartmann in Gegenwart der Fakultätsglieder eingegeben. Nach schon einer Viertelstunde nahm er eine Dosis und später eine zweite seines Electuarii ein, worauf die Symptome schwiegen. Die Fakultät erteilte ihm hierüber ein Zeugnis, gleichwie es vorher von den Fakultäten von Wien, Prag und Leipzig geschehen war.

Der damalige Zustand der *medizinischen Studien* geht aus folgenden hervor: Im Jahre 1661 wendeten sich Dr. v. Hoernigk, Dr. Hochstatt und Joachim Becker an den Kurfürsten, demselben vorstellend, „wie vor denen im hl. römischen Reiche, besonders aber in diesen Gegenden stattgehabten Kriegsunruhen, alle vier Fakultäten der hohen Schule zu Mainz in Flor gewesen, itzt aber viele Jahre lang darniederlägen, wie aber durch die Güte des Allmächtigen, Ruhe und Frieden wiederhergestellt, die Studien wieder ferner florieren, auch das notwendige und heilsame Studium medicum, vermittelst fleissiger Professoren

wieder hergestellt werden könnte, zumahlen, da sich dieser, (in welcher sonsten kein geringer defectus wahrer medicorum zu verspüren), von Scholaren oder Studenten, meist Landeskindern, etliche feine ingenia angegeben und hierin gern hülfreiche Hand geboten sehen möchten." Hiezu erklärten sich nun die drei Doktoren bereit, wenn „kurfürstliche Gnaden umb ein billiges jährliches Stipendium sie authorisieren wolle." Es scheint aber diesem Ansuchen wenig entsprochen worden zu sein; denn 37 Jahre später (1698), als ein Dr. Riegel um Erlangung einer dritten Professur bei dem Kurfürsten supplizierte, wurde eingewendet, dass nach den Statuten die medizinische Fakultät nur mit zwei Professoren besetzt sein solle, die auch jederzeit zur Bestellung des medizinischen Studiums für genügend seien befunden worden, welche beide Professoren denn auch von so vielen Jahren her der Universität Last „ohne eintziges Entgelt oder genossene Freiheit tragen helfen und alles dasjenige praestiert, was von einem professore ordinario kann erfordert werden" u. s. f. Demnach trage der Kurfürst darauf an, die Errichtung einer dritten Professur zu suspendieren, „denn bereits vorlängst bestellten Professoren aber die hiernächst zu reproduzierenden Salarien gnädigst angedeihen zu lassen."

Wie wenig entsprechend das *Studium der Anatomie* damals betrieben worden, mag erweisen, dass im Jahre 1663 die Fakultät bei dem Kurfürsten ansuchte, es möge der Leichnam, einer zum Strange verurteilten Person nach vollbrachter Justiz ihr überlassen werden, da in vielen Jahren allhie keine Gelegenheit zum Studium der Anatomie gewesen.

Über das *Verhältnis der praktischen Medizin* ergibt sich aus den Protokollen kaum etwas Bemerkenswertes; überhaupt sind diese nach v. Hoernigk's im Jahre 1667 erfolgten Tode dürftiger. Darum mögen hier nur noch einige wenige einzelne Bemerkungen folgen.

Im Jahre 1680 war Dr. Voss Decan der medizinischen Fakultät. Da er nun aber auch zum Rektor der Universität erwählt wurde, so ging das Dekanat an Dr. Gudenus über und zwar ohne die sonst übliche Wahl, die nicht stattfinden konnte, „weil ausser uns beiden", so heisst es im Protokolle, „weder die Stadt, noch die Universität einen Medicinae Doctor besass, obwohl es von

Aerzten gleichsam wimmelte." In den Jahren 1685 und 1686 muss das Studium der Medizin aber merklich zugenommen haben, da in dem letztgenannten Jahr 14 Neodoctores ansuchten zur Fakultät admittiert zu werden. — Zum erstenmal wird bei Gelegenheit der Promotion eines Dr. Schoorly erwähnt, es habe dieselbe mit allen Feierlichkeiten unter Hörnerklang, Verteilung von Handschuhen und dem Beifall der Musen in der Aula academica stattgefunden. Wir begegnen hier auch zum erstenmal dem Dr. Franz Dünnewald, dessen Familie, sowie des vorgenannten Dr. Gudenus, später als dem Adelstande angehörig, noch in unseren Zeiten hier bekannt waren."

(Hier endet das wesentlich Berichtartige des Groeserschen Vortrages aus dem Jahre 1845. Es folgen Vergleichsbetrachtungen, denen noch einige biographische Notizen eingeflochten sind. Von diesen Ausführungen sei das Nachfolgende hier mitgeteilt, da es zum Teil recht zeitgemäss zu lesen ist).

„Erfreulich ist es, wahrzunehmen, wie auch unter sehr ungünstigen, wenig aufmunternden Verhältnissen es der medizinischen Fakultät stetes Bestreben war, mit Aufopferungen jeder Art, Verbesserungen herbeizuführen und solche bei dem Landesherrn selbst, in einer ebenso freimüthigen als treuherzigen Sprache zu erwirken. Auch hiebei bestätigt es sich, wie zu allen Zeiten einzelne Männer durch geistiges Übergewicht, grössere Bildung und eine würdevolle Selbstachtung ihrer Stellung sich auszeichnen und des Anerkenntnisses künftiger Generationen sich versichern. Dieses Anerkenntnis haben wir nach bald 200 Jahren unserem Kollegen Ludwig von Hoernigk zu gewähren. Von seinen persönlichen Verhältnissen habe ich nur aufgefunden, dass er am 24. Mai 1624 in Strassburg den Doctor-Grad erhalten und im Jahre 1653 als Mitglied der hiesigen Fakultät aufgenommen wurde, dass er Vater einer zahlreichen Familie, besonders von 10 Söhnen und Schwiegervater des bekannten Chemikers Joachim Becker war, und dass er hier am 2. August 1667 im 67. Lebensjahr als kaiserlicher und kurfürstlicher Rat verstorben ist. Alles was von ihm in den Protokollen, besonders in lateinischer Sprache enthalten ist, trägt das Gepräge, dass er ein geistreicher, gelehrter, wohldenkender, von der Würde seines Standes erfüllter Mann war.

Zum Schlusse erlaube ich mir, noch darauf hinzuweisen, wie jener Zeitraum, welcher die vorhin geschilderten Ereignisse umfasste mit dem unsrigen darin Ähnlichkeit hat, dass beide sich an Kriege anreihen, die nebst anderen Calamitäten auch die Zerstörung wissenschaftlicher Anstalten zur Folge hatten [5]). Doch wie überhaupt dermalen die Zeitpulse rascher schlagen und die Stundenzeiger sich schneller fortzubewegen scheinen, so haben sich auch die erlittenen Verluste schneller wieder bei uns ersetzt als damals ...."

„Vom Jahr 1698 an [6]), als womit ich meinen ersten Vortrag geschlossen, fehlen bis zum Jahre 1710 alle Nachrichten. In diesem Jahre nun erfahren wir zuerst, dass Johannes Traupel, zugleich Geistlicher (medicinae doctor et presbyter) Dekan der medizinischen Fakultät war. Im Geiste dieser zweifachen Qualität stiftete er durch Überweisung eines Kapitals einen feierlichen Gottesdienst, ein hohes Amt, welches alljährlich am 27. September, dem Tag der heiligen Cosmas und Damian, der Patrone der Aerzte sollte abgehalten werden, und dem alle Fakultätsmitglieder, Chirurgen und Apotheker beiwohnen sollten. Die Fakultät machte sich für sich und ihre Nachkommenden auf ewige Zeiten in optima forma juris verbindlich, dass dieser Verfügung genügt werde. Nach 80 Jahren aber hatten „die ewigen Zeiten" ihr Ende erreicht; denn im Jahre 1791 kommt die Verausgabung dieses Potens zum letztenmal in der Fakultätsrechnung vor [7]).

Die medizinischen Lehranstalten blieben — so wie im vorhergehenden Jahrhundert — auch in diesem bis zur Restauration der Universität, in Bezug auf die Zahl und Stellung der Professoren als in Bezug auf die Hilfsanstalten und die Anzahl der Studierenden in einem sehr traurigen Zustande [8]).

Öfters wurden daher von Seiten der Kurfürsten separate Gutachten von allen Fakultätsmitgliedern begehrt, wie und auf welche Weise das medizinische Studium verbessert werden könne, so in den Jahren 1719—1729—1732—1743, auf welch letzte Anfrage, heisst es im Protokoll, „unsere Fakultät nicht minder durch Anführung aller eingeschlichenen Missbräuche als aller dem medizinischen Studium möglichen Verbesserungen antwortete."

Bereits im Jahre 1713 hatte Pabst Clemens XI. 16 geistliche Pfründen zum Besten der Universität extinguieret. Der Klerus erbot sich statt dessen, jährlich 1200 Gulden an die Universität zu entrichten, wogegen die medizinische Fakultät remonstrierte. Aus diesen Verhandlungen eagibt sich, dass damals drei Professoren, der eine mit 200 Gulden, der zweite mit 100 Rheintalern und der dritte mit 100 Gulden und 12 Malter Korn angestellt waren. Wird man hier nicht an das erinnert, was Reinhold Forster dem Minister von Edlitz antwortete, als ihm dieser im Jahre 1783 (?) eine Professur in Halle mit 300 Thaler Gehalt antrug, „ob er denn glaube, dass man bei Zeisigsfutter Pferdearbeit verrichten könne" [9]).

Im Jahre 1736 befanden sich 8 promovierte und als Beisitzer der Fakultät aufgenommene und noch 2 andere Aerzte hier. (100 Jahre früher waren nur höchstens 5 Aerzte hier), und im Jahre 1739 war die Fakultät auf 3 Mitglieder reduziert [10]); da das eine derselben, Dr. Schoerly mehrjährig gelähmt, das andere Dr. Singel im Jahre 1740 an einer Lungenentzündung starb, so bestand die Fakultät nun ganz allein aus dem Dr. Vogelmann. Der Kurfürst Philipp Karl [11]) erliess daher unter dem 11. IV. 1741 eine Verordnung dass, „da gar keine Consilia sanitatis et responsa medica aus Abgang deren zu solchem Corpore erforderlichen Assessoren mehr verfasset, noch einige Actus inaugurales vorgenommen werden könnten, alle allhier stehende und praktizierende Aerzte sich sollten ungesäumt ad facultatem recipieren lassen." Dessen ungeachtet blieb Dr. Vogelmann zwei Jahre hindurch das einzige Fakultätsglied, also dass er zur Prüfung einiger Kanditaten zwei auswärtige Assessoren der hiesigen Fakultät, den Physicus von Bingen, Dr. Fried und den Physicus von Kirchberg, Dr. Mendel hieher berufen und mit diesen die Examina vornehmen musste.

Allmählich begann die Einführung der so nötigen und ersehnten Verbesserungen; so erliess der Kurfürst Friedrich Carl Ostein [12]) im Jahre 1746 eine Verordnung, durch welche den Professoren dieselben Freiheiten und Immunitäten wie den wirklichen Räten zugestanden wurden; sie hatten die Praecedenz vor den Hofgerichtsräten und ihnen folgten unmittelbar die Doctoren und Assessoren. Kein Doctor, Licentiat oder Magister durfte

öffentlich lesen, bevor er zur Fakultät aufgenommen war u. s. w. Der durch seine Freigebigkeit bekannte Domherr Hugo Franz v. Elz [10]) beschenkte im Jahre 1747 die medizinische Fakultät mit einer reichen Sammlung anatomischer-chirurgischer und geburtshülflicher Instrumente; auch fanden sich allmählich tüchtige Männer zu den Lehrstellen. Auf diese, sowie die fernere Entwicklung der Lehranstalten werde ich später wieder zurückkommen; ich verlasse sie jetzt, um aus anderen Gebieten des Medizinalwesens einiges nachzuholen.

Die *Pfuscherei* war gleich wie in vorhergehenden Jahrhunderten immer noch der Gegenstand häufiger und wiederholter Klagen von Seiten der Fakultät. Ihre Ausüber kommen vor unter den Namen: Pfuscher, Störger, Stümpler, Hümpler, Schlangenfänger, Empyrici und Quacksalber; sie gingen sowohl von hier wie von andern Orten aus. Die Weise, in welcher im Protokoll von 1718 von einem gewissen Schmittel gesprochen wird, will ich unverändert wiedergeben; es heisst darin:

„Hochwohllöblicher kurfürstlicher Regierung verschiedene Decreta favorabiliter impetiert, aber ohne erfolgten guten Effect, weilen obbemeldeter Landstreicher an einen und anderen gnädigen Herrn sich insinuiert und solange bei denselben Ingress gefunden, bis dieselbigen durch dessen unverantwortliche Kuren in die Ewigkeit geführt worden; da den alles Procedieren auf einmal ein Loch bekommen und der betrügliche Landstreicher sich möglichst los gemacht, womit denn hinfüro zu observieren, was das gemeine Sprüchwort sagt: Wer nur warten kann, solcher Betrüger dauert nicht lang!"

Epidemische Krankheiten unter Menschen und Tieren kamen nicht selten vor. So herrschte unter anderem im Jahre 1714 in Mainz eine Krankheit, an welcher viele Menschen innerhalb drei, viele innerhalb 5, 6, 7 Tagen starben. Es war dies ein Fleckfieber mit Friesel oder ohne Hautausschlag, oft mit Brustentzündungen verbunden. Im Jahre 1735 herrschten in der Stadt und auf dem Lande heftige Catarrhe, wahrscheinlich Grippe. Im Jahre 1757 hier und in Kastell die Ruhr. Im Jahre 1760 lagen gleichzeitig in Kastell 70 Menschen am hitzigen Faulfieber darnieder [13]). Diese Krankheit herrschte auch Ende 1760 in Mainz.

Von jenen Männern, nun, welche wie früher erwähnt, als die zu betrachten sind, durch welche vorzüglich die hiesigen Lehranstalten einer besseren Zukunft entgegen gingen, will ich einige erwähnen:

Franz Ittner von Neubamberg wurde anno 1742 als Mitglied der Fakultät aufgenommen. Es wurde bald nachher Professor der Anatomie und Botanik und kurfürstlicher Leibarzt. Diese Stellung gab ihm Gelegenheit, dem Kurfürsten Ostein [12]) mündlich und wiederholt das Bedürfnis eines botanischen Gartens und eines anatomischen Theaters vorzustellen. Demzufolge hat der Kurfürst im Jahre 1745 die Errichtung eines botanischen Gartens befohlen, den er selbst öfter besuchte, wobei Ittner sein Ansuchen um ein anatomisches Theater stets erneuerte, welches ihm denn auch „frustra machinantibus osoribus" im Jahre 1746 verliehen wurde, woselbst er nun als erster wöchentlich dreimal Demonstrationen abhielt. Ittner bewirkte ferner, dass Leichen aus den Hospitälern abgegeben werden mussten, dass die nötigen Gerätschaften angeschafft und ein Prosekter in der Person des Wundarztes Diel [28]) angestellt wurde, welcher noch unter Weidmann, Sömmerring, Ackermann und Joseph Wenzel fungierte und sich unter diesen Meistern zu einem vortrefflichen Praeparator ausgebildet hat [14]). Ittner starb im Jahre 1795 als Professor emeritus auf seinem Landgut zu Johannisberg. Er war ein Man von athletischem Körperbau und das, was man unter einem biederen alten Deutschen versteht.

Carl Strack von Mainz (in universitate Geraua promotus) wurde im Jahre 1747 zur Fakultät aufgenommen, erhielt im Jahre 1754 die Professur der Chirurgie und im Jahre 1763 die der Therapie. Strack genoss als praktischer Arzt unter allen Ständen von Mainz ein grosses, wohl verdientes Vertrauen; auch auswärts, besonders in Frankreich war sein Ruf verbreitet. Der Kurfürst Erthal [16]) hatte ihm die Stelle eines Leibarztes verleihen wollen, auf die er aber verzichtete. Er gab viele geschätzte praktische Schriften heraus, alle in lateinischer Sprache, die er vortrefflich schrieb; und als Beweis, wie sehr er von der Wahrheit seiner darin gegebenen Vorschriften durchdrungen war, führe ich an, dass er im 82. Jahr, von einer Pleuritis befallen, nach der in seinem Tractate über diese Krankheit gelehrten Heilmethode genau selbst behandelt zu werden verlangte. Auch genas er damals

wieder. Er war ein Mann von ernstem Aussehen, aber voll Humor. Ein von dem berühmten Modelleur Melchior verfertigtes Basrelief zeigt seinen wahrhaft antiken Kopf. Er war sehr religiös und sehr aufgeklärt. Gestorben ist er am 18. Oktober 1806" (nach dem Mainzer amtlichen Sterbe-Register).

„Joseph Franz Wenzel [17]), der Vater von Joseph und von Carl Wenzel wurde am 27 Januar 1755 „sine tubis et clangore seu pompa superflua" promoviert. Im Jahre 1763 wurde er Professor der Chirurgie. Er starb im Jahre 1776. Über dieses Ereignis steht in lateinischer Sprache Folgendes im Protokoll, was uns diesen Mann näher kennen lehrt: „Am 10. März 1776 zwischen 3—4 Uhr Nachmittags starb mit allen heiligen Sakramenten versehen, in den göttlichen Willen ergeben, an einer durch Übergang in Brand tödlich gewordenen Darm-Entzündung Franz Joseph Wenzel, Medicinae Doctor, kurfürstl. Hofgerichtsrat, öffentlicher Lehrer der Chirurgie, ordentlicher Beisitzer der medizinischen Fakultät, erster städtischer Physikus und Arzt des Barbara-Hospitals. Er hatte das Alter von 42 Jahren, 10 Monateu und 9 Tagen erreicht. Den Verlust dieses um das gemeine Wohl so sehr verdienten Mannes beklagt unsere Fakultät aufs schmerzlichste; denn durch seinen Tod wurde dem Staat und unserer Fakultät ein Verlust zugefügt, der nicht leicht durch einen anderen zu ersetzen sein wird. Er war in allen Gegenständen der Anatomie, Physiologie und Pathologie bestens kundig, in die Semiotik vorzüglich eingeweiht, in der Erkenntnis der Krankheiten ein Scharfseher, einsichtsvoll in der Voraussicht der Gefahr. Am Krankenbett war er einer der Ersten, ein sehr berühmter Praktiker. Oft war er zum Dekan der Fakultät erwählt worden, deren Geschäfte er wohl und glücklich leitete. Seine Seele ruhe in Friede!"

Von solchen Männern und anderen würdigen Kollegen unterstützt war der wohlwollende Kurfürst Emmerich Joseph [18]) immer mehr darauf bedacht, Verbesserungen des Medizinalwesens herbeizuführen und verlangte insbesondere im Jahre 1773 ein Gutachten, wie die Entbindungskunst in Lehre und Ausübung zu fördern sei [20]). Bei dieser Gelegenheit kann ich mir nicht versagen, das Lob anzuführen, welches von einer schlichten Hebamme im Protokoll aufbewahrt ist. Sie hies Arnold. Von ihr wird

gesagt: „Sie befriedigte uns durch ihre Antworten dermassen, dass wir sie nicht nur für würdig erkannten, die Geburtshülfe auszuüben, sondern auch ihre Kenntnisse, ruhiges Gemüt, gute Sitten und Scharfsinn bewundert haben.".

Als ein Beweis, wie in jener Zeit die medizinische Fakultät ihre *Würde und Gerechtsame* zu bewahren wusste, möge folgendes dienen: Im Jahre 1769 frug die kurfürstliche Regierung bei der Fakultät an, ob und auf welche Weise ein Kasteller Bürger des Namens Anton Koeler (genannt Hirschfeld) als Chirurg aufgenommen werden könne. Hierauf fasste die Fakultät das merkwürdige Conclusum, darauf sei der Regierung gar nicht zu antworten. Die Regierung habe nicht lange vorher von der Fakultät die Mittel verlangt, die giftigen Insekten von Afterärzte auszurotten, und da von ihr unter diesen auch der Erwähnte sei aufgeführt worden, der nebstdem keinen guten Ruf geniesse und das Amt eines Polizeidieners versehen habe, so sei die Fakultät „verletzt, verwundert und indigniert über das ungereimte Vorgehen der kurfürstl. Regierung. Die Fakultät und das Gremium der Chirurgen müssten von einem niedrigen Geist beseelt sein, wenn jene einen Polizeidiener und Empyriker prüfe und dieses einen solchen in die Liste der Chirurgen aufnähme und durch den Verkehr mit einem so schmutzigen Menschen die Reinheit ihrer Korporationen befleckt würde." Der Zutritt zu den medizinischen Kollegien wurde dem Koeler daher versagt. Ein Gönner aber muss ihm den Weg zum Kurfürsten geöffnet haben; denn es verordnete derselbe die Zulassung Koelers zu den Vorlesungen. Hierauf remonstrierte die Fakultät unter Strack's Dekanat: „Von höchstdero landesherrlicher Macht hat es abgehangen, die Einverleibung des genannten Koeler in die Universitätsmatrikel zu verordnen und die Bedenklichkeiten aufzuheben, welche diesem Vorhaben entgegen zu sein schienen. Was aber die Fähigkeit des Subjektes in Ansehung der Erlernung der medizinischen Wissenschaften betrifft, desfalls lassen Ihro kurfürstliche Gnaden höchtdero medizinische Fakultät nach Pflichten erkennen" u. s. w.; so wurde Koeler abgewiesen. Doch hatte er seine Rolle nicht ausgespielt; denn 7 Jahre später, im Jahre 1776 kam er als Doctor promotus von Erfurt wieder hieher und suchte nun nicht nur um die Erlaubnis, in den kurfürstl. Mainzer

Landen praktizieren zu dürfen, sondern auch um Verleihung der Professur der Entbindungskunst beim Kurfürsten nach. Die Fakultät erklärte, dass sie schon aus den eigenen Äusserungen des Bittstellers schliessen müsse, dass er wenig von den theoretischen Grundsätzen der Entbindungskunde erfüllt und daher von seiner Unterweisung in dieser Kunst wenig zu erlernen sei. Darauf schlug der Kurfürst ihm die Professur ab, verordnete aber, dass er hinsichtlich seiner Tauglichkeit zur Praxis geprüft werden solle. Die Fakultät, „damit sie allen Argwohn der Missgunst und Parteilichkeit von sich entferne," schlug dem Kurfürsten ein Mittel vor, durch welches der Dr. Koeler gerechtfertigt, sie, die Fakultät, aber im widrigen Falle vielleicht gegen falsche Beschuldigung einer Leidenschaft könne geschützt werden, nämlich eine schriftliche Prüfung. Diese approbierte der Kurfürst, „doch in dem Mass, dass dem Dr. Koeler freibleibe entweder die Antworten auf die Interrogatorien nebst den Fragen selbst zu schreiben oder eines und das andere durch einen auf seine Kosten zu adhibierenden actuarium niederschreiben zu lassen." Als aber dem Günstling dieser kurfürstliche Erlass vorgelesen wurde, erklärte er, er wolle die Prüfung *nicht* bestehen.

Dass unter den Fakultätsmitgliedern auch selbst bisweilen Streitigkeiten vorkamen, hievon ein Beispiel: Professor Strack legte im Jahre 1771 seine Schrift „De colica pictorum" (Bleikolik) vor mit dem Verlangen, die Approbation zu erhalten, quemadmodum huiusque mos erat. Welche Misshelligkeiten hierüber stattfanden, ist aus dem Protokoll nicht zu entnehmen; allein zu Anfang des Jahres 1772 wurde der Beschluss einstimmig von der Fakultät gefasst, eine von einem kaiserlichen Notar beglaubigte Abschrift des Tractates „De colica pictorum" aufzubewahren, die Approbation der Fakultät zu versagen und das Manuskript zurückzuschicken. Strack begehrte nun vom Kurfürsten die Erlaubnis zum Druck dieser Abhandlung, welche die Fakultät versagt habe. Der Kurfürst verlangte nun, dass die Fakultät innerhalb 8 Tagen die Gründe der Verweigerung angebe, da sich in der Abhandlung nichts befinde, so wieder die Religion, den Staat oder die guten Sitten anstossend sei. Die Folge fehlt nun im Protokoll; wahrscheinlich enthielten sie jene Blätter, die auf kurfürstl. Befehl aus demselben entfernt wurden.

Es befindet sich nämlich im Protokoll ein weisses Blatt, worauf folgendes steht: „Auf kurfürstl. Specialbefehl sind heute die Seiten 260—266 in meiner des Unterschriebenen Gegenwart genommen, dafür dieses Blatt eingezogen und das Gegenwärtige darauf bemerkt worden."

Mainz, den 10. Dez. 1785."

„SCHLEHBUSCH.
Univers. Secr."

Immer näher rücken wir nun der Zeit der Restauration. Am 15. XI. 1781 wurde der gesamten vom Prorektor berufenen Universität die kaiserliche Bestätigung der durch päbstliche Bulle genehmigten Aufhebung der Karthäuser-, Altenmünster- und Reichen Clara-Klöster dahier mitgeteilt, wonach die Universität in den Besitz aller beweglichen und unbeweglichen Güter derselben gesetzt wurde, „auf dass sie die Einkünfte und den Ertrag dieses Fondes zu ihrem Wachstum, Glanz, Nutzen und zum öffentlichen Vorteil in Empfang nehme."

Hierauf begab sich am 18. Oktober 1781 die ganze Universität zum Kurfürsten, demselben für diese Gnade ihren Dank zu erstatten; bei dieser Gelegenheit empfahl der Kurfürst ganz besonders die Sorge nicht ausser Acht zu lassen, dass der Fond zum Nutzen der studierenden Jugend verwendet werde.

Am 28. November 1781 [21]) verfügte sich die ganze Universitat unter Pauken- und Trompetenklang in die Universitätskirche (-Jesuitenkirche), woselbst ein feierlicher Dank-Gottesdienst statthatte, der künftig an jedem 15. November wiederholt werden sollte. Als an demselben Tag der Prorektor und die Dekane dem Baron von Erthal, dem Bruder des Kurfürsten den Dank für sein, der Universität erwiesenen Wohlwollen abstatteten, versprach dieser nicht nur die Fortsetzung dieser Gesinnungen, sondern erklärte auch, dass er die Absicht hege, dereinst der Universität seine kostbare Gemäldesammlung zu hinterlassen [22]), die man auf 100 000 Gulden schätzte.

Als öffentlicher *Lehrer der Pathologie* wurde angestellt im Jahre 1783 Anton Franz Metternich von hier, der im Jahre 1777 non sine magna laude war promoviert worden [23]). Er war Ver-

fasser mehrerer geschätzter Schriften und gleich hoch geachtet als Mensch, Lehrer und ausübender Arzt, dessen Beruf er noch wenige Tage vor seinem Tode mit strenger Gewissenhaftigkeit erfüllte. In späteren Zeiten war er Mitglied des hiesigen Medizinalkollegs. Er starb am 20. Mai 1827.

Johann Peter Weidmann, geboren zu Zülpich am 27. VII. 1751 wurde im Jahre 1784 von Würzburg als Professor der Anatomie, Chirurgie und Geburtshülfe berufen [24]). Er war unter dem alten Siebold, dem damaligen Primus chirugorum Germaniae, in Würzburg promoviert und hätte daher, um zur Fakultät aufgenommen zu werden, hier noch ein Examen bestehen müssen. Der Kurfürst aber verordnete, dass er statt dessen bei der nächsten Disputation praesidieren solle. Wenn gründliche Gelehrsamkeit, treue Beobachtung der Natur, ein scharfsinniges Urteil, verbunden mit Bescheidenheit, einer wahrhaft wissenschaftlichen Moral und dem ernstlichen Verlangen, sich seinen Schülern nützlich zu erweisen, vorzügliche Eigenschaften eines öffentlichen Lehrers sind, so werden all die, welche Weidman kannten, eingestehen müssen, dass er dieselben in ausgezeichnetem Grade besass, so wie er denn auch die allgemeine Achtung genoss. Später war er Mitglied des hiesigen Medizinal-Kolleges.

Er starb am 23. Juni 1819,

Mit Weidmann besonders befreundet war Dr. Samuel Soemmerring von Thorn, welcher im November 1784 Professor der Anatomie und Physiologie dahier geworden war. Der Namen dieses Mannes ist so berühmt und gefeiert, sein Lebenslauf so bekannt, dass ich mich auf die einfache Bemerkung beschränke, wie sehr wir uns freuen, dass er einst die Zierde unserer Universität und unser Mitbürger war [25]).

In demselben Jahre wurde Nikolaus Molitor [26]) von Mainz zum Professor der Chemie ernannt. Noch besass er die Doctorwürde nicht, und der Kurfürst verordnete, es solle ihm die Fakultät dieselbe verleihen. Diese aber concludierte, es sei Sr. kurfürstl. Gnaden vorzustellen, dass die Fakultät ihren schweren und heiligen Pflichten gemäss jemanden nicht promovieren könne, von dessen Wissenschaft sie nicht überzeugt sei. u. s. w. Professor Molitor erklärte hierauf, dass er sich auf einer anderen Universität werde promovieren lassen, was der Kurfürst genehmigte

und was in Duisburg geschah [27]). Obgleich auch praktischer Arzt, beschäftigte sich Molitor vorzüglich mit dem Studium der Chemie, die bald von Lavoisier in eine neue Aera eingeführt wurde, deren Entdeckungen und Ansichten seinen Schülern mitzuteilen, Molitors Bestreben war. Er starb am 27. September 1926.

Am 15. November begannen die feierlichen Feste der Restauration der Universität, worüber im Drucke mehrfältig berichtet ist [28]), also dass ich deshalb.... hievon schweige. Ich erwähne.... nur, dass jener leider allzu kurze Zeitraum nun eintrat, iu welcher die Mainzer Universität (und zwar bezüglich aller Fakultäten) sich einer Blüte erfreute, die in ganz Deutschland, sowie ausserhalb unseres Vaterlandes anerkannt und gepriessen wurde. Eine ehrenvolle, würdige Stellung der Professoren, die Verteilung aller Hilfsmittel, die Errichtung aller nötigen Institute, die Verbindung mit anderen Universitäten, ein grosser Zufluss von Studierenden aus allen Gegenden- alles dieses setzte die hiesige Universität in die Reihe der ersten des Deutschen Reiches.

Ich muss kurz noch einige Männer erwähnen, die in jener Zeit mitwirkend waren oder aus ihr hervorgingen und später sich auszeichneten. Dahin gehörten:

Georg Wedekind geboren zu Göttingen 1761. Er war auf Vorschlag des kurfürstl. Leibarztes Christof Ludwig Hoffmann [29]) als zweiter Leibarzt und Professor hieher berufen (und auf speziellen kurfürstl. Befehl 1788 ohne weiteres zur Fakultät aufgenommen worden). Begabt mit grossem Scharfsinn, ausgerüstet mit grosser Gelehrsamkeit war er ein sehr fruchtbarer Schriftsteller nach den Grundsätzen einer strengen Humoral-Pathologie. Auf mannigfaltige Weise in seiner politischen, wie medizinischen Laufbahn hin und her geleitet, hatte er Gelegenheit, sich eine reiche Erfahrung zu erwerben, die ihm grosses Vertrauen im Aus- und Inlande gewann [30]). In einer Krankheit des höchstseligen Grossherzogs Ludwig zur Beratung nach Darmstadt berufen, wurde er nach Genesung des hohen Kranken Leibarzt, Freiherr, geheimer Staatsrat — und starb daselbst am 28. Oktober 1831 [31]).

Jakob Fidelis Ackermann von Rüdesheim [32]) hatte am 5. Mai 1788 die Doctorwürde dahier erlangt und war im Jahre 1791 von der allgemeinen Commision der Universität als Ehrenmit-

glied derselben aufgenommen worden. Nachdem aber 1792 diese Stadt von den Franzosen occupiert und nach der Belagerung von 1793 wieder von denselben war verlassen worden, so wurde der medizinischen Fakultät ein Urteil gegen J. F. Ackermann communiciert des Inhalts, „dass derselbe wegen seiner, während der französischen Occupation der Stadt Mainz bezeugten französischen Anhänglichkeit von dem Ehren-Assessorat der Medizinischen Fakultät zu amovieren, demselben alle Praxis in der Mainzer Kurlanden zu untersagen, er auch unfähig zu allen Diensten in den Kurstaaten zu erklären sei." Als jedoch im November 1797 Soemmerring seine Stelle niederlegte und die Fakultät aufgefordert wurde, statt seiner ein oder mehrere Subjekte vorzuschlagen, so wurde erklärt, man würde Ackermann als den tauglichsten vorgeschlagen haben, wofern nicht das gegen ihn ergangene Dekret entgegen stünde. Unterm 12. Dezember 1797 wurde nun durch kurfürstl. Erlass Ackermann sehr ehrenvoll rehabilitiert und zum Professor der Anatomie ernannt [33]), und gewiss mit Recht, denn Ackermann war einer der tüchtigsten Lehrer in der Tat. Mit ausgezeichneten Kenntnissen in allen Teilen der Medizin und deren Hilfswissenschaften, besonders in Anatomie und Physiologie verband er einen hinreissenden Vortrag. Seine Schriften, — besonders sein Versuch über die Lebenskräfte, — ganz im Geiste der damaligen chemischen Grundsätze gehalten — dürften bei genauer Prüfung (gegenüber den) chemisch physiologischen Ansichten unserer Tage, gar viele Punkte der Ähnlichkeit darbieten. Ackermann wurde sehr ehrenvoll späterhin nach *Jena*, von *Jena* nach *Heidelberg* berufen. Er starb bei einer Ferienreise auf seinem Landgut zu Rüdesheim an einer Nierenentzündung.

Es ist nicht ohne Interesse, das jener kurfürstl. Erlass zu Gunsten Ackermanns vom 11. Dezemqer 1797 die letzte kurfürstliche Verfügung bezüglich der medizinischen Fakultät gewesen ist; denn es zogen bekanntlich die Franzosen zum zweitenmal am 30. Dezember 1797 in Mainz ein, und erloschen war hiermit für immer die Regierung des Kurfürsten. Statt der Herren treffen wir in den Protokollen nur Bürger, statt des Februars, März, April etc. — den Ventose, Germinal, Floréal etc., statt 1797 das Jahr VI der Republik u. s. w.

Über die ferneren Ereignisse der medizinischen Fakultät darf ich mich nur ganz kurz fassen. Die französische Regierung verwandelte zuerst die Universität in eine „Centralschule" und diese später in eine „Spezialschule", deren ausser Mainz im französischen Reiche noch vier andere existierten in Strassburg, Paris, Montpellier und Turin [33].

Nach Ackermanns Abgang von hier ersetzte ihn Joseph Wenzel als Lehrer der Anatomie und Physiologie, ein Mann von grosser Tätigkeit und Fleiss, wie seine vielen gemeinschaftlich mit seinem Bruder Carl Wenzel [17]) in Frankfurt herausgegebenen Schriften beweisen; diesem folgte nach seinem Hinscheiden am 14. April 1808, Peter Joseph Leydig [34], der noch zu gut im Andenken der hiesigen Bewohner als ausgezeichneter Praktiker steht, als dass ich mehr über ihn zu zagen brauchte.

Endlich muss ich noch eines der medizinischen Fakultät in damaliger Zeit angehörigen Mannes gedenken: Ludwig Koeler, geboren in Göttingen, war erst Physicus in Wörstadt und Leibarzt des dortigen Rheingrafen. Er wurde als Professor der Botanik hieher berufen, die er mit grosser Vorliebe cultivierte, mündlich und in Schriften eifrig lehrte [35]. Er war durch seine Kenntnisse und durch seinen sehr liebenswürdigen Charakter allgemein ein geschätzter Mann. Als requirierter Arzt des hiesigen Militärspitals wurde er vom Typhus befallen, dem er im April 1807 erlag [36].

Nachdem endlich unsere Stadt im Jahre 1814 wieder deutsch geworden war, fungierten die Professoren der medizinischen Spezialschule fort, denen als ausserordentliche Professoren die Herren: Wittmann [37] und Renard [37] zugesellt worden waren; sie unternahmen unter dem Protektorat des Geistlichen Rates Hober viele Promotionen [38]. Die Erwartung einer Restauration der Schule ging aber nicht in Erfüllung, die Schülerzahl minderte sich [39], die Vorlesungen erloschen allmählich und sämtliche Professoren starben" [40].

(Schluss folgt.)

JAKOB RUEFF UND DIE ANFÄNGE DER TERATOLOGIE

VON

DR. L. GRÜNWALD
in München.

In unserer viel producirenden Zeit geschieht es zu leicht, dass man sich auf die Angaben früherer Autoren verlassen muss. Wir besitzen ja soviele vorzügliche Handbücher, auf die man in erster, aber auch in letzter Linie Bezug nimmt, besonders, wo es sich um abgelegenere Gebiete handelt, wie etwa die Geschichte der Teratologie. Hier haben wir die ausgezeichnete „Morphologie der Missbildungen der Menschen und der Tiere" von E. SCHWALBE mit 26 Seiten Geschichte und Literatur (Kap. II, im 1. Teil), wohl dem umfangreichsten und reichhaltigsten, was gegenwärtig in diesem Bereiche zu finden ist. Und doch, als uns zufällig bei anderen Studien eine grössere Reihe von Abbildungen mit Beschreibungen von Monstren bei einem alten deutschen Arzte aufstiess und wir in jenem Kapitel nach einer Würdigung dieses Geschehnisses forschten, liess sie uns fast völlig im Stich, vor allem durch die Wendung (S. 7.): „Einige Beschreibungen, freilich noch durchaus im mittelalterlichen Geiste finden wir im 16. Jahrhundert". Wir wollen zunächst dem gegegenüber den Tatbestand schildern, um daran eine Würdigung unseres Autors zu knüpfen:

Im J. 1554 erschien bei „Christoffel Froschauer" in Zürich „Ein schön lustig Trostbüchle von den empfengknussen und geburten ..... zu trost allen gebärenden frouwen und eigentlichem bericht der Hebammen ..... durch JAKOB RUEFF, burger und Steinschnyder der loblichen Statt Zürich". Auf fol 64—76 ent-

hält es 32 Zeichnungen von Misgeburten, grösstenteils in einer für die Zeit primitiven Art ausgeführt. Nicht weniger als 28 davon stellen Verbildungen dar, wie sie nach unseren heutigen Kenntnissen durchaus nicht nur möglich sind, sondern den wirklichen Vorkommnissen entsprechen, wenn wir von vereinzelten kleinen Übertreibungen, vielmehr zu starken Akzenten absehen, ferner von gewissen, damaliger und noch späterer Zeit geläufigen Schematismen und enlich von der durchweg älteren Kindern entsprechenden Darstellung von Föten. Das sind aber doch Nebensachen. Nur 4 Darstellungen sind abzulehnen: grobsinnliche Ausführungen von Vergleichen, die daher in der Vorführung direkt phantastisch wirken. Ein solches Überwiegen von Wirklichkeiten muss besonders auffallen, wenn man weiss, dass nicht nur vorher in den überdies höchst spärlichen bildlichen Darstellungen von Monstren die Phantasie ausschliesslich waltet, sondern auch noch über 100 Jahre später fast schrankenlos ihr Spiel treibt; so dass die in diesem Zeitraum erscheinenden Publicationen ihr Anschauungsmaterial (aber auch ihre Anschauungen), soweit originell, nur mit geringen Ausnahmen der Wirklichkeit entnehmen, der grösste Teil ihrer nicht phantastischen Bilder aber aus dem alten RUEFF herstammt!

(NB. erschien gleichzeitig eine mit denselben Schnitten ausgestattete lateinische Übersetzung des Werkes mit dem Titel: „De conceptu et generatione" etc. im selben Verlag).

Im J. 1583 erschien nun eine neue Ausgabe, und zwar diesmal nur in lateinischer Sprache, in Frankfurt bei Sigm. Feierabend, mit dem grössten Teil der früheren Abbildungen, nur die dritte Figur auf fol. 73 der ersten Ausgabe fehlt; es sind also diesmal 31. Aber welche Veränderung: an Stelle plumper Handwerkshand erkennen wir diesmal die Züge eines Meisters, des bekannten JODOCUS AMMAN [1]). In der ersten Amman-Monographie von C.

1) (Anm.) Die eigentümliche Eleganz der AMMAN'schen Figuren überschreitet den Rahmen dessen, was antike Einflüsse in die deutsche Renaissance hineingetragen haben. Sie wird erst erklärlich, wenn man eine Anzahl französischer Zeichnungen von Misbildungen in des *Arnald. Serbinus* theologischem, in Paris 1570 erschienenem „Tractatus de monstris" betrachtet, deren drei, freie Copien (f. 89 v., 101 v. und 110 v.) nach RUEFF 1554, AMMAN fast genau widergibt, während er sich dem Stil des ganzen in seinen übrigen Figuren anpasst.

BECKER, Leipzig 1854, S. 105 ist die Ausgabe beschrieben, jedoch sind sämtliche anatomischen u. s. w. Zeichnungen, also auch die der Misgeburten, gar nicht erwähnt. Ebenso fehlt ein Hinweis auf die frühere deutsche Ausgabe, nur die lateinische von 1554 wird angeführt.

Die AMMAN'schen Figuren sind in kunsttechnischem Sinne als Copien der alten Zeichnungen zu bezeichnen und zwar 19 davon als „gegensinnige"; nur vereinzelt ist die Freiheit des Copisten bis zur Darstellung von hinten statt von vorne (Figuren auf fol 41, 1583) und im Stand statt im Sitzen (Fig. 2, fol 50 v., 1583) gegangen. Im ganzen allerdings sind willkürliche Veränderungen, unwesentlicher Art in sachlichem Sinne, sehr wesentlicher dagegen in künstlerischem, ebenso wie der stilistische Unterschied so stark, dass es dem Laien schwer fällt, diesen neuen Holzschnitten das in der Kunstliteratur übliche Attribut als Copie zuzuerkennen. Genaue Betrachtung lässt allerdings die Identität aller sachlich wesentlichen Züge erkennen. Schwer fällt es nur angesichts der schöngelockten Kindergestalten, meist etwas vorgerückten Alters, die sich oft in graziösen, etwas theatralischen Haltungen bewegen, mitunter sogar im Reigen zu tanzen scheinen, die Vorstellung zu bewahren, dass hier Monstra im jugendlichsten Alter, wohl sogar späte Föten, auch totgeborne von nichts weniger als schöner Erscheinung, der ursprünglichen Betrachtung zu Grunde gelegen hätten. Die Schnitte von 1554 in ihrer Primitivität geben da eine viel naturgemässere Vorstellung; einige, denen man fast das Spirituspräparat ansieht, enttäuschen sogar den nach objektiven Grundlagen suchenden Betrachter so gut wie gar nicht; sie erwecken im Gegenteil den bestimmten Eindruck, dass nicht nur dem Autor, sondern auch dem Zeichner natürliche Objekte vorgelegen haben, tote und lebendige. Es handelt sich da um die ersten 13 Bilder, deren Begleittext zum Teil auch kaum anders als im Sinne der Autopsie gedeutet werden kann.

Hätte RUEFF sich mit diesen (anscheinend) eigenen Beobachtungen begnügt, so wäre zweifellos sein Eindruck auf spätere kritische Zeiten rein und tief gewesen. Leider wird er dadurch getrübt, dass ihm die Absicht vorgeschwebt zu haben scheint, seinen Lesern eine vollkommene Sammlung aller monströsen Erscheinungen zu geben. Allerdings hat ihn sein gesunder Sinn

davor bewahrt, exotisch-phantastische Gebilde als real anzuerkennen, wie sie das Mittelalter vor allem auf die märchenhaften Erzählungen des HESIOD, HERODOT, PLINIUS maior und STRABO, aber auch späterer Seefahrer (wie z. Besp. des JOHANNES VON MONTEVILLA (Augsburg bei Ant. Sorg 1481), eines Plagiators des MARCO POLO) hin, teils typisch gleich, teils in neuen Varianten überliefert hatte; obgleich sogar nicht zuweit zurückliegende Abbildungen in dem von CONRAD VON MEGENBERG deutsch herausgegebenen „Buch der Natur" (Augsburg, bei Bämler, 1475) und danach gutgläubig wiederholte, teilweise noch übertriebene Holzschnitte in SEB. MÜNSTER's Cosmographie (Basel, H. Petri, 1546) genug Verführung boten. Dass im besonderen die letzteren dem Autor vorgelegen haben, dürfte kaum zweifelhaft sein. Wenn er seine Arbeit von ihnen und vor allem von jenen mannigfaltigen Compositionen aus Menschen- und Tierleibern freihielt, von denen die letztgenannten Werke manches Beispiel bringen, und vor allem frühere „Natur"-beschreibungen, wie den „Hortus sanitatis" (Mainz 1491) ausser Acht liess, so ist das umso anerkennenswerter, als andere gleichzeitige und noch viel spätere Schriftsteller im alten Gleise stecken blieben. So LYCOSTHENES (Prodigiorum ac ostentorum chronicon. Basel, H. Petri, 1557), aber auch noch der als Chirurg schon eigene Wege wandelnde AMBR. PARAEUS (1573, 1575, 1582, 1594) und noch im Jahre 1665 LICETUS (De monstris, erste Ausg. 1616).

Allerdings wird wohl zu dieser wohltuenden Einschränkung das beigetragen haben, dass RUEFF nur die mehr oder weniger vereinzelten wirklichen Missgeburten, also Abweichungen vom allgemeinen Typus im Auge hatte, während jene phantastischen Gestalten nach der Vorstellung der Autoren gewöhnliche Erscheinungen ferner, nur selten besuchter Länder und Meere sein sollten [1]). Soweit konnte er sich aber doch noch nicht vom Respect vor alten Überlieferungen frei machen, dass es ihm nicht als Verpflichtung erschienen wäre, sie zu referiren und abzubilden, selbst

1) Dass viele dieser merkwürdigen Menschen-„Rassen" nur generalisirte Constructionen nach vereinzelten Beobachtungen von Missbildungen sein dürften, ist uns klar, spielt aber für damalige Betrachtung keine Rolle.

wo das abenteuerliche in die Augen springt: auch scheint er das Bedürfnis gefühlt zu haben, seinen Zeitgenossen die Reihe aller bekannten Missgeburten geschlossen vorzuführen. Nur so erklärt es sich, dass er Albernheiten, wie das elephantenköpfige Kind und das gekrönte, geflügelte und ein vogelfüssiges Monstrum (fol. 73 u. 70 v., 1554) abbilden liess, ersteres offenbar nach einer auf antike Schriftsteller zurückgehenden Angabe des POLYDORUS VIRGILIUS (Dialog. de prodigiis libr. III, Basel 1531, S. 118) letzteres mit genauerem Orts- und Jahresvermerk (Ravenna 1512), jedoch, wie alle seine Berichte, ohne Literaturnachweis. Phantastisch ist auch ein Monstrum, angeblich „zu Sachsen, im jar und anfang als Martinus Luther hat das Evangelium anfahen predigen", sowie ein „wunderlich Monstrum" geboren in Krakau am 4. Februar 1547 (f. 72 v. und v. 1554).

Aber die Reihe der Phantastica schliesst bereits mit diesen 4 Unglücksgeschöpfen und die übrigen 15 Abbildungen führen, wenn auch nur auf Grund von Überlieferungen, Missbildungen durchaus möglicher Art, wie sie seitdem vielfach bekannt geworden sind, vor. In besonderem gilt das von einem Ischiopagus, dessen abenteuerliche Gestalt so völlig naturgetreu vorgeführt ist, dass ausser dem mit völligem Datum (3 August 1552 in „Engelland") angeführten Bericht auch eine Originalabbildung vorgelegen haben muss, wie denn solche besondere Ereignisse auf illustrirten Flugblättern verbreitet zu werden pflegten. Gerade diese merkwürdige Erscheinung scheint aber von späteren Lesern zur Zahl der Phantasiegebilde gerechnet worden zu sein, womit der üble Gesamteindruck natürlich nur verstärkt wurde, anstatt dass sie zur Bereicherung der sehr dürftigen Casuistik dieser sehr seltenen Vorkommnisse gedient hätte.

Im allgemeinen bedient sich die moderne Teratologie ja mit Recht nur der anatomischen Präparate als Belegstücke, kann aber doch für seltene Ereignisse der Literaturangaben nicht ganz entraten, auch soweit sie nur Beobachtungen an Lebenden betreffen. Nur I. E. MERKEL, den man wohl als Vater der modernen Missbildungslehre bezeichnen darf (sein Handbuch der pathol. Anatomie, Halle 1812—1816 enthält grösstenteils Teratologie) scheint ausschliesslich anatomische Belege gewürdigt zu haben. Wenn man aber, und mit Recht, glaubenswürdige Lebensbeo-

bachtungen heranzieht, dürfen die einschlägigen Rarissima RUEFF's eigentlich nicht fehlen.

Das ist nun zunächst der Fall in AHFELD's bekanntem grossem Werk (Leipzig, 1880—1882), der RUEFF ignorirt, obwohl der doch ganz auf der Höhe seiner Zeit stehende AUG. FÖRSTER (Die Missbildungen des Menschen, Jena 1861) es nicht unterlässt, RUEFF zweimal zu citiren (auf S. 39), und zwar mit zwei Fällen von Thoracopagus parasiticus. Jedoch geschieht das nur durch Anführung des Autornamens unter dem betreffenden Paragraphen, nicht der einschlägigen Beobachtungen. Und in der Literaturaufzählung lässt FÖRSTER unserm RUEFF nur eine ganz summarische, nicht eigentlich als solche zu bezeichnende Würdigung angedeihen, was umso mehr zu verwundern ist, als er bei dem durchweg nicht ernst zu nehmenden LYCOSTHENES (s. o.) „hie und da auch naturgetreue Bilder" findet, die aber grösstenteils genaue Copien nach RUEFF's Abbildungen, zum kleineren Teil in engster Anlehnung an diese gezeichnet sind!

Diese summarische Abwürdigung ist nun wörtlich, sogar unter Beibehaltung eines komischen Drukfehlers („Amyelie", st. Amelie) in SCHWALBE's Handbuch, dem leider kein Original zugängig war, übergegangen, so dass in dieser heute massgebenden Darstellung dem wirklichen Verdienst RUEFF's kein Recht widerfahren konnte. Das ist bedauerlich, aber begreiflich, wenn man den Vorgang kennt.

Nicht so begreiflich allerdings ist die Geringschätzung, mit der so gründliche Kenner, wie NEUBURGER u. PAGEL (Hdb. d. Geschichte der Medizin, 1905, III, S. 886) unseres Autors teratologische Mitteilungen abfertigen, nachdem sie seinem wissenschaftlichen Ernst in Fragen der Geburtshilfe volle Würdigung zu Teil werden lassen: „Neben diesen wissenschaftlichen Bemerkungen finden sich aber auch noch allerlei absurde, wunderliche und abergläubische Lehren, auch Abbildungen von Misgeburten phantastischer Art, wie sie dem Glauben jenes Zeitalters an den Teufel und sein Geschlechtsleben entsprechen...." Dass das nur auf den kleinsten Teil der teratologischen Mitteilungen RUEFF's zutrifft, haben wir gezeigt und der für diese berechtigte Vorwurf entbindet nicht von gerechter Anerkennung für den übrigen Grossteil. Mit welchem Ernst RUEFF hier vorgeht, dafür

nur das eine Beispiel, dass er zwar (auf fol. 73, 1554) einen ideellen Hermaphroditen abbildet, aber im Text sich dagegen wendet, dass „etliche Kinder" .... bey den ungeleerten und unverstendigen lüten geachtet werdend daz sie beide manns und wybs glider habend, das aber nit ist." und als Beleg richtiger Auffassung die Beobachtung einer beobachteten Hypospadie gibt. Auch sucht er für die Entstehung von Missbildungen zwar für unsere Kenntnisse unhaltbare, aber durchweg nur physiologische Gründe. Und wenn er auch als gläubiger Christ seiner Zeit (man denke nur an LUTHER!) dem Teufel sein Recht lässt, so steht ihm doch die Physiologie zu hoch, als dass selbst der Teufel da hineinsprechen dürfte; und so weist er im 6 Kapitel des 5 Buches diesen nachdrücklich in seinen Bereich zurück und zeigt (f. 95) die physiologische Unmöglichkeit der Succubus-Jncubus-Fortpflanzung. Mehr kann man wohl von einem Mann der Mitte des 16 Jahrhunderts in einem Kulturmilieu, das zwei Jahrhunderte später noch Hexenverbrennungen aus ähnlichen Gründen zuliess, nicht verlangen.

Das allein schon würde genügen, neben der Tatsache erstmaliger geordneter Aufreihung zahlreicher brauchbarer Belege der Missbildungslehre, RUEFF einen nicht zu tiefen Platz in der Geschichte unserer Wissenschaft anzuweisen. Ist doch diese nicht nur berufen, eine gewissermassen behagliche Darlegung früherer menschlicher Irrtümer zu geben, sondern uns die gesetzliche Notwendigkeit der Entwickelung hier wie in allem vorzuführen und uns bescheidene Selbstbetrachtung im Spiegel der Vorzeit zu lehren. Aber auch einige reelle Beiträge zu den Kapiteln der seltensten Missgeburten, wie sie RUEFF bringt, sollten eigentlich nicht zurückgewiesen werden: seine lebenden Thoracopagus parasiticus und Th.-p. acormus und sein Ischiopagus.

Jedenfalls: RUEFF's Buch gehört nicht der Kultur-sondern der Wissenschaftsgeschichte an und verdient in dieser mit Achtung genannt zu werden.

DIE ANFÄNGE DER MEDIZIN UNTER DEN NIEDRIGST ENTWICKELTEN VÖLKERN UND IHRE PSYCHOLOGISCHE BEDEUTUNG

VON

PROF. DR. A. W. NIEUWENHUIS (LEIDEN-HOLLAND).

Schluss.

VII.

Die Weddas von Ceylon.

Bereits aus den ältesten Berichten von der Insel Ceylon oder Langka erfahren wir, dass dort die Jägerstämme der Wedda wohnten, ganz verschieden von den sesshaften Singhalesen und Tamilen. Seitdem erwähnen die Beschreibungen sie immer wieder und sind zahlreiche Forscher bestrebt gewesen, die Besonderheiten ihrer Person und ihres Zusammenlebens kennen zu lernen und für die Nachwelt fest zu legen. Die Verhältnisse widersetzten sich jedoch diesem Streben und viele Hindernisse waren zu überwinden. Diese beruhten sowohl auf der Unzugänglichkeit der Gebirgseinöden, in denen die Wedda ihr verborgenes Dasein fristeten, als in der hartnäckigen Weigerung der Weddamänner, um Fremde in die Nähe ihrer Frauen und Kinder zuzulassen. Dieser Absonderung ist andererseit die beinah vollständige Reinblütigkeit der Naturwedda zuzuschreiben. Den Stand unseres Wissens hatten die Drs. SARASIN 1893 in ihrem monumentalen Werke „Die Weddas von Ceylon" sehr erweitert und festgelegt; auch wiesen sie darauf hin, dass eine baldige Weiterforschung auf fast allen ergologischen Gebieten not täte, weil die ursprünglichen Zustände bei diesem Jägervolk zu verschwinden drohten, vor allem infolge des stets weiteren Vordrin-

gens der singhalesischen Bauern in die Jagdgebiete der Wedda.

Im Jahre 1911 erschien in Cambridge "The Veddas by S. G. Seligmann M. D. and Brenda Z, Seligmann", ein Werk, das die Ergebnisse späterer Forschungen unter den Weddas enthält. Dr. Seligmann hat diese in Gesellschaft seiner Gattin ausgeführt und dadurch viel weiter in das Wesen dieses primitiven Volkes eindringen können, als ihm dies als Mann allein möglich gewesen wäre. Vereinigt waren beide Forscher noch im Stande gewesen, die letzte Phase des Naturstaats der Weddas zu beobachten und die vorherrschenden Existenzbedingungen, Gewohnheiten und Überzeugungen festzulegen und kritisch zu beleuchten. Auch nachdem es den Reisenden gelungen war, sich den Familienkreis dieser scheuen Menschen zu erschliessen, galt es noch, das Ursprüngliche im Leben dieser Naturweddas von dem im Laufe der Jahrhunderte von den umwohnenden singhalesischen Bauern Übernommenen zu unterscheiden. An erster Stelle mussten die sesshaft gewordenen Kulturweddas ausgeschieden und berücksichtigt werden, dass z. B. die Weddas singhalesische oder Tamildialekte sprechen.

Die beiden genannten Werke haben diesen Umständen eingehend Rechnung getragen und ausserdem das Brauchbare aus früheren Veröffentlichungen verwertet. So sind wir denn voll berechtigt zum Studium der medizinischen Verhältnisse unter diesen ursprünglichsten Stämmen obige Veröffentlichungen zu benutzen. Unsere Untersuchung gestaltet sich um so einfacher als die Seligmannschen Ergebnisse die von Drs. SARASIN gewünschten Ergänzungen in vorzüglicher Weise enthalten. Mit den Angaben des Sarasinschen Werkes auf Seite 497—499 und 513 stehen sie glücklicherweise nicht in Widerspruch. Aus diesen Gründen werden wir das englische Werk "The Veddas" zur Basis unserer Betrachtungen wählen und die Angaben aus „Die Weddas von Ceylon", eventuell ergänzend erwähnen.

Die Seligmansche Arbeit zeichnet sich durch eine Fülle von Tatsachen aus, die früheren Forschern entweder ganz verborgen geblieben oder in ihrer Bedeutung missverstanden worden waren. Für unser Ziel ist besonders wertvoll, dass sie den Kultus der Weddas ans Licht gebracht haben. Die ausgesprochene Furcht der Weddas vor Zulassung fremder Männer in ihre Familien in

Anmerkung genommen, ist diese so bedeutungsvolle Erweiterung unserer Kenntnisse wohl der Gegenwart und Mitarbeit von Mrs. Seligmann zuzuschreiben, wie auch Dr. Seligmann selbst im Vorwort erwähnt. Da es hier galt, die letzten Reste der Kultur dieses eigentümlichen Volkes für die Zukunft zu retten, sind der Reichtum der Ergebnisse und die Menge der erläuterenden Bilder für spätere Forschungen von hervorragender Bedeutung. Leider sind die unvermeidlichen Lücken in der Beobachtung nicht mehr auszufüllen.

Die Naturweddas, die bis vor kurzem im südöstlichen Teil von Ceylon wohnten, gehören zu den echten Jägerstämmen, die hauptsächlich von tierischer Nahrung neben eingesammeltem Honig, Knollen und anderen Vegetabilien leben. Reis kannten sie erst in letzter Zeit, als einige von ihnen oberflächlich Ackerbau zu treiben anfingen, wie ihre Umgebung von singhalesischen Bauern. Sie sind von niedriger Statur, ihr Haar ist wellig, ihre Körperfarbe schwarz- bis gelbbraun; sie bilden eine Rasse für sich, die älter ist als die anderen auf der Insel. Sie leben in Grotten und unter überhängenden Felsen in einzelnen Familien oder, wenn Raum da ist, mit mehreren zusammen. Bogen mit Pfeilen bilden ihre Jagdausrüstung und die Bewaffnung der Weddas; in ihrem ursprünglichen Zustand trugen sie nur eine leichte Beckenbekleidung.

In früheren Jahrhunderten waren die Weddas zahlreicher wie jetzt und über grössere Landesflächen verbreitet; seitdem haben die singhalesischen Bauern ihre an Wild ergiebigsten Gegenden allmählich eingenommen. Die Weddas wichen vor ihnen stets weiter in die unwirtlichsten Gebirgseinöden zurück oder siedelten sich selbst in deren Nähe an, um schliesslich in der singhalesischen Bevölkerung aufzugehen. Im Anfang dieses Jahrhunderts bestand der spärliche Überschuss echter Jäger nur noch aus einzelnen Familien, von welchen zur Zeit von Dr. Seligmann's Forschungen einige noch ihre ursprünglichen Sitten und Gewohnheiten behaupteten. Auch mit diesen wusste er auf längere Zeit in verbindung zu treten und so seine wertvollsten Ergebnisse über die primitive Weddakultur zu erhalten. Es sind diese Gruppen in Hennebedde und Sitala Wanniya, die im vorliegenden hier ausschliesslich Beachtung finden werden.

a. Weder im Sarasin'schen Werke noch im Seligmann'schen findet sich eine Beschreibung, wie die Weddas sich das Verhältnis zwischen Leben und Körper im gesunden oder kranken Menschen denken. Die Gewohnheiten und Begriffe, die sich mit Tod und Begräbnis verbinden, finden aber ausführliche Erwähnung und aus ihnen werden wir uns vielleicht ihre Vorstellungen erläutern können.

Die Weddas glauben, dass beim Sterben das Leben, die Seele, den Körper verlässt und als yaka (Mehrheit yaku) erst in der Nähe des Leichnams bleibt und weiter eine selbständige Existenz führt. Daran knüpft sich ihre Furcht vor dem Tode. In der Höhle oder an der Stelle, wo dieser eintrat, wird der Körper unbeerdigt, nur mit Ästen bedeckt und eventuell mit einem schweren Stein auf der Brust zurückgelassen. Jahrenlang wird der Ort gemieden und erst nach zehn oder zwälf Jahren besucht man eine solche Grotte wieder und wirft noch vorhandene Knochen in den Busch.

Etwa fünf Tage nach dem Tode, wenn die entwichene Seele sich mit der Ahnenseele Kandé Yaka in Verbindung gestellt hat, wird sie zu einem selbständigen und mächtigen yaka und deshalb opfert man ihr in dieser Zeit, um sich ihrer guten Gesinnung und möglicherweise ihrer Hilfe zu versichern.

Es sind diese yaku, die in der Religion der Weddas und auch auf medizinischem Gebiet die Begriffe beherrschen und vielfach als gute höhere Wesen Verehrung geniessen und zu Hilfeleistung gerufen werden. Die Naturweddas besitzen also eine ausgesprochene Ahnenverehrung und scheinen sonst keinen Geisterglauben ausgebildet zu haben. In bezug auf die uns interessierende Frage zeigt sich also, dass auch die Weddas das Leben als eine Seele betrachten und ihr nach dem Tode ein selbständiges Bestehen zuerkennen.

Diese Seelen der Verstorbenen von Alters her und aus der Jetztzeit, Nae Yaku genannt, bilden unter den ursprünglichen Weddas die ausschliesslich verehrten höheren Wesen. Naturgeister oder Dämonen anderer Herkunft kennen die Weddas nicht. Die yaku sind für sie die Helfer in der Not, können aber den Menschen auch jedes Unglück und jeden Schaden zufügen, wenn man sie nicht genügend beachtet und verehrt. Im Lauf dieser

Verhandlung werden wir den yaku immer wieder begegnen; selbst bei besonderen physiologischen Ereignissen, wie bei der Geburt, findet der Wedda ihre Hilfe unentbehrlich.

Die Schreckenszeit der Geburt betrachten die Weddas als besonders gefährlich für die Frauen und so bedürfen diese prophylaktisch übernatürlicher Hilfe. Die noch ursprünglichsten Weddas von Sitala Wanniya rufen während der Schwangerschaft die yaku an und wenden dabei ihr eigentümliches Tanzzeremoniell an, das im weddaischen Kultus ganz besonders in den Vordergrund tritt. Ihre zahlreichen Tänze verschiedener Art sind alle mit der Verehrung der yaku verbunden und werden bei fast allen Opfern ausgeführt. Die dann stattfindende Zeremonie, Pata Yaku, wird Seite 247—251 bis in Einzelheiten beschrieben und mit guten Bildern erläutert. Wir verweisen daher für alle Besonderheiten der Tanzformen, des Opfers u.s.w. auf dieses Original während wir die von Dr. Seligmann angegebene Bedeutung derselben hier anführen. Das Wichtigste der Zeremonie besteht im Anruf von drei bestimmten Geburts-yaku, denen eine Aufenthaltsstelle und ein Opfer in Gegenwart der Frau vorbereitet werden. Es geschieht dies um sie zur Abwendung der Gefahr bei der Geburt zu bewegen. Zwei der Frau verwandte Männer führen um ein Opfer von schmackhaften Sachen und drei mit Baststreifen reichlich versehenen Pfälen und einen Pfeil einen Tanz auf. Dabei werden die drei yaku angerufen um erst in die Pfäle mit Baststreifen und dann in den Haupttänzer einzuziehen, der dadurch in einen somnolenten Zustand versetzt wird. Es spricht dann der yaka aus ihm, sagt das Geschlecht des Kindes voraus und fegt auch alle Gefahr der kommenden Geburt von der Frau hinweg. Ein Betspruch, den der tanzende Vater der schwangeren Frau ausspricht, zeigt deutlich, welche Bitte er für sie an die yaku zu richten hatte (S. 251):

Anē! (May) any harm not happen to my child this time.
(You) must permit (her) to land (i. e. to escape from the sea of dangers).

Wenn man diese Zeremonie unterlässt, sollen Mutter und Kind sterben (S. 102).

Die Geburt findet bei den ursprünglichen Weddas von Sitala Wanniya in der gemeinsamen Grotte ohne Abscheidung von den übrigen Bewohnern statt. Eine Frau hilft bei der Entbindung;

weder Nachgeburt noch abgefallene Nabelschnur sind Gegenstand besonderer Sorgfalt, werden nicht aufgehoben, sondern ins Gebüsch geworfen. Auch bestehen keine Verbotsbestimmungen für einzelne Esswaren. Während drei oder vier Tagen nach der Geburt bleibt die Mutter in dem Felsenheim der Gruppe.

Besondere medizinische Versorgung findet nicht statt.

b und *c*. In den Werken der Drs. Sarasin und Seligmann werden die Vorstellungen, die die Weddas mit den Krankheiten und deren Ursachen verbinden, nicht eingehend beschrieben. Wenn wir uns bestreben, so viel wie möglich vom Einfluss der Singhalesen und Tamilen auf diesem Gebiet zu abstrahieren, so kommen die Angaben obiger Verfasser auf das Folgende heraus:

An mehreren Stellen werden die yaku als die Ursachen der Krankheiten angeführt; so auf S. 129 wo ein yaka den alten Schamanen töten würde, falls dieser eine seiner Locken abschneiden liess. Die Weddas von Sitala Wanniya hatten drei Hauptgötter: Kandé Yaka, Bilindi Yaka und Bambura Yaka, wahrscheinlich die Namen alter angesehener Weddas aus früheren Zeiten (S. 152). Die vielen Nae Yaku sind auf Kandé Yaka angewiesen zur Erlangung der Macht für ihre Hilfeleistung an die Verwandten. Auch bei den anderen ursprünglicheren Weddas finden sich diese Elemente ihrer eigentlichen Religion.

Von den drei genannten Göttern verursacht Bambura Yaka Krankheit; doch wird er auch zur Vertreibung derselben angerufen, wie auch das Glück auf der Jagd, beim Honigsammeln u.s.w, von ihm abhängt.

Sehr ergiebig ist also unsere Ernte hier nicht. Wir finden nur oberflächliche Angaben über Krankheit und ihre Ursachen. Sie genügen aber, um uns zu überzeugen, dass auch bei diesem primitiven Volke die Personifikation, also das kausal-logische Denken auftritt, wenn es sich darum handelt, die Form der Ursache der Krankheitserscheinungen zu erklären. Der allgemeinen Art der weddaischen Religion gemäss sind es nur Ahnenseelen, die als Krankheitserreger auftreten. Die Krankheitsvertreibung wird uns noch eine tiefere Einsicht in die vorliegenden Verhältnisse gestatten, da sie in der Seligmann'schen Arbeit ausführlicher beschrieben worden sind.

d. Das Wesen einer Krankenkur besteht bei den Weddas darin, dass die Ahnenseelen, wenn sie in einen Schamanen eingezogen sind, dem Kranken Besserung versprechen oder ihm diese mit einem Teil des Opfers, z. B. Reis, bringen. So erfahren wir auf S. 228 und 229, dass zwei Männer von den Hauptahnen Bilindi Yaka und Kandé Yaka besessen wurden und in diesem Zustand die Genesung von Kranken unternahmen oder im zweiten Fall vorbereiteten, da der besessene Schaman dem Patienten Reis vom Opfer verabreichte, der ihn heilen sollte. Auch die in Sitala Wanniya aufgerufenen Nae Yaku dieser Gruppe traten in die tanzenden Männer ein und versprachen dann den anwesenden Kranken Heilung zu bewirken (S. 231 und 233).

Bereits dem Autor Tennant war es bekannt, dass dabei Tänze stattfinden. Er gibt an, dass die Weddas bei Krankheit einen „devil-dancer" herbeirufen, um Genesung zu erreichen.

Unter den vielen geschilderten Tänzen hat Dr. Seligmann in Sitala Wanniya auch einen beobachtet, der Krankenheilung bezweckt. Er nennt die bezügliche Zeremonie „The invocation of Rahu Yaka" und ist der Meinung, dass verschiedene Elemente derselben in alten Zeiten bei Ankunft der Singhalesen von diesen übernommen worden seien. Wie dem auch sei, er sah diesen Krankheittanz nur bei dieser Gruppe und die Begriffe, die diesem Tanz zu Grunde liegen, sind so einfach und stimmen so sehr mit denen der anderen Tänze überein, auch die Kur ist anderen so ähnlich, dass dieser Tanz doch ganz in den Rahmen der Wedda-Kultur zu passen scheint.

Die Rahu Yaku sind drei Brüder aus der Vorzeit, die jetzt zur Hilfe bei der Jagd und bei Krankheit angerufen werden. Wie fast immer wurden als Opfer gute Speisen und (fremde) hübsche Gegenstände aufgestellt; während des Tanzes zweier Schamane wurden diese von den angerufenen Rahu besessen und in diesem Zustande prophezeiten sie einem Manne Glück auf der Jagd und beim Honigsammeln.

In bezug auf Genesung eines Kranken war die Handlung ebenso einfach. Es befand sich ein an Framboesia leidender Knabe unter den Anwesenden für den der dritte Rahu Yaka gebeten wurde, sich in den beiden Männern zu äussern; während einer von diesen dem Patienten sein hölzernes Tanzschwert über dem

Kopfe hielt, versprach er, dass die Hautkrankheit sich bessern würde. Dann verschwand auch dieser Rahu Yaka und die Tänzer kamen wieder zu sich (S. 258).

e. In jeder Weddagruppe befindet sich ein Schamane, kapurale oder dugganawa genannt, der die Macht und die Kenntnisse besitzt, die yaku herbeizurufen. Solch eine Ahnenseele zieht während der Zeremonie in ihn ein und spricht dann mit dumpfer Stimme durch den Mund des Mannes. Dieser ist es auch, der am fünften Tage nach dem Tode eines Menschen dem Nae Yaka das übliche Opfer bringt, von ihm besessen wird und erreicht, dass die Seele des Toten verspricht, seinen Verwandten auf der Jagd behilflich zu sein und überhaupt sie zu schützen. Auch gibt sie dann wohl an in welcher Richting man sich bei der nächsten Jagd begeben müsse.

Sowohl beim Anrufen der Seelen als während des Aufenthaltes derselben im Körper des Schamanen übt dieser einen Tanz und spricht dabei den Spruch für seine Ahnenseele. Deshalb spielen diese Tänze im Kultus der Weddas solch eine wichtige Rolle. Der Lehrling des Schamanen unterstützt ihn in seinen Bewegungen.

Verlässt nachher die Seele den Schamanen, so bricht dieser wie entkräftet zusammen und belebt sich dann allmählich. Neben diesen und anderen Vorfahrenseelen sind es auch die drei Häupter der übernatürlichen Seelenwelt Kandé Yaka, Bilindi Yaka und Barumba Yaka, die den dugganawa beseelen können, wenn sie mit bestimmten Sprüchen in einem Tanz zur Hilfe herbeigerufen werden.

In allen Weddazeremonien ist die Art der Anrufung dieselbe; ein Spruch wird durch den Schamanen und oft durch die Anwesenden gesungen, während der Mann mit seinem Gehilfen langsam tanzt, meistens um das Opfer, das für den yaka bereitet worden ist. Dieses bestand früher aus Knollenfrüchten und Wasser, jetzt aus Reis und Kokosmilch. Die Sprüche sind bisweilen der Gelegenheit angepasst und bestehen in diesem Fall aus regelrechten Bitten um Hilfe oder erwähnen die Taten und die Tüchtigkeit der yaku, als sie noch Menschen waren. Gilt es Kandé Yaka, so wird er als Jäger feierlich gelobt. In anderen Fällen sind die Sprüche ganz unverständlich und wohl in früherer Zeit

den Singhalesen entliehen. Der Gesang wird immer schneller wiederholt bis der Schamane einigermassen die Besinnung verliert, von dem yaka besessen wird und wie abwesend sich bewegt, ohne sein Bewusstsein ganz zu verlieren. Auch kann er seine Bewegungen noch beherrschen aber eine klare Erinnerung an das, was er sagte oder tat, fehlt nach der Zeremonie.

Der Weddaschamane scheint sich gänzlich seinen Tänzen hinzugeben und dabei oft automatisch die erforderlichen Bewegungen auszuführen.

Jeder derselben hat einen Lehrling, dem er die nötigen Kenntnisse beibringt. Während des Lebens des Meisters fungiert sein Zögling als Gehilfe, hauptsächlich bei den Tänzen. Weder beim einen noch beim anderen zeigt sich eine besondere Reizbarkeit. Wie die übrigen Mitglieder einer Gruppe sind auch diese beiden Männer meistens Verwandte.

Im Gegensatz zu anderen Schamanen geben die der Weddas an, dass keiner von ihnen je die yaku gesehen habe und diese ihnen auch nicht in Träumen erschienen. Auch scheinen sie von diesen wenig belästigt zu werden, obschon sie sie fürchten; wenn sie geträumt haben, gehen sie den nächsten Tag nicht aus, sondern verweilen in ihrem Felsenheim (S. 134).

f. Die ursprünglichen Weddas verwenden noch keine Heilkräuter oder andere Substanzen, um durch deren Wirkung Genesung zu erreichen oder zu befordern. In den genannten Werken werden sie wenigstens nicht erwähnt.

Es stimmt dieses Fehlen der Heilmittel auch mit den Verhältnissen bei den früher behandelter Völkern auf ähnlicher Entwicklungsstufe überein.

Überblicken wir diese medizinischen Verhältnisse unter den ursprünglichen Weddas, so zeigte es sich, dass hauptächlich die äusseren Formen ihrer Heilkunde bekannt geworden sind. Die Begriffe, auf welchen sich diese stützt, werden von den Autoren nicht bis in Einzelheiten angegeben, doch weisen die Ergebnisse mit genügender Deutlichkeit daraufhin, dass auch die Weddas sich ihre diesbezüglichen Vorstellungen logisch-kausal bilden. Sie verkörpern die Lebenserscheinungen des Menschen zu einer Seele,

die beim Tode nicht vernichtet wird, sondern ein selbständiges Dasein weiterführt. Die Ursachen aller Ereignisse in der Umwelt personifizieren sie zu übernatürlichen Wesen, die sie sich aus Ahnenseelen entstanden denken. Verkörperung und Personifikation sind also auch bei diesen Primitiven die hervortretenden psychologischen Erklärungserscheinungen.

Nach Behandlung dieser dreizehn Stämme, die in so verschiedenen Gebieten der Erde wohnen und ausserdem sehr verschiedenen Rassen angehören, erscheint uns eine Prüfung der erhaltenen Ergebnisse wünschenswert. Aus diesen folgt nämlich, dass die zahlreihen gemeinschaftlichen Züge, die wir fanden, wohl kaum als einer bestimmten Rasse oder einem bestimmten Klima eigen betrachtet werden können. Ausserdem gehören die Kulturzustände der beschriebenen Stämme zu den niedrigsten, die auf der Erde vorkommen, vielleicht mit Ausnahme derjenigen der Taulipang—Caraiben, während sich höhere Kulturen noch nicht all zu störend bei ihnen bemerkbar gemacht hatten. Die Erscheinungen auf medizinischem Gebiet bei ihnen können also indertat als das Anfangsstadium der Medizin aufgefasst werden.

Die erwähnten Völker befinden sich nämlich alle noch auf dem Standpunkt, wo sie durch Jagd, Fischfang und ein Sammelleben, ihrem Lebensunterhalt fristen. Sie gehören also noch zu den schwärmenden Stämmen, die noch keinen Ackerbau treiben mit Ausnahme der Taulipang. Die Wahl der zu behandelnden Rassen wurde im Besonderen durch den Umstand geleitet, dass sie so gut erforscht und beschrieben wurden, dass sie einer Studie, wie der vorliegenden, als Grundlage dienen konnten. Darum konnte diese in diesem Anfangsstadium der Untersuchung sich nicht z. B. auf die Negritos von Afrika und der Philippinen erstrecken, während es wohl möglich gewesen wäre noch einige australische Stämme aus der vorhandenen Literatur auf diese Weise zu behandeln.

Von medizinischem Standpunt ist wohl am bemerkenswertesten, dass bei allen dreizehn Stämmen Arzeneien in unserem Sinne noch nicht vorkommen. Erst bei den Taulipang treffen wir das bemerkenswerte erste Stadium der Anwendung von Arzneien, aber dann noch auf Begriffen beruhend, die wenig mit

unseren dies bezüglichen Auffassungen übereinkommen und weiter unter noch erörtert werden sollen. Auch kommt es noch nicht vor, dass man äusserliche oder innerliche Leiden auf mechanischem Wege zu genesen trachtet. Es ist immerhin möglich, dass sich aus der Handelsweise des Medizinmannes auf die Dauer eine physische Behandlung einiger Krankheiten entwickelt hat, aber bei diesen primitiven Völkern zeigt sich das noch nicht.

Von einem operativen Eingriff ist ebenfalls auf dieser Entwicklungsstufe noch nicht die Rede; sogar von einer zielbewussten Behandlung von gebrochenen Armen und Beinen oder von verrenkten Gliedmassen vernimmt man noch nichts.

Trotzdem kann man mit Recht behaupten, dass das Streben dieser Völker nach Schutzmitteln gegen Krankheiten oder nach Heilmitteln anderen Erscheinungen ihres Zusammenlebens gegenüber stark entwickelt ist. Kein Wunder. Sind sie doch alle im Lauf der Zeiten an Zahl gering geblieben, obgleich wir doch im allgemeinen keinen Grund haben bei ihnen eine ungewöhnlich schwache Fruchtbarkeit anzunehmen und eine künstliche zielbewusste Beschränkung der Kinderzahl nur ausnahmsweise erwähnt wird.

Es sind die äusserst ungünstigen Krankheits- und Sterblichkeitsverhältnisse, die vor allem während der ersten Lebensjahre aber auch später bei diesen Menschen eine sehr starke Reduktion der Kopfzahl verursachen. Hauptfaktoren sind hierbei wohl die äusseren Lebensverhältnisse in Verbindung mit ihrer sehr niedrigen geistigen Entwicklung. Hierin findet denn auch der bereits erwähnte Umstand, dass die medizinischen Erscheinungen bei den auf niedriger Kulturstufe stehenden Rassen so stark in den Vordergrund treten, seine natürliche Erklärung. Auch haben wir die ausführlichen Beschreibungen der uns hier interessierenden Zustände obigem Umstand zu danken. Diesem arbeiten noch die höchst sonderbaren Formen, welche die Ausübung der Heilkunst bei den niedrig stehenden Rassen begleiten, in die Hand.

Unter dem Namen Schamanimus ist das Auftreten der medizinmänner bekannt geworden, die Anwendung ihrer Mittel hat man als Zauberei, Magie bezeichnet. Welche Bedeutung man dieser zuerkannt hat, geht daraus hervor, dass man die Magie wohl als erstes Stadium der menschlichen Kultur aufgefasst hat.

Die vorangehenden Ausführungen haben nun in dem chaotischen Gebiet der magischen Erscheinungen einen ausgebreiteten gemeinschaftlichen Zug aufgedeckt, der hierauf hinaus läuft, dass die Begriffe, auf denen sie beruhen, durch das kausal-logische Denken des Menschen zustande kommen. Da der Anlass zu dieser Begriffsbildung durch die Eindrücke entsteht, welche die Aussenwelt verursacht, in geringerem Masse auch innere Empfindungen, geht aus den erhaltenen Resultaten hervor, wie sehr diese niedrigst kultivierten Stämme bereits durch ihren Verstand im engeren Sinne der Umwelt gegenüber geleitet werden.

a. Die starke Übereinkunft der Auffassung kommt am deutlichsten zum Ausdruck bei derjenigen von der organisierten Welt, im Besonderen des Menschen. Alle nehmen an, dass die lebenden Wesen aus einem stofflichen Körper und einer Seele (die Taulipang fünf Seelen) bestehen, die bei allen auch nach dem Tode fortbesteht; bei den Arunta, Andamanesen, Semang, Kwakiutl, Haida in der Form, dass die Seele in einem Kinde wiedergeboren wird.

In Übereinstimmung mit dem kausalen Denken, dass niemals etwas Bestehendes in Nichts vergeht, bedeutet das Sterben bei diesen Stämmen ein unnatürliches Beenden des übrigens ewigen Lebens.

b. Dies geschieht durch Erkrankung oder Unfall. Bei Krankheit wird entweder das Gefühl von Schwäche besonders bemerkt und als Abwesenheit der Seele oder Lebenskraft erklärt wie bei den Nord-West-Indianern von Amerika, den Caraiben und Andamanesen; oder das Schmerz- und Krankheitsgefühl wird als etwas fremdes verkörpert, wie bei den Australiern, den älteren Taulipang, Uitoto, Yagans und Semang. Die letzte Vorstellung kommt also bei den Volksstämmen niedrigster Kulturstufe. Die Tobas haben bereits eine gemischte Auffassung da nach ihrer Meinung noch ein fremder Körper die Krankheit verursacht aber zugleich der ursächliche böse Geist im kranken Körper verweilt.

c. Solch ein handelndes Wesen mit übernatürlichen Kräften wird allgemein als Krankheitsursache betrachtet, sei es nun ein böser Medizinmann wie bei den Australiern, Nordwestindianern, Yagans und Semang oder dass eine reine Personifizierung als Geist und Ahnenseele stattfindet, wie bei den meisten amerikanischen Indianern und den Andamanesen.

d. Logisch haben alle Stämme ihre Heilmethode entwickelt. entweder durch Entfernung des Fremdkörpers aus dem Patienten oder durch Vertreibung der Quälgeister.

Ebenso rationell betrachten alle eine solche Heilkunst als über die Macht eines gewöhnlichen Menschen hinausgehend. Daher haben sie alle ihre Medizinmänner.

e. Die bei diesen vorausgesetzte Gabe, eine Genesung herbeizuführen weicht wieder vom Gewöhnlichen ab und veranlasst denn auch bei allen, dass sie ihre Krankheitsbekämpfer mit der kausal-logischen Form dieses Ungewöhnlichen behaftet denken, nämlich mit einem Geist oder einer Ahnenseele. Ohne diese ist auch der Medizinmann nicht imstande seine Rolle zu erfüllen.

f. Bereits zu Anfang erwähnte ich, dass Arzeneien in unserem Sinne noch bei keinem der behandelten Stämme gebräuchlich seien. Weder die Bewohner des eisigen Grönland noch die der Tropen oder der australischen Wüsten haben es zur Kenntnis der heilkräftigen Stoffe gebracht. Nur die in verschiedener Hinsicht geistig entwickelteren Taulipang machen hierin insofern eine Ausnahme, als sie einige Stoffe gegen bestimmte Krankheiten anwenden.

Es ist daher um so bemerkenswerter, auch im Hinblick auf ihre kausal-logische Auffassung dieser heilkräftigen Eigenschaften, dass sie diese zu Geistern verpersönlichen, welche in den Pflanzen hausen. Auch in diesem Anfangsstadium der Arzneimittellehre ist es also der Verstand im engeren Sinne, der die Bilding der bezüglichen Begriffe beherrscht.

An Stelle eines verworrenen Gebietes von willkührlichen Auffassungen über die Erscheinungen in ihrer natürlichen Umwelt, sehen wir jetzt in der ersten Zeitperiode der Heilkunde die Leitbegriffe der Menschen bereits als Ausfluss desjenigen Teils ihres Verstandes, nämlich des kausal-logischen Denkens, der bis auf den heutigen Tag ihr Verhältnis zur Natur regelt.

JANUS

Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

(Organe de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

Rédacteurs en chef:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS, LEYDE, Jan van Goyenkade 44.
Prof. Dr. E. C. VAN LEERSUM, AMSTERDAM.

Trentième Année. — Deuxième Livraison.
MARS—AVRIL 1926.

SOMMAIRE.

LEYDE. — E. J. BRILL, S^é. A^e.

WILLIAMS AND NORGATE,
14 Henrietta Street Covent Garden
LONDON.

OCTAVE DOIN ET FILS,
Place de l'Odéon
PARIS.

Conditions de l'abonnement.

Prix de l'abonnement *f* 12.— = frcs 25.— = Mark 21.— = £ 1–0–0 = Doll. 5.—.

Dans l'intérêt de la science universelle le prix de souscription du périodique Janus ne sera pas augmenté.

Pour abonnements, annonces, expédition etc. s'adresser aux Éditeurs: E. J. BRILL, LEYDE; WILLIAMS AND NORGATE, 14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON, et 20, South Frederick Street, EDINBURGH, et 7, Broad Street, OXFORD; OCTAVE DOIN ET FILS, 8 Place de l'Odéon, PARIS.

On est prié de faire attention à l'adresse de la Rédaction:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS,
Jan van Goyenkade 44, LEYDE (Hollande).

AVIS AUX AUTEURS.

Au lieu d'autres honoraires les Auteurs d'articles insérés au Janus recevront gratis 50 tirés à part *de leurs articles originaux*. Ils sont invités à faire connaître sans délai s'ils désirent en recevoir à leurs frais un nombre plus grand.

M. M. les Auteurs sont priés:

1°. **D'écrire les articles en gros caractères latins et d'une manière très lisible, si possible à la machine à écrire.**

2°. D'indiquer le nombre des tirés à part qu'ils désirent.

3°. De toujours joindre leur manuscrit aux épreuves quand ils les retournent à la rédaction.

4°. De retourner les épreuves au plus tard dans les huit jours à la Maison E. J. BRILL, à Leyde.

Les articles scientifiques de la „Nederlandsche Maatschappij voor tropische Geneeskunde" (Société néerlandaise de médecine tropicale) seront publiés dans ce périodique. Ainsi la société se propose de rendre accessible aux étrangers les traités de médecine tropicale, qui paraissent en langue néerlandaise.

ABRISSE AUS DER GESCHICHTE DER MAINZER MEDIZINISCHEN FAKULTÄT

VON

JOHANN GRÖSER († 1862)

MIT ERGÄNZUNGEN UND ANMERKUNGEN VERSEHEN

VON

GEORG B. GRUBER
Innsbruck.

(Schluss.)

ANMERKUNGEN.

1). Der Mainzer Arzt JOHANN GROESER (1784—1862) hat 1845 und 1847 bei den Stiftungsfesten der im Jahre 1834 gegründeten Rheinischen Naturforschenden Gesellschaft zu Mainz, in deren Vorstandschaft er eine hervorragende Rolle spielte, Vorträge über Begebenheiten der ehemaligen Mainzer medizinischen Fakultät gehalten. Der erste Vortrag, den er selbst „ein Fragment" nannte, umfasste ungefähr den Zeitraum der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts; der zweite Vortrag behandelte die Zeit bis zum Ersterben der Fakultät im ersten Viertel des 19. Jahrhunderts.

Die Vorträge fanden sich als handschriftliche Arbeiten GROESERS ohne besondere Betitelung in den Akten der Rheinischen Naturforschenden Gesellschaft zu Mainz, deren ehemaliger Vorsitzender, Herr Prof. E. EGGER sie mir zur freundlichen Benützung überliess. Im wesentlichen gleichlautende Vorarbeiten und Auszüge aus alten Protokollen, zum Teil sicherlich ebenfalls von GROESER's Hand, sind in der Mainzer Stadtbibliothek niedergelegt. Es besteht die unsichere, nicht bestätigte Vermutung, dass der Geschichtsschreiber der Mainzer Erzbischöfe, der Domdekan FRANZ WERNER, an der Ausziehung von älteren Fakultäts-Akten beteiligt war, welche im Original sich im Mainzer Stadtarchiv

(Stadtbibliothek) befinden; ich möchte dieser Ansicht nicht beistimmen, nachdem ich selbst Einsicht in die verschieden Akten u. Protokolle genommen habe, welche seit der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts bis zum Untergang der Fakultät in gebundenen Büchern vorliegen. Offenbar dienten die Originalprotokolle der Fakultät allein GROESER, der ein guter Lateiner war, als Quelle. Er bedurfte kaum fremder Hilfe bei der Entzifferung und Übersetzung der Protokolleinträge.

Über seine Quellen hat er selbst sehr richtig angegeben, „dass die wenigen noch vorhandenen Nachrichten von der damaligen medizinischen Fakultät sehr lückenhaft und grösstenteils sparsam ausgestattet sind", also dass sie zu einer vollständigen Geschichte jener Korporation keinen genügenden Stoff darbieten; „sie enthalten", wie GROESER in der Einleitung zum ersten Vortrag weiterfährt, „selbst nicht einmal Tatsachen von grosser Wichtigkeit, aber dennoch lassen sie ein nicht uninteressantes Bild von dem damaligen Zustande der medizinischen Verhältnisse in unserer Vaterstadt entnehmen ....." — Über die Persönlichkeit GROESER's vergleiche man: „Der Mainzer Arzt JOHANN GROESER" von Gg. B. GRUBER im Archiv für Geschichte der Medizin Festband für SUDHOFF, 1923.

2). Die Universität Mainz war eine Gründung des Kurfürsten DIETHERICH VON ISENBURG, der am 18. Juni 1459 erwählt, am 21. August 1461 von Pabst PIUS II. abgesetzt, am 9. November 1475 abermals vom Kurmainzer Domkapitel zum Kurfürsten erwählt und von Pabst SIXTUS IV bestätigt worden ist. PITSCHAFT hat in einer 1836 als Manuskript bei F. KUPFERBERG in Mainz erschienenen, „an die hohe deutsche Bundesversammlung" gerichteten, „ehrerbietigsten Reklamation, respektive Sach- und Rechtsausführung infolge des Beschlusses der hohen Bundesversammlung vom 10. XII. 1835 von Seite der Verwaltung des Mainzer Universitäts- und Studienfonds, betreffend die Befriedigung der Entschädigungsforderung" u.s.w. — als Gründungsjahr der Universität 1477 angegeben. Das scheint irrig zu sein; denn nach WERNER „Der Mainzer Dom und seine Denkmäler nebst ..... der Geschichte seiner Erzbischöfe" u.s.w. (Mainz 1830), Bd. 2, S. 285, hat Kurfürst DIETHER bereits am 24. Dezember 1476

von Pabst SIXTUS IV. „unter grossen Lobeserhebungen" die Bestätigung der neuen Universität erhalten samt Freiheiten und Gerechtsamen wie die gleichen Hochschulen in Bologna, Köln und Paris. Am 31. März 1477 verkündete sodann ein gedrucktes Programm die Eröffnung der Universität für den 1. Oktober des gleichen Jahres. Als die ersten Lehrer der Arzneikunde nennt WERNER den Kurmainzer Leibarzt ALBERT VON MINSINGEN, sodann DIETHERICH VON OKERMUND und LEONHARD ALBERTINUS. Im übrigen wurden gelehrt Weltweisheit, Gottesgelehrtheit, kanonisches Recht und weltliches Recht. — Kurfürst DIETHER starb am 7. Mai 1482.

Aus den literarischen Überbleibseln der ersten Universitätsperiode interessieren die — allerdings nur durch spätere Abschrift — erhaltenen Statuten der Fakultäten, in denen über Promotion, Reception und Admission der Studenten gehandelt ist, die Aufgaben und Rechte von Dekan, Scholar, Baccalaureus und Licentiat genau — zum Teil unter Wiedergabe der Eidesformeln jener Grade — niedergelegt sind.

Von Interesse ist die Anordnung eines erzbischöflichen Erlasses, den BERTHOLD VON HENNEBERG am 6. VI. 1493 gegeben. Er ordnete an, dass zwei Mitglieder der Mainzer medizinischen Fakultät die Lepra-Verdächtigen des Erzbistums zu untersuchen hätten. (Urkunde des Mainzer Stadt-Archivs).

3). Nach WERNER hat sich am 26. XI. 1631 beim Herannahen der Schweden die Mainzer hohe Schule selbst suspendiert. Kurfürst ANSELM KASIMIR VON WAMBOLD hatte Auftrag gegeben, Archive und Kleinodien in Sicherheit zu bringen. „Am 26. XI. Nachmittags sah man stromweise kurfürstliche Diener, Dikasterialpersonen ....., Studenten zu Fuss, in und auf Wagen ..... aus der Stadt ziehen". Im Dezember flüchtete auch der Kurfürst über Kreuznach und Simmern nach Köln.

4). JOHANN PHILIPP VON SCHÖNBORN, regierte 1647—1673.

5). Unsere gegenwärtige Zeit stellt abermals eine derartige Periode dar. Wurden auch nicht wie im Schwedenkrieg, unsere Bildungsanstalten mit Eisen und Feuer vernichtet, so kümmern

sie doch infolge des düsteren wirtschaftlichen Hintergrundes und des tragischen Erbes eines nur formell beendeten Weltkrieges, bzw. dessen rücksichtsloser Auswirkung auf unser ganzes Gedeihen, Tun und Lassen. Handel und Wandel in Ost-, Mitteleuropa und Westeuropa sind mehr oder weniger einem Scheintum unterworfen; unsere Wirtschaftspolitik ist nur behelfsmässiges Fortfretten, um den Schwund an Metallwerten, bzw. an jenen Bodenschätzen und Kulturprodukten nicht bekennen zu müssen, ohne welche grosse Völker in Freiheit nicht leben können. Schon müssen bei uns Bildungsanstalten beschränkt, ja geschlossen werden, Archive und Sammlungen gehen ein. In medizinischen Schulen schritt man zur Verminderung des ohnehin nicht übermässigen Personalaufwands. Kaum gibt es noch Laboratorien, welche ihre Wissenschaftsfragen im Tierexperiment prüfen können; wichtige Reagentien sind nicht mehr zu beschaffen; ja sie können gar nicht mehr hergestellt werden. Schon wurde auch der Gedanke hörbar vorgetragen, solche Anstalten ganz aufzugeben, welche nicht einen unmittelbaren praktischen und werbenden Nutzen dartun, Anstalten, deren Bedürfnis also dem Laien nicht immer sofort einleuchtet. Die Bibliotheken können die zwar immer noch bei uns in hervorragendster Art gefertigten und ausgestatteten Werke der eigenen Gelehrten nicht mehr anschaffen, geschweige denn, dass sie die teuere fremde Literatur ihren Beständen einzureihen vermöchten. Unsere schreibenden Gelehrten sind schlechtest bezahlte Lohnarbeiter geworden, welche geistigen Sklavendienst tun; das Produkt ihrer Mühe, die gedruckten Werke, können sie selbst und ihr Volk nicht mehr erschwingen, müssen sie dem Ausland überlassen. Es ist eine bittere Schmach, dass wir vielfach auf Auslands-Gunst und -Milde, — gleichsam wie Almosenempfänger angewiesen sind, um den teuren Wissenschaftbetrieb unserer Laboratorien in diesen Zeiten schwerer Not nur einigermassen in Gang zu erhalten. (Vgl. auch ASCHOFF: „Über die Zukunft der städtischen Prosekturen" etc. Deutsche medizinische Wochenschrift 1923, und Ztschr. f. Krankenanstalten *19*; H. 12; 1923!).

6). Hier beginnt der auf dem Stiftungsfest 1847 der Rheinischen Naturforschenden Gesellschaft in Mainz gehaltene zweite

Vortrag GROESERS aus der Geschichte dei medizinischen Fakultät seiner Vaterstadt. In der Einleitung dieser Rede weist der Vortragende wiederum auf das Bruchstückmässige seiner Ausführungen hin, betont aber doch auch, dass er unbekannte Umstände aus der Mainzer Geschichte zu hören gebe.

7). Hier folgt ein von GROESER nachträglich durchgestrichener Absatz folgenden Wortlautes: „Der im Jahr 1711 zum Dekan erwählte Dr. GUDENUS war ein Glied der in späteren Zeiten hier blühenden adeligen Familie VON GUDENUS. Er starb am 12. August 1712, 36 Jahre alt, an Fleckfieber. Beiläufig erwähne ich, dass ein anderes geachtetes Glied dieser Familie, der berühmte Herausgeber des Codex diplomaticus war".

8). Hier folgt ein von GROESER nachträglich durchgestrichener Absazt folgenden Wortlautes. „Als im Jahre 1718 die zwei Professoren SCHOERLY und DÜNEWALD eingesetzt wurden, musste der Dekan und Senior SCHOERLY den Prodekan und Subsenior DÜNEWALD bitten, ihn auf dem Katheder vorzustellen, und nachdem dies geschehen, erlangte dieser von jenem die gleiche Ehrenbezeugung".

9). JOHANN RHEINHOLD FORSTER, geboren 22. Oktober 1729 zu Dirschau (Preussen), studierte Theologie in Halle, trat später in russische Dienste, wo er sich um das Kolonistenwesen in Saratow verdient machte. 1766 in London. Dann Professor für Naturgeschichte in Warrington in Lancashire. Nahm mit seinem Sohn GEORG FORSTER, dem bekannten späteren Mainzer Universitätsbibliothekar und Republikaner, von 1772—1775 an der zweiten Weltumseglung COOK's teil; 1780 wurde er Professor in Halle a. S., wo er am 9. XII. 1798 starb. Ob die von GROESER angegebene Zahl 1783 für die fragliche Verhandlung mit dem Minister stimmt, kann ich hier nicht beurteilen.

10). Daran war u. a. der Tod der beiden Doktoren oder nur des einen, jüngeren von DÜNEWALD schuld. „Dr. FRANZ DÜNEWALD, sowie dessen Sohn DAMIAN GERHARD DÜNEWALD waren beide kurfürstliche Leibärzte. Sie kommen im Jahre 1727 zum

erstenmale mit dem Praedikate „von" vor. Noch im Jahre 1792 wohnte ein Domherr von DÜNEWALD hier, dessen Gartenanlage, sowie aus mehreren Klaviaturen bestehender Flügel mehrfällig in öffentlichen Blättern Lobredner fand. Dr. FRANZ VON DÜNEWALD, der Vater, starb in 80. Jahr am Schlag im Oktober 1737 und DAMIAN GERHARD VON DÜNEWALD der Sohn, am 1. Januar 1738 an einer Lungenentzündung". Diese Sätze hat GROESER in der Handschrift seines Vortrages durchgestrichen.

11). Kurfürst PHILIPP CARL, Freiherr von Elz, geboren am 26. X. 1666, erwählt am 9. VI. 1732, gestorben am 20. III. 1743. (Nach WERNER).

12). Kurfürst FRIEDRICH CARL, Reichsgraf von Ostein, geboren am 6. VII. 1689, erwählt am 22. IV. 1743, gestorben am 4. VI. 1763. (Nach WERNER). Er war selbst ein Schüler der Mainzer Universität. WERNER schreibt von diesem äusserst gewissenhaften und für das Wohl seines Fürstentumes ungemein besorgten Landesvaters, er habe die Vorrechte und Freiheiten der Universität erneuert, um selbst die Auswärtigen zu ihrem Besuch anzureizen. Am 29. Dezember 1747 wurden die neuen Privilegien unter grossen Feierlichkeiten verkündet. „Mit dem zahlreichen ihm gehörigen Büchervorrathe bereicherte er die Universitätsbibliothek, und liess solche zum öffentlichen Gebrauch der studierenden Jugend eröffnen. Er liess einen botanischen Garten anlegen, und bestimmte ein eigenes Lokal für die Zergliederung der menschlichen Körper, welches seither noch nicht stattgehabt. Die Lehrstühle wurden mit erfahrenen, geschickten Professoren besetzt, und die Vorsehung getroffen dass diese angemessene, erhöhete Gehälter erhalten sollten, welches jedoch durch den unvermutet ausgebrochenen Krieg auf gelegenere Zeit verschoben werden musste". (Gemeint ist der siebenjährige Krieg, der sich auch in Teilen von Kurmainz abspielte).

13). Von dieser Kasteller Fieber-Epidemie sagt GROESER in einem nachträglich durchgestrichenen Absatz noch: „Die dahin gesandten Aerzte erstatteten einen einfachen, concisen, recht lobenswerten Bericht. Die Fakultät schlug eine den damaligen

Ansichten entsprechende, ganz einfache Heilmethode vor". Leider ist der Erfolg nicht näher gewürdigt.

14). „Im Jahre 1767 wurde indessen", wie GROESER in einem durchgestrichenen Absatz bemerkt, „ITTNER sein anatomisches Theater wieder entzogen und zu einem anderen Zwecke verwendet, also dass die Fakultät diesen Verlust im Jahre 1769 wieder mit unter die Ursachen des abermals verminderten Studiums der Medizin rechnete".

15). CARL STRACK, nach den Mainzer Standesamtsregistern als Sohn des Wundarztes JEAN STRACK aus Hessen-Cassel, geboren am 14. II. 1722 zu Mainz, promovieert 1747 zu Erfurt. Nach BOCKENHEIMER („Die Restauration der Mainzer Hochschule", Mainz 1884) war STRACK bei der Restaurierung der Universität die Neueinrichtung der medizinischen Fakultät übertragen. Als bei der Besetzung von Mainz durch die Franzosen 1792 der Kurfürst nach Aschaffenburg floh, und der grösste Teil der Universitätslehrer mit ihm ging, schloss sich auch STRACK an, (nach HIRSCH, Biograph. Lexik. der hervorragendsten Aerzte aller Zeiten und Völker). BOCKENHEIMER allerdings gibt an, STRACK habe sich nach dem Einzug der Franzosen der ärztlichen Praxis gewidmet; jedenfalls ist er am 18. Oktober 1806 in Mainz verschieden. (Die Angabe in HIRSCH's Lexikon, sowie bei SCRIBA, dass STRACK am 10. X. 1805 gestorben sei, ist irrig, wie ich durch Einsicht der Mainzer Standesamts-Register festgestellt habe). — Ein Profilbildnis von STRACK findet sich in BOCKENHEIMER's Schrift. Ein Sohn STRACK's mit Namen JOHANN CARL (geboren am 7. Mai 1768 in Mainz) erwarb dort die medizinische Doktorwürde und starb als praktischer Arzt in Mainz am 2. XI. 1816.

16). FRIEDRICH CARL JOSEPH, Freiherr von Ehrtal, geboren am 3. Januar 1719 in Mainz; sein Vater war Kurmainzer Oberamtmann und geheimer Rat zu Lohr. FRIEDRICH CARL erledigte sein Biennalstudium in Rheims. Als Kurmainzer Regierungspräsident und Rektor der Mainzer Universität erwarb er sich rühmliches Ansehen. Auch war er ab 1768 Domkustos.

Ferner zeichnete er sich als Gesandter des Mainzer Kurfürsten EMMERICH JOSEPH am Hof der Kaiserin MARIA THERESIA aus. Nachdem er am 4. VII. 1768 Fürstbischof von Worms geworden, wurde er am 18. Juli 1774 vom Mainzer Domkapitel zum Kurfürsten gewählt. Über die von ihm vorgenommene Restaurierung der Mainzer Universität ist das Nähere bei BOCKENHEIMER, „Die Restauration der Mainzer Hochschule 1784" (Mainz 1884) zu finden. FRIEDRICH CARL, der letzte tatsächliche Mainzer Kurfürst starb am 25. Juli 1802 an einer Steinkolik zu Aschaffenburg.

17). FRANZ JOSEPH WENZEL, geboren wahrscheinlich am 1. Mai 1738 ist nach dem Mainzer Kirchenbuch von St. Peter am 13. V. 1776 gestorben. Das von GROESER angegebene Sterbedatum ist irrig. Das Datum, welches im Protokollbuch der medizinischen Fakultät mitgeteilt wurde, entspricht der Notiz des Kirchenbuches. — FRANZ JOSEPH WENZEL ist wohl aus Sparsamkeitsgründen ohne Pauken- und Trompetenschall promoviert worden. Aus früheren Notizen des Fakultätsprotokolles kann man errechnen, dass die Promotion an Prüfungsgeldern rund 40—50 Reichstaler verschlang, während das äusserliche, pomphafte Zeremoniell 90—100 Reichstaler beanspruchte. FRANZ JOSEPH WENZEL ist 1759 zur Fakultät aufgenommen worden. Seine Söhne JOSEPH (geboren 7. III. 1768 zu Mainz) und CARL AUGUST, (geboren 25. IV. 1769 zu Mainz) waren bedeutende Aerzte und eifrige Forscher. JOSEPH WENZEL erwarb 1791 zusammen mit seinem Bruder CARL die Mainzer medizinische Doktorwürde. Zugleich wurden sie Assessoren der Fakultät. Während CARL infolge der politischen Geschehnisse das Feld seiner Tätigkeit 1795 nach Frankfurt a. M. verlegte, wurde JOSEPH 1802 Adjunkt der neuen Mainzer Entbindungsanstalt. 1804 finden wir ihn als Professor der Anatomie und Physiologie an der Mainzer medizinischen Specialschule (jenem Rest der ehemaligen Universitäts-Fakultät). Nach dem Mainzer Sterbe-Register verschied er am 14. IV. 1808. Er erlag dem Fleckfieber, das in den Jahren 1807 und 1808, ausgehend von einer Epidemie in Kastel (Mainz gegenüber auf der rechten Rheinseite) nach Mainz übergriff und mehrere tüchtige Aerzte als Opfer forderte, so den aus der Klubisten-Zeit bekannten Professor Dr. KOEHLER und den als medizinischen

Schriftsteller bekannten Dr. WENDELIN RUF. (Die Epidemie hat F. J. WITTMANN ausgezeichnet geschildert in seiner Schrift „Die neuesten am Rheine herrschenden Volkskrankheiten", welche 1811 bei FL. KUPFERBERG in Mainz erschienen ist). Mit RUF, WITTMANN, KIRCHER, BURKARD und MOLITOR hatte JOSEPH WENZEL 1802 eine medizinische Privatgesellschaft begründet, deren erste wissenschaftliche Tat die Herausgabe der Ergebnisse von „Galvanischen und elektrischen Versuchen an Menschen- und Tierkörpern" (Mainz und Frankfurt a. M. 1804) gewesen ist.

CARL WENZEL wurde 1798 unter die Aerzte von Frankfurt a. M. aufgenommen. Er hat als erster in Deutschland die operative Einleitung der künstlichen Frühgeburt gemacht. An der Errichtung einer medizinisch-chirugischen Specialschule in Frankfurt a. M. 1812 hatte er stark betreibenden Anteil. Hier wirkte er als Professor. 1824 übertrug man ihm das Amt eines Stadtaccoucheurs. Er ist am 19. X. 1827 gestorben. (Vgl. HIRSCH Biogr. Lexikon der hervorragendsten Aerzte aller Zeiten und Völker. Wien und Leipzig 1886).

Die beiden Brüder haben sich sehr eifrig gemeinsam literarisch betätigt. Nach dem Tode von JOSEPH WENZEL kam noch seine Schrift heraus: „Beobachtungen über den Hirnanhang fallsüchtiger Personen ...", nebst einer kurzen Lebensgeschichte des Verfassers von S. CH. LUCAE heraus, dem am 30. IV. 1787 geborenen einstigen Mainzer Medizinstudenten, späteren Frankfurter Professor der Anatomie und Physiologie (bis 1815) und endlichen Direktor der medizinischen Klinik zu Marburg. LUCAE's Biographie über JOSEPH WENZEL gibt einen Einblick in die unermüdliche wissenschaftliche Betätigung der Brüder, welchen zahlreiche Veröffentlichungen zu danken sind. Noch 1811 liess CARL WENZEL unter seinem und seines verstorbenen Bruders Namen eine Arbeit „Über die schwammigen Auswüchse auf der äusseren Hirnhaut" drucken und mit 6 Kupferstichtafeln zieren. Aus dem Beobachtungsfeld von CARL WENZEL stammen die 1815 erschienene Veröffentlichung: „Über die Induration und das Geschwür in indurierten Teilen" und die 1818 herausgegebenen „Algemeinen geburthilflichen Betrachtungen und über die künstliche Frühgeburt". (Gedruckt bei FL. KUPFERBERG in Mainz). — Hier sei angemerkt, dass der Name CARL AUGUST WENZEL noch

einmal in der Mainzer Aerztegeschichte vertreten ist. 1893 gab der geheime Medizinalrat Dr. CARL (AUGUST) WENZEL „Alte Erfahrungen im Lichte der neuen Zeit und ihre Anschauungen über die Entstehung von Krankheiten" bei J. F. BERGMANN in Wiesbaden heraus. Dieser CARL AUGUST II. WENZEL war geboren am 23. IX. 1820; er starb am 3. VIII. 1894 in Mainz. Er ist als ein eifrig der pathologischen Anatomie huldigender praktischer Arzt von Gg. B. GRUBER in dem Aufsatz „Mainzer Pathologie" (Virchows Archiv Bd. *247*); hervorgehoben. Vater von CARL AUGUST II. war der Rheinschiffahrts-Inspektor und Verwaltungsrat CHRISTIAN FERDINAND WENZEL, (geb. 7. XI, 1777, gestorben am 25. VIII. 1852); dessen Vater war der kurfürstliche Stationskontrolleur und Hofgerichtsrat HEINRICH WENZEL zu Steinheim bei Eltville (im Rheingau); es ist mir wahrscheinlich, dass dieser HEINRICH WENZEL und der Mainzer Professor der Chirurgie Dr. FRANZ JOSEPH WENZEL, (gest. 1776) einer Familie angehörten. Jedoch konnte ich den Verwandtschaftsgrad nicht ermitteln.

Ein Sohn von CARL AUGUST II. WENZEL war der bekannte Sanskritforscher HEINRICH CHRISTIAN WENZEL, geboren 7. VI. 1855, gest. 16. VI. 1893. Ein anderer Sohn, CARL AUGUST III. WENZEL, (geb. 16. III. 1857) war Arzt; er betätigte sich als Chirurg in Südamerika, kehrte um die Jahrhundertwende zurück und starb in den ersten Jahren des 20. Jahrhunderts.

18). EMMERICH JOSEPH, Freiherr von Breidenbach zu Bürresheim, (geb. 12. XI. 1707 erwählt 5. VII. 1763; gest. 11. VI. 1774). WERNER schildert ihn in seiner „Geschichte der Mainzer Erzbischöfe" als das Beispiel des gerechten, weisen und milden Regenten, selbst die Revolutionaere von 1793 wagten nicht, sein Andenken anzutasten; sie ehrten ihn mit dem Beinamen „des Menschlichen". (WERNER, Bd. *3*; S. 230).

19). HUGO FRANZ CARL, Graf von Elz, geb. 19. XI. 1701, Domprobst zu Mainz seit 1743, „ein würdiger Prälat, der die beträchtlichen Revenuen seiner Pfründen auf die edelste Art verwendete", wie WERNER von ihm schreibt. Er starb am 27. VI. 1779 zu Mainz.

20). Hier merkte GROESER am Rande an: „Bereits im Jahre 1769 hatte sich der Wundarzt DUPUIS um die Stelle eines Geburtshelfers in der Stadt und den Mainzer Landen beworben". Es war dies der Chirurg JAKOB AMBROSIUS DUPUIS. Auch sein Sohn GERMAN BALTHASAR DUPUIS (geb. 1769, gest. 18. V. 1819) betätigte sich als Chirurg und Geburtshelfer in Mainz. Dessen Sohn Dr. FRANZ BERNHARD DUPUIS, geb. 1. III. 1807 war Doktor der Medizin. Er starb einen Tag nach seiner Frau an der Cholera, (2. X. 1849). Ihr Sohn MARTIN DUPUIS (geb. 1832) wirkte als Apotheker.

21). Nach WERNER geschah dies am 15. XI. 1781.

22). Das haben die Zeitverhältnisse aber nicht durchführen lassen.

23). ANTON FRANZ XAVER JOHANN NEPOMUK METTERNICH Sohn des Mainzer Lagerhausverwalters HEINRICH METTERNICH war 1754 geboren. Sein Sohn WILHELM, erst Kurmainzer Officier, später Gutsbesitzer in Heidesheim war der Vater von CARL WILHELM METTERNICH (geb. 5. VII. 1817 in Heidesheim, gest. 10. XI. 1870 in Mainz), welcher als Oberarzt des Mainzer Vinzenz-Krankenhauses und ab 1852 als Direktor der hessischen Hebammenlehranstalt gewirkt hat. Gg. B. GRUBER nennt ihn in seiner „Mainzer Pathologie" (Virchows Archiv Bd. *247*) METTERNICH den Älteren im Gegensatz zu dem jüngst noch in Mainz als prakt. Arzt tätigen Dr. JOHANN BAPTIST METTERNICH (geb. 28. VI. 1863, gest. 1926) der als Sohn des ehemaligen Oberleutnants und Wormser Kreisbaumeisters LUDEWIG METTERNICH (geb. 1817, gest. 25. II. 1870) ein Enkel des Mathematikers und Physikers MATHIAS METTERNICH ist (geb. 8. V. 1747, gest. 13. IX. 1825). Dieser wirkte als Kurmainzer Professor an der restaurierten Hochschule, schloss sich 1792—93 als „Klubist" der französischen Revolution an und stellte sich in dauernden Gegensatz zur Kurmainzer Regierung. MATHIAS METTERNICH war Sohn eines HEINRICH METTERNICH zu Steinfranz bei *Limburg a. d. L.* Seine Linie war mit der des Pathologieprofessors ANTON FRANZ XAVER METTERNICH vervettert.

24). GROESER hat WEIDMANN 1851 einen bei SEIFERT in Mainz 1853 im Druck erschienenen Nachruf gewidmet, der die trefflichen Seiten dieses hervorragenden Mannes hell beleuchtet. Von Interesse erscheint die dort gegebene Geschichte der Berufung und Einführung WEIDMANN's in Mainz. „Der damalige Kurfürst FRIEDRICH CARL JOSEPH wünschte einen, in Ausübung mancher chirurgischen Hilfeleistung bewanderten jungen Mann für die Stelle eines Kammerdieners zu finden. Man wandte sich deshalb an den Chirurgen u. Geburtshelfer SIEBOLD in Würzburg. Obgleich nun damals die Stelle eines kurfürstlichen Kammerdieners nicht geringgeschätzt, denn einflussreich war, so antwortete SIEBOLD doch", ein zu solcher Stelle passendes Subjekt habe er nicht vorzuschlagen, wohl aber könne er einen jungen Mann vorschlagen, der als ein vorzüglicher Chirurg zur Übernahme einer Lehrstelle ganz geeignet sei, nämlich WEIDMANN". Da nun gerade in jener Zeit die Restauration der Mainzer Universität stattfand und man vorzügliche Lehrer anzustellen beabsichtigte, so wurde WEIDMANN hieher berufen, und ihm zugestanden, vor Beginn seiner Funktionen auf kurfürstliche Kosten eine literarische Reise nach Paris, London, Wien u.s.w. zu unternehmen. (Aus einem Schreiben der Universitätsverwaltung im Jahre 1815 an die Kreisdirektion in Mainz geht hervor, dass der Kurfürst für jene Reisen WEIDMANN's 16543 Gulden 74 Kreuzer aufwenden liess, einen sehr ansehnlichen Betrag!) Den Statuten der Mainzer medizinischen Fakultät gemäss hätte nun WEIDMANN um in dieselbe aufgenommen zu werden, bei seiner Hierherkunft noch ein strenges Examen rigorosum bestehen müssen. „Der Kurfürst aber verfügte, dass statt dessen WEIDMANN bei der nächsten öffentlichen Disputation den Vorsitz führen solle, eine Verfügung, die fürwahr den feinen Takt des Kurfürsten erweist; denn als Leiter einer öffentlichen Prüfung befand sich WEIDMANN ebensowohl im Falle, als der Geprüfte selbst, seine Kenntnisse auf eine Art jedoch zu bekunden, die den bereits zum öffentlichen Lehrer Ernannten nicht mit dem Schüler auf gleiche Stufe setzte". — WEIDMANN hat nach der Ankunft SOEMMERRINGS in Mainz, dessen Berufung er nach BOCKENHEIMER selbst beantragt hatte, seine Lehraufgabe in Anatomie und Physiologie an diesen abgetreten. Er blieb Chirurg und Geburtshelfer; später lehrte er nur mehr die

Entbindungskunst. Er wurde der erste Direktor der heute noch bestehenden hessischen Hebammenlehranstalt, welche als Entbindungshaus, Findelhaus und Hebammenschule 1802 von der französischen Regierung errichtet worden ist. Über sein Schriftum vergleiche man die Angaben von SKRIBA Lexikon der Schriftsteller des Grossherzogtums Hessen (Darmstadt 1831), ferner Gg. B. GRUBER „Der Mainzer Arzt JOHANN GROESER", Mitteilungen zur Geschichte der Medizin; Festband für SUDHOFF; 1923. Dort finden sich auch Ausführungen über die Grabstätte WEIDMANNS. Ein Bildnis von WEIDMANN gibt BOCKENHEIMER.

Über WEIDMANN äussern sich alle seine Schüler in gleicher Verehrung und Wärme. Man liest bei WITTMANN, C. WENZEL und GROESER, welch ein vornehmer, edler Mann er neben seiner wissenschaftlichen und ärztlichen Bedeutung gewesen. Die während der Franzosenzeit mit der Geschäftsführung der provisorischen Mainzer Specialschule betrauten Männer sind der Bedeutung dieses grossen Mannes gerecht geworden, wie aus noch vorhandenen Akten in der Mainzer Stadtbibliothek hervorgeht. Leider kann man dies nicht auch von jener oesterreichischen und preussischen Administration behaupten, welche seit 1814 der Mainzer medizinischen Fakultät vorgesetzt war; sie hat den alten und kranken Professor WEIDMANN unter Betonung buchstäblicher Vorschriften und Formen sehr pedantisch abgekanzelt, als er mit zerrütteter Gesundheit ein Bad aufsuchte, ohne sich erst Urlaub erbeten zu haben u.s.w. An Stelle einer weitherzigen Würdigung des verdienten Mannes liessen sich damals die Administratoren zunächst von den Gedankengängen bürokratischer und soldatischer Federfuxerei leiten. Erst wenn allerlei formellem Krimskrams des Schreibstubenverkehrs Genüge geleistet war, erinnerte man sich, dass ein betagter, hochverdienter Mann in Frage stand. Jener Schriftverkehr der Administration und Kreisdirektion an die Fakultät entbehrt aller Wärme, er hat das Ertötende aller Abkanzeleien an sich.

25). Vgl. die Akademie-Rede des Anatomen DÖLLINGER, gehalten in München 1830 zum Gedächtnis SOEMMERRINGS in einer öffentlichen Sitzung.

26). NIKOLAUS KARL M. MOLITOR wurde 1754 in Meisenbach geboren.

27). Das Duisburger Doktordiplom MOLITORS wurde am 30. Juli 1790 ausgestellt. Es ist eine recht bescheidene Urkunde, die den wenigen Akten der Mainzer Universität beigebunden wurde, welche die Mainzer Stadtbibliothek heute noch besitzt. Auch die Anstellungsurkunde MOLITORS als Professors der Chemie mit 1800 Gulden Jahresgehalt vom 20. XI. 1784 liegt dort.

28). Bei den Akten der Mainzer Universität in der Stadtbibliothek zu Mainz befindet sich ein Anstellungsdekret des langjährigen Prosektors und Wundarztes WILHELM DIEL, das auf 1. IV. 1784 ausgestellt ist und vom Kurfürsten FRIEDRICH CARL herrührt. Es ist dies der gleiche DIEL der schon unter Professor ITTNER prosezierte.

29). CHRISTOF LUDWIG HOFFMANN gehörte der Universität nicht als Lehrer an. BOCKENHEIMER nennt ihn jedoch „den eigentlichen Chef des Mainzer Medizinalwesens". Er stammte aus Rheda in Westphalen, wo er 1721 geboren wurde. Seines Zeichens ebensosehr Mathematiker als Arzt, war er zuerst als Gymnasialprofessor in Burgsteinfurt tätig, um später Brunnen-Arzt in Hof-Geismar zu werden. Der Kölner Kurfürst machte ihn zu seinem Leibarzt. Einer glücklich verlaufenen Behandlung des Mainzer Kurfürsten CARL FRIEDRICH verdankte er seine Berufung als Leibarzt an dessen Hof, wo der von Ansehen ungemein hässliche, durch annähernd akromegale Gesichtszüge ausgezeichnete Mann (— Bild bei BOCKENHEIMER —) neben seiner gewaltigen Praxis Wissenschaftsdinge pflag. Über HOFFMANN's humorale Theorie, vgl. BAAS, Grundriss der Geschichte der Medizin (Stuttgart 1876) S. 492. HOFFMANN ist 1804 in Eltville (Rheingau) gestorben. (Zu HOFFMANN's Charakteristik vgl. CHR. H. PFAFFS Lebenserinnerungen bei ERICH EBSTEIN, Aerzte-Memoiren. Berlin 1923, S. 152—154).

30). GEORG CHRISTIAN THEOPHIL WEDEKIND (geb. 8. Januar 1761) ist nach BOCKENHEIMER 1785 nach Mainz berufen worden.

Im Intelligenzblatt der Allg. Litt. Zeitung (6 Oct. 1790, S. 1033 ff) erwidert WEDEKIND auf einen Angriff, dass er die Honorare von seiner Vorlesungen dem Besten des Mainzer Universität widmet indem er das Clinicum davon unterhalte. Der Kurmainzer Professor der Therapie WEDEKIND wurde, als die erste französische Besetzung von Mainz sich ereignete, zum Parteigänger der Revolution, und als die Franzosen 1793 zum Abzug gezwungen waren, ging er mit ihnen als Militärarzt, um 1797 in dieser Eigenschaft wiederzukehren. Alsdann wirkte er wieder als Lehrer an der Mainzer Specialschule für Medizin bis zu seiner Übersiedelung nach Darmstadt, die 1808 erfolgte. Er war als Mediziner, wie als Politiker ein freimütiger im Wort und mit der Feder ungemein gewandter Mann. In seiner Schrift: „Über die gallichte Epidemie zu Mainz 1790" (Leipzig Verlag KUMMER 1791) findet sich eine kurze Schilderung der wenig hygienischen Mainzer Stadtverhältnisse jener Zeit. Über das Schriftum WEDEKIND's ist in SCRIBA's Lexikon, sowie bei HIRSCH (Biogr. Lexikon der hervorragendsten Aerzte etc. Wien und Leipzig 1886) nachzulesen. Vgl. auch: ERICH EBSTEIN, Über HEINRICH VON KLEIST's Arzt in Mainz, G. CHR. WEDEKIND (erscheint an anderen Ort). WEDEKIND war einer der Lehrer GRÖSSER's und hätte seinen Schüler gerne als Hofmedicus nach Darmstadt gebracht; GRÖSER schlug das Anerbieten ab und liess sich dann auf WEDEKIND's Rat in Kirchheimbolanden nieder, als der dortige Arzt DANNENBERG die erwähnte Stelle eines Hofmedicus übernommen. (GRÖSER: „Flüchtige Rückblicke auf verschiedene Verhältnisse der ärztlichen Praxis und seines eigenen Lebens". Mainz 1856).

31). BOCKENHEIMER erwähnt noch folgende Lehrkraft der restaurierten medizinischen Fakultät: „Unter den jüngeren Kräften, welche sich zuletzt noch an der medizinischen Hochschule habilitierten, ist der Mainzer CARL JOSEPH WINDISCHMANN (1775—1839) hervorzuheben, der auf dem Gebiet der Philosophie und Naturwissenschaften nicht minder bewandert als in seinem Fach, der Medizin, die religiöse Seite derselben wieder zur Geltung zu bringen versuchte". BAAS nennt ihn bald Professor der Philosophie, bald der Medizin. WINDISCHMANN war eine Zeit lang auch kurfürstlicher Leibarzt in Aschaffenburg. (BAAS Grund-

riss der Geschichte der Medizin; S. 676) und bes. ADOLF DYROFF, WINDISCHMANN und sein Kreis. Köln 1916.

32). JAKOB FIDELIS ACKERMANN, geb. 23. April 1765, abgebildet bei BOCKENHEIMER, wurde 1788 auf Grund seiner unter SOEMMERRING gefertigten Dissertation: „De discrimine sexuum praeter genitalia" zum Doktor promoviert. Er starb 1815. 1804 siedelte ACKERMANN nach Jena (auf Goethes Empfehlung) über; später wirkte er in Heidelberg, wo GALL gegen ihn auftrat (Vgl. ERICH EBSTEIN; F. I. GALL im Kampf um seine Lehre; in: "Essays on the History of Medicine". Zürich 1923. Verlag Seldwyla).

33). Über diese Wandlungen der Hochschule gibt gute Auskunft BOCKENHEIMER in seiner Geschichte der Stadt Mainz während der zweiten französischen Herrschaft. (Mainz 1891 bei FLORIAN KUPFERBERG S. 277 u. ff.). Zu Begin der zweiten Mainzer Franzosenbesetzung stand das Schulwesen infolge Geldmangels und der voraufgegangenen politischen Erlebnisse recht tief; dazu kam nun der sehr wenig gute Stand der französischen Schulgesetzgebung. Es wurde nach der Revolution mehr abgebaut als aufgebaut. Das machte sich noch lange über die Tage des Umsturzes hinaus geltend. Auch die Mainzer Universität musste laut Verkündigung der Municipalität vom 30. XI. 1798 ihre Tätigkeit einstellen. Es hiess in dem öffentlichen Dekret, dass die Bürger in Hinsicht des öffentlichen Unterrichts nichts zu fürchten hätten, welcher im Gegenteil durch an Stelle der ehemaligen Universität zu errichtenden Central- und Specialschulen sehr gewinnen werde. Es wurde am 12. XI. 1798 eine *Centralschule* errichtet, welche ebenso für Unterrichtung von Knaben in Sprachen und Realfächern als von Studenten in philosophischen, historischen und medizinischen Fächern sorgen sollte. WEIDMANN (Entbindungskunst), ACKERMANN (Anatomie und Physiologie), MOLITOT (Chemie), METTERNICH (Pathologie und Therapie), WEDEKIND (Therapeutik und Klinik), KOELER (Botanik und Arzneiwissenschaft) sowie MEGELE (Tierarzneikunde) waren die Lehrer. Die Einträge in das Protokollbuch der ehemaligen Fakultät geschah nun in französischer Sprache, nicht mehr lateinisch.

Durch ein Gesetz vom 11. Floréal X (= 1. Mai 1802) regelte der französische Consul das Unterrichtswesen neu. Er richtete Primärschulen (Gemeindeschulen, Elementarschulen), Sekundärschulen (Mittelschulen), Lyceen, (Gymnasien) und als höchste Unterrichtsanstalten *Specialschulen* ein. Solche gab es für Rechtswissenschaften, für Medizin, für Naturkunde, Chemie und Physik, für Mechanik u.s.w. Zunächst wurden drei medizinische Specialschulen errichtet (mit je 8 Lehrern höchstens), nämlich in Paris, Montpellier und Strassburg. Am 3. VI. 1803 wurden zwei weitere medizinische Specialschulen in Mainz und Turin angeordnet. Aber dieser Beschluss ist für Mainz nie ganz durchgeführt worden, sodass die Mainzer medizinische Fakultät sich des Namens einer „provisorisch beibehaltenen Medizin Schule" („École secondaire provisoire de Médecine" nach Akten in der Mainzer Stadtbibliothek) bedienen musste und keine Doktoren promovieren konnte. Vgl. GROESER in seinen „Flüchtigen Rückblicken auf verschiedene Verhältnisse der ärztlichen Praxis" etc. (Mainz 1856). Die in Mainz ausgebildeten Aerzte mussten den Doktorgrad einer anderen französischen Specialschule, bzw. später der kaiserlichen Universität in Paris erwerben, um als Aerzte auf französischem Boden anerkannt zu werden. Diese Universität hat NAPOLEON I. durch Dekret vom 17. III. 1808 eingerichtet. Ihr gehörten eine Anzahl Akademien an, welche im allgemeinen an den Sitzen der Apellhöfe errichtet wurden. Mainz — obwohl ohne Apellhof — erhielt eine derartige Akademie. Aber diese war nur ein ganz unfreies Glied in der grossen Universitätsorganisation des Kaisers. Im Rahmen der Mainzer Akademie blieb die Medizinschule weiterhin eine sekundäre und provisorische Angelegenheit. Die Freiheiten der Kurmainzer Fakultäten, ihrer Lehrer und Schüler waren dahin. Dahin war auch das Verfügungsrecht über ihren Besitz, über ihre Unterhaltungs-Quellen. Zahlreiche vom Kurfürsten FRIEDRICH CARL bei der Kurmainzer Universitätsrestauration der Hochschule überantwortete Gebäude wurden ihrem Zweck und der ausdrücklich von Kürfürsten betonten Bestimmung, der Jugendbildung zu dienen, entzogen und militärischer Benützung unterworfen. Dieses Vorgehen NAPOLEON's ist im wesentlichen auch später nicht mehr geändert worden. Seit rund 120 Jahren ist das neue Universitätsviertel ein Block

von Gebäulichkeiten, der im ganzen und grossen dem Soldatenstand zu dienen hat. Aus den Akten der Mainzer medizinischen Specialschule geht unter anderem hervor, wie schwer sich die Professoren taten, für ihr anatomisches Theater eine ruhige Stätte zu finden. LEYEIG musste z.B. gelegentlich einer Vakanz der Stelle eines Anatomiedieners darauf aufmerksam machen, dass das anatomische Kabinett mit seinen wertvollen Präparaten und Instrumenten völlig schutzlos den Soldaten offen stehe, die im gleichen Gebäude kasernierten, in dem er zu arbeiten und zu lehren hatte. Ein langwieriger Rechtsstreit entwickelte sich nach dem Abzug der Franzosen, bzw. der Wiedereinreihung von Mainz unter die deutschen Lande um jene ehemaligen Universitätsgebäude, bzw. um Entschädigungssummen für ihre Wegnahme. Der Streit wurde geführt von der Verwaltung des einstmals kurmainzischen Universitätsfonds, der heute noch besteht und kulturelle Aufgaben durchführen hilft. (Vgl. PITSCHAFT, „Reklamation, resp. Sach- und Rechtsausführung etc. von Seite der Verwaltung des Mainzer Universitäts- und Studienfonds" (in Mainz als Manuskript gedruckt 1836), und BOCKENHEIMER, „Die rechtliche Natur des Mainzer Universitätsfonds". Mainz 1875!).

34). PETER JOSEPH LEYDIG, (geb. 6. X. 1775 zu Mainz, gest. 5. IX. 1828). Er hat in Würzburg studiert, wurde in Mainz Officier de Santé 1797 und betätigte sich als Wundarzt und Geburthelfer. Später erwarb er in Strassburg den Doktorgrad. Nachdem er als Prosektor der Anatomie im Rahmen der Fakultät gewirkt, wurde er 1808 Professor der Anatomie und Physiologie, nach dem Tode von JOSEPH WENZEL. Als sich 1815 WEIDMANN nach 30 jähriger Tätigkeit zurückzog, folgte ihm LEYDIG als Direktor der Entbindungsanstalt und vollbesoldeter Professor (2,500 fr.) nach. 1824 zum Grossherzoglichen Leibwundarzt ernannt, starb er am 5. IX. 1838. (Der vergleichende Anatom FRANZ LEYDIG (1821—1908) war in Rothenburg ob der Thauber geboren!. Er war mit dem Mainzer LEYDIG nicht näher verwandt).

35). LUDWIG KOELER, geb. 1760 zu Göttingen, wo er 1786 die Doktor-Würde erlangte. Er wurde 1796 Professor der Botanik und Arzneiwissenschaft zu Mainz. Gestorben am 23. IV. 1807 an Fleckfieber im Dienst des französischen Militärspitals in Mainz.

36). Am 7. II. 1811 wies der Senator und Grossmeister der kaiserlichen Universität in Paris dem Rektor der medizinischen Specialschule in Mainz 14 294,44 Franken für folgende Kräfte an:

MEGELE, Prof. d. Tierheilkunde	2 500,00 fr.
METTERNICH, Prof. d. Pathologie. . . .	2 500,00 fr.
MOLITOR, Prof. d. Chemie.	2 500,00 fr.
WEIDMANN, Prof. d. Entbindungskunst .	2 500,00 fr.
LEYDIG, Prof. d. Anatomie, Physiologie und Wundarznei (Prof. suppleant) . .	1 800,00 fr.
KRAUS, Prosektor	981,84 fr.
SANDIEL, Instrumentenmacher.	246,00 fr.
Le concierge de l'anatomie	636,30 fr.
Le concierge de la chimie.	636,30 fr.
	14 294,44 fr.

Als die medizinische Fakultät wieder unter deutscher Obrigkeit wirkte, ergab sich durch das Hinscheiden von MEGELE und durch die Emeritierung WEIDMANN's 1815 eine Lücke in der Lehrerschaft. Zunächst rückte LEYDIG als ordentlicher Professor in die Gehaltsstufe von MEGELE (2 500 fr.) ein und übernahm neben dem Unterricht in Anatomie, Physiologie und Wundarzneikunde den der Geburtshülfe.

MEGELE, FRANZ, geb. am 31. III. 1775 in Mainz, starb am 11. IV. 1815.

37). Am 29. X. 1814 ist ein Schriftstück der oesterreichisch-preussischen Administration der Stadt und Festung Mainz datiert, welches in sehr nüchterner Schreibart besagt, „dass man aus der mit Bericht vom 20. X. c. erstatteten Anzeige über die künftigen Vorlesungen der Professoren der medizinischen Fakultät ersehen, dass alle Lehrstühle für den Winterkurs besetzt sind, so hat die provisorische Kreisdirektion nunmehr der Fakultät zu eröffnen, dass man die getroffene einstweilige Einteilung der Lehrkanzeln genehmige und mit Zuversicht erwarte, die Herren Professoren werden von der Wichtigkeit ihres Amtes durchdrungen in der Bildung brauchbarer Zöglinge keine Mühe sparen und in dieser

Art das Zutrauen erwidern, welches die gefertigte Administration in ihren Eifer und Kenntnisse setzt". Dies Schreiben wurde am 3. XI. 1814 an den Dekan, Prof. ANTON METTERNICH weitergeleitet.

Damals fungierten neben den Professoren als Lehrer die Doktoren und Assessoren JOHANN BAPTIST DILLENIUS, FRANZ JOSEPH WITTMANN, JOHANN CLAUDIUS RENARD und GEORG JOSEPH WESTHOFEN.

JOHANN BAPTIST DILLENIUS, geb. 2. II. 1756 in Mainz war unter der Kurmainzer Regierung als „Quasi-Physikus" der Ortschaft Kastel gegenüber Mainz angestellt. Als 1807—1808 dort eine Fleckfieber-Epidemie herrschte, stellte ihn der Praefekt JEANBON ST. ANDRÉ als Médecin de l'épidémie auf mit der Verbindlichkeit, den Ort nicht zu verlassen. (WITTMANN, Die neuesten am Rhein herrschenden Volkskrankheiten. Mainz 1811). Nach dem Tode des Professor MEGELE wurde DILLENIUS durch eine Verfügung der österreichischen und preussischen Administration vom 2. III. 1816 mit der Professur der Therapie definitiv belehnt. Er war also damit ordentlicher Professor, und bezog als solcher noch 1836, wie PITSCHAFT schreibt, seinen Gehalt. Gleichwohl ist er in der Anzeige der am 4. XI. 1816 anfangenden Vorlesungen noch unter „den lesenden Herrn Doktoren" angeführt, ebenso wie er in dem Fakultätsprotokoll nicht als Professor gewürdigt wird. Es scheint ihm also das grossherzogliche Anstellungsdiplom nie zuteil geworden zu sein. DILLENIUS starb am 20. XII. 1838. (Auch sein Sohn Dr. JOHANN KASPAR DILLENIUS, geboren 1791, gest. 22. XII. 1869 war ein in Mainz geschätzter Arzt).

FRANZ JOSEPH WITTMANN, geb. 20. Mai 1773 zu Mainz und ausgebildet daselbst, war eine markante aerztliche Persönlichkeit, der ebenso sehr als beamteter Arzt in sehr bedrängter Zeit, wie als ärztlicher Schrifsteller Rühmliches geleistet hat. Er hat mit JOSEPH WENZEL und RUF, seinen Freunden, jene Abhandlung der „Mainzer medizinischen Privatgesellschaft" über „Galvanische und elektrische Versuche an Menschen und Tierkörpern" (Frankfurt a. M. 1804) veröffentlicht, welche ihn in die Reihe der Phy-

siologen stellte. Viel zu wenig gewürdigt ist seine geradezu klassische Schilderung des Fleckfiebers zu Kastel in den Jahren 1807 und 1808. („Die am Rhein herrschenden Volkskrankheiten" etc. Mainz 1811). Aus dieser Darstellung, ebenso wie aus seiner Preisschrift „Erfahrungen über die Ursachen ansteckender Krankheiten belagerter Festungen" etc. schöpft der Historiker der Medizin und Seuchenlehre nicht weniger Gewinn als der Kriegs- und Städtehygieniker der modernen Zeit. Damit ist WITTMANN's Schrifttum nicht erschöpft, wie ein Blick in SCRIBA's biogr. literar. Lexikon der Schriftsteller des Grossherzogtums Hessen (1. Auflage Darmstadt 1831, 2. Aufl. Darmstadt 1843) lehren kann. WITTMANN's amtliche Tätigkeit liess ihn sich zunächst als Armenarzt der inneren Stadt bewähren. Später arbeitete er als Rekrutierungsarzt des Departements vom Donnersberg. Unter dem Praefekten JEANBON ST. ANDRÉ, der seine Tüchtigkeit geschätzt zu haben scheint, war er sodann Mainzer Stadtarzt. Als solcher ist er 1813 und 1814, während jener entsetzlichen Epidemie von Fleckfieber, die dem Rückzug der französischen Armee nach der Schlacht von Leipzig folgte, Mitglied der militärischen Sanitätskommision der Festung Mainz gewesen, welchem noch die tüchtigen Militärärzte PERCY und LAURENT angehörten. Am 3. III. 1815 wurde er als stellvertretendes Mitglied dem Mainzer Medizinalkolleg beigeordnet. Am 18. IV. 1815 leistete WITTMANN der medizinischen Fakultät den Eid und wurde als Assessor ad facultatem aufgenommen. Am 22. XI. 1828 erhielt WITTMANN das Praesidium des grossherzoglichen hessischen Medizinalkollegs zu Mainz, dem von jener Zeit an auch GROESER angehörte. Im Jahre 1846 in den Ruhestand getreten, starb der bewährte Mann am 8. VI. 1847. (Sein Sohn Dr. IGNAZ WITTMANN geb. 1. II. 1812 wirkte bis zu seinem Tod am 15. VI. 1882 als praktischer Arzt in Mainz).

JOHANN CLAUDIUS RENARD war in Mainz am 18. II. 1778 geboren. Sein Vater war der Mainzer Universitäts-Einnehmer JOHANN BAPTIST FORTUNATUS RENARD (1745 — 1. II. 1818). JOH. CLAUD. RENARD war zusammen mit GROESER als Arzt am Mainzer Bürgerspital zum hl. Rochus tätig; er starb am 18. XII. 1827 in Mainz.

GEORG JOSEPH WESTHOFEN, geboren 1766 gestorben am 4. April 1816.

In einem Dekret der oesterreichischen und preussischen Administration vom 21. X. 1815 wurde der medizinischen Fakultät zur Pflicht gemacht, da nur mehr drei ordentliche Professoren da wären, die Herren Doktoren DILLENIUS, RENARD, WITTMANN und WESTHOFEN bei Beratschlagungen zuzuziehen. Es stehe ihnen Sitz und Stimme in solchen Fakultätssitzungen zu. Im gleichen Schriftstück betont die Administration der Stadt und Festung Mainz, dass aller Schriftverkehr der Fakultät mit ihr nur durch die Kreisdirektion gehen könne. Sie fordert Auskunft, ob die angekündigten Kollegien auch wirklich gelesen werden und wie viele Studenten zuhörten; wenn die Vorlesungen unterblieben, ob Mangel an Kanditaten oder sonstige Hindernisse schuld seien.

Von den jüngeren Lehrern ist WESTHOFEN frühzeitig durch seinen Tod ausgeschieden. Im Lehrplan des Jahres 1815—1816 kündigte er unter dem Dekanat MOLITORS für das Wintersemester eine Vorlesung über Syphilis, für das Sommersemester eine solche über „Krankheiten der Weiber" an. Eine Einladung zur Fakultätssitzung am 30. III. 1816 trägt noch seinen Namen.

Nicht ohne Bedeutung ist folgende Feststellung aus den Akten, die einerseits zeigt, wie die Administration über die Tätigkeit der Universitäts-Lehrer ein wachsames Auge hielt, andererseits aber auch den Rechten der Lehrer Rechnung trug. WESTHOFEN hatte im Mai 1815 in einer Mainzer Zeitung angekündigt, er werde Vorlesungen über Therapie halten, worauf die Administration sofort bei der Fakultät nachfragen liess, mit welcher Bewilligung er diese Ankündigung gedruckt habe. Am 9. VI. 1815 wurde WESTHOFEN sodann auf das kommende Wintersemester als Gelegenheit zu solcher Vorlesung verwiesen, aber nur unter der Bedingung, dass die Therapie nicht schon von anderer Seite im Lehrplan vorgesehen sei.

Über die Stellung der Fakultät zur Administration gibt auch eine andere Angelegenheit WESTHOFEN's Einblick: Im Frühjahr

1815 hatte die Administration den Plan, da durch MEGELE's Tod abermals eine Lehrkanzel frei geworden, wieder einen vierten ordentlichen Professor (neben METTERNICH, MOLITOR und LEYDIG) anzustellen. Die Fakultät wurde mit Vorschlägen befasst und empfahl drei Kandidaten. Das Interesse für die Professur war offenbar nicht gering; nach damaligem Brauch konnte man sich um die Verleihung bewerben. Unter den „Bittwerbern" scheinen RENARD, IDSTEIN und RITTER sich befunden zu haben. WESTHOFEN bewarb sich ebenfalls um die Lehrstelle, worauf die Fakultät angegangen wurde, sich auch über seine wissenschaftlichen Kenntnisse und ärztlichen Verdienste auszusprechen. Darauf äusserte die Fakultät am 29. V. 1815, dass sie WESTHOFEN den von ihr praesentierten drei Kandidaten nicht vorziehen könnte. Die vakante Professur wurde indes durch Reskript der vereinigten Administration vom 2. III. 1816 dem Assessor der Fakultät Dr. DILLENIUS übertragen.

Übrigens hatte auch GROESER sich Hoffnung gemacht, eine Lehrstelle bei der Fakultät erringen zu können. Das war aber schon 1814. Er schreibt in seinen „flüchtigen Rückblicken auf die Verhältnisse der ärztlichen Praxis" etc. (Mainz 1856). S. 44, dass von Seite der provisorischen Regierung öffentlich bekannt gemacht worden sei, dass die (durch WEDEKIND's Abgang) erledigte Professur der speciellen Therapie wieder besetzt werden sollte. Deshalb wandte er sich an WEIDMANN mit der Bitte, ihm ganz offen zu erklären, ob er es für angemessen halte, wenn er sich in die Reihe der Competenten stellen würde. WEIDMANN's Antwort sei so schmeichelhaft für ihn gewesen, dass er es sich versagen müsste, sie ganz wiederzugeben. Jedenfalls drückte WEIDMANN aber aus, dass er nichts so sehr wünsche, als GROESER's Zweck in Erfüllung zu bringen. — Aber jene Stellenbesetzung verlief im Sande.

Offenbar versuchte die Fakultät selbst, ob sich eine Erweiterung zur vollen Hochschule wieder würde anbahnen lassen. Jedenfalls wurde darüber verhandelt, ob es möglich sei, den Kurmainzer Professor der Mathematik und Physik MATHIAS METTERNICH mit einem Lehrauftrag für höhere Mathematik wieder anzustellen,

Allein die Administration machte am 11. XII. 1815 Einwände. Sie schützte Raummangel vor, konnte sich nicht entschliessen, einen Kapellenraum, der dem Gottesdienst der Gymnasialschüler diente, für Zwecke der Vorlesungen freizugeben und wollte nur zugestehen, dass MATHIAS METTERNICH ohne Neueinstufung in einen Professorengehalt, lediglich im Weitergenuss seines bisherigen Ruhegehaltes, die gewünschten Vorlesungen halte. Im Zusammenhang mit dieser misslungenen Bestrebung, den Weg zur früheren Universität zurückzufinden, ist folgendes Schreiben der oesterreichischen und preussischen Administration der Stadt und Festung Mainz vom 25. XI. 1815 von besonderem Interesse: „Die Kreisdirektion hat der medizinischen Fakultät auf ihre Anfrage am 17. X. c. zu antworten, dass bei dem Umstand, wo gegenwärtig allhier zu Mainz nicht mehr die Universität, sondern bloss die medizinische Fakultät existiert, zu den Prüfungen pro doctoratu, alle jene Herren Professoren ohne Unterschied, ob solche ordinarii oder bloss Legentes sind, zu konkurrieren haben, welche Lehrgegenstände tradieren, aus welchen der betreffende Kandidat pro doctoratu examiniert wird. Wonach sich die medizinische Fakultät zu richten hat".

Aus einer Einladung zur öffentlichen Demonstration des Doktoranden FRANZ NIKOLAUS LEDERLE aus Hambach, welche am 15. II. 1816 der Dekan Professor Dr. MOLITOR ergehen liess, lässt sich die Grösse der damaligen Fakultät ersehen. Die Einladung zirkulierte bei allen Professoren und Assessoren, welche namentlich unterschrieben sind als WEIDMANN, METTERNICH, LEYDIG, DILLENIUS, WITTMANN, RENARD, WESTHOFEN, STRACK (junior, 7. V. 1765—2. XI. 1816), IDSTEIN (8. V. 1769—15. III. 1826), ZENZEN THOMAS (6. XII. 1763—13. XI. 1841), CAPRANO (9. V. 1769—18. X. 1818), SEUBERT JOS. ANTON (12. III. 1770—nach 1836), SCHMIDT WILHELM (30. IX. 1771—2. V. 1832), PLAINES ADAM (1768—7. VIII. 1819), KRAUS ANTON (1777—6. VIII. 1846), BURKARD BERNHARD (1779—1820) und PIZZALA (17. VI. 1781—28. IV. 1858).

38). Am 27. II. 1815 verfügte die vereinigte österreichische und preussische Administration der Stadt und Festung Mainz.

„Bei den von der Kreisdirektion mit Bericht vom 17. ds. angeführten Umständen, wird hiermit genehmigt, dass die medizinische Fakultät nunmehr wieder in die Ausübung der ihr zustehenden und bis nun nur suspendierten Befugnis, Doktoren der Medizin unter Beobachtung der statutenmässigen Erfordernisse zu promovieren, treten könne, und wird zu diesem Ende dem geistlichen Rate Doctor der Theologie, Herrn HOBER dem gemachten Vorschlag gemäss die Würde eines Cancellarii universitatis hiermit verliehen". (Dieses Reskript ist beachtenswert in Hinsicht auf das obenangeführte, das die gleiche Administration am 25. XI. 1815 beinahe im Ton einer Rüge gegeben hat, wobei ausdrücklich betont ist, dass nicht eine Universität, sondern nur eine medizinische Fakultät in Mainz bestand).

Aus den Papieren des Dekans MOLITOR (Universitätsakten der Stadtbibliothek Mainz) ergab sich folgende Reihe von Promotionen im Unterrichtsjahr 1815—16:

23. V. 1815. J. WEHRLE;
23. V. 1815. J. WIEHE;
28. V. 1815. F. DELTZ;
14. XII. 1815. G. HEMPEL;
14. XII. 1815. G. DANKELMANN;
18. XII. 1815. FR. K. GRIMMEL;
19. XII. 1815. J. PIES;
22. XII. 1815. A. KRAUS;
23. XII. 1815. J. G. LAIST;
23. XII. 1815. J. WEINSHEIMER;
19. I. 1816. J. WENZEL;
25. I. 1816. L. A. PIZZALA;
31. I. 1816. CH. TH. EHRMANN;
16. II. 1816. F. V. LEDERLE.

PITSCHAFT gibt an, dass im Jahre 1816 nach Staatsvertrag vom 30. Juni Mainz mit dem Grossherzogtum Hessen förmlich vereinigt wurde; auch dann habe die medizinische Hochschule noch fortgefahren, die Doktorwürde in der Gesamtheilkunde zu erteilen. Aus den amtlich geführten Registern gehe hervor, dass die hessischen Kantonsphysici SOMMER und GIESSWEIN die letzten

waren, welche am 10. und 15. XI. 1817 zu Doktoren promoviert wurden. Sie sind in den fraglichen Registern unter den Nummern 30 und 31 geführt.

Die Promotion des preussischen Bataillonarztes JOHANN JAKOB WIEHE gab der vereinigten Administration Anlass zu einer Verfügung, datiert vom 9. VI. 1816. In dieser wird ein Abdruck von WIEHE's Doktor-Diplom und ein Exemplar seiner deutsch verfassten Inaugural-Dissertation „Über den Campher" (gedruckt bei ZABERN in Mainz) der Fakultät „als Muster" vorgelegt; diese Verfügung erscheint sehr merkwürdig, gewissermassen als Bevormundung der Fakultät. Die Fakultät hatte den Abdruck des Diploms und der Dissertation der Administration zur Kenntnisnahme und Anerkennung nachträglich vorlegen müssen; jene Verfügung war nun die bürokratisierte Antwort hierauf. Wichtig ist die Verfügung gleichwohl; denn sie beagt zugleich, dass die Inaugural-Dissertationen unter den damaligen Verhältnissen einer Zensur der vereinigten Administrationen unterlagen — im Gegensatz zu dem § 308 der Universitäts-Statuten.

Die Mainzer Stadtbibliothek besitzt (beigebunden einer Anzahl alter Universitäts-Akten) auch das Original-Dr. Diplom von JOHANN CASPAR ANTON DILLENIUS, (geb. 1791, gest. 22. XII. 1869), dem Sohn des Professors der Therapie JOHANN BAPTIST DILLENIUS. Die Promotion erfolgte unter den Auspicien des akademischen Kanzlers Dr. Theologiae FRIEDRICH HOBER, gest. 1818. Promotor war NIKOLAUS KARL MOLITOR, Doctor medicinae et chemiae, ordentlicher Professor der Materia medica, Assessor der medizinischen Fakultät, Mitglied des Mainzer Medizinalkollegiums. Das Diplom, welches vom Kreisdirektor v. JUNGENFELD bestätigt und von dem österreichischen und dem preussischen Administrator der Festung beglaubigt ist, trägt ein mit Petschaft in Siegellack eingedrücktes Sigillum von Talergrösse, das die Umschrift „Moguntiæ-Sigillum ordinis medicorum" lesen lässt. Innerhalb der Umschrift erkennt man eine hoch geschürzte weibliche Gestalt, welche fest auf dem rechten Bein steht, während das linke als Spielbein leicht gebeugt erscheint. Diese Gestalt stützt sich links auf einen Stab; die rechte Hand hält eine Schale, in welche eine

Schlange Gift träufeln lässt, die sich um einen Dreifuss mit einem Flammenbecken in die Höhe gewunden hat.

Über die damaligen Promotionsgebühren gibt eine Aufstellung von MOLITOR (Stadtbibliothek Mainz) Aufschluss. Danach wurden die Gebühren folgendermassen verteilt: Es erhielten: Der Dekan und Promotor 23,40 Gulden, die Professoren WEIDMANN, METTERNICH, LEYDIG und DILLENIUS je 11,50 Gulden, die Fakultätskasse 9 Gulden; der Kanzler 5 Gulden, der Bibliothekar 4 Gulden. Die Assessoren 26 Gulden, der Pedell 1 Gulden.

39). Als WEDEKIND in der kurfürstlichen Glanzzeit der Universität Vorlesung hielt, soll er 400 Zuhörer gehabt haben. Ein Verzeichnis der im Jahre 1816—1817 Inskribierten (Mainzer Stadtbibliothek) gibt 50 Studenten an, von denen 41 für Chemie sich eingeschrieben hatten. Ob diese 50 die ganze Zahl der Studierenden überhaupt darstellte, ist nicht zu ersehen.

40). Im Unterrichtsjahr 1816—1817 wurde noch ein Vorlesungsplan angezeigt, nach dem das Wintersemester am 4. November beginnen sollte. Als öffentliche Professoren kündigten an:

LEYDIG, Anatomie und Physiologie mit praktischen Übungen im Zergliedern. Montags, Mittwochs und Freitags von 2—3 Uhr.

LEYDIG, Geburtshilfe. Montags, Mittwochs und Freitags von 9—10 Uhr.

METTERNICH, ANTON, Allgemeine und specielle Pathologie. Montags, Mittwochs und Freitags von 3—4 Uhr.

MOLITOR, NIK., Chemie. Montags, Mittwochs und Freitags von 11—12 Uhr.

Als lesende Doktoren kündigten an:

DILLENIUS, JOH. BAPT., Specielle Therapie. Montag, Mittwoch und Freitag von 4—5 Uhr.

WITTMANN, FR. JOS., Anthropologie. Dienstag, Donnerstag von 3—4 Uhr.

RENARD, JOH. CLAUD., Wundarzneikunde. Samstag von 4—5 Uhr.

Das Sommersemester sollte am 15. Mai 1817 anfangen.

Die öffentlichen Professoren kündigten an:

LEYDIG, Spez. Chirurgie.	Jeden	Von 5— 6 Uhr.
LEYDIG, Geburtshilfe.	Montag,	Von 9—10 Uhr.
METTERNICH, Zeichenlehre und allg. Therapie.	Mittwoch und	Von 3— 4 Uhr.
MOLITOR, Arzneimittellehre.	Freitag.	Von 11—12 Uhr.

Als lesende Doktoren kündigten an:

DILLENIUS, Spez. Therapie.	Dienstag,	Von 2— 3 Uhr.
WITTMANN, Anthropologie.	Donnerstag	Von 3— 4 Uhr.
RENARD, Gerichtl. Medizin.	und Samstag.	Von 4— 5 Uhr.

Nach damaligem Brauch gab jeder Ankündigende auch einen Hinweis, nach welchen Büchern und Quellen er lesen werde. Diese Vorlesungs-Anzeige wurde von der hessischen Regierungs-Kommission am 19. X. 1816 genehmigt; sie ist veröffentlicht worden unter der Verantwortung des damaligen Dekans P. J. LEYDIG und des Fakultäts-Sekretärs J. CL. RENARD.

Aber schon 1816 wurden Bedenken über die Möglichkeit des Fortbestandes der Fakultät in Mainz laut. Darüber unterrichtet uns eine Schrift, welche WITTMANN als „Unparteiische Untersuchung und Beantwortung der Frage: Soll die medizinische Schule in Mainz fortbestehen" hat 1816 bei THEODOR VON ZABERN in Mainz erscheinen lassen. Dort heisst es, dass Schriftsteller des Tags schiefe Urteile über den Wert der Medizinschule fällten. So sei 1816 in den „Considerations sur le Departement du Mont-Tonnère zu lesen gewesen: Il n'en reste qu'une faculté de médecine imcompte et mal-organisée, plus utile en général à ses professeurs qu'au public. WITTMANN zerstreute diesen zweifellos ungerechtfertigten Vorwurf; man muss mit ihm vielmehr anerkennen, dass die medizinische Fakultät allein während der Kriegswirrnisse von mehr als 20 Jahren treu ausgeharrt, und dass sie trotz aller Wandlungen unter französischer Hand doch Lehrart und Verfassung in die Aera nach 1813 hinüberretten konnte. Mit Recht weist WITTMANN auf die zahlreichen guten Aerzte und Gesundheitsbeamten, welche in dieser Epoche aus der Schule hervorgingen. Gleichwohl erkennt er an, dass die Schule

mancher Verbesserungen bedarf. Ihr fehlte ein gut eingerichtetes Klinikum für äussere und innere Heilkunde. Ihr fehlten vor allem, — was bedeutender sei, — Professoren. „Ein neurer, reger wissenschaftlicher Geist, ein Geist der Eintracht und des höheren Strebens, muss in dieser Anstalt erwachen, damit sie die Kunst in ihren Fortschritten und den Staat in allen seinen Anforderungen, wie ehemals, befriedigen könne".

Man wandte gegen die Schule ein, sie läge in einer Festung. Mars und Minerva würden aber nicht harmonieren können; man wandte weiter ein, es gäbe in der Nachbarschaft genug Universitäten, und da einzelne Medizinschulen in Deutschland ungebräuchlich, sei auch die Mainzer Fakultät nicht zu begünstigen. Zweifellos hatte damals Mars das erste Wort. Man liest das auch aus WITTMANN's „Unparteiischer Untersuchung" heraus. Scheint man sich doch mit dem Gedanken getragen zu haben, in Mainz, diesem für die Schüler des Kriegshandwerkes und der Kriegskunst so geeigneten Platz, den GOETHE selbst als besonders geschaffen für solchen Zweck ansprach, („Kunst und Altertum am Rhein und Main"), eine Kriegsschule einzurichten. WITTMANN sah jedenfalls im Festungscharakter der Stadt kein prinzipielles Hindernis für das Gedeihen der Heilkunde. Ja, er erhoffte, dass die medizinische Schule, „ausser ihrer allgemeinen wissenschaftlichen Tendenz, eine natürliche Bundesschule für die deutsche Feldarzneikunde werde".

WITTMANN war Optimist! Die militärischen Bedürfnisse der Festung, bzw. diejenigen, welche darüber zu befinden hatten, liessen es nicht zu, dass die besitz- und vermögensrechtlichen Angelegenheiten der Universität, welche z. T. noch seit der Zeit des Kurfürsten FRIEDRICH CARL VON EHRTHAL schwebten und durch NAPOLEON's kurzhändige Art sehr für militärische Zwecke ausgenützt worden waren, im Sinn des Restaurators der Universität, bzw. zugunsten der medizinischen Fakultät erledigt wurden. Schon aus den wenigen noch vorhandenen Akten der Jahre 1814—1817, welche den Verkehr der Fakultät mit den ihr übergeordneten Behörden, des Kreisdirektoriums und der Festungsadministration beleuchtet, merkt man, welch ein nüchterner

trockener Geist, welch ein eifersüchtiges, am Buchstaben klebendes, militärisch gedrilltes, einer freiheitlichen Regung abholdes Beamtentum darüber wachte, dass die Professoren schulmeisterlich ihre Pflicht täten. Von einem solchen Geist war wenig zu erwarten, der in kleinlicher Eifersucht und Eitelkeit, z. B. die Mitglieder WEIDMANN, METTERNICH und LEYDIG des Mainzer Medizinalkollegs zur Rechenschaft ziehen wollte, weil sie — offenbar unkundig der an jämmerliche Duodez-Verhältnisse erinnernden Geschäfts- und Verwaltungseinteilung — mit der österreichisch-bayerischen Administrations-Verwaltung in Kreuznach über ihre Funktionen und Befugnisse in dienstlichen Verkehr getreten waren, während doch die österreichisch-preussische Festungsadministration zu Mainz diesem Medizinalkollegium zu befehlen hatte; das durch den Schritt der drei Professoren bekundete „Gepräge der Unabhängigkeit" hat der Kreisdirektor von Mainz am 15. X. 1814 sehr deutlich gerügt, bot aber dann, aus Freundschaft gegen die Kreuznacher Administration, wie er sagte, — dem Medizinalkollegium doch die Hand und erteilte ihm die Erlaubnis zum Antritt seiner Funktionen, welche im wesentlichen in der Prüfung der Kandidaten aller Zweige der Heilkunde bestand.

Welche finanziellen Schwierigkeiten der medizinischen Fakultät erwuchsen und wodurch diese hervorgerufen waren, das ersieht man am besten aus der oben schon mehrfach erwähnten Reklamation, resp. Sach- und Rechtsausführung, welche PITSCHAFT als Verwalter des Mainzer Universitäts- und Studienfonds 1836 an die hohe deutsche Bundesversammlung gerichtet hat; (als Manuskript gedruckt in Mainz 1836 bei FL. KUPFERBERG). Dort heisst es: „Durch die unter Bezugnahme auf den Staatsvertrag vom 30. VI. 1816, infolge Protokolls und Beschlüssen vom 17. XII. 1816 gegen den Universitätsfonds angeordnete Depossession der hier in Frage stehenden Häuser zu militärischem Zwecke — verbunden mit dem Umstande, dass die zugleich als recht und billig anerkannte Entschädigungs-Forderung nicht betätigt wurde — wurde dem Mainzer Universitäts- und Studienfonds in seinem Revenuen-Vermögen neuerdings eine so höchst empfindliche Wunde geschlagen, dass, bei der *notwendigen* Erhaltung eines, der Grösse der Stadt nach würdig eingerichteten Gymnasiums, die

Professoren der Mainzer Medizinischen Schule sich notgedrungen veranlasst fühlen mussten, diese Anstalt vorderhand factisch aufhören zu lassen, und so kam es denn, dass ohne irgend eine Grossherzogliche Verordnung, *diese beinahe vier Jahrhunderte ununterbrochen* fortbestandene Hochschule mit dem Anfange des Jahres 1818 factisch unterbrochen wurde, und es heute noch ist".

Die Protokolle der Fakultät wurden bis 1822 fortgeführt. Als letzter Dekan ist LEYDIG genannt, der am 31. August 1822 die noch in der Fakultätskasse vorhandenen Gelder unter die Professoren und lesenden Doktoren verteilte. Einen Rest von drei Gulden erhielt der Pedell FEGBEUTEL. Dies ist die letzte Aufzeichnung der Mainzer medizinischen Fakultät, die sich damals als „grossherzogliche Fakultät bezeichnet hat".

Die Universität Mainz wurde bis heute noch nicht formell aufgehoben. Sie riss durch den Einbruch der Franzosen vor 130 Jahren auseinander, um dann langsam in ihren Teilen zu sterben. Die medizinische Fakultät war am langlebigsten. Mit ihren letzten Professoren ist sie geräuschlos entschlafen. Überbleibsel aus jener lebendigen Aera aber beschäftigten in Mainz interessierte Kreise noch lange Zeit. Im Archiv der Rheinischen Naturforschenden Gesellschaft zu Mainz, welche BRUCH, GROESER und GERGENS 1834 gründeten, befindet sich ein Entwurf zu einer Eingabe BRUCH's vom 26. IV. 1846, welche offenbar einer höheren Staatsbehörde (Provinzieldirektion?) zugedacht war. Sie lässt erkennen, unter welchen traurigen Verhältnissen, wie achtlos die Überbleibsel der Universitäts-Sammlungen verkamen. Ein zu diesem Entwurf inhaltlich passendes älteres Schriftstück ohne Datum, An- und Unterschrift führt unter anderem auf, dass der Stadt Mainz das Eigentum über alle Sammlungen der ehemaligen Medizinischen Specialschule zugesprochen worden sei. Es wird geraten, die Stadt möchte dies Eigentum wahren, oder doch darüber verfügen. Dazu gehörten das vormalige chemische Laboratorium, sowie die 1747 vom Domherrn FRANZ VON ELZ geschenkte Instrumenten-Sammlung. Von ihr heisst es in dem Schriftstück, sie sei so reichhaltig gewesen, dass der berühmte Chirurg, Professor CHELIUS in Heidelberg davon sagte, dass er hier Instru-

mente gesehen, die er nirgendwo anders in der Welt gefunden. Zur Zeit der Verfassung jenes Schriftstückes befanden sie sich in 11 Pulten, die als grosse Etui's eingerichtet waren, von Staub bedeckt, im vormaligen Refektorium des Armenklarenklosters; endlich wurde das anatomische Cabinett im gleichen Lokal in Wandschränken verwahrt. Schon vor Jahren sei ein Teil durch die herabstürzende Decke zertrümmert worden. Eine wertvolle Sammlung menschlicher Becken und Foeten ging an die Hebammenlehranstalt (Accouchement) über. Zum Teil scheinen sie dort noch heute vorhanden zu sein. In der Tat bildet allein dies Institut, dem einstmals WEIDMAN vorstand, heute noch das Erbe der medizinischen Fakultät in fortgesetzter ärztlicher, wissenschaftlicher und lehrhafter Betätigung.

LA MÉDECINE CHEZ LES CISTERCIENS DE MAULBRONN AU XVe SIÈCLE.

PAR LE

Dr. ERNEST WICKERSHEIMER.

Fondée en 1146, l'abbaye cistercienne de Maulbronn (Wurtemberg), qui de nos jours abrite un séminaire protestant, est un des plus beaux édifices religieux de l'Allemagne du Sud.

Pendant le premier quart du XVe siècle, deux médecins, "fidèles amis de ce monastère", Burkard de Waltorf, mort en 1408 et Petrus de Prega, mort en 1419, obtinrent la faveur d'être enterrés dans le cloître. En 1882, on y lisait, — et on y lit sans doute encore aujourd'hui —, leurs deux épitaphes, gravées en minuscule gothique:

Anno domini MCCCC VIII nonis januarii obiit venerabilis magister burkard de waltorf sacerdos et phisicus. hujus cenobii fidelis amicus. cujus anima requiescat in pace sempiterna. Amen.

Anno domini MCCCC XIX III cls. octobris obiit venerabilis magister Petrus de Prega, eximius doctor in medicinis studii padauuiensis, hujus cenobii fidelis amicus, cujus anima requiescat in sancta pace [1]).

Rapprochons de ces deux inscriptions l'épitaphe-diagnostic de l'abbé Nicolas de Bretten, qui mourut de la goutte en 1475:

Me cedere fecit podagre noxia lues [2]).

---

1) EDUARD PAULUS, *Die Cisterzienser-Abtei Maulbronn...*, 2 Aufl., Stuttgart, 1882, in-4°, p. 81—82. — Il est peu vraisemblable que Petrus de Prega doive être identifié avec l'un ou l'autre des médecins nommés Petrus de Brega qui, vers la même époque vivaient en Silésie, en Bohème ou en Pologne et dont le plus connu fut chanoine et médecin à Breslau. Cf. A. W. E. TH. HENSCHEL, *Schlesiens Wissenschaftliche Zustände im 14. Jahrhundert...*, Breslau, 1850, in-8°, p. 74—75 et *Archiv für Geschichte der Medizin*, IX (1916), p. 64—65 et XVII (1925), p. 159.

2) ED. PAULUS, *Op. cit.*, p. 86.

Ajoutons y la mention de la construction en 1430 d'un hôpital pour les pauvres malades *(nosodocheum)* [1]) et le témoignage de Félix Hemmerlin qui fait figurer les écrivains *(scriptores)*, les médecins *(medici)* et les barbiers *(barbitonsores)* en tête de la liste des professions représentées au couvent sous le gouvernement de l'abbé Berthold III (1445—1462) [2]) et nous aurons la somme de ce qu'on savait sur la médecine à Maulbronn au temps des Cisterciens jusqu' au jour où Sudhoff publia, d'après le manuscrit latin 591 de Munich, deux documents qui présentent les relations les plus étroites avec le monastère souabe [3]).

Il s'agit de deux brefs régimes de pestilence en allemand que Sudhoff croit pouvoir dater de la première moitié du XVe siècle: Le premier fut adressé à un abbé de Maulbronn par "Johannes Westlaris, doctor in medicinis"; le second est intitulé "Regimen praevisivum magistri Berchtoldi, monachi in Mulbrunnen". Il se peut que Johannes Westlaris doive être identifié avec le médecin anonyme de Wetzlar, auteur d'un „Regimen contra pestilenciam" que Sudhoff nous a également fait connaître [4]) et que son auteur dédia à Henri II, de 1428 à 1456 abbé des Bénédictins d'Amorbach, au diocèse de Wurzbourg. Quant à maître Berchtold, moine de Maulbronn, un manuscrit conservé à Strasbourg nous renseignera quelque peu sur son compte.

Le manuscrit 20 de la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg [5]) est l'oeuvre de plusieurs scribes dont l'un a fait connaître la première syllabe de son nom, ainsi que la date et

---

1) *Ibidem*, p. 85 et 90. Cet hôpital est adossé à la partie orientale de l'enceinte, c'est-à-dire au point diamétralement opposé à l'entrée du monastère. Spacieux, il présente trois étages à charpentes en bois, faisant saillie sur le rez-de-chaussée qui est de pierre et où l'on remarque divers logis et une installation pour bains; une porte intérieure gothique permet de pénétrer dans le cave. Outre les pauvres malades, on y recevait des prébendiers.

2) Karl Klunzinger, *Urkundliche Geschichte der vormaligen Cisterzienser-Abtei Maulbronn*, Stuttgart, 1854, in-8°, p. 51.

3) Karl Sudhoff, *Pestschriften aus den ersten 150 Jahren nach der Epidemie des "Schwarzen Todes"*, 1348, VIII, *Archiv für Geschichte der Medizin*, VIII (1915), p. 270 et suiv.

4) *Ibidem*, p. 241—244.

5) Ernest Wickersheimer, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France; départements*, *XLVII*, *Strasbourg*, Paris, 1923, in-8°, p. 12—14.

le lieu où il écrivait: "Et sic finivi illud opus, Dei cum auxilio, ipso die sancti Galli, Bononie, anno 1425, rescriptum vero in Maulbrunn per fratrem Sy. et anno 1455. Queso graciam" (fol. 71). C'est un recueil de recettes [1]), de traités de médecine d'étendue inégale, souvent anonymes, généralement en latin, parfois en allemand [2]), qu'un moine de Maulbronn commença à former vers le milieu du XVe siècle et que ses successeurs enrichirent d'additions pendant les quarante ou cinquante années qui suivirent [3]).

Ce recueil, auquel j'ai déjà fait maints emprunts [4]), fut sans doute destiné à l'infirmerie [5]). Il renferme çà et là des allusions au monastère dans les murs duquel il a été composé. On y rencontre des recettes d'un personnage qui avait pris place parmi les prébendiers de l'hôpital annexé à l'abbaye [6]); on y trouve la composition d'un sirop de myrobalans "pro fratre B.B. expertus (fol. 76 v°), celle de pilules recommandées par Udalric,

---

1) Qui ne sont pas toutes médicales. L'une d'elles laisse supposer que les grenouilles abondaient dans l'étang voisin du couvent: "Si lacus, in quo habitant rane cantantes, sit aspersus circumcirca rippam, scilicet aqua benedicta facta in vigilia Pasce, sive Pentecostis, cessabunt cantare" (fol. 118 v°).

2) On y trouve aussi quelques lignes d'italien (fol. 73 v°—74) et même des mots catalans dans un tableau synoptique de la symptomatologie et de la thérapeutique des maladies internes (fol. 84--86).

3) Telle la recette "für die posen platern", peut-être la vérole (fol. 90).

4) ERNEST WICKERSHEIMER, Sphygmographie médiévale, *Ier Congrès de l'histoire de l'art de guérir (Anvers, 1920), Liber memorialis*, p. 268—270. — Note sur le "Liber de medicinis expertis" attribué à Galien, *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, XVII (1923), p. 19—27. — Contribution à l'histoire des épidémies à Strasbourg pendant le moyen âge; le Régime de Jean de Saxe..., *Janus*, XXVIII (1924), p. 369—379. — Note sur deux manuscrits provenant du monastère de Frenswegen, *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, XIX (1925), p. 369—375. — Recettes contre la peste, extraites d'un manuscrit du XVe siècle, ayant appartenu à l'abbaye de Maulbronn, *Janus*, XXX (1926), p. 1—7.

5) J'ai signalé naguère le manuscrit "ad infirmariam" des chanoines réguliers de Frenswegen, *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, XIX (1925), p. 369—379.

6) "Practica magistri Johannis, prebendarii nostri, viri probatissimi" (fol. 32 v°). D'autres recettes ont été fournies par le barbier du couvent, "rasor noster" (fol. 32 v°), par un honnête pélerin, "ab uno peregrino honesto, ut apparebat" (fol. 80 v°), par des réguliers ou des séculiers, étrangers à Maulbronn, "a quodam religioso ordinis Sancti Anthonii" (fol. 63), "a domino plebano in Winderber" (fol. 134 v°), par un Juif, "hec Judeus" (fol. 124 v°).

peintre de l'abbaye [1]) et un "Regimen pro domino abbate" (fol. 184), qui eût convenu à l'abbé goutteux Nicolas de Bretten. A signaler aussi (fol. 29 v°—31 v°), les notes relatives à la saignée dont les ordres monastiques et en particulier les Cisterciens faisaient un si large usage [2]) et (fol. 80 v°), "medicina multum valens pro clarificacione visus pro lectoribus et monachis", collyre pour les yeux qui se sont usés à lire les livres liturgiques dans la pénombre des sanctuaires. L' "Ars realis medicinalis theologicalis de potencia anime" (fol. 81 v°—83 v°) semble trahir les préoccupations d'un religieux qui serait aussi un médecin, mais, doublement infidèle à son titre, il n'est guère médical, ni théologique; c'est un tableau de l'âme végétative, sensitive, motrice et raisonnable qui vient se ranger parmi les ouvrages de philosophie scolastique [3]).

Les deux traités qui dans le manuscrit strasbourgeois sont attribués à maitre Berchtold, moine de Maulbronn, portent l'un et l'autre le titre de "Practica".

Le premier s'ouvre au fol. 52. Il débute par ces mots écrits en lettres dorées: "Incipit practica venerabilis magistri Berchtoldi, monachi." Puis vient le sommaire de l'ouvrage: "Nunc dicendum de descripcionibus receptarum conveniencium, congruo nono Almansori. Talis ordo servetur. Primo in universali dicentur digestiva humorum, tam simplicia quam composita. Secundo dicentur evacuancia illorum a proprietate, tam simplicia quam composita. Tercio digestivum cujuslibet illius eductum simul. Quarto ponetur dosis solutivorum. Quinto dabitur modus preparacionis eorum. Sexto dicentur medicine simplices a proprietate membris nostri corporis digestiva et solutiva cujuslibet humorum educencia, virtutes eorum ad membra particularia. Septimo dicentur

---

1) "Pillule pestilenciales magistri Uldalrici, pictoris" (fol. 81). Le peintre Udalric a laissé à Maulbronn une œuvre datée de 1424. ED. PAULUS, *Op. cit.*, p. 68.

2) Quelques indications bibliographiques à ce sujet dans: ERNEST WICKERSHEIMER, Robert Grosseteste et la médecine, *Proceedings of the 3rd international Congress of the history of medicine (London, 1922)*, p. 262, n. 9. Y joindre: CH. JOURDIN, La saignée chez les Cisterciens au XIIe siècle, *Bourgogne médicale*, février 1914. — L. GOUGAUD, La pratique de la phlébotomie dans les cloîtres, *Revue Mabillon*, 1914, p. 1—13.

3) Notons encore le petit régime "contra pestilenciam" de "Magister Burghardus" (fol. 79—79 v°), qui pourrait bien être Burkard de Waltorf, dont il a été question plus haut. Voir mon travail "Recettes contre la peste...", *Janus*, XXX (1926), p. 1—7.

solutiva, simplicia et composita, a determinatis membris. Octavo dicentur medicine membrorum particularium, calefactive et infrigidative, tam simplices quam composite. Nono incipiam componere curam cujuslibet egritudinis juxta ordinem auctoris, addendo continue aliquas proprias particulares receptas, utiles et expertas. Decimo graduabo medicinas usitatas, addendo aliquas particulares opiniones eorum et exposiciones quorumdam communium vocabulorum."

Des dix parties qui devaient constituer ce traité de thérapeutique, la dixième manque complètement. Quant à la neuvième, la seule dont l'ordonnance puisse se comparer à celle du *Liber nonus ad Almansorem* de Rhazès, elle traite des affections de la tête, des yeux, des dents, de la bouche, de la langue et des gencives, de la chûte de la luette, des affections de l'estomac et de la difficulté d'uriner. Le titre du chapitre consacré aux calculs du rein et de la vessie est seul indiqué, puis le traité est brusquement interrompu au fol. 66. C'est une compilation dont Rhazès, Hali-Abbas, Avicenne, Avenzoar et Mesué font surtout les frais et où on rencontre aussi Constantin l'Africain, un collyre "secretum magistri Petri" (fol. 62) où il faut reconnaître la main de Pierre d'Espagne et une "aqua magistri Tadei" (fol. 66), qui est sans doute de Taddeo Alderotti.

Une deuxième "Practica" débute au fol. 90 v° par ces mots à l'encre rouge: "Incipit practica venerabilis magistri et doctoris solempnissimi Berchtoldi, monachi et professi Maulenbrunn..." Ses chapitres sont intitulés: "De cura fleumonis; fleumonis causa; de erisipila et apostema colericum; de formica; de igne persico; de esera; de herpete; antrax et carbunculus; exitura; medicine rumpentes exituras; de formiculo; de dieta apostematum; de undinna, proprie sant geswer; de nodis et glandulis; [de] scrofulis; de sephiris et appostematibus; de cancro; apostema venenosum; bocium; nacta; cornua; nodus; polipus; ferruce; species hernie; hermofroditus; emoroides; fistule; idrops; lapis." Il est possible, mais il n'est pas sûr que les feuillets suivants (fol. 101—108 v°) appartiennent au même ouvrage; ils traitent des affections des oreilles, du nez, de la langue, du pharynx, de la poitrine et du foie, de l'hydropisie, des maladies de la rate, de la colique, du flux de ventre et du ténesme.

Les chapitres consacrés aux tumeurs (fol. 90 v°—100 v°) sont indubitablement de Berchtold. Leur intérêt est accru du fait qu'à côté des citations d'Hippocrate, d'Aristote (?) [1]), de Galien, de Dioscoride, de Rhazès, d'Hali-Abbas, d'Albucasis, d'Avicenne, de Bruno de Longoburgo, de Taddeo Alderotti et de Gentile de Foligno, on y rencontre maintes observations personnelles. Il résulte de ceci qu'avant d'être moine, Berchtold avait parcouru l'Italie et qu'y ayant étudié la médecine ou plutôt la chirurgie, sans doute à Bologne [2]), il acquit la réputation d'un habile praticien. Il séjourna à Milan, à Gênes et à Venise (fol. 92 et 97). Quelques uns de ses patients sont nommés: Johannes de Placentia (fol. 91 v°), Johannes de Bononia "percussus... in campo Normanno de uno Lombardo in brachio sinistro" (fol. 92), "quidam de Forlivio" (fol. 92), un seigneur de Gonzague (fol. 96 v°) et le plus illustre de tous, Charles, fils de Barnabé Visconti, seigneur de Milan. Charles Visconti mourut peu après que Vérone fût tombée aux mains des Vénitiens, le 22 juin 1405 [3]). L'observation où son nom est citée a donc été prise antérieurement à cette date. Autant qu'on en peut juger par ces notes de pratique, leur auteur n'était pas un opérateur téméraire. Les mots: "Nolui me intromittere" ou d'autres équivalents reviennent souvent sous sa plume (fol. 95, 96 v°, 97 v°). D'ailleurs il était plus avide d'honneur que d'argent: "Plus valet bona fama quam omnes divicie mundi" (fol. 96 v°).

En outre des deux traités que nous venons de citer, le manuscrit de Strasbourg contient une allusion à une cure pratiquée par leur auteur. C'est à la fin d'une compilation anonyme où l'allemand et l'italien viennent par places se substituer au latin: "Ita fuit processum in Clara Stella cum predicta moniali Cristina, supprio[ri]ssa, a magistro Bertoldo et cirurgico et perfecta sanitas consecuta annorum 38. Iste fuit processus magistri Berchtoldi erga monialem de Clara Stella et fuit curata" (fol. 76 v°).

On ignore l'époque à laquelle Berchtold revêtit l'habit religieux à Maulbronn. Pourtant l'explicit qui m'a permis de dater de 1453

1) Le texte porte "Aristiades" (fol. 95 v°).
2) "Meo tempore Bononie" (fol. 95).
3) Litta, *Famiglie celebri italiane; Visconti di Milano*, tav. V.

une partie du manuscrit, m'inclinerait â supposer qu'il n'abandonna l'Italie que longtemps après la mort de Charles Visconti: "Et sic finivi illud opus, Deo cum auxilio, ipso die sancti Galli, Bononie, anno 1425, rescriptum vero in Maulbrunn per fratrem Sy. et anno 1455..." Le traité acéphale qui se termine par ces mots et où il est question de maladies de l'anus et de la matrice, des hernies, de goutte et d'éléphantiasis, offre les plus grands analogies avec les deux "Practica" dont Berchtold est l'auteur et je serais fort tenté de l'attribuer également à celui-ci. Dans ce cas l'année 1425 aurait encore trouvé Berchtold à Bologne.

ZUR GESCHICHTE DER CIRCUMCISION.

VON

Dr. JOHAN ALMKVIST,

Professor der Syphilidologie am Karolinschen Institut in Stockholm.

Das Geschlechtsleben spielt bei den meisten Naturvölkern und den Völkern des Altertums eine derartig bedeutende Rolle, dass es sowohl in den Schöpfungen ihrer Kunst wie in ihrer Mythologie zu besonderem Ausdruck gekommen ist. So bilden einige Naturvölker in ihrer Kunst Menschen und Götter manchmal mit vergrösserten Geschlechtsteilen ab, um auf sie die Aufmerksamkeit zu lenken. Ferner haben manche Völker Götter oder Göttinnen nicht nur für die Geschlechtsliebe überhaupt und die Fruchtbarkeit (Phalluskult), sondern manchmal sogar für die verschiedenen Phasen des Geschlechtsverkehrs (besonders die Römer). In den verschiedenen Manifestationen dieses grossen öffentlichen Interesses am Geschlechtsleben gehören auch eine Menge von künstlich ausgeführten Veränderungen und Verstümmelungen der Geschlechtsteile, welche verschiedene Völker zu verschiedenen Zwecken ausführen: zum geschlechtlichen Anreiz, zur Steigerung der Libido sexualis, zur Verhinderung, Regulierung oder Erleichterung des Geschlechtsverkehrs, zur Steigerung oder selbst umgekehrt zur Herabsetzung der Fruchtbarkeit. Solche Veränderungen werden teils an den männlichen, teils an den weiblichen Geschlechtsteilen entweder blutig oder unblutig ausgeführt.

Ein altbekanntes Beispiel der unblutigen Deformation der weiblichen Geschlechtsteile ist die sogenannte Hottentottenschürze. Durch Zerren, Reiben und Anhängen von Gewichten oder dergl. versuchen die Mädchen eine möglichst starke Verlängerung der grossen Schamlippen zu erreichen, welche endlich das Aussehen

eines bläulichen Fleischklumpens ähnlich dem am Halse eines Truthahnes annehmen. Dabei erfahren mitunter zugleich auch die kleinen Schamlippen, sowie der Kitzler eine Vergrösserung. Wir finden diese Behandlung nicht nur bei den Hottentottinnen, sondern auch bei den Frauen der Buschmänner (PLOSS), bei den Namaguas in Dahome (DALZELL), bei den Basutos, bei den Wahia am Nyassa-See und bei den Weibern der Mandans, Moennitarris und Crows genannten Indianer (westlich und nordwestlich vom Mississippi) (PRINS MAXIMILIAN ZU WIED), endlich nach FINSCH auf den östlichen Karolinen und nach WRIGHT auf den Freundschaftsinseln (siehe GURLT I, S. 228) in Polynesien. An den beiden letztgenannten Orten soll eine Verlängerung der kleinen Schamlippen durch Ziehen und Zerren bereits bei kleinen Mädchen bis zur Pubertät hin durch impotente Greise bewirkt werden. Ausserdem suchen dieselben auch eine Vergrösserung der Klitoris teils durch Lecken, teils durch den Stich einer grossen schwarzen Ameise zu erreichen. Als Veranlassung zu dieser Deformation wird bei einigen von diesen Völkern der spezifische Schönheitssin für die Vergrösserung des fraglichen Teiles angegeben.

Ferner gibt es Völker, deren Jungfrauen infolge täglicher Behandlung der Scheide von Kindheit an kein Jungfernhäutchen — Hymen — besitzen. In die Scheide des Kindes wird nämlich ein um den Zeigefinger dütenförmig gedrehtes Blatt täglich gesteckt und auf diese Weise das Hymen zerstört, die Scheide erweitert. Dies geschieht in Indien, China, bei den Mackakuras-Indianern, bei denen die infolge des heissen Klimas übelriechenden Schleimansammlungen in der Scheide schon bei den kleinsten Mädchen sorgfältigst ausgewischt werden.

Sehr eigentümlich ist die Behandlung, welche man *Infibulation* (*Infibulatio*) genannt hat, deren Zweck nichts anderes sein kann, als den Beischlaf zu verhindern oder wenigstens zu erschweren Sie wird sowohl bei jungen Männern als bei Mädchen ausgeführt.

Bei den Männern wird sie heutzutage von keinem Volke der Erde mehr ausgeübt, und wir kennen sie hauptsächlich durch die Schriftwerke der alten Römer. Man wollte durch diese Behandlung eine Verschliessung der Vorhaut erreichen und kam zu diesem Ziele durch das beiderseitige Anbringen von Löchern

in die Vorhaut — ähnlich wie die Frauen, um Ohrringe tragen zu können, ihre Ohrläppchen durchstechen lassen — und nach Ausheilung des Wundkanals durch das endgiltige Einlegen der Fibel (Fibula). Letztere war gewöhnlich ein Draht aus Kupfer, Silber oder Gold, der durch einen Schmied zu einem Ring geschlossen worden war. Ein anderes Mal war es wieder ein mehr komplizierter Apparat, welcher in irgendeiner Weise die Oeffnung der Vorhaut verschloss, und infolgedessen den Koitus verhinderte, den Weg für den Abfluss des Urins aber freiliess. Ueber die Anwendung dieser Behandlung erfahren wir, dass die Tragöden und Komöden sie zwecks Verhinderung des Koitus durchmachten, „um die Stimme nicht zu verlieren". JUVENAL sagt in seinen Satiren (VI, 73) ganz offen: „Alle singenden Knaben haben Fibeln am Gliede zur Verhinderung des Koitus" und aus einer anderen Satire JUVENALS (VI, 379) ersieht man, wie sich die römischen Damen an die Sänger herandrängten, und, wenn man die unglaubliche Sittenlosigkeit der Frauen zur Zeit des römischen Kaiserreiches kennt, so kann man dies verstehen. Nach CELSUS (De medic. VII, cap. 25, Absatz 3) wurden die Jünglinge „der Gesundheit halber" infibuliert. In den Epigrammen MARTIALS (IX, 27, 10) findet sich eine Stelle, aus der hervorgeht, das männliche infibulierte Sklaven in Damenbäder genommen wurden. Im Museo del vollegio romano sehen wir eine Bronzestatuette eines Musikers mit Infibulation. Die Vorhaut des sehr grossen Gliedes ist stark vorgezogen und vor der Glans geht ein grosser Ring durch.

Die mit der Infibulation oft verwechselte sogenannte *Kynodesme* (wörtlich Gliedfessel) der Griechen und Etrusker bespreche ich nicht, denn sie ist mehr eine Stütz- oder Schutzvorrichtung des männlichen Gliedes. Weder sie noch ihre Modifikationen bei halbzivilisierten Völkern, wie das „*Kunokna*" der Paressi in Zentralbrasilien, das „*Baragara*" der Bakairi und Baroro, das „*Kahanafa*" der Yamamadi und das „*Pumaki*" der Ipurina suchen eine Veränderung des Gliedes oder seiner Funktion hervorzurufen.

Wie bei jungen Männern hat man auch bei Mädchen eine Operation zwecks Unmöglichmachung oder Regulation der Koitus ausgeführt, die auch Infibulation genannt wird, trotzdem keine Fibel (Metalldraht oder dgl.) zur Anwendung gelangt — in der

deutschen Literatur gewöhnlich „Weiberverschluss" genannt. (Siehe HOVORKA und KRONFELD S. 582). Im Gegensatz zu der Infibulation der Männer ist diese Operation sehr blutig und wird auch heutzutage noch geübt. Sie wurde zuerst von dem altarabischen Arzte RHAZES (850—932) erwähnt und scheint von Arabien ihren Ausgang genommen zu haben, von wo sie sich teils nach Afrika, teils nach Asien bis zu den Malaien in Indonesien verbreitete. Dieses Verfahren besteht in einer zumeist mit dem Rasiermesser ausgeführten blutigen Anfrischung der einander gegenüberliegenden Oberflächen der grossen, oft aber auch der kleinen Schamlippen. Die blutenden Flächen verwachsen dann dadurch, dass man sie entweder mittels Nadel und Faden oder Draht (wie in Darfun und Nubien) vernäht oder mit Akaziendornen (in Somali) vereinigt, oder was das häufigere ist, dass man das Mädchen mittels eines Baumwollgurtes über den Knien festbindet und 40 Tage lang in dieser Lage hält. Ein Gänsefederkiel wird zwecks freien Abfluses für den Urin und für das Menstrualblut hineingesteckt.

Kurz vor der Hochzeit werden die auf vorstehende Art verschlossenen weiblichen Geschlechtsteile von alten Weibern durchschnitten und wieder mehr oder weniger nach Wunsch des dabei oft anwesenden Bräutigams geöffnet. Die Frau wird unmittelbar vor der Entbindung von der Pubes bis After aufgeschnitten. Nach dem Wochenbette aber hat der Gatte das Recht, den Verschluss wieder von neuem vornehmen zu lassen, u. zwar so oft, als es ihm beliebt. In der Berberei lernte WERNER 1850 eine junge Witwe kennen, die sich über den Tod ihres Gatten freute, weil er sie in kurzer Zeit siebenmal der Operation unterworfen hatte. Von den in solchen Gegenden lebenden Europäern wird dieser Brauch an ihren Maitressen oft nachgeahmt. Auch wird bei heiratslustigen jungen Witwen auf ihr eigenes Verlangen nicht selten der Verschluss wieder ausgeführt.

Die Infibulation findet noch an der ganzen Berberküste, zu Massauah, in Abessinien, Sudan und in Ost-afrika statt. Sie wird teilweise zusammen mit der Mädchenbeschneidung ausgeführt (siehe unten). Nach HARTMANN betrachtet der Sudanese die Infibulation seiner Tochter als eine geheiligte Sitte und rühmt deren Vortrefflichkeit.

In diesem Zusammenhang kann auch die merkwürdige Erzählung

von DÜHREN erwähnt werden, dass in Londen das Vernähen deflorierter Jungfrauen zur Erzeugung der künstlichen Virginität als einträgliches Geschäft gewinnsüchtiger Kupplerinnen betrieben wird.

Demselben Zwecke wie die Infibulation — nämlich der Verhinderung des Koitus bei der Frau diente der Keuschheitsgürtel des Mittelalters, sowie auch jener, welchen PAW bei einigen Indianerstämmen beschrieben hat.

Einen ganz anderen Grund hatten die verschiedenen Verstümmelungen des Penis, wobei Fremdkörper verschiedener Art an ihm angebracht wurden. Im allgemeinen verfolgte man dabei die Steigerung der Libido sexualis beim Kohabitationsakte.

Von den Bisajostämmen auf den Philippinen berichtet CARLETTI in seinen „Viaggi" 1701, dass sie das Glied „etwa in der Mitte desselben" mit einer Bleispindel durchbohren und an deren Enden drehbare Sternchen aus Blei anbringen, was er als eine „Erfindung des Teufels" bezeichnet. — Bei den Dajaken auf Borneo wird nach MIKLUCHO-MACLAY nicht die Mitte des Gliedes sondern die Eichel durchbohrt, u. zw. mit einer Silbernadel oder einem spitzen Bambusstäbchen, worauf eine in Oel getauchte Taubenfeder hineingesteckt und bis zur definitiven Heilung des Wundkanales täglich gewechselt wird. Ferner werden unter dem Namen „*Ampallang*" verschiedene, stäbchenförmige Gegenstände aus Elfenbein, Messing, Kupfer, Silber oder Gold in den Wundkanal eingeführt und oft an den beiden Enden des Ampallas eine Kugel oder Birne aus Achat oder Metall angesetzt, oder die Enden sind so konstruiert, dass sich Borsten oder Haare anbringen lassen, wodurch dem Ganzen des Aussehen einer Bürste verliehen wird. Bei der Arbeit oder auf der Reise trägt der Dajak statt des Ampallangs eine Feder, aber vor dem Beischlaf wird dieser wieder angelegt. Nach der Mitteilung von MAYER beobachtete VON SCHIERBRANDT, dass der Apparat von der Frau in einer kleiner Dose aufbewahrt wurde. Das Stäbchen bestand in diesem Falle aus einem zusammengedrehten, sehr feinen Messingdraht. der an den Enden Bürstenartig auseinandergezogen war. Beim Anlegen vor dem Koitus wird das eine Ende zusammengedrückt durch das Bohrloch gesteckt und die Drahtborsten dann wieder auseinandergebogen. Nach HOVORKA erfreuen sich

„Männer mit solchen Ampallangs einer besonderen Begünstigung und die Frau gibt ihrem geheimen Wunsche symbolisch in der Weise Ausdruck, indem sie in die Reisschüssel ihres Mannes eine in ein Sirihblatt gerollte Cigarette von der gewünschten Länge verbirgt. Die Dajakfrauen können auch ihr Scheidungsrecht geltend machen, im Falle der Gatte den gewünschten Ampallang verweigern sollte".

DEEVALL beschreibt ferner aus der Nordostküste von Borneo ähnliche Stäbchen, *Kaleng* oder *Kaling*, mit hölzernen, rotierenden Scheibchen an den Enden. Hie und da sind zwei oder sogar drei hintereinander, wobei eines quer horizontal verläuft, die anderen jedoch häufig in schiefer Richtung ziehen.

Dieselbe Durchstechung der Eichel fand MAYER bei den Malayen auf Borneo und RIEDEL sowie MIKLUCHO-MACLAY bei den Alfuren auf Nordcelebes. Die Malayen führten anfangs einen bürstenartig geformten, feinen Draht ein, später verwendeten sie eine ziemlich komplizierte Vorrichtung unter dem Namen „*Kambi*" oder „*Kambiong*", wobei an dem üblichen Ampallang noch lange Schnüre befestigt wurden, ausserdem wird hinter der Eichel ein von einem Bock exstirpierter Augenlidrand mit seinen steifen Wimperhaaren befestigt.

Eine Sitte anderer Art, um das Wohllustgefühl zu steigern, haben HAGEN und STAUDINGER bei den Batta auf Sumatra beschrieben. Die Männer machen mehrere, bis zu zehn Einschnitte an verschiedenen Stellen der Penishaut und implantieren in alle diese sogenannte „*Persimbraon*", pyramidenförmig gestaltete Steinchen oder kantige Gold- oder Silberklümpchen, die sie hier einheilen lassen. Die Operation wird von herumfahrenden Medizinverkäufern ausgeführt; hie und da tritt doch ein Herauseitern der Steinchen auf. Die Steinchen sollen von einer besonderen, seltenen Art sein und werden zugleich als Heilmittel gegen allerlei innere Krankheiten verwendet.

Unblutige Manipulationen, die dem gleichen Zwecke dienen, sind aus Java, Sudan, Hinterindien, China und mehreren anderen Ländern bekannt und bestehen nur in dem Umwickeln des Penis mit verschiedenen Gegenständen; sie sollen hier keine Erwähnung finden, ebenso nicht wie die von WESSENBURG beschriebenen, in Russland verwendeten, elastischen, mit Zähnchen besetzten

Ringe, die nichts anderes als Modifikationen der auch bei uns vorkommenden Wollustringe darstellen. Ohne nähere Beschreibung möchte ich noch die in Indien vorkommenden künstlich hervorgerufenen Entzündungen des Penis erwähnen, von welchen SUSRUTA (Buch II, Cap. 14) 18 verschiedene Arten beschriebt. Durch verschiedene Stimulantia wird entweder eine chronische oder akute Entzündung mit Vergrösserung des Gliedes hervorgerufen. Da es bekannt ist, dass die Entzündung bei beginnender Gonorrhoe und anderen ähnlichen Zuständen die Libido sexualis reizt, so kann man sich wohl über den Zweck dieser künstlich erzeugten Entzündungen nicht täuschen.

Eine der eigentümlichsten und eingreifendsten Verstümmelungen der Geschlechtsorgane stellt die sogenannte *Mika-Operation* dar, welche uns durch MIKLUCHO-MACLAYS Mitteilungen aus Centralaustralien seit 1880 bekannt wurde und darin besteht, dass die untere Wandung der Harnröhre von ihrer vorderen Mündung bis zum Skrotum mit einem scharfkantigen Steinmesser aufgeschnitten wird, so dass die Urethra keine Röhre mehr ist, sondern nunmehr eine Rinne darstellt. Die Operation ruft auch Gestaltsveränderungen des Penis hervor. Nach Photographien von H. PURCELL in Melbourne (siehe die Arbeit von MIKLUCHO-MACLAY) zieht sich der operierte Penis in kollabiertem Zustande zusammen und bekommt das Aussehen eines grossen Knopfes. Der Urin wird stehend mit gespreizten Beinen vertikal auf den Boden gelassen. Bei der Erektion erscheint der Penis nicht gleichmässig abgerundet, sondern ist breit, von oben nach unten bandartig abgeplattet und flach zufolge der gestörten Schwellkörperanordnung. Die Ejakulation des Sperma erfolgte ausserhalb des weiblichen Genitalschlauches oder im Eingange zu demselben, was ohne Zweifel der wohldurchdachte Zweck dieser Operation ist, um dadurch eine Schwängerung zu verhüten. Den so Operierten soll es deshalb ohneweiteres erlaubt sein, völlig nackt herumzugehen, während sie vor der Operation ihre Geschlechtsteile bedecken müssen. Die Mika-Operation ist keine absolut sichere Verhinderung der Befruchtung, sondern stellt nur eine sehr bedeutende Erschwerung derselben dar. MIKLUCHO-MACLAY erwähnen, dass einige Männer (ungefähr 1%) nicht operiert werden, u.zw. solche, die besonders stark und kräftig gebaut sind, was er im Sinne der Darwinschen Zuchtwahl deuten will.

Die Mika-Operation wurde van anderen Verfassern auch aus anderen Gegenden beschrieben, so von EYRE und SCHIRMANN. Letzterer erhielt von Australiern auf seine Frage, warum sie diese Operation ausführen, die Antwort, dass sie von ihren Vorfahren geübt wurde und daher auch von ihnen selbst verrichtet werden müsse.

TAPLIN berichtet aus Südaustralien, dass man bei dieser Operation einen Känguruhknochen als Leitsonde in die Urethra einführt, und GASON beschreibt beim Dieyeriestamme dieselbe Behandlung der Jünglinge in der Pubertätszeit unter dem Namen „Kulpi".

Eine *partielle* Spaltung der Urethra im Gegensatz zur Mika-Operation, wird von den Eingeborenen der Nordwestküste Australiens ausgeführt, aber nach ihren Angaben zur Erreichung des entgegengesetzten Zieles, nämlich zur Steigerung des Wollustgefühles beim Beischlafe.

Als die schwerste Verstümmelung der Geschlechtsteile möchte ich das gänzliche Abschneiden des Penis ansehen, die bei den Skopzen, einer religiösen Sekte in Russland (siehe unten) vorgenommen wird und ebenso auch an den Eunuchen in Sudan, oft zusammen mit der Kastration, ausgeführt wird.

Kastration als Volkssitte kommt bei einigen Völkern in Süd- und Ostafrika vor. Nach MAKRIZI werden bei den *Bedjas*, einem Volke am Ufer des Roten Meeres, alle Männer ohne Ausnahme des rechten Hodens beraubt. Die Zerdrückung eines Hodens zwischen zwei flachen Steinen vollziehen die *Sidama*, da sie glauben, dass dies stark mache. Ebenso haben die *Zindschero* in Ostafrika, ausgenommen die Mitglieder der königlichen Familie, nur einen Testikel und schneiden sich ausserdem die Brustwarzen ab. Bei dem *Hottentotten* wird, nach PETER KOLBE, allen Männern der linke Hoden ausgeschnitten. Dieselbe Sitte soll auf den Karolinen- (OTTO FINSCH) und den Freundschaftsinseln (WRIGHT) in Polynesien vorkommen (siehe GURLT, I, S. 228). Hier wird allen Knaben im Alter von 7—8 Jahren der linke Hoden mittelst eines geschärften Stückes Bambus exstirpiert. Dadurch sollen die Männer den Mädchen begehrenswerter werden.

Bewunderungswürdig ist es, dass auch die Kastration bei Frauen sehr früh ausgeführt wurde. Schon STRABO macht davon

Erwähnung, ferner auch XANTHUS aus dem alten Lydien. Auch hat ROBERTS in Indien derartiges gefunden.

Eine grössere Verbreitung und Bedeutung als die eben erwähnten Operationen der Geschlechtsteile haben aber die unter dem Namen Circumcisio (Beschneidung) zusammengefassten Verfahren. PLOSS bezeichnet diese „als die unter den Völkern verbreitetste chirurgische Operation". RECLUS schätzt die Anzahl der beschnittenen Männer auf der ganzen Erde zu 200 Millionen mit folgender Verteilung unter den verschiedenen Völkern: *Europa:* Juden und Türken; *Asien:* Muselmänner (sowohl Schiiten als Sunniten) in Kleinasien, Persien, Tartarei, Mongolei, Kurdistan, Afghanistan, Beludschistan, Indien, Java; *Afrika:* Fellahs und Kopten in Aegypten, abessinische Christen, die Einwohner von Nubien und Dongola, in Sansibar, Mozambique, in Socotora, die Madegassen, verschiedene Kaffernstämme, Betschuanas, Damaras, einige Völker von Guinea und am Kongo, Senegal und Gambia; *Amerika:* die Athapasken-Indianer. Bei den Azteken fanden die erobernden Spanier die Beschneidung, die jedoch bloss in einer Spaltung des Präputium bestand. Die Totonacas übten sie auch, ebenso die Bewohner von Yucatan, von San Salvador und andere Eingeborene, ferner die Tecunas und Manaos am Amazonenstrom. *Polynesien:* Die Circumcision oder wenigstens die Incision des Präputium wird ausgeführt auf den Marquesas-Inseln, zu Tahiti, Hawai, Tonga, auf den Marshall-Inseln, Melanesien, den Neu-Hebriden, Neu-Caledonien, Neu-Guinea und Königin Charlotte-Inseln. Auch findet sich die Beschneidung sowohl bei den Bewohnern des Golfs von Carpentaria als auch denen des Golfs von Sanct Vincent, an den beiden Endpunkten von Australien, 2000 km voneinander entfernt.

Die Beschneidung wird aber von diesen verschiedenen Völkern in so verschiedener Ausdehnung und Form vorgenommen, dass eine strenge Definition sehr schwierig ist, und ich will daher wie PLOSS unter den Begriff „Circumcisio" jede operative Behandlung verstehen, bei der die Eichel total oder partiell freigelegt wird. Eine entsprechende Operation bei Mädchen wird auch Beschneidung (Circumcisio) genannt. In analoger Weise sollte man darunter ein gewisses Freilegen des Kitzlers (Klitoris) verstehen, u. zwar werden solche Operationen durch Weg-

schneiden der Vorhaut des Kitzlers ausgeführt. Es werden aber auch eine Menge anderer operativer Eingriffe gemacht, wie das Wegschneiden der kleinen Schamlippen oder des Kitzlers selbst oder sogar der grossen Schamlippen.

Im Gegensatz zu den übrigen operativen Veränderungen an den Geschlechtsteilen können wir gleich hier hervorheben, dass die Beschneidung nicht eine Privatangelegenheit des einzelnen Individuums darstellt, sondern eine Sitte oder einen religiösen Kult.

Es tauchen da von selbst drei Fragen auf: Wann findet sich zuerst diese Behandlung der Geschlechtsteile in der Geschichte der Menschheit, wieso hat sie sich derart verbreitet und worin liegt die Ursache ihrer Entstehung?

Auf die erste Frage können wir keine bestimmte Antwort geben. *Der Anfang der Beschneidung geht bis in die graue, halbmythische Steinzeit zurück und entzieht sich unseren Kenntnissen.* Von allen Forschern, die sich mit dieser Frage beschäftigt haben, wird behauptet, dass sich diese Sitte nicht zuerst bei den Juden findet.

Nach PUSCHMANN schreibt HERODOT, „dass die Kolcher, Egypter und Aethiopier die einzigen Völker sind, die sich seit undenklichen Zeiten beschneiden; denn die Phönizier und die Syrier in Palästina [1]) gestehen selbst zu, dass sie es von den Egyptern gelernt haben, und die Syrier, welche am Thermodon und Parthenios wohnen, und ihre Nachbarn, die Makronen, sagen, dass sie diese Sitte von den Kolchern übernommen haben. Dies sind die einzigen Völker, die sich bescheiden. Bei Egyptern und den Aethiopiern vermag ich nicht zu bestimmen, welches Volk es vom anderen gelernt hat; denn bei beiden besteht dieser Gebrauch ohne Zweifel schon seit uralten Zeiten". Zweifelhaft ist aber, ob die Bescheidung in Egypten allgemein gebräuchlich war. HERODOT (Hist. II, C, 36, 37) gibt an, dass dies der Fall war, was jedoch von ORIGINES (Comm. ad epistolam ad Romanos, lib. II, Patrol. Ed. Migne, Ser. graec. T. 14, p. 910) bestritten wird. Und PUSCHMANN teilt mit, dass man in den Königsgräbern von Deir el Bahari einige unbeschnittene Mumien gefunden habe. Ferner ist er der Meinung, dass wahrscheinlich die Beschneidung für die Mitglieder der höheren Stände, für die Krieger, Priester und alle, die sich mit den Wissenschaften

1) Damit meint er die Juden.

beschäftigten und höhere Bildung erlangen wollten, vorgeschrieben war. Schliesslich teilt er die Ansicht von PHILOSTORGIUS mit, dass PYTHAGORAS, als er sich mit den Mysterien der egyptischen Priester vertraut machen wollte, genötigt wurde, sich vorher beschneiden zu lassen.

Auch DIODORUS SICULUS war der Anschauung, dass die Juden die Beschneidung von den Egyptern angenommen haben.

Nach der Bibel soll ABRAHAM die Beschneidung bei den Juden eingeführt haben (1. Moses 17 : 23—27), doch lässt sich für die Lebenszeit dieser sagenumsponnenen Person kein bestimmter Zeitpunkt angeben. Aus der Bibel geht deutlich hervor, dass Abraham, bevor er für die Beschneidung eintrat, längere Zeit in Egypten gewohnt hatte (1. Moses 12 : 10—20). Der Erzählung der Bibel widerspricht nicht die Annahme, dass Abraham in Egypten die Beschneidung gelernt habe. Seine Frau erregte dort wegen ihrer Schönheit Aufsehen (1 Moses 12 : 14) und wurde in das Haus des Pharao geführt, welcher „um ihretwillen dem Abraham Gutes tat und ihm Schafe, Rinder, Esel, Knechte und Mägde, Eselinnen und Kamele zum Geschenk machte" (1. Moses 12 : 16). Es wäre deshalb denkbar, dass diese nahen Beziehungen zu den mächtigsten und vornehmsten Personen Abraham bewogen, ihrem Beispiele zu folgen und die Beschneidung anzunehmen.

Ferner wird im 17. Kapitel des 1. Buches Moses die Beschneidung nicht als etwas Neues erwähnt, denn, wenn dem so wäre, so hätte doch Gott Abraham sagen müssen, wie er diese neue Behandlung, die früher niemand kannte, auszuführen hätte, in ähnlicher Weise wie im Leviticus die Vornahme verschiedener neuer Ceremonien (verschiedener Opferarten, Reinigung nach der Entbindung, nach dem Aussatz, nach Ausfluss, nach der Menstruation etz.) so genau beschrieben werden. Er bestimmt jedoch nur (1. Mos. 17 : 12 und 13), welche Menschen zu beschneiden wären und fordert Abraham ganz einfach auf, dies zu tun, alsob die Beschneidung eine bekannte Methode sei. Die Schnelligkeit, mit welcher Abraham seinen Sohn ISMAEL, als seine Diener und sich selbst *in einem Tag* circumcidierte, ist auch nicht mit der Annahme vereinbar, dass dieses Verfahren etwas ganz Neues und noch nicht Geprüftes gewesen wäre. Die Einwendung, dass Abraham selbst davon nichts sagt, dass er die

Operation bei den Egyptern gesehen und gelernt habe, wird dadurch entkräftet, dass sonst der ganzen Handlung der Charakter und Zweck der Erzählung, die den göttlichen Ursprung der Beschneidung beweisen soll, genommen wäre.

Einige Forscher, wie ROSENBAUM, nehmen sogar an, dass die ganze Erzählung der Beschneidung Abrahams später erfunden wurde, um diesem Ritus ein hohes Alter zu verleihen. Nach ihm wäre die Beschneidung erst durch MOSES bei den Juden eingeführt worden. Die Juden sollten nach dieser Ansicht die Beschneidung erst während ihres Aufenthaltes in Egypten, den man in die Zeit von 1550—1320 v. Chr. verlegen zu können glaubt, kennen gelernt und angenommen haben. Die Bibel enthält jedoch nichts über die Beschneidung der Hebräer zu dieser Zeit. Nach dem Midrasch hätten sie aber — wie PREUSS mitteilt — nach dem Tode JOSEFS die Beschneidung abgeschafft und nur der Stamm LEWI (die Priester) hätte sie beibehalten. Infolgedessen wurde Moses, dessen Eltern dem Stamme Lewi angehörten (2. Mos. 2 : 1 und 2), beschnitten und konnte ihn dadurch die Tochter des Pharao als „eines von den Kindern der Hebräer" erkennen (2. Mos. 2 : 6). Anlässlich des Auszuges aus Egypten habe dann MOSES die Beschneidung wieder eingeführt, da sie die Vorbedingung zur Teilnahme am Passahopfer war (2. Mos. 12 : 48). Dadurch wird die Angabe des Buches Josua, dass alles aus Egypten gezogene Volk beschnitten war, klar (Josua 5 : 5 und 7). Während der Wüstenwanderung wurde die Beschneidung nicht geübt (Josua 5 : 5 und 7), jedoch nach der Überschreitung des Jordans in Gilgal bei dem Berge Aralot von Josua wieder vorgenommen (Josua 5 : 3, 7 und 8). Bemerkenswert ist hiebei, dass Josua sich zu diesem Zwecke eigene Messer aus Stein anfertigen liess (nach dem göttlichen Befehl: „Fac tibi cultros lapideos" /:vulgata:/) (Josua 5 : 2 und 3). Nach der Mitteilung von PREUSS bedeutet das biblische Wort çûrim in der aramäischen Übersetzung scharfe, in den Midraschim steinerne Messer. Der Gebrauch des Eisens geht jedoch bis auf die Bücher Moses zurück und wäre wohl ein Eisenmesser geeigneter gewesen. Ebenso benutzte ZIPPORA, die Gattin des Moses, als sie ihren Sohn GERSOM (2. Mos. 4 : 25) beschnitt, einen scharfen Stein (çôr).

Alle historischen Zeugnisse und Tatsachen scheinen mir die

Ansicht nicht zu widerlegen, dass die Juden die Beschneidung später als die Egypter einführten und sie möglicherweise von diesen übernommen haben.

Ob aber Egypten das Ursprungsland der Beschneidung ist, ist schwer zu entscheiden. Professor J. H. F. v. AUTENRIETH, einer der besten Kenner dieser Frage sagt (S. 18): „Die Beschneidung der Egypter war gewiss keine von den Hebräern erborgte, sondern wenn nicht ursprüngliche egyptische Erfindung, eher noch angenommen von den Äthiopiern..... Die Beschneidung kann aber auch in Egypten egyptische Erfindung gewesen sein".

Die Beweise für die tatsächliche Ausführung der Beschneidung im alten Egypten sind verschiedener Art. Schon BLUMENBACH konnte 1806 an den meisten männlichen Mumien, die er Untersuchte, Merkmale einer stattgefundenen Beschneidung feststellen. Ferner hat EBERS 1868 den mumifizierten Penis des egyptischen Feldherrn Amen-em-heb einem Grabe zu Abd-el-Qurnah entnommen; aus der ausführlichen Grabschrift geht hervor, dass der Betreffende unter König Thutmes III. und teilweise unter dessen Nachfolger Amenophis II., d. i. von 1614—1555 v. Chr. lebte. Der Penis wurde von H. WELCKER anatomisch untersucht, der fand, dass er der Beschneidung unterworfen worden war. EBERS sah auch beschnittene Menschenfiguren auf Denkmälern und Reliefbildern. In dem kleinen Tempel der Chunsu (Khons) zu Karnak hat CHABAS ein Bild gefunden, das einen auf einem 10-jährigen Knaben knienden Operateur darstellte, der eine Beschneidung ausführt. Im Hintergrund ist ein zweiter Knabe bereit, um dann operiert zu werden, ferner auch verschiedene Personen und darunter auch zwei Frauen.

Auch bei den Arabern scheint die Beschneidung sehr alt zu sein; sie selbst weisen darauf hin, dass ihr vermutlicher Stammvater ISMAEL, der Sohn des ABRAHAM, beschnitten gewesen war. Sicher bewiesen ist, dass die Beschneidung in Arabien in der Mitte des 4. Jahrhunderts n. Chr. eingeführt wurde, da PHILOSTARGIUS ungefähr 342 n. Chr. sie in Arabia felix fand. Die Beschneidung wurde also schon lange vor MOHAMMED ausgeführt und nicht von ihm eingeführt. Ob die Araber die Beschneidung von den Juden oder Egyptern gelernt haben, wissen wir nicht.

Auch bei manchen anderen Völkern, wie z. B. bei den Malayen,

bestand die Beschneidung schon vor der Annahme des Islams, bei wieder anderen verschmolz sie mit ähnlichen bestehenden Gebräuchen, die seit undenklichen Zeiten bei ihnen heimisch waren. Von wo die Beschneidung zu den Malayen gekommen ist, lässt sich nicht sagen.

Man weiss überhaupt nicht, in welcher Form die Beschneidung von einem Volke auf das andere übergegangen ist. Es ist also die Art der Ausbreitung der Beschneidung innerhalb des grossen Gebietes, das sie hat, ziemlich unbekannt, u. zw. höchstwahrscheinlich deshalb, weil sie in der prähistorischen Zeit erfolgte, in der Steinzeit, von der wir geringe oder gar keine Kenntnisse haben. Wir haben oben einige Vermutungen dargelegt, nach denen Egypten als die Wiege der Beschneidung anzusehen wäre. Sicher ist, dass wir mehrere, vielleicht viele Ursprungsstellen dieser Sitte haben, nur ist es unmöglich anzugeben wie viele.

Bei der Entdeckung Amerikas fanden die Spanier die Beschneidung bei den Azteken und Totonaken, bei dem Mayavolke in Yukatan, wenigstens in Form einer teilweisen Freilegung der Eichel. Und noch jetzt huldigen die Athapasken-Indianer in Amerika diesem Brauche.

Als in neuerer Zeit Afrika von Geographen durchforscht wurde, ergab sich, dass nicht bloss in den Küstenländern, die fremden Einflüssen am leichtesten zugänglich sind, sondern auch im Innern dieses Kontinents die Beschneidung geübt wird. Selbst Volksstämme, die wahrscheinlich niemals mit Juden, Egyptern, Mohammedanern oder überhaupt mit anderen Nationen, die beschnitten sind, im Verkehr waren, wie die Mombattu, führen die Circumcision aus. Infolgedessen müssen wir annehmen, *dass die Beschneidung in verschiedenen Teilen der Erde selbständig aufgetreten ist.* Mögen da vielleicht ähnliche oder auch verschiedene Gedankengänge in einer früheren Entwicklungsperiode bei den verschiedenen Menschenrassen zu annähernd gleichen Kulturerscheinungen Anlass gegeben haben.

Bezüglich der oben erwähnten Bemerkung, dass die Juden bei der Beschneidung Steinmesser verwendeten, möchte ich noch hinzufügen, dass nach LUDOLPH ein äthiopischer Stamm, die Alnajah, sich ebenfalls zu dieser Operation steinerner Messer bedienten, ferner wird dies auch von den Indianerstämmen Ame-

rikas, manchen Negervölkern Australiens, sowie einem Betschuanenstamm Südafrikas berichtet. Dies kann kaum einen anderen Grund haben, als dass die Beschneidung zu einer Zeit ihren Anfang nahm, da man kein besseres Material zur Anfertigung von Schneideinstrumenten hatte, also zur Steinzeit. Da aber bei allen Sitten und religiösen Kulten die äusseren Formen immer nur sehr langsam verändert werden, so wurden die Steinmesser sehr lange nach Aufhören dieser Zeit beibehalten.

Bevor ich auf die dritte Frage, aus welchen Gründen die Beschneidung ausgeführt wurde, eingehe, möchte ich, um Material für meine Schlüsse zu haben, einen kurzen Ueberblick über die Ausführung und das Vorkommen der Beschneidung geben.

Im alten *Egypten* wurden die Knaben vor der Pubertät, anscheinend zwischen 10.—14. Jahr beschnitten. Auch die Beschneidung bei den Mädchen war verbreitet. S. AMBROSIUS (Bischof von Mailand 374 n. Chr.) sagt: „Aegyptii *quartodecimo* anno circumciderant *mares* et foeminae apud eos eodem anno circumcidi feruntur, quod ab eo videlicet anno incipiat flagrare passio virilis, et foeminarum menstrua sumant exordia." Dass auch die Mädchen bereits in einer sehr frühen Zeit bei den Egyptern allgemein beschnitten wurden, ergibt sich ferner aus einem von BERNARDINO PEYRON übersetzten und veröffentlichten, in London befindlichen griechischen Papyrus. Ein im Serapeum zu Memphis lebender Aegypter überreichte dem Strategen Dionysios eine Klageschrift gegen eine Mutter, die ihre in dem gewöhnlichen Alter befindliche Tochter nach der ägyptischen Sitte nicht hatte beschneiden lassen, obgleich sie es in dem Monat Mechir des Jahres XVIII hätte tun lassen sollen. Auch STRABO sagt, es seien bei den Aegyptern üblich sowohl die Knaben wie die Mädchen zu beschneiden. Ferner bemerkt GALENUS (De medico Cap. 40), dass die Nymphen wegen ihres starken Hervorragens von den Aegyptern bei Jungfrauen abgeschnitten zu werden pflegten.

Was die Technik der Mädchenbeschneidung betrifft, so habe ich bei HOVORKA und KRONFELD (II, S. 581) eine Erwähnung des PAULUS VON AEGINA (L. III. c. 70) bezüglich der Abschneidung der Klitoris bei den Mädchen in Egypten gefunden. GURLT (S.

202) erwähnt, dass in Egypten und Abessinien das Präputium clitoridis, seltener die Klitoris abgetragen wird. Bezüglich der Technik der Knabenbeschneidung bei den Egyptern habe ich nichts erwähnt gefunden. PLOSS (S. 326) teilt nur mit, dass die Beschneidung in Egypten in einer „völligen Circumcision" bestand.

Dass aber nicht alle Egypter beschnitten wurden, habe ich bereits oben erwähnt. Die Beschneidung scheint ein Gesetz nur für die Priester- und die Kriegerkaste gewesen zu sein. Da aber Unbeschnittene nicht in die Geheimnisse des Tempels und der Wissenschaft eingeweiht werden durften und mehr oder weniger verachtet waren, so ist es wahrscheinlich, dass die Beschneidung in der egyptischen Kultur das Zeichen eines hohen Standes war, indes eigentlich nur das gemeine Volk unbeschnitten blieb. Die Beschneidung wird noch heute in Egypten von den Kopten und Fellahs bei Knaben und Mädchen ausgeführt (HOVORKA)-

In *Abessinien* wird nach den Erzählungen von ALFRED COURBON (1861) bei den Knaben acht Tage nach der Geburt die Beschneidung vorgenommen und den Mädchen die Klitoris abgeschnitten; beide Operationen werden häufig mit einem scharfen Stein und einer kleinen Zange ausgeführt. Ausserdem wird an der West- und Nordgrenze des Landes häufig die früher erwähnte Infibulation bei den kleinen Mädchen gemacht, wobei die operierten Schamlippen an 2—3 Stellen mit Pferdehaaren „vernäht" werden und bis auf einem engen Kanal verwachsen. Die Abessinier haben die Beschneidung bis heute beibehalten, trotzdem sie sich seit vielen Jahrhunderten bereits zum Christentum bekennen. Wir haben es hier lediglich mit einer Sitte zu tun, die ohne jede religiöse Bedeutung ist. König CLAUDIUS in Abessinien liess dem Papst, der ihm eine Kommission zusandte, sagen, dass er den Brauch in seinem Lande nicht abschaffen könne, da keine Abessinierin einen Unbeschnittenen heiraten wolle.

Bei den *Herbräern* musste die Beschneidung (hebr. *miláh*) im Gegensatz zu den übrigen Völkern an allen männlichen Kindern im Alter von acht Tagen vorgenommen werden. Die Vorschriften in dieser Hinsicht waren sehr streng. Der Befehl Gottes an Abraham lautet (1. Moses 17:14): „Ein männlicher Unbeschnittener ('arêl), der nicht beschneidet das Fleisch seiner Vorhaut, diese Person soll ausgerottet werden aus ihrem Volke; meinen Bund

hat er gebrochen". Unbeschnitten ('arêl) war ein verächtliches Beiwort. Und so ernst haben die Juden die Vorschrift von dem achten Lebenstage genommen, dass sie die Beschneidung, selbst wenn der achte Tag auf einen Sabbath fällt, ausführen. Eine unerlässliche Voraussetzung für die Beschneidung war aber die Gesundheit des Kindes. Sonst bestanden genaue Vorschriften. Nur bei leichten Erkrankungen durfte man unmittelbar nach Schwinden derselben die Beschneidung ausführen, sonst musste man dem Kinde nach der Genesung noch volle sieben Tage zur Kräftigung lassen, bei Fieber (nach MAR SAMUEL) sogar 30 Tage. Ferner war die Beschneidung aufzuschieben, wenn das Kind ungewöhnliche Röte oder auffallende Blässe zeigte, auch fanden sich für die Krankheit çara'ath ganz besondere Bestimmungen. Bemerkenswert ist folgende Mitteilung von PREUSS (S. 285): „Sind nach R. JEHUDA zwei, nach R. SIMEON BEN GAMLIEL drei Kinder derselben Mutter an den Folgen der Beschneidung gestorben, so hat die Beschneidung des spätergeborenen dritten resp. vierten Kindes zu unterbleiben. Dasselbe gilt, wenn von drei Schwestern je ein Kind gestorben, ist, für die Beschneidung des Kindes der vierten Schwester. Die definitive Entscheidung wird dahin getroffen: „Sind zwei Kinder derselben Mutter oder je ein Kind zweier Schwestern an den Folgen der milâh gestorben, so hat die Beschneidung des dritten Kindes zu unterbleiben". Diese mag wohl ihren Grund in den Erfahrungen bei der Bluterkrankheit (Haemophilie), wie PREUSS meint, gehabt haben. Das stimmt auch mit der Bemerkung im Talmud überein, dass es bezüglich der milâh Familien gibt, deren Blut schlaff (raphi), und solche, deren Blut zusammengezogen (qamit), d.h. leicht gerinnbar, ist. Ich möchte nur hinzufügen, dass man auch an andere Todesursachen bei der Beschneidung denken kann, obwohl gerade hier das wiederholte familiäre Auftreten am meisten für Haemophilie spricht.

Endlich möchte ich noch eine Vorschrift (nach PREUSS) erwähnen, derzufolge bei angeborenen Fehlen der Vorhaut die Operation nicht ganz unterlassen werden soll, sondern man solle zum Zeichen des Bundes „einen Tropfen Blut tropfen machen".

Andere jüdische Vorschriften erwähne ich nicht, so interessant sie auch sein mögen; sie sind uns alle zusammen ein beredtes

Zeugnis, wie ernst und genau die Juden die Beschneidung genomen haben, welche Rolle diese in ihrem Leben spielte und wie sie auf ihre Kultur einwirkte.

Nun noch einige Worte über die Technik der milâh. Die Bibel enthält nichts davon, desto mehr findet man davon in der Mischna. Es werden vier Akte unterschieden: 1.) Die Abtragung der Vorhaut (chittuk), 2.) die Entblössung der Eichel (peri'ah), 3.) das Saugen (meciça) und 4.) der Verband.

Die Operation wird von einer bestimmten Person, einem „Mohel" (= Beschneider) ausgeführt; jetzt aber von den Juden in den verschiedenen Ländern in verschiedener Weise und sehr häufig auch von Aerzten vorgenommen.

RISA gibt von der Beschneidung bei den orientalischen Juden eine lange und genaue Beschreibung, aus der ich Folgendes mitteilen möchte. Die Mohels sind fast immer Rabbiner. Das Instrument ist ein Rasiermesser (Steinerne Messer sind nicht mehr in Verwendung). Die Vorhaut wird, nachdem sie mit Daumen und Zeigefinger der linken Hand ergriffen und ausgezogen worden ist, in die Spalte einer silbernen Platte („Machina" oder „Barzel") eingeklemmt. Dann schneidet der Mohel mit dem Rasiermesser den vorderen Teil der Vorhaut ab. Statt des „Barzels" gebraucht man in einigen Gegenden zwei Finger. Das Bändchen wird nicht durchtrennt. Das oft an der Eichel angeklebte innere Vorhautblatt, das sich von dem zurückziehenden äusseren Vorhautblatt, scheidet, wird von dem Mohel zwischen seinen Fingernägeln zerrissen. Dann nimmt der Mohel das Glied in den Mund und saugt an demselben stark nach besonderen Vorschriften. Endlich wird mit Puder eingestaubt und ein Verband angelegt.

Die Beschneidung ist häufig mit einem entsprechenden Familienfest verbunden. Wie von einer Hochzeitswoche der Braut hat man auch von einer „Woche des Söhnchens" gesprochen. ZIPPORA hat seinen eben beschnittenen Knaben Blutbräutigam (chathan) genannt (2. Mos. 4:25 und 26).

Gleichzeitig mit seiner eigenen Beschneidung hat Abraham sowohl seinen Namen wie auch den seiner Frau geändert /: von Abram zu Abraham (1. Mos. 17 : 5) und von Saraj zu Sara (1. Mos. 17 : 15) :/. Ferner wissen wir, dass das Kind Jesus bei seiner

Beschneidung im Alter von acht Tagen seinen Namen erhielt (Luc. 2 : 21), sonst findet man von der Sitte der Namengebung anlässlich der Beschneidung in der Bibel keine Spur, doch wird jetzt bei Vornahme der Circumcision dem Knaben der Name gegeben.

Von einer Beschneidung der Mädchen bei den Juden konnte ich nichts erwähnt finden.

Fortsetzung folgt.

BIBLIOGRAPHIE.

ALLEMAGNE.

M. von Bruns. *Die Handschrift des Schnitt- und Augenarztes* Caspar Stromayr *in Lindau am Bodensee.* In der Lindauer Handschrift vom 4 Juli 1559. Berlin, Indra Verlagsanstalt.

Zu den wichtigen Funden, welche die Heilkundehistoriker über den Stand eines Unterteils ihrer Wissenschaft in einer bestimmten Zeitperiode in vorzüglicher Weise aufklären, gehört auch die vorliegende, über Bruchoperationen handelnde Handschrift aus der Mitte des 16ten Jahrhunderts. Der Wert dieses Manuscriptes beruht in Hauptsache darauf, dass es augenscheinlich von einem akademisch gebildeten Bruchoperateuren herstammt, der über eine grosse Fachkenntnis verfügte und nicht nur mit grosser Hingabe ausführlich seine Operationsmethoden mitteilte, sondern diese auch mit einer sehr grossen Anzahl vorzüglicher farbiger Zeichnungen erläuterte. Ihre Zahl beträgt nicht weniger wie 186 und sie tragen, ausser einigen der letzten, der Staroperation gewidmet, alle Kennzeichen einer ursprünglichen Darstellung bestimmter Personen. So werden wir in trefflicher Weise eingeführt in die Wissenschaft und Erfahrungen eines Praktikers aus jener Zeit, der mit dieser Veröffentlichung augenscheinlich ausschliesslich den Zweck verfolgte, der leidenden Menschheit von Nutzen zu sein. An erster Stelle galt die Veröffentlichung den Zunftgenossen, denn das ausführliche Werk war nicht für den Druck bestimmt. Nach seinen eigenen Angaben waren es vor allem die Handlungen der so viel Unheil stiftenden Pfuscher unter den Bruchoperateuren, welche ihm die Feder und den Zeichenstift in die Hand gedrückt hatten. Merkwürdigerweise hat dieses vortreffliche Werk nicht weniger wie dreienhalb Jahrhunderte in der Stadtsbibliothek von Lindau geschlummert, bis es 1909 von Pfarrer Dr. Wolfert, Stadtsbibliothekar, bekannt gemacht worden ist. Diesem Umstand ist es wohl auch zuzuschreiben, dass von dem Verfasser Caspar Stromayr nichts bekannt geworden ist, als was wir von ihm selbst aus seinem Werke erfahren. Nachdem Geheimrat Prof. Sudhoff den grossen Wert des neues Fundes ins rechte Licht gestellt hatte, bestand das Bestreben, die Handschrift derart herauszugeben, dass sie der Wissenschaft zugänglich werden konnte.

Die Handschrift umfasst 346 Seiten, davon allein 151 Seiten mit ganzseitigen mehrfarbigen Abbildungen. Die Blattgrösse ist 31 × 21 cm. Auf

vierzehn Seiten erläutert STROMAYR, wie er aus Mitleid mit den vielen unrichtig behandelten Bruchkranken dazu veranlasst worden sei, so deutlich wie möglich Jedermann darzulegen, wie man am besten von diesen Leiden befreit werde.

Interessant ist die Einsicht des Verfassers in alle Arten Brüche und Tumoren, die mit einander verwechselt werden konnten. Hierin ist er unabhängig von dem drei Jahre früher erschienenen ersten Werke von PIERRE FRANCO (1556) denn er hat eine ganz andere Einteilung der Brüche wie dieser.

Die verschiedenen Arten und Formen der Brüche mit ihrer Entstehung und Diagnostik werden auf 38 Seiten Text unter Beigabe von 40 ganzseitigen Abbildungen erläutert, während die Beschreibung des ganzen Instrumentariums mit 40 Textabbildungen verdeutlich wird. In übereinstimmender Weise werden wir belehrt über die Stellung des Kranken bei der Operation, über diese selbst und ebenso ausführlich über die Nachbehandlung. Es ist dann die Rede von Brüchen, wie sie manchmal bei Frauen auftreten und manchmal bei Männern als Schenkelbrüche.

Die geschwulstartigen Bildungen am Hodon fasst STROMAYR unter der Bezeichnung „Carniffl" zusammen und bespricht auch ihre Behandlung. Die Wundkrankheiten finden auch ausführliche Erwähnung.

Aus der Beschreibung der conservatieven Bruchbehandlung mit Bruchbändern und sehr complizierten Pflastern geht hervor, dass er auch diese in geeigneten Fällen häufig anwandte. Etwa 10 Tafeln orientieren uns über die von ihm verwendeten Arten von Bruchbändern.

Das Vorhergehende genügt um anzudeuten, von welcher kulturhistorischen und medizinischen Bedeutung diese neu gefundene Handschrift ist. Diese ist umso grösser als bis jetzt die Beweise fehlten, dass auch deutsche Operateure in jenen Zeiten solch eine hobe Ausbildung besassen.

Besprechen wir in Kürze die Ausgabe dieser Handschrift; hierbei hat augenscheinlich der Plan vorgelegen, Text und Tafeln in einer für Jedermann zugänglichem Form herauszugeben.

Der Text in Schriftdeutsch ist mit schönen Buchstaben gedrukt, ohne irgendwelche Veränderung des Inhalts. Die durch den Text der Handschrift verbreiteten farbigen Zeichnungen befinden sich am Ende; sie sind mittelst Offetdruck in den ursprünglichen Farben und in der ursprünglichen Deutlichkeit wiedergegeben. Von ihren vorzüglichen Eigenschaften haben sie dabei wie es scheint nichts verloren.

Der belangreichen Handschrift ist also nach so vielen Jahrhunderten durch die sorgfältige Bearbeitung von Prof. BRUNS eine würdige Veröffentlichung zu Teil geworden und die medizinischen und kulturellen Zustände im sechzehnten Jahrhundert können hierdurch viel richtiger beurteilt werden als dies vor dem Erscheinen dieses schönen Werkes der Fall war.

A. W. NIEUWENHUIS.

JANUS

Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

(Organe de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

Trentième Année. — Troisième Livraison.
MAI—JUIN 1926.

SOMMAIRE.

LEYDE. — E. J. BRILL, Sé. Ae.

WILLIAMS AND NORGATE,
14 Henrietta Street Covent Garden
LONDON.

OCTAVE DOIN ET FILS,
Place de l'Odéon
PARIS.

Conditions de l'abonnement.

Prix de l'abonnement *f* 12.— = frcs 25.— = Mark 21.— = £ 1–0–0 = Doll. 5.—.

Dans l'intérêt de la science universelle le prix de souscription du périodique Janus ne sera pas augmenté.

Pour abonnements, annonces, expédition etc. s'adresser aux Éditeurs: E. J. BRILL, LEYDE; WILLIAMS AND NORGATE, 14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON, et 20, South Frederick Street, EDINBURGH, et 7, Broad Street, OXFORD; OCTAVE DOIN ET FILS, 8 Place de l'Odéon, PARIS.

On est prié de faire attention à l'adresse de la Rédaction:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS,
Jan van Goyenkade 44, LEYDE (Hollande).

AVIS AUX AUTEURS.

Au lieu d'autres honoraires les Auteurs d'articles insérés au Janus recevront gratis 50 tirés à part *de leurs articles originaux*. Ils sont invités à faire connaître sans délai s'ils désirent en recevoir à leurs frais un nombre plus grand.

M. M. les Auteurs sont priés:

1°. **D'écrire les articles en gros caractères latins et d'une manière très lisible, si possible à la machine à écrire.**

2°. D'indiquer le nombre des tirés à part qu'ils désirent.

3°. De toujours joindre leur manuscrit aux épreuves quand ils les retournent à la rédaction.

4°. De retourner les épreuves au plus tard dans les huit jours à la Maison E. J. BRILL, à Leyde.

Le bureau de la société „JANUS" qui publie le journal bimensuel sous le même nom, est constitué de M. M.

Les articles scientifiques de la „Nederlandsche Maatschappij voor tropische Geneeskunde" (Société néerlandaise de médecine tropicale) seront publiés dans ce périodique. Ainsi la société se propose de rendre accessible aux étrangers les traités de médecine tropicale, qui paraissent en langue néerlandaise.

Bericht über die Verhandlungen der Deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften zu Bad Brückenau am 15. 16. und 17. September 1925, im Kurhaus.

I. Sitzung am Dienstag den 15. September früh 8½ Uhr. *Vorsitzender:* KARL SUDHOFF (Leipzig) *später* JULIUS RUSKA (Heidelberg); *Schriftführer* FRITZ LEJEUNE (Köln), Teilnehmerzahl 28.

1. Der Vorsitzende der Gesellschaft SUDHOFF begrüsst die Erschienenen und macht Mitteilungen über neu angemeldete Vorträge und notwendig gewordene Aenderungen in der Vortragsfolge. Aus technischen Gesichtspunkten werden die Projektionsvorträge auf den Spätnachmittag und Abend des Mittwoch (16. Sept.) zusammengelegt.

Das Gebirge der Rhön, an deren Südhang die Gesellschaft in herrlichem Waldtale tagt, hat Weltruhm erlangt durch die kühnen Segelflüge der letztvergangenen Jahre. Mögen sie ein günstig Vorzeichen sein für die wissenschaftlichen Verhandlungen der kommenden Tage und aus den mitzuteilenden Forschungen ein Auftrieb kenntlich werden zu den Höhen wissenschaftlichen Erfolges in intuitiver Wahrheitskündung und ausbauender Synthetik. Als Leiter der Verhandlungen des Vormittags wird, nachdem sein Vortrag und die anschliessende Diskussion stattgefunden haben werden, Herr Prof. JULIUS RUSKA auf SUDHOFF's Vorschlag ernannt, für den Nachmittag Herr Prof. WILHELM HABERLING aus Koblenz.

2. J. RUSKA (Heidelberg): *Zur Geschichte der Tabula Smaragdina.* Der Vordragende berichtet über seine Entdeckung des arabischen Textes der *Tabula Smaragdina* und die von ihm zur Aufklärung ihrer Vorgeschichte gemachten Studien. Der arabische

Urtext fand sich in einer von G. BERGSTRÄSSER 1918 zu Beirut erworbenen Sammelhandschrift, die neben andern Dingen eine alchemistische Abhandlung enthält, der vier kleinere Traktate folgen, unter ihnen als letztes Stück die *Tabula*. Ein literarisch und zeitlich bisher nicht festzulegender, auch von dem durch DE SACY analysierten *Buch der Gründe* her bekannter Priester Sāǵijūs aus Nābulus will sowohl die alchemistische Hs., als den Text der *Tabula* aus dem Syrischen übersetzt haben, und zwar aus einem syrischen Werke des Apollonius von Tyana, dem Träger alter Weisheit des Hermes. Die alchemistische Schrift ist nachweislich jung, und der Text der *Tabula* unterläge gleichfalls dem Verdacht, eine junge Fälschung zu sein, wenn nicht sein höheres Alter durch eine Entdeckung HOLMYARDS gesichert wäre, der einen wesentlich unentwickelteren Text der Tafel in einer Schrift des Ǵābir entdeckte. Damit gewinnt man Anschluss an eine nur arabisch erhaltene, aber ursprünglich syrische Hermes- und Apollonius-Literatur, die offensichtlich heidnisch-gnostischen Charakter trägt. Nicht durch die christlichen Syrer, sondern durch die vom offiziellen Christentum verfolgten, nach Osten ausweichenden Anhänger der Gnosis ist die Tradition gewahrt und die babylonisch-griechische Wissenschaft und Naturphilosophie auf Perser und Muslime übertragen worden.

Diskussion: DARMSTÄDTER (München), SUDHOFF, (Leipzig), RUSKA, SUDHOFF, (der sich über die historische Vorgeschichte der Tab. smaragdina, namentlich der jüngsten Jahrzehnte, kurz verbreitet und die grosze Bedeutung der Aufklärungen RUSKA's unterstreicht).

3. WILHELM HABERLING (Koblenz). *Der Herzpolyp.*

Seitdem 1633 FABRICIO BARTOLETTI zum ersten mal in einem medizinischen Buch den Ausdruck „Herzpolyp" gebraucht und 1664 der Bologneser Professor SEBASTIANUS PISCINIUS in einer besondern Schrift „Vom Herzpolypen" die Krankheitserscheinungen geschildert hat, die durch im Herzen festsitzende und seine Höhlen füllende Gerinnsel erzeugt werden, hat zweihundert Jahre der Kampf zwischen den Aerzten nicht aufgehört, ob es organisierte Polypen im Herzen während des Lebens gäbe, oder ob die bei der Leicheneröffnung gefundenen Gerinnsel erst in der

Agonie, in der Regel aber erst nach dem Tode entstünden. Als Bekämpfer der Ansicht von Krankheitserscheinungen bewirkenden Herzpolypen sind im 17. Jahrhundert KERKRING, im 18. ANDREAS und JOSEF PASTA, LYAUTEY und vor allem MORGAGNI, der grosse pathalogische Anatom, zu nennen. Der weitaus grösste Teil der Aerzte aber glaubte fest an die schwere Erkrankung durch „Herzpolypen", die oft Jahrelang den Kranken quälten und „fast" immer den Tod herbeiführten. Unterstützt wurde dieser Glaube durch mikroskopische Untersuchungen, die der geniale MARCELLO MALPIGHI anstellte, und die die organische Struktur der Polypen beweisen sollten. Auch Epidemien des Herzpolypen sind im 18. und 19. Jahrhundert beschrieben worden. Gar verschieden war die Ansicht über die Entstehung der Herzpolypen, für die schliesslich der bekannte deutsche Forscher FRIEDRICH LUDWIG KREYSIG eine besondere Herzentzündung „Carditis polyposa" als Ursache annimmt. Erst seit VIRCHOW's grundlegenden Arbeiten über Thrombose und Embolie ist die Lehre vom „Herzpolypen" aus den Köpfen der Aerzte und den Lehrbüchern der Medizin verschwunden. Sie hat die Entwicklung der pathologischen Anatomie 200 Jahre ganz wesentlich gehemmt, da der so leicht bei den meisten der Leichenöffnungen auffindbare Polyp in vielen Fällen als Krankheitsursache angesehen wurde, in denen ganz andere krankhafte Veränderungen bei gründlicher, unbeeinflusster Durchforschung des Körpers als Ursache gefunden worden wären.

Diskussion: SUDHOFF, STICKER (Würzburg), GOLDSCHMID (Frankfurt a.M.).

4. ERNST DARMSTAEDTER (Muenchen): *Ueber die Nachpruefung von Angaben in alchemistisch-chemischen Handschriften.*

Die Bearbeitung der lateinischen „Geber"-Texte (summa perfectionis etc.), die veröffentlicht werden sollen, war für mich eine willkommene Veranlassung, eine Reihe wichtiger alchemistischer Handschriften kennen zu lernen. Der Cod. lat. 156. der Biblioteca Universitaria di Bologna, eine schöne Pergamenthandschrift des 14. Jahrhunderts, in welcher ein „Geber" als Autor genannt wird, mit dem Titel „Liber Claritatis totius alkimicae artis" — hat zwar wahrscheinlich weder mit Gâbir Ibn Hajjân, noch mit „Geber" dem Verfasser der „Summa Perfectionis" etwas zu tun,

ist aber wohl sicher die Übersetzung oder Bearbeitung eines arabischen Originales. Es wurde in diesem Falle aber der Hauptwert auf die Nachprüfung der chemischen Angaben der Handschrift gelegt, und es konnte u. a. gezeigt werden, dass in einem Kapitel (II) die Darstellung von Quecksilberchlorür (Kalomel) und in einem anderen (XXI) die von Quecksilberchlorid (Sublimat) gelehrt wird. In anderen Kapiteln handelt es sich um die Darstellung von Eisenchlorid aus Eisenvitriol und Salmiak, bezw. um rötlich gefärbte Doppelverbindungen (Eisensalmiak). Von Interesse ist auch die Darstellung eines Praeparates durch Erhitzen von Eisenvitriol, das mit Wasser eine rote Lösung ergibt, (Kolloidales Eisenoxyd) — und besonders auch das Erhitzen von Vitriol, auch Kupfervitriol, mit Salz und Salmiak, wobei Salzsäure gewonnen wurde, die — bei Verwendung von Kupfervitriol — chlorhaltig war.

Wichtig ist auch die Bemerkung, dass der Mensch ohne Eisen nicht leben könne. Hier sind verschiedene Auffassungen möglich. Dies alles und vieles andere, steht in lebendigem Zusammenhange mit der Gegenwart, und es zeigt sich auch hier, dass die Kenntnisse der mittelalterlichen Chemiker nicht unterschätzt werden dürfen. In diesen Texten nehmen übrigens auch philosophische Betrachtungen, die an die griechischen Alchemisten erinnern und auf griechische, zum Beisp. Aristotelische Anschauungen zurückgehen, einen nicht unbeträchtlichen Raum ein. Die Veröffentlichung dieser Texte mit Erklärungen, wird im Archivio di Storia della Scienza (Roma) demnächst erfolgen.

Diskussion: SUDHOFF (Hinweis auf KOBERTS Vorgehn vor Jahrzehnten: Heranziehung des Experimentes zur Beantwortung historischer Fragen), DARMSTÄDTER, RUSKA, LEJEUNE, (Köln) DARMSTÄDTER, VON BRUNN (Rostock), WERK (Waldenburg), STICKER, SUDHOFF, DARMSTÄDTER, WERK, LEJEUNE, STICKER.

5. Herr RICHARD KOCH (Frankfurt a/M.): *War Georg Ernst Stahl ein selbständiger Denker?*

In der „Theorie vera" legt STAHL besonderen Wert darauf, dass er sein System durch selbständiges Denken und Beobachten der Natur schon als junger Mann von 24 Jahren in den Grundzügen geschaffen und später keinen Anlass gefunden habe, etwas Grundsätzliches daran zu ändern. Die Art seiner Begabung habe ihm diesen Weg gewiesen; er sei ursprünglich nichts weniger als

ein Bücherwurm gewesen. Erst die Notwendigkeit, sein System und seine geistige Urheberschaft zu verteidigen, habe ihn dann gezwungen, gelehrte Forschungen anzustellen. Da STAHL das Verdienst eingeräumt wird, den Begriff des Organismus in die neuere allgemeine Biologie eingeführt zu haben, und da dieses Verdienst vom heutigen Standpunkte aus betrachtet ausserordentlich bedeutend erscheint, ist es wichtig, der Frage nachzugehen, ob diese Selbständigkeit im Denken mit Recht angenommen werden darf. Es stellt sich zunächst heraus, dass STAHL aus der zu seiner Zeit herrschenden Barockphilosophie keine Anregungen empfangen haben kann, indem in ihr der Gedanke durchgeführt wurde, dass zwar eine strenge Trennung zwischen Leib und Seele bestände, dass aber der Leib ganz dem Reiche des Stoffes angehöre, dass in ihm nichts anderes wirksam sei als die Naturgesetzlichkeit des Stoffes, und dass die Seele, einerlei ob sie auf Körperliches einzuwirken im stande sei oder nicht, die Naturgesetzlichkeit des Leibes nicht zu verändern vermöge. Der Leib ist entweder eine von der Seele betriebene oder eine mit ihr anders in Beziehung stehende Maschine. Der Begriff des Lebendigen kann in diesen Gedankengängen nicht vorkommen, wie man das ja auch an den Nachwirkungen dieser Philosophie bis in unsere Zeit hinein gesehen hat. Das was man in diesen philosophischen Systemen eine Vereinigung des Glaubens mit der Vernunft nannte, wurde, auf das Lebendige bezogen, der Versuch einer Ausdehnung der mechanischen Gesetzmässigkeit auf die ganze sinnlich wahrnehmbare Natur, ohne damit einen der traditionellen Begriffe Gott, Seele und Unsterblichkeit aufgeben zu müssen. Gleichgesetzt wurden die Begriffe mechanisch und vernünftig. Der suggestive Zwang dieser Gleichung war so gross, dass die natürlichere Gleichung des Vernünftigen mit dem Subjektiv-Bewussten und dem Objektiv-Anschaulichen von den stärksten Geistern verletzt werden konnte, ja dass gerade der Stil dieser Art des Philosophierens darin bestand, die natürliche Gleichung vor dem Bewusstsein zum Verschwinden zu bringen. Eine Anerkennung des Organismus als etwas Sinnlichwahrnehmbares und trotzdem nicht Maschinenmässiges oder Zwangsläufiges hätte diese Anschauung im Kern verletzt. Eng damit verbunden ist eine andere Gleichsetzung, die nämlich zwischen Maschinenmässigem und Zwangs-

läufigem. Beide Begriffe fanden ihre Gleichsetzung darin, dass die Ueberzeugung von dem Entstehen der Geschöpfe und der mechanischen Welt durch einen Schöpfungsakt bis dahin auch in der Philosophie unversehrt geblieben war. In dieser letzteren Beziehung bestand auch für STAHL kein Problem. Dass es in der geistigen Situation vorbereitet war, zeigte sich erst später in der Philosophie der französischen Aufklärung. Somit konnte STAHL unmöglich von der zeitgenössischen Philosophie abhängig sein. Ebenso wenig waren Abhängigkeitsmöglichkeiten durch die geistige Situation der theoretischen Medizin gegeben. Er steht zwar in der Linie PARACELSUS-VAN HELMONT, indem er ein geistiges Princip im Lebendigen anders als die dualistischen Philosophen anerkannte. Aber das, was an PARACELSUS und VAN HELMONT platonisch war, der Glaube an die Beseelung des Alls, unterschied ihn so wesentlich von ihnen, dass er gerade aus dem Gegensatz zu ihnen sein fruchtbarstes Prinzip machte. Er kannte die Seele im Mikrokosmos nicht im Makrokosmos. Von VAN HELMONT besonders unterschied ihn, dass er in dem, was er Seele nannte, keine Vielfältigkeit, keine Gliederung anerkannte, sondern diese erst aus der Wirkung des Seelischen hervorgehen liess. Dass er mit den Iatromechaniker und -chemikern nichts zu tun hatte, dass es für ihn ganz wesentlich war, dass der Körper keine Maschine ist, was anzunehmen die dualistische Philosophie erlaubte und forderte, ist ohne weiteres klar. Seine Unabhängigkeit zeigte sich nun vornehmlich darin, dass er in seinem Denken ohne die fiktiven Bestandteile der Barockphilosophie auskam, und die fiktive Natur und die Paradoxien der Lehre von der psycho-physischen Wechselwirkung, des psycho-physischen Parallelismus und des Okkasionalismus erkannte, ja dass er so weit ging zu sagen, dass man von der Seele überhaupt nicht in Abstrakto sondern nur in Konkreto reden könne, was schliesslich nichts anderes sagt, als dass man bestimmte materielle Vorgänge als lebendige Vorgänge bezeichnen müsse. Sobald man nun die Unabhängigkeit STAHLS nicht einfach als solche sondern in ihrer sich von dem Hintergrund der Zeit abhebenden Eigenart erkannt hat, bekommt man eine Methode in die Hand, an seinem konventionell gewordenen Bilde einige wichtige Korrekturen anzubringen, wofür auf die Niederschrift des ganzen Vortrages verwiesen werden muss. Es

ergibt sich dann zuletzt, dass es durchaus nicht nötig ist, pietistische Einflüsse anzuführen, um die theoretische Einstellung STAHL psychologisch zu erklären. Solche Einflüsse hätten geradezu umgekehrt eher zu einer Biologie führen müssen, die dualistisch und mechanistisch geworden wäre. Ausserdem zeigt sich, dass die Inkonsequenz in der Durchführung seines Seelenbegriffes STAHL zu unrecht vorgeworfen wird. Endlich ist die Lehre STAHLS ganz frei von mystischen und spekulativen Anteilen, sie ist im Gegenteil ungewöhnlich frei von Metaphysik, von Hypothesen und Fiktionen und von dialektischen Beweisführungen. Sie ist anschaulich und erkenntnis-theoretisch kritisch. Sie gibt einen naturwissenschaftlich erweiterten Aristotelismus und einen vorgebildeten Kantianismus. Ihre Schwächen bestehen in Irrtümern im Sachlichen, in der Dürftigkeit der speziellen Bio-Pathologie und in einer mangelhaften Konzentration des Ausdruckes. Abgesehen von allem Ärztlichen bildet der Begriff des Organismus, wie er ihn geschaffen hat, einen sehr wichtigen Bestandteil der Philosophie des 18. Jahrhunderts, was von der philosophischen Geschichtsschreibung nicht genügend berücksichtigt wird. Am Beispiel von STAHL kann man deutlich zeigen, wie fruchtbar das rein ärztliche Denken für das geistige Leben einer Zeit und für die Reifung allgemeiner Gedanken überhaupt werden kann.

Diskussion: HONIGMANN (Giessen), KOCH, SUDHOFF (rät, nicht allzuschnell mit dem Neugebotenen sich abzufinden, und stimmt der Methode KOCH'schen Vorgehens als fruchtbringend ausdrüklich zu. Der Vortrag ist im Archiv f. Gesch. d. Med. XVIII, S. 20—50 erschienen).

6. Herr ZAUNICK (Dresden): *Peter Simon Pallas, der Begründer der paläarktischen Wirbeltierkunde.*

7. Herr WERK (Waldenburg i. Schl.): *Über die Anagallis veterum.* Er will sie in der Drosera rotundifolia wiederfinden, was in der Diskussion meist Ablehnung findet: RUSKA, WERK, STICKER (stimmt zu), ZAUNICK, VON BRUNN, SUDHOFF, PICHLER (Graz), LEJEUNE, SCHUSTER (Berlin).

8. Herr JULIUS SCHUSTER (Berlin): *Geschichte der Naturwissenschaften als Problem-Geschichte.*

Mangelhafte historische und philosophische Prüfung der Axiomatik der organischen Naturwissenschaften hat zu einer Krise in

der Biologio geführt, die zwar empfunden wird, aber keineswegs überwunden ist. Die Naturwissenschaft kann sich der Läuterung historischer Kritik nicht mehr entschlagen und entziehen, aber eine solche geschichtliche Prüfung bleibt völlig unfruchtbar, wenn sie nicht als Problemgeschichte im akademischen Unterricht lebendig wird und hier die geistigen Waffen schmiedet, deren der Naturwissenschafter bedarf, um den geistigen Bewegungen seiner Zeit nicht urteilsunfähig und hilflos gegenüber zu stehen.

Schluss 1 Uhr.

II. Sitzung, Diensiag Nachmittag 3 Uhr.

Vorsitzender: Herr HABERLING (Koblenz). *Schriftführer:* Herr ZAUNICK (Dresden), Teilnehmerzahl 28.

In der Diskussion zu dem Vormittags-Vortrage des Herrn SCHUSTER (Berlin) erkennt SUDHOFF die Wichtigkeit der Geschichte ihrer Probleme für die Naturwissenschaft und deren gedeihliche Weiterentwicklung durchaus an und betont die Notwendigkeit ihrer Fruchtbarmachung speziell auch im akademischen Unterricht.

9. Herr GEORG STICKER (Würzburg): *Jean Paul Friedrich Richters Verhältniss zur Heilkunst.*

Am 14. November 1925 endigt ein Jahrhundert seit dem Tode JEAN PAULS. JEAN PAUL hat als Dichter und als Denker den Ärzten, ihrer Kunst und Wissenschaft zeitlebens seine Aufmerksamkeit in hervorragendem Maasze gewidmet und sich dabei mit Fragen beschäftigt, die heute erörtert werden, als ob sie neu wären. Es ist lehrreich seine Bemerkungen über die Ansprüche und Leistungen der Ärzte, über die Bedeutung des Magnetismus, der Homöopathie, der Mystik für die Heilkunst zu lesen.

10. Herr KARL SUDHOFF (Leipzig): *Der Chirurg von der Weser, Schüler, Überlieferer und Interpret Wilhelms von Bourg im 13. Jahrhundert.*

Das Urteil des GUY VON CHAULIAC (1363) über die Deutsche Chirurgie des Mittelalters bedarf der Nachprüfung. Schon die Tatsache der Berufung eines deutschen Meisters JOHANN VON MAINZ 1351 nach TOURNAY zur Staroperation an einem Abte, die doppelseitig mit gutem Erfolg ausgeführt wurde, stimmt

nachdenklich. Mehr noch die Tatsache, dasz ein deutscher Arzt aus der Mitte des dreizehnten Jahrhunderts im niederen Deutschland nach eigner Angabe vielfach Lidplastiken ausführte; er hatte seine Schulung in Bologna und Montpellier erhalten. Ihm allein verdanken wir eingehende Nachrichten über ein wundärztliches Genie Südfrankreiches WILLEHELMUS aus Bourg (de Congenis) Wundarzt in den Albigenser Kriegen unter SIMON VON MONTFORT († 1218), später Operateur und Lehrer der Wundarzneikunst in Montpellier, der, an Hand des chirurgischen Leitfadens ROGER FUGARDIS VON SALERNO, in den Weinachts- u. Ostervakanzen zu Montpellier chirurgische Vorträge und im Heiliggeist-Spital dortselbst chirurgische Poliklinik hielt, wo er auch Operationen vornahm.

Sein Kollegienheft in WILHELMUS Vorträgen und seine Notizen in der Poliklinik und bei den Operationen hat der schon angedeutete niederdeutsche Arzt, der auch in Paris später geweilt hat, nach der Rückkehr in die Heimat ausgearbeitet (litera) und mit erläutenden Randbemerkungen versehen (notulae), die auch eigene Ansichten und Abänderungsvorschläge in der Operationstechnik gelegentlich einflieszen lassen. Das Ganze hat er einem Herzoge O. gewidmet, als welcher mit groszer Wahrscheinlichkeit OTTO I, das Kind (1235—1252), Herzog von BRAUNSCHWEIG, angenommen werden kann.

Als einen von ihm nach seiner Methodik der Lidplastik (mit Abklemmung für die er eine eigene Klemmpinzette erfand) Operierten nennt er einen Kanonikus der „Nova ecclesia" zu Höxter (die 1266 in die Stadt zur Peterskirche verlegt wurde). Diese Ortsangabe und der Braunschweiger Herzog OTTO I sind bisher die einzigen festen Punkte zur regionären Fixierung des Mannes. Vortr. setzt auseinander, auf welchen Wegen er bisher versucht hat, des dem Namen nach noch nicht greifbaren Mannes habhaft zu werden. Das Ergebnis ist bisher wenig ermutigend, aber die Untersuchung geht weiter.

In der Diskussion berichtet VON BRUNN (Rostock) über seine Arbeit an der gleichen Frage.

11. Herr RICHARD KOCH (Frankfurt a. M.): *Forderungen für den Unterricht in der Medizingeschichte.*

Die organische Eingliederung des Unterrichtes in der Geschichte

der Medizin begegnet der grossen und oft unüberwindlichen Schwierigkeit, dass der Studierende am Ende der klinischen Semester zu einer Zeit also, wo er den Lehrgang der Heilkunde durchgemacht hat und sich nun für ihre Geschichte interessieren könnte, in seiner Zeit so beschränkt ist, dass er historische Vorlesungen oft auch dann nicht hören kann, wenn er es gern tun würde, und dass er nach einer rein naturwissenschaftlichen Vorbildung die Wichtigkeit des Gegenstandes und besonders ihre Unentbehrlichkeit für sein späteres ärztliches Wirken nicht voll zu verstehen in der Lage ist. Es ist fast zu verwundern, dass sich trotzdem Hörer für diese Vorlesungen finden, und es muss ihnen, wie man den historischen Unterricht auch sonst ordnen mag, die Gelegenheit dazu auch am Ende der klinischen Semester gewahrt bleiben. Die didaktischen Möglichkeiten aber, die im medizinhistorischen Unterricht liegen können ganz anders ausgeschöpft werden, wenn man ausserdem eine historische Vorlesung in die propaedeutischen Vorlesungen der vorklinischen Semester einreiht. Es ist zweifellos das Bedürfnis vorhanden, dass die naturwissenschaftliche Propaedeutik, der Unterricht in Physik, Chemie, Zoologie, Botanik, Anatomie und Physiologie eine geisteswissenschaftliche Ergänzung erfährt. Der naturwissenschaftliche Unterricht kann von dem Studierenden ganz anders gewürdigt und verstanden werden, wenn ihm von vorneherein in wissenschaftlicher Form vorgeführt wird, welche Stellung die Naturwissenschaften im Lehrgebäude der Heilkunde einnehmen, aus welchen Bedürfnissen der akademische Unterricht gerade so geordnet ist und nicht anders. Um dieses Ziel zu erreichen, ist es nötig, dem Studierenden schon ganz zu Anfang des Studium ein Bild der Heilkunde zu entwerfen, und ihm damit das Ziel seiner Studien zu zeigen. Das kann auf zweierlei Weise geschehen. Erstens indem man ihm in einer systematischen Vorlesung vorführt: die Grundbegriffe der Heilkunde, Krankheit, Gesundheit, die Lehre von der Norm, die Lehre von der Krankheitentstehung, die Möglichkeiten der Diagnostik, die verschiedenen Krankheitsformen, die Begriffe der organischen, funktionellen, psychogenen Erkrankungen, die philosophischen Teilen der allgemeinen Biologie, die Möglichkeiten in krankhafte Abläufe einzugreifen, die Organisation des Heilwesens, Menschengruppen, Familien, Berufsstände, Gemein-

den, Volk als Gegenstand der ärztlichen Fürsorge und noch manches andere. Die zweite Möglichkeit besteht darin, die Heilkunde in ihrem Werden darzustellen, sie historisch zu definieren, kurz eine medizinhistorische Vorlesung für Anfänger zu geben. Beide Unterrichtsweisen sind, wie die Erfahrung gezeigt hat, möglich. Wenn man zugibt, dass die Möglichkeit besteht, das Wesen der Heilkunde in Volksvorlesungen und in Büchern für Gebildete darzustellen, warum sollte dann diese Aufgabe gerade bei Medizinstudierenden, die in den Anfängen des Studiums stehen unlösbar, und warum sollte gerade für diese eine solche Darstellung ohne Interesse und Bedeutung sein? Es ist viel eher möglich anzunehmen, dass gerade hier, wo die wissenschaftliche Form erlaubt ist, diese Aufgabe gelöst werden kann, als vor einem Publikum, dem die Medizin nicht Beruf ist. Wissenschaftlich geschultes ärztliches Denken enthält zwar der Zahl nach überwiegend naturwissenschaftliche Elemente, an Gewichtigkeit aber treten die rein gedanklichen und historischen nicht dahinter zurück. Diese Elemente sind spärlicher, weil sie allgemeiner sind. Sie sind heute ganz besonders notwendig, weil ihre ordnende Kraft das einzige Mittel ist, die Ueberfülle der einzelnen Wissenselemente so zu ordnen, dass sie dem ärztlichen Handeln wirklich dienstbar werden, es nicht lähmen und so dafür sorgen, dass ein gefährlicher Riss zwischen Theorie und Praxis vermieden wird. Die systematische Einführung in die Medizin kann leicht aus den sogenannten Einführungen in das Studium der Medizin entwickelt werden, die herkömmlicherweise von den Vertreten der Geschichte der Medizin gelesen werden. In der früheren Form als Hodegetik, sind diese Einführungen veraltet, seitdem durch Einführuug der Studienpläne der Lehrgang eine feste Form gefunden hat. Es würde dann also der Historiker als Vertreter der geisteswissenschaftlichen Vorbildung neben den Anatomen und Physiologen treten. Das aus Vorlesungen hervorgegangene Lehrbuch von HONIGMANN „Das Wesen der Heilkunde" (FELIX MEINER, Leipzig 1924) zeigt, wie eng verwandt Geschichte und Philosophie der Medizin miteinander sind, und wie die erweiterte Aufgabe auch der wissenschaftlichen Pflege der Geschichte der Medizin zu gute kommen kann. Damit aber die historisch-philosophische Vorbildung im Studium auch voll zur Geltung kommen kann, muss sie den

Universitätseinrichtungen fest eingegliedert, im Hauptberuf gelesen, obligatorisch gehört und durch Bereitstellen der Unterrichtsmittel lebenskräftig gemacht werden. Ohne diesen Unterrichtsgegenstand zu überschätzen, darf verlangt werden, dass er gleichberechtigt neben andere Unterrichtsgegenstände tritt. Er wird im Enderfolg den geplagten Studierenden nicht weiterbelasten sondern als eine geistesökonomische Einrichtung entlastend und erleichternd wirken. Freilich enthält auch diese Forderung die allgemeinere nach einer genügend langen Studienzeit. Es ist allgemein anerkannt, dass es unmöglich ist, einen Arzt in derselben Zeit auszubilden, wie das möglich war, als der Umfang des Lehrstoffes ganz bedeutend geringer war als das heute der Fall ist. Es ist ein dringendes Bedürfnis zu verhüten, dass der Unterricht der Medizinstudierenden keine vollwertige Ausbildung mehr gibt sonder mehr und mehr ein Weg wird, das Recht zur ärztlichen Betätigung zu erlangen.

Diskussion: SUDHOFF schlägt vor, dass in einer erweiterten Vorstandssitzung oder besonderen Kommissionssitzung am Abend KOCH's Vorschläge durchberaten werden und in Form einer Resolution vor der Gesellschaftssitzung am kommenden Nachmittag das Ergebnis der Beratung festgelegt wird. Er selbst nimmt in Einzelnen darzu Stellung, desgleichen die Herren STICKER, HONIGMANN (der in seinem Buche, das Wesen der Heilkunde, dem gleichen Ziele zustrebt), LEJEUNE, SUDHOFF, SIGERIST (legt besonderen Wert auf die Bekämpfung der Dilettantismus in der Historik der Natur- und Heilkunde), HONIGMANN, SCHUSTER (stimmt R. KOCH von dem Standpunkte der Geschichte der Naturwissenschaften wärmstens bei: Am Anfang des Studiums collegium logicum, am Ende collegium historicum), VON BRUNN (wünscht Einflusz auf die Presse, damit die minderwertigen pseudohistorischen Korrespondenz-Artikel völlig Unberufener nicht Abdruck finden), ANSCHÜTZ, R. KOCH gibt das Schluszwort.

12. Herr HEINRICH MARZELL (Gunzenhausen, Bayern): *Die Bibernelle in der Pestsage.*

In vielen Gegenden des deutschen Sprachgebietes sind im Volk Sagen bekannt, in denen die Pflanze „Bibernelle" während einer Pestepidemie von einem geheimnisvollen Vogel, einer Stimme aus der Luft, einem Zwerg u. s. w. den Überlebenden als Heilmittel empfohlen wird. Eine Sammlung dieser Sagen, die etwa 100 Fassungen zutage förderte, ergab, dass der Sagentyp im Süden und im Osten des deutschen Sprachgebietes am verbreitetsten ist. In Nordwestdeutschland konnte die Sage bisher nicht

nachgewiesen werden. Vielleicht lässt sich daraus ein Schluss ziehen auf die Ausbreitung der Pest. Bei der in mindestens 90% aller Sagen genannten „Bibernelle" kann es sich nur um die Umbellifere Pimpinella Saxifraga (bezw. P. magna) handeln. Bei den antiken Autoren kommt die Pimpinella nicht vor. Zum erstenmal scheint der Name „pipinella" in dem Heilgedicht des BENEDICTUS CRISPUS (um 681 n. Chr.) aufzutreten. Ausserdem erscheint er, worauf bereits FLÜCKIGER hingewiesen, in den Würzburger „Glossae Theodiscae" (9. Jahrh.), dann bei der hl. HILDEGARD und später noch in vielen anderen botanischen und medizinischen Schriften des Mittelalters (jedoch nicht bei ALBERTUS MAGNUS und bei KONRAD VON MEGENBERG). Die Bibernelle ist keine germanische Heilpflanze, sondern dürfte aus der italienischen Medizin bezw. Volksmedizin des Mittelalters stammen. Der Name ist wohl romanischen Ursprungs, vielleicht ist er mit lat. piper = Pfeffer in Zusammenhang zu bringen (mit Beziehung auf den scharfen Geschmack der Pflanze). Als Pestpflanze erscheint die Bibernelle erst seit dem 13. oder 14. Jahrhundert, vorher dient sie hauptsächlich als Mittel gegen Herzbeschwerden und äussere Erkrankungen. Der Ausgangspunkt der Verwendung gegen die Pest ist wohl darin zu sehen, dass der Wurzelstock der Bibernelle einen unangenehmen bocksartigen Geruch hat: Der Gestank der Pflanze soll die stinkende Pest vertreiben. Auch der Ziegenbock soll nach dem Volksglauben Seuchen vom Stall fernhalten. Als dämonische Krankheit wurde die Pest überhaupt mit stark riechenden Mitteln bekämpt (Räucherungen u. s. w.). Ausser der Bibernelle werden noch verschiedene andere Pflanzen in der vorliegenden Pestsage genannt, so der Baldrian (besonders im östlichen Deutschland), der Wacholder, die Tormentille (Potentilla Tormentilla), der Knoblauch (in alemannischen Sagen), der Enzian (in österreichischen Sagen). Nur ganz vereinzelt treten auf: Brunelle (Schweiz), Dill (Schlesien), Dost (Schlesien), Bärenwurz (Sachsen), Rapuntica (Vogtland), Alant (Steiermark; Laurin (Tausendguldenkraut, Erythraea Centaurium), Angelica, Ehrenpreis (Elsass, Niederbayern), Eberwurz (Schweiz), Gundermann (Nordböhmen), Strenze (Imperatoria ostruthium, in der Schweiz). Nach ihren chemischen bezw. physiologischen Eigenschaften lassen sich fast alle Pflanzen der Pestsage in zwei Abteilungen unterbringen: 1. Stark riechende Pflanzen (z. B. Biber-

nelle, Baldrian, Wacholder, Knoblauch, Strenze), 2. Pflanzen mit Bitterstoffen (Enzian, Laurin). Die Bibernell-Pestsage zeigt wie eine schlichte deutsche Volkssage, die zunächst ganz örtlich zu sein scheint, den Ausgangspunkt bilden kann für weitreichende Untersuchungen auf dem Gebiet der Geschichte der Medizin und der Ethnobotanik.

Diskussion: von Brunn, Sudhoff (weist auf die fliegenden Pestbringer im Handschrift-Bildwerk hin als Vorbilder des heilkündenden Pestvogels; Seidenschwanz wohl nur wegen seiner auffallenden Erscheinung und Seltenheit; die Zeitangaben in den Pestsagen sind wohl bedeutungslos; auch der starkriechende Bocksharn, der Bibernellwurzel im Geruch ähnlich, dient als Pestpräservativ), Zaunick, Anschütz, Sudhoff.

Schluss 6 Uhr 30.

III. Sitzung, Mittwoch den 16. September vormittags 8 Uhr s. t.

Herr Sudhoff eröffnet die Versammlung. Zum *Vorsitzenden* wird Herr Wieleitner (Augsburg) berufen. *Protokollführer:* Herr Lejeune (Köln) Teilnehmerzahl: 30.

13. Herr Wieleitner (Augsburg): *War die Wissenschaft der Aegypter wirklich nur praktisch.*

Die Aegypter (um 2000 v. Chr.) stehen bei den Aegyptologen fast durchweg in dem Ruf (nur aus Amerika hört man anders), eigentlich „unwissenschaftlich" gewesen zu sein, und soweit man ihnen wissenschaftliches Streben immerhin zuerkennen muss, sagt man, dieses Streben hätte nur praktische Zwecke verfolgt. Der Redner sprach sich für die gegenteilige Meinung aus, indem er darauf hinwies, dass man ungerechter und unrichtiger Weise die Aegypter immer mit den Griechen vergleiche und dass die Aegyptologen, in deren Händen die erste Erforschung der primitiven Wissenschaften naturgemäss liegt, nicht wissenschaftshistorisch vorgebildet sind, so dass sie falsche Schlüsse ziehen. Seinen Gedanken stützte der Redner durch kurze Besprechung der drei „Wissenschaften", die sich bei den Aegyptern finden. Das ist erstens die Medizin. Hier hat sich in neuerer Zeit wenigstens der Papyrus Edwin Smith als ein wohlgeordnetes, durchdachtes Verzeichnis von chirurgischen Fällen herausgestellt, in dem an einzelnen Stellen sich auch anatomische Beobachtungen finden,

die nicht unmittelbar mit dem betreffenden Fall zusammenhängen. Die Astronomie fand, soweit sie nicht Astrologie ist, allerdings nur Anwendung in der Zeitmessung. Aber diese zeigt sich schon recht weit fortgeschritten. Hatten doch die Aegypter schon kurz vor dem Jahre 4000 v. Chr. ein künstliches Jahr von 365 Tagen eingeführt, neben dem ein astronomisches (Sonnen-)Jahr herlief. Am weitesten näherten sich die Aegypter aber in der Mathematik der theoretischen Wissenschaft. Der Papyrus Rhind, enthält nicht nur Aufgaben des täglichen Lebens, giebt eine zahlreiche schwierige Aufgaben umfassende Einleitung in die Bruchlehre, und auch die „praktischen" Aufgaben sind zum Teil lediglich Phantasie-aufgaben, wie wir sie heute noch in unseren Übungsbüchern haben. In der allerneuesten Zeit fand man in einem noch nicht veröffentlichten Moskauer Papyrus sogar die richtige Formel für einen quadratischen Pyramiden-stumpf. Primitiv war in der Mathematik nur noch die Methode, doch keineswegs alle Ergebnisse.

Diskussion: DANNEMANN (Bonn), SUDHOFF, SCHUSTER (Berlin), ZAUNICK, SUDHOFF, WIELEITNER.

14. GEORG STICKER (Würzburg): *Mystik in der Heilkunst.*

Darstellung der Vorgänge, die vor einem Jahrhundert zu einer Abkehr von der naturwissenschaftlichen Heilkunst und nur Wiederaufnahme der Mystik in der Medizin geführt haben. Insbesondere über die „Wunderheilungen" des Fürsten ALEXANDER VON HOHENLOHE in Würzburg und Bamberg in quellenmässiger Beleuchtung.

Diskussion: SUDHOFF (Besprechen des Rotlaufs noch heut, über „Einbildung"; Charcot, „La foi qui guérit"; Visionen u. Flimmer-Skotome), LEJEUNE (mystische Heilweisen in Pommern), GOLDSCHMID, SIGERIST, KOCH, SIGERIST, SUDHOFF (alle über COUÉ), SCHÄFER, VON BRUNN, MARZELL (Heilwunder und Volksheilmittel), SUDHOFF (alte Fistelbeschwörungen), WIELEITNER, GOLDSCHMID (nochmals COUÉ), SIGERIST, VON BRUNN, LEJEUNE (Suggestive Warzenbehandlung), HAUSTEIN (Unterschied zw. verrucae juveniles u. verae), STICKER (zur Geschichte der Lassarschen Salbe; Erysipelbehandlung; Flimmerskotome bei H. HILDEGARD u. KANT), SUDHOFF (zum H. MARCELLINUS, KOSMAS u. DAMIANOS).

15. Herr WERK (Waldenburg): *Beschälseuchen und Lues im Altertum.*

Diskussion: SIGERIST, FRÖHNER, SUDHOFF (Notwendigkeit der historischen Zusammenarbeit zw. Tier- und Humanmedizin, morbus caducus und „pedikon", Epilepsie als Kinderkrankheit), VON BRUNN (in der Pubertät u. vorher), STICKER (Vermischung der Krampfkrankheiten im Altertum; Talaflecken?), WERK (Talaflecken-Narben von Primäraffekten), STICKER (λευκή), SUDHOFF (Epilepsie galt als infektiös, im 15. Jahrh. daher Epileptikerheime), STICKER (zur Leprafrage), WERK.

16. Herr LEJEUNE (Köln): *die ersten 50 Jahre medizinischer Literatur in Neuspanien, 1570—1620.*

Nach einer kurzen geschichtlichen Einführung in die Zeit schildert Vortragender die einzelnen die Medizin und die Naturwissenschaften behandelnden auf mexikanischem Boden gedruckten Bücher. Sie sind fast alle bis auf wenige Exemplare verschwunden d. h. im Gebrauch des Volkes aufgegangen. Was geblieben ist, ist trotz der hohen Bedeutung des Inhaltes noch so gut wie unbearbeitet. Eine Probe aus Cardenas über den Tabak zeigt den Anwesenden, wie man seinerzeit naturwissenschaftliche Dinge schilderte. Das eine gut erhaltene in Europa befindliche Exemplar des Ximenez aus der Bibliothek des Vortragenden wird demonstriert und gibt ein Bild von dieser ganzen, so unendlich selten gewordenen Literatur.

Diskussion: WIELEITNER (Mathemat. Bücher aus Mexiko), SIGERIST (Verzeichnis der Conquistadores), STICKER (das Buch von Sahagun; Schriftenzerstörung durch Termiten). Schlusz 1 Uhr.

IV. Sitzung am Mittwoch Nachmittag 3 Uhr.

Vorsitzender: Herr SUDHOFF, *Schriftführer:* Herr ZAUNICK, Teilnehmerzahl 19.

18. *Ordentliche Hauptversammlung der Deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften:*

Eröffnung der Sitzung durch Verlesung von Begrüszungsschreiben und Depeschen. Dem gleichzeitig (13.—15. September) in Venedig tagenden „III. Congresso di Storia delle Scienze Mediche e Naturali" hatte die Deutsche Tagung in Brückenau eine Begrüszungsdepesche gesendet; die unterdessen eingelaufene Antwort, unterzeichnet vom Vorsitzenden Prof. DAVIDE GIORDANO (berühmten Chirurgen und Historiker, früher Sindaco von Venedig, On.

Senatore del Regno) wird verlesen. Der Vorsitzende weist auf die grossen Fortschritte hin, die der akademische Unterricht in der Geschichte der Medizin allenthalben im Auslande durch Schaffung von Ordinariaten, Erklärung der Vorlesungen für obligatorisch u.s.w. gemacht hat, wogegen die Deutschen Universitäten andauernd zurückbleiben, was durch um so regere wissenschaftliche Arbeit wett gemacht werden musz.

Der Mitgliederbestand der Gesellschaft hat sich auf der alten Höhe erhalten, bedarf aber dringend der Erhöhung durch Werbung neuer Mitglieder. Der Kassenstand erscheint befriedigend, doch musz wegen der immer noch steigenden Herstellungskosten der *Jahresbeitrag für 1926 auf M. 18,—* für Innländer und *M. 19.— für Ausländer* (wegen der höheren Portokosten) festgesetzt werden. Für das Innland ist die Zahlung durch Postscheck (Leipzig 66340) für das Ausland durch Postanweisung oder Einsendung von Banknoten zu empfehlen. Wer vom Ausland durch Bankscheck zu zahlen wünscht, möge seinen Beitrag auf M. 21.— erhöhen, da die Bankspesen noch immer $2^1|_2$ R. M. betragen.

In den Vorstand werden die Herren SUDHOFF, RUSKA und SIGERIST gewählt, in den Ausschusz die Herren DIEPGEN, STICKER, WIELEITNER und DARMSTÄDTER. Die „Mitteilungen werden vom 25. Jahrgang an für die Medizin von den Herren DIEPGEN, u. SIGERIST, für die Naturwissenschaften wie bisher schon von den Herren WIELEITNER und ZAUNICK geleitet. Herr SIGERIST wird geschäftsführender Redakteur. Aufnahme kurzer Orginalmitteilungen wird allseitig gewünscht. Es soll versucht werden, das Archiv für die Geschichte der Naturwissenschaften, das 1921 zu Erscheinen aufhörte, zu neuem Leben zu erwecken.

Die Satzung für die Verleihung der Sudhoff-Medaille wird durchberaten und festgelegt. Über die Weiterbildung und Ausgestaltung historischen Fachunterrichtes in der Medizin und in den Naturwissenschaften haben besondere Kommissionen Verhandlungen gepflogen und Beschlüsse ausgearbeitet (Vergl. oben zum Vortrag 11, R. KOCH, S. 118) welche von der Hauptversammlung zu Resolutionen erhoben werden, deren Weiterverfolgung im Namen der Gesellschaft sofort gewählten Sonderausschüssen übertragen wird.

I. *Für die Geschichte der Medizin.*

Die Deutsche Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften beschlieszt eine Kommission zu wählen und sie damit zu beauftragen in Eingaben an die zuständigen Stellen darauf hinzuwirken, dasz die Vorbildung der Medizinstudierenden durch historischgeisteswissenschaftliche Kurse eine von den Zeitumständen dringend geforderte Ergänzung erfährt. Es soll darauf hingewirkt werden, dasz die berufenen Vertreter dieses Teiles der Vorbildung, die Lehrer der Gesch. d. Med., den Vertretern der naturwissenschaftlichen Vorbildung dadurch gleichgestellt werden, dass ihnen der notwendige Platz im Studienplan, die notwendigen Lehrmittel und akademischen Hülfskräfte zur Verfügung gestellt werden. Die übrigen Lehr- und Forschungsziele der Gesch. d. Medizin sollen davon unberührt bleiben. Die Kommission soll daran gebunden sein, dem Vorstand der D.G.f.G.d.M.u.d. N. alle schriftlichen Äusserungen vorzulegen, damit dieselben als im Namen der Vorstandes ergangen sich darstellen. Auf der nächsten Tagung der Gesellschaft soll die Kommission über ihre Tätigkeit berichten. Zu Mitgliedern dieses Sonderausschusses werden gewählt die Herren: DIEPGEN, KOCH, SIGERIST, STICKER und SUDHOFF.

II. *Für die Geschichte der Naturwissenschaften.*

Die jetzt im allgemeinen durchgeführte Neuordnung der Volksschullehrer-Ausbildung und die in Aussicht stehende Reform der pädagogischen Vorbildung der künftigen Naturwissenschaftslehrer an Höheren Schulen lassen es angezeigt erscheinen, dass die Deutsche Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften eine zweite Fachkommission wählt.

Diese Kommission hat ihr Ziel darin zu sehen, baldigst für den Vorstand der Gesellschaft eine Eingabe an die zuständigen Ministerien auszuarbeiten In dieser Eingabe ist zu fordern, dass an Universitäten und Hochschulen, vor allem an den dort bestehenden sogenannten pädagogischen Akademien, Lehraufträge für Geschichte der Naturwissenschaften erteilt werden, soweit hiefür bewährte Naturwissenschaftshistoriker zur Verfügung stehen.

In den naturwissenschaftlichen Sonderauschuss werden gewählt die Herren RUSKA, SCHUSTER, ZAUNICK und SUDHOFF. Schluss der Sitzung 6 Uhr.

Anschliessend finden noch *Projektionsvorträge* statt:

17. Herr GOLDSCHMID (Frankfurt a. M.): *Büchersammeln und Bibliographieren auf dem Gebiet der patholog. Anatomie.*

Die vorhandenen Hilfsmittel sind unzulänglich, da bisher keine Spezialsammlung, kein Spezialkatalog, keine Bibliographie vor-

handen war. Auch eine ausreichende Geschichte der p. A. existiert nicht. Daher war Sammeln der einzelnen Werke mit Hilfe des Antiquariats unter Benutzung der alten Verlagsverzeichnisse notwendig. Eine besondere Schwierigkeit bestand darin, dass die p. A. bis in die neueste Zeit ein Grenzgebiet zwischen normaler Anatomie und Chirurgie darstellte. Die meisten der vorhandenen allgemeinen Kataloge sind bibliographisch so wenig durchgearbeitet, dass ein Bestimmen der Werke kaum möglich ist. Bibliographische Notizen müssen aber so ausführlich sein, dass mit ihrer Hilfe ein Buch wirklich festgestellt werden kann. Der oft überflüssig weitschweifige Litteratur-Nachweis medizinischer Arbeiten ist wegen mangelnder Genauigkeit der Angaben häufig unbrauchbar. Hier sollte, allenfals noch vor der Drucklegung etwa, der Korrektor eingreifen, beanstanden und vervollständigen.

Die Entwicklung der p. a. Abbildung in einem Zeitraum von etwa 2000 Jahren wurde dargelegt. Plastik, Malerei, Holzschnitt, Radierung, schwarzer und farbiger Kupferstich, schwarzer und kolorierter Steindruck, Photographie, moderne Chromolithographie und Kombinationsverfahren wurden an der Hand eigener Reproduktionen demonstriert.

18. Herr VON BRUNN (Rostock): zeigt die vortrefflich gelungenen bunten Reproduktionen seiner Herausgabe der Bruchschnitt-Schrift des Lindauer Wundarztes KASPAR STROMAYR (1599) nach der Lindauer Handschrift, [die KARL SUDHOFF vor bald 20 Jahren auffand, und im Institut in Leipzig einer genauen Durcharbeitung unterzog, ganz photographieren und diese Kopien in 5 Bände binden liesz, die er vor 6 Jahren dem Vortragenden zum Studium und späteren Veröffentlichung übergab] [1]).

19. Herr GOLDSCHMID (Frankfurt a. M.) *spricht (unter Vorführung reichen Bildmaterials) über Physiognomik.*

Die altbekannte, klassische Physiognomik ist im letzten Jahr-

1) Das Buch ist in kostbarer Ausgabe mit allem seinem bunten Bildwerk im Idra-Verlag Berlin-Britz Riedelstrasse 1—32 (in Leinen 63,— R. M. in Pergament gebunden 70,— R. M.) erschienen. Zahlreiche der interessanten Bilder waren, nach dem Original im Städtischen Museum zu Lindau aquarelliert, auf der Hygiene-Ausstellung 1911 vorgeführt worden. Vergl. den gedruckten Katalog der Historischen Abteilung, 2. Auflage s. 434 und 435 Nr. 15360 ff.

hundert zu neuem Leben erweckt worden. Wenn auch die Versuche an die Tradition von ARISTOTELES, DELLA PORTA, LAVATER anzuknüpfen im 19. Jahrhundert missglücken mussten, so sind Bestrebungen glücklicher gewesen, welche krankhafte Veränderungen zum Gegenstand ihres Studiums machten. Das zeigen die Arbeiten über den Gesichtsausdruck der Geisteskranken von MORISON und von ESQUIROL sowie die Krankenphysiognomik von BAUMGÄRTNER. Die theoretische Begründung kam voran durch die Erkenntnis der Bedeutung der Mimik als Grundlage der Physiognomik (PIDERIT) an Stelle des bis dahin (meist) überschätzten Knochenbaus (CAMPER).

Von Wichtigkeit die moderne Konstitutionslehre, die „Typen": der t. respiratorius, digestivus, muscularis, cerebralis (von SIGAUD, CHAILLOU & McAULIFFE) Der Basedowoïde (R. STERN) und Tetanoïde; die Eidetiker (JAENSCH), die an die klassischen Beispiele der „Gesichtswahrnemungen" von GOETHE und JOHANNES MÜLLER anknüpfen. Auch die Capillaroskopie bietet neue Entwicklungsmöglichkeiten. Von aktuellem Interesse ist auch der Zusammenhang zwischen Körperbau, Physiognomie und der jeweils gewählten Sportart, z. B. Boxen, Fussballspiel, Schwimmen.

Die historische Entwicklung der Lehre sowie die modernen Ergebnisse wurden mit zahlreichen Lichtbildern erläutert.

Schluss nach 8 Uhr.

V. Sitzung am 17. September 1925, Morgens 8 Uhr c. t.

Vorsitzender STICKER (Würzburg). Schriftführer Herr LEJEUNE (Köln), Teilnehmerzahl 23.

20. Herr JULIUS SCHUSTER (Berlin): *Platearius und Ortus Sanitatis.*

Eine in der Berliner Staatsbibliothek befindliche Pergament-Handschrift erweist sich als eine für PHILIPP den Schönen von Frankreich († 1314) hergestellte Artzneimittel-Sammlung salernitanischen Ursprungs. Sie enthält Miniaturen van Pflanzen, Tieren und Mineralien, die letzteren in Form von Genre-Bildern. Dieses Bildmaterial stellt sich als Illustration zu dem Circa instans des Platearius von Salerno dar. Es lässt sich damit nachweisen, dass im „Gart der Gesundheit" 1485 die Bilder der nicht einheimischen

Pflanzen Kopien eines illustrierten Platearius vom Typus des Berliner Codex sind. Die genrebildartige Darstellung der Mineralien werden vom „Ortus Sanitatis" 1491 übernommen, aber in freier stilistischer Gestaltung durch einen rheinischen Holzschneider von meisterlichem Charakter.

Diskussion: SUDHOFF, STICKER, HABERLING.

21. Herr ERNST DARMSTÄDTER (München): *über Babylonische Chemie.*

BRUNO MEISSNER hat im zweiten Bande seines Buches über Babylonien und Assyrien (Heidelberg 1925) zum ersten Male Mitteilungen über Babylonisch-Assyrische chemisch-technische Texte gebracht, die mich veranlassten, mich mit Prof. MEISSNER und dann mit Prof. ZIMMERN-Leipzig, in Verbindung zu setzen. „Lasurstein"-Stückchen im Besitze von Prof. FRITZ HOMMEL in München, die früher von Prof. HILPRECHT aus Nippur geschickt worden waren und die sicher Kunstprodukte sind, (dunkelblau und hellgrünlichblau), versuchte ich mit den Babylonisch-Assyrischen Angaben in Zusammenhang zu bringen, die sich auf die Herstellung von „Lasurstein", bezw. von Glasuren auf Ziegeln, beziehen. Die Untersuchung dieser Stückchen hat noch keine ganz einwandfrei sicheren Resultate ergeben, und eine Mitteilung darüber soll etwas später erfolgen. Der natürliche Lasurstein ist ein schwefelhaltiges Aluminiumsilikat, und der Umstand, dass die erwähnten Stückchen bei der Untersuchung einen Gehalt an Schwefel, sowie Aluminium zeigten, aber zunächst weder Kobalt noch Kupfer erkennen liessen, gab zu der Überlegung Anlass, ob die Babylonier vielleicht ein Produkt erzielt haben könnten, das auch der Zusammensetzung nach mit dem natürlichen Lasurstein Aehnlichkeit hat. Wahrscheinlicher ist allerdings die Färbung von Glasflüssen durch Kobalt und Kupfer. Solche Glasflüsse aus Babylonien sind schon längere Zeit bekannt.

Die Angaben in den erhaltenen Texten sind sehr lückenhaft und recht wenig klar, und es bleibt abzuwarten, inwieweit die Erklärungen von CAMPBELL THOMPSON in seinem Buche „To the ancient Assyrian Chemistry", das ich einstweilen nur ganz flüchtig sehen konnte, das Richtige treffen werden. R. EISLERS Mitteilungen über den „Babylonischen Ursprung der Alchemie" (Che-

miker Zeitung 1925, Nr. 83 und 86) auf Grund des Buches von MEISSNER, erscheinen recht gewagt. M. E. kann man auf Grund der bis jetzt bekannten Texte, von einer Babylonischen Alchemie nicht sprechen. Es handelt sich in der Hauptsache um die Darstellung farbiger Glasflüsse, zum Teile wohl auch um Legierungen, vielleicht auch für Münzmetall. Näheres darüber bringe ich demnächst in der Chemiker Zeitung und in der Zeitschrift für Assyriologie.

Diskussion: RUSKA (wendet sich gleichfalls gegen EISLER), SUDHOFF, DARMSTÄDTER, SUDHOFF (Technische Grundlage chemischer Masznahmen und Kentnisse am Euphrat wie am Nil!).

22. Herr DANNEMANN (Bonn): *Enzyklopädische Darstellungen der Geschichte der Naturwissenschaften.*

Diskussion: R. KOCH fordert ein Reallexikon für die Geschichte der Medizin, SUDHOFF zu Vorarbeiten hierzu auf und schlägt vor Herrn R. KOCH die Hauptredaktion zu übtragen. ZAUNICK fordert ein biographisches Sammelwerk, das anleiten soll zu weiteren Arbeiten, macht aber Einwendungen gegen den Vorschlag von Sammelvorträgen über Geschichte der Naturwissenschaften an Schulen; der ganze Mittelschulunterricht in den Naturwissenschaften musz historische Gesichtspunkte haben. VON BRUNN berichtet über Erfahrungen mit Sammelvorträgen in Schulen, ZAUNICK erwidert, STICKER berichtet, R. KOCH, spricht über Jugendaufklärung, die in Groszstädten stets zu spät kommt. SIGERIST spricht zur historischen Aufklärung der Lehrer bes. auch der Philologen im Naturwissenschaftlich-Medizinischen.

23. Herr ZAUNICK (Dresden): *Das geologische Zeitproblem bis zu Huttons Theory of the Earth.*

Diskussion: SUDHOFF gibt Anregungen für Bearbeitung solcher und Aussprechen über solche Fragen auf den Zwischen-bezw. Sonderkongressen unserer Gesellschaft zwischen den groszen Naturforscherversammlungen jeden zweiten Jahres. WIELEITNER gibt Ergänzungen, DARMSTÄDTER, ZAUNICK, RUSKA, SUDHOFF.

24. Herr JOH. R. SCHÄFER (Darmstadt): *Über den Stand der Augenheilkunde gegen Ende des Mittelalters (circa 1400).*

Im 12. 13. und 14. Jahrhundert unserer Zeitrechnung sind eine grössere Zahl von Werken arabischer Aerzte, namentlich Lehr- und Handbücher der Heilkunde, in's Lateinische übersetzt und

im 15. Jahrhundert, sowie noch im 16. Jahrhundert, in zahlreichen Ausgaben gedruckt worden. Die Heilkunde der Araber wurzelt ganz und gar in derjenigen der Griechen, die auch die eigentliche Lehrmeisterin des mittelalterlichen Europa gewesen ist. Auch die Augenheilkunde haben die Araber hauptsächlich aus griechischem Material entnommen unter Mitbenutzung der persischen und indischen Quellen, aber sie haben dieselbe auch mit eigenen Zutaten versehen. Die lateinischen Übersetzungen des ausgehenden Mittelalters gaben dem Abendlande fast ausschliesslich die antike und arabische Wissenschaft wieder, sie dienten den Centren medizinischer Bildung zu Bologna, Padua, Montpellier, Paris, Prag, Wien und Köln zu Studienzwecken und wurden auch dort weiter verarbeitet. Zahlreiche Arabismen sind in diesen Uebersetzungen geblieben, die Interpunktion ist oft irreleitend, da der arabische Text keine Interpunktion kennt.

Zu diesen lateinischen Uebersetzungen und Kompendien gehören auch die umfangreichen „Sermones medicinales" des NICCOLÒ FALCUCCI, welche um 1400 das vollständigste Sammelwerk über alle Gebiete der Medizin bilden und Jahrhunderte lang hoch geschätzt waren.

NICOLAUS FLORENTINUS ist wahrscheinlich 1357 in Florenz geboren und 1430 gestorben. Er gehörte dem Dominikanerorden an und praktizierte als Arzt. Seine Sermones medicinales septem sind 1491, 1507 und 1533 gedruckt worden und nach arabischen, griechischen und römischen Quellen gearbeitet, aber auch mit zahlreichen eigenen Beobachtungen des Verfassers ausgestattet. Das VII chirurgische Buch behandelt im tractatus tertius im 23. 24. u. 25. Kapitel die Augenkrankheiten. Er stützt sich in dieser Arbeit auf 1) ALBUBETER 2) MESUE 3) AVICENNA 4) ABULCASIM 5) ALI IBEN RODOAN 6) GALENUS 7) ZOO 8) JESUS HALI 9) PAULUS 10) GUILELMUS. Wer waren diese Autoritäten und was hinterliessen sie Augenärztliches in ihrer Werken? Vortragender geht auf die Bedeutung dieser Aerzte für die Augenheilkunde näher ein. Die 3 Kapitel über Augenheilkunde des NICOLAUS FLORENTINUS handeln über die Operation gewisser Augenkrankheiten und zwar spricht N. zunächst über Operation bei beginnendem Star (in aqua descendente ad oculos), gibt die einzelnen Definitionen des Stars der damaligen Zeit wieder und beschreibt ausführlich die Starope-

ration, wie sie im Mittelalter im Gebrauch war. Darauf folgt die operative Behandlung des Tränenflusses, des Flügelfells, des Pannus und des Hypopyons.

Kapitel 24 handelt über die Heilung der Krankheiten der Augenlider durch Operation und Kapitel 25 über die Schiefstellung der Augenhärchen (Trichiasis), deren verschiedene Ursachen und Operationsmethoden.

Diskussion: SUDHOFF gibt Ergänzungen (Zoo ist Avenzoar ibn Zuhr); RUSKA zeigt das „cotum, cotu" Baumwolle ist; VON BRUNN gibt Anregung zu Nachforschungen über die Tätigkeit der okulistischen Praktiker. STICKER spricht zur Aussaugung des Stars, die nach GOETHE auch bei HERDER Anwendung fand, VON BRUNN äuszert Zweifel, SCHÄFER.

25. SUDHOFF: *die nächsten Aufgaben der medizingeschichtlichen Forschung.*

Dem Vortragenden scheint es an der Zeit, wieder einmal Umschau zu halten, wo wir auf den einzelnen Hauptgebieten unserer Forschung stehen und in welcher Weise und auf welchen Wegen wir weiter kommen können in induktiver Methodik. Seine Ausführungen sind als Unterlagen für ergiebige Aussprachen gedacht; er bittet gleich bei jedem berührten Einzelpunkte das Wort zu nehmen, was dann auch geschieht. Es hat oberflächlicher Betrachtung so scheinen können, als wenn die Forschung der letzten Jahrzehnte am Mittelalter geklebt hätte, jedenfalls verdienen auch die anderen Zeitabschnitte volle Beachtung, wenn das Mittelalter darum auch in Zukunft nicht etwa ganz bei Seite bleiben und der Blick aufs Ganze nicht verloren gehen darf.

Am ehesten ist von Seiten der eigentlichen Medizinhistorik die klassische Antike vielleicht etwas stiefmütterlich behandelt worden, z. T. in der Hoffnung, dass das Korpus der griechischen Aerzte in absehbahrer Zeit von der klass. Philologie als Ganzes uns neu geboten würde. So lange können die Medizinhistoriker vom FACH aber nicht mehr bei Seite stehn; sie müssen ihre Arbeit tun, die kein Philologe ganz ihnen abnehmen kann. Enge Zusammenarbeit von klass. Philologie und Medizinhistorikern ist hier zu erstreben. Es ist bald ein Vierteljahrhundert seit ROBERT FUCHS (Dresden) in die Bresche sprang und für PUSCHMANNS Handbuch die Heilkunde der Griechen schrieb, die der Herausgeber sich selber

vorbehalten hatte, aber von der Arbeit wegstarb. FUCHS hat uns allen zu dank gearbeitet; nun sollte aber ein Mediziner der in der Antike gut zu Hause ist, uns eine monographische Darstellung der Griechenmedizin aus den Quellen jetzt schreiben, wenn auch der letzte Band des Corpus medicorum graecorum noch lange auf sich warten lassen wird. Und neben dem, was in das „Korpus" Aufnahme finden wird, ist in den Handschriften noch viel an namenlosen griechischen Fragmenten nicht nur auf Papyruszetteln, was Aufhellung bringen wird, also auch Bearbeitung verlangt. Die medizinische Archäologie und ärztliche Kulturforschung im weitesten Sinne hat gleichfalls noch reichlich Arbeit vor sich.

Unter der Hand hatte SUDHOFF schon für ein Deutsches Ärztekorpus der klassischen Medizin zu werben begonnen und Sigerist fordert jetzt nachdrücklich von sich aus eine neue Hippokratesübersetzung. STICKER meint dass dabei Koisches und Knidisches getrennt und auch manches VON GALEN übersetzt werden müsse, was SIGERIST weniger wichtig scheint, während R. KOCH es als notwendig betont. Über Freiheit und Worttreue der Übersetzungen gehen die Ansichten auseinander. STICKER verlangt ein besonderes griechisches Wörterbuch für Mediziner, SUDHOFF schlägt vor, SIGERIST-STICKER-KOCH die Vorarbeit für das Deutsche Korpus griechischer Ärzte zu übertragen.

Für die Vorgriechische Medizin des vorderen Asiens verlangt SUDHOFF die Einarbeitung einiger jüngeren Medizinhistoriker vor allem in die ägyptische und assyrische Philologie, um für die notwendige Zusammenarbeit mit den philologischen Fachmännern gerüstet zu sein, die hier eben so nötig ist wie in der altklassischen Periode. Gleiches gilt für die indische, chinesische, atztekische Medizin, von denen nun für China schon in Herrn HÜBOTTER ein philologisch gut ausgerüsteter Mediziner an der Arbeist ist. Bei der Besprechung der arabischen Medizin verlangt Herr RUSKA deutsche Übersetzungen aus dem Arabischen, wie sie für den Ibn abi Osaibia schon vor dem Kriege seitens der Puschmann-Stiftung in die Wege geleitet war, wie SUDHOFF berichtet, der auch ein Korpus der arabischen Ärzte vorzubereiten (arabisch) und Gelder zurückzulegen begonnen hatte. SIGERIST verlangt als Vorarbeit die Herausgabe eines Katalogs

der noch erhaltenen arabischen Medizinerhandschriften neue Teile.

SUDHOFF macht sich alle Anregungen zu eigen und gibt Vorschläge über Persönlichkeiten unter Ärzten und Philologen denen in enger Zusammenarbeit die einzelnen nach der klassischen Antike besprochenen Gebiete haupsächlich übertragen werden könnten. Bei der Besprechung der Aufgaben für die Geschichte der Renaissance und der Neuzeit, wo noch fast alles zu tun ist, kommt R. KOCH auf die Abwehr der Gefahren zurück, die über der neuen Paracelsusausgabe zu schweben scheinen, über die am Tage vorher schon gesprochen war. SIGERIST schlägt die Gründung einer „Paracelsus-Gesellschaft" vor. KOCH meint, dasz man in Frankfurt vielleicht zu einer Aktion schreiten könnte. SUDHOFF sucht aus der eingehenden Aussprache über die vielseitigen Aufgaben der Forschung ein zurückschauendes Fazit zu ziehen. RUSKA dankt zum Schlusse für die rege allseitige Anteilnahme an den Verhandlungen, namentlich dem 1. Vorsitzenden der Gesellschaft und der Tagung.

Ein sich anschliessendes Essen als Einladung der Kurverwaltung gibt dem Vorsitzenden willkommene Gelegenheit auch der Verwaltung des so köstlich gelegenen und so gut geleiteten Bayerischen Staatsbades Brückenau den Dank für die behagliche Unterkunft und damit die Schaffung aller Vorbedingungen abzustatten für die so befriedigende und erfolgreiche wissenschaftliche Tagung am Fusze der Rhön, die hiermit ihren offiziellen Abschlusz findet.

CONTRIBUTION TO THE HISTORY OF THE CLINICAL INSTRUCTION IN THE NETHERLANDS.

BY

Prof. Dr. E. C. VAN LEERSUM.
Amsterdam.

It is still an open question which university in the Netherlands has been the first where teaching at the sick-bed has been used as an official means of instruction. C. C. B. SURINGAR [1]) by his historical investigations a very competent judge has expressed his opinion in the following words:

"The foundation of a Collegium medico-practicum at the University of Leyden dates from the year 1637; that at the academy of Utrecht took place at the same time or *a little later* [2]). So these two universities were rivals in such an important question and all that was planned at one of them rose vigilance and righteous jealousy at the other. An impartial investigation of the facts shows however that in this case Utrecht has set the example or at least that the idea of bringing the medical students also at the sick-bed has first been uttered by a professor of that university."

In this conclusion two points must be distinguished. Firstly the question at which of the two universities the practical medical training has been introduced *first*, secondly whence the idea has originated. Doubtlessly the latter point which refers to the principle is most important in the question. Whether at one university the regulation has been applied somewhat earlier or later is of less importance.

---

1) Nederlandsch Tijdschrift voor Geneeskunde, 1862, p. 515.
2) The italics have been introduced by me, v. L.

Indeed, the insignificant difference in time leads to the conclusion that the principle has been adopted nearly at the same time by both universities; the making of a beginning with the application depended only on technical difficulties and principally on the activity of the curators.

From the cited sentence it is evident that as to the execution SURINGAR is inclined to ascribe the priority to Leyden.

Without reservation however he give STRATENUS the honour of the precious idea which also for other countries would have such far reaching consequences.

On which ground? In connection with the promotion of the "Illustrious School" of Utrecht to a „University or Academy" a professorate in medicine was founded to which was designed for the first time Dr. WILLEM VAN DER STRATEN [1]).

His duties were the following. Twice a week he had to teach anatomy, in summer "de cathedra", in winter "de cadavere". If the students might ask him for collegia medicinae privata at his home he should not refuse these. Finally he had to give demonstrations in the hospital for those who wished this, by which was meant of course that he should teach them the examination and the treatment of patients [2]).

In his inaugural oration, held on March 17, 1636, VAN DER STRATEN expounded the way in which he intended to arrange his teachings. He did this in the following words:

„Quod igitur felix et faustum sit, artem medicam docturo hi erunt scopi, ut vestris, studiosi adolescentes, progressibus, Academiae decori et Reipublicae utilitati quam optime consulam; quos ut assequar, cum gemina miho demandata sit provincia, anatomica et medicinae pars practica, haec aestivis, illa hybernis pertractanda

1) W. v. D. STRATEN, also called VERSTRATEN or according to the custom of those days Stratenus, was born at Utrecht in 1593. He belonged to the notable family of the „Lords" of Willeskoop and Kort Heeswijk. During ten years he worked successfully as a „Primarius Medic. pract. et Anatom". Then he obtained the honourable appointment to „Doctor Medicus" of Prince FREDERIK HENDRIK; which post he also held at the courts of the Princes WILLEM II and WILLEM III. That also as a citizen he was greatly respected is proved by his appointment to burgomaster of the city of Utrecht at the age of 81.

2) C. J. LONCQ C. Jr. Historische schets der Utrechtsche Hoogeschool tot hare verheffing in 1815. Utrecht 1886, p. 22.

mensibus, id enitar, ut hoc in loce hyeme, anatomen non solum auribus hauriatis, sed et in theatro, sectionum autopsia, non lubrice ad eam gressu ducamini; aestate vero praxin, non tantum verbis delineatam dem, sed qualibet occasione, in publice. Nosocomie (cujus aegris curandis illustrium et praepotentium Ordinum jussu praesum) oculis vestris veritatem dictorum subjiciam; ut ita utrique sensui viam ad nostram disciplinam aperiam, et vos non tam theoricos, quampracticos Reipublicae reddam. Addo si quibus ulterius progressis lubeat, praxeos specimina, consultationum, ut vocant, forma, trutinare, vel auditis coram aegrorum querelis, signa ad morbos, symptomata ad causas referre, de singulis primo sententiam dicere, deinde nostrum judicium intelligere, atque ita sese, ad cujusquemodi aegris bene ex artis norma consulendum praeparare, ejus exercitii nec ibi deerunt vera (non ficta) exempla, nec mihi animus, ut viam praemonstrem et veluti manu ducam, ad praecipuum artis nostrae finem".

Whether STRATENUS has kept his promise immediately, is not known; but this is of less importance. That he has kept it is sure and nobody less than ALBERT KYPER, professor at Leyden, has praised him for it [1]).

Still different opinions are found in literature. According to LONCQ there does not exist any doubt about the priority of Utrecht.

"His principal *titre à la gloire* was", he says, speaking of STRATENUS, "the institution of the clinical instruction as that given at the sick-bed is usually called. Before him nobody taught in this way, neither in Holland nor somewhere else, except perhaps in Padua and Pavia. To acquire practical knowledge, those who wished to become physicians had to go to Paris or other foreign cities, where in large hospitals they could practically learn the treatment of patients".

In contradiction with the above are the data given by authoritative historici. H. HAESER [2]) writes:

"Of the greatest importance became the transplantation of the

---

1) A. KYPERI, Prusso-Regiomentani, Medicinam rite discendi et exercendi methodus. Lugd. Bat. 1643, p. 255.

2) Lehrb. d. Gesch. d. Med. 3. Bearb. 1881, II, p. 129.

clinical instruction to Holland, first to Leyden, by HEURNIUS and SCREVELIUS, two disciples of BOTTONI and ODDI. They had however already to fight against the aversion of the students to be examined at the sick-bed."

E. GURLT [1]) agrees with HAESER and says: "He (viz. JOHANNES HEURNIUS) was the first who introduced the clinical instruction in Holland."

Also PUSCHMANN who has principally applied himself to the history of the medical education, is of the same opinion:

"The greatest acquisition," he writes [2]), "which the medical education owes to this period is, that at most universities the clinical teaching was introduced and inserted in the syllabus. As has been mentioned above, the first attempts which were made for this at Padua in the 16th century had no lasting success and did not exert a visible influence on other universities. To the university of Leyden it is due that the clinical teaching has been made to a remaining institution which its disciples have also transplanted to other places. About the year 1630 the professors OTTO VAN HEURNE and EW. SCREVELIUS opened their clinical courses in the hospital of Leyden."

The authors do not mention on which grounds these conclusions rest. But it is sure that they have used the work of KYPER. J. E. KROON [3]) thinks it not improbable that G. D. J. SCHOTEL [4]) has been their authority. He draws this conclusion from the following sentence:

"In the faculty of medicine still many others have contributed to the honour of the university, among these JOHANNES and OTTO HEURNIUS, the first of which has been a professor of anatomy during thirty years. Besides they were the two first professors at Leyden who taught clinics (p. 143) [5]).

As the reader will see, this inference is not allowed, for

---

1) Gesch. der Chirurgie und ihre Ausübung, III, p. 287.

2) Gesch. des medicinischen Unterrichts, 1889, p. 341.

3) Bijdrage tot de Geschiedenis van het Geneeskundig Onderwijs aan de Leidsche Universiteit, 1575—1625. Akad. Proefschr. Leiden 1911, p. 44.

4) De Academie te Leiden in de 16e, 17e en 18e eeuw, 1875.

5) KROON rightly remarks thad not JOHANNES but his son OTTO comes here into consideration.

SCHOTEL confines himself to the clinical teaching at Leyden and does not give a conclusion. Another quotation from his book however does not lack clearness. On p. 62 namely we find, that at Utrecht professor VAN DER STRATEN had given practical demonstrations at the sick-bed in a praiseworthy way, when the jealousy of Leyden towards the newly founded Academy of Utrecht was the cause that on a proposal of professor OTTO HEURNIUS the practical instruction was also introduced here, whereupon HEURNIUS and his colleague SCREVELIUS were designed to give that teaching.

The reader will acknowledge that the literature does not throw much light on the question of priority. Otherwise with the question where the idea of clinical teaching has *ripened* first.

KROON [1]) has given the answer by publishing a resolution of the Curatorium of Leyden of Dec. 4, 1591, which letter is important enough to bereprinted here:

D. D. of medicine.

At the proposal to charge the D. D. and the professors of medicine here of visiting the patients in the hospitals and of conducting also their students hither in order that the latter may be exercised in the medicines and their use and to increase at the same time properly the yearly salaries of those gentlemen and of doing this especially with the salary of D. PETER PAAW, who is going to devote himself to the anatomy hoping to do this to the honour of his country and to the welfare of the university, this proposal has been kept in consideration in order that in the next meeting a decision may be taken to the profit of the country, and the university" [2]).

---

1) PUSCHMANN, p. 278.

2) D. D. in de medicijnen.

Op 't voorslagh omme de D. D. en de professoren in de medicijnen alhier te belasten mit de visitatien van crancken ende siecken in de gasthuijsen ende daertoe oock hare auditoores aen te leijden ende sulx in den medicynen ende 'tgebruijck van dien t'harer meerder vordringe te doen oeffenen, ende t' selve doende hunluyden opsicht van dien haare jaarlyxe wedden ter redelijkheijt te verhoghen ende sonderlings omme D. PETER PAEU zijne wedde te redelyckerwijse te verhoogen, door dien hij hem ter anatomije geheel begeeft daertoe gewilliglijck gebruijken laet, ende daerinne van grooten hoope es omme van tijden ende wijlen ter eere van 't vaderlants

From this resolution it is evident that the above mentioned proposal of the faculty of Leyden has been discussed in the meeting of curators. In those days the faculty consisted of two members only, namely GERAERDT DE BONT (nominated 1575, died 1599) and JAN VAN HEURNE (nominated 1581, died 1601). But we may also reckon PIET PAAW among them, though in 1591 he was but an extra-ordinarius and only in 1592 he was promoted to an ordinarius. Doubtlessly he too has been consulted in matters concerning the interests of the teaching. According to KROON it has doubtlessly been VAN HEURNE who took the initiative to the proposal; and this is very probable. Indeed, by his stay at the universities of Padua and Pavia HEURNIUS has had the occasion to become acquainted with the clinical teaching of BOTTONI and ODDI and to learn the advantages of this. We may therefore conclude that in the midst of the small faculty he has declared himself in favour of that mode of instruction.

Now it may be true that in his youth HEURNIUS had not risen great expectations for at the age of 12 the alphabet gave him still trouble as is told in history. This proposal proves however that later he possessed a good deal of common sense and a clear insight.

We rightly consider this a document of importance, though it does not at all prove that in the sixteenth century already the clinical teaching would have been adopted as an academic institution in our country. And doubtlessly KROON was right in ascribing the same official value to this document as to the oratio of STRATENUS. He writes: "Whether the request of the mentioned professors was granted by the curators is not sure; and neither is it known whether STRATENUS has kept his promise, nor is there any reason to doubt of the loyalty of the others. Of the curators of Leyden it is known that they eagerly seized every occasion to increase the fame of the university that had

---

der universitijts wel leeven en alsoo 'tselve gehouden in naerder bedencken ende advijs jegens de eerste aenstaende vergaderinge omme daerinne alsdan sodanige besluijt te werden genomen als den staet van de universiteijt ende de vordernisse van dien dat eenigsints sullen mogen uijteijsschen.

been put under their protection and it is not very probable that they would have opposed themselves to a practical rule which could but promote the medical study. Just as little we may suppose that the professors did not seriously mean their proposals for reformations. As long as the contrary has not been proved it will therefore be best to assume that both STRATENUS and the professors of Leyden have really taught at the sick-bed. *Here we must keep in mind that the letter of curators dates from the year 1591 and is therefore 45 years older than the document on which the claims of Utrecht rest, from which we should draw the conclusion that this extremely useful extension of the medical education has been started at Leyden much earlier than at Utrecht.*"

In his conclusion KROON goes too far and it would have been more careful if he had only mentioned that in Leyden the clinical teaching was a point of discussion long before it was thought of in Utrecht. Indeed, even KROON admits that in the Resolutions of Curators nothing more is found on this question. Now it does not follow from this that the question has not been treated in a less official form, which happened more in those days. But this supposition cannot be considered as the proof that in Leyden the introduction of the clinical teaching occurred first.

We might just as well assert that the Curators of the Academy of Leyden have neglected a fine opportunity to enrich the university, trusted to their cares, with a means of instruction, which the Italian example had proved to exert a great attraction on the students. A look at some official documents published in the second part of the Sources of the History of the University of Leyden will show the reader that the Curatorium did not deserve the praise KROON gave it, at least not in this respect. Dr. MOLHUYSEN's work [1]) which forms a part of the Royal Historical Publications contains numerous documents which are of great importance for the history of the medical study in our country and this may also be said from the following documents.

1) Rijks Geschiedkundige Publicatiën. No. 29. Dr. P. C. MOLHUYSEN, Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Universiteit.

1636, May 13 [1]). Proposal of O. HEURNIUS to Curators and Burgomasters of Leyden to introduce clinical teaching.

As by the foundation of the Academy of Utrecht a considerable decrease of our number of students is to be expected, Doctor OTTHO HEURNIUS [2]); Professor Medicinae practicae, Anatomiae and Chirurgiae had been ordered to show to Curators and Burgomasters proper means to preserve the faculty of medicine and to increase its fame. For this purpose he proposed an arrangement by which the medical students who had learned so much as to understand the practice, would be trained and taught in practical medicine however without interfering with the public lessons. It would then be useful when the mentioned Professor together with the two ordinaris municipal doctors, D. DANAIANUS WEYSSENS and D. JOANNES MOERBERGIUS (who have been designed by the Magistrate of this town for the examinations of the surgeons and midwives) and also a good surgeon, visited with the students the patients in the public hospitals. Here they should have to examine the nature of the inner diseases as well as of all external accidents, to discuss the curatives or operations that might be applied, to prescribe medicine according to the customs in those hospitals, to open also all dead bodies of foreign or unknown persons and to show the causes of their death to the students. They would however not be obliged to go into infected houses or to visit or to open contageous patients or bodies, lest they would bring both themselves and the students into danger which would be a greater deterrent than an attraction for the students.

For this purpose the above mentioned Professor and Doctors offered their services on the condition that their yearly salaries would be properly increased for the great troubles of the daily instructions, the opening of the bodies and the daily frequency of the students. Indeed, this work would be very useful and advantageous for the academy and the whole Republic, as by it the students would be in the opportunity to learn the medical art in perfection without being compelled to go to

1) This and the following documents given here in a free translation from the Old-Dutch.

2) The eldest son of JOHANNES HEURNIUS.

foreign countries at great expenses and dangers, as they had to do until now. For they were compelled to go to Italy and France, if they wanted to learn the practice and to visit the hospitals with the doctors.

And now the initiative of this plan has been taken by the Professor Medicinae [1]) at the Academy of Utrecht, who being also doctor ordinaris of the republic and the hospitals of that city has announced it publice in oratione sua inaugurali, which would, be very bad for us. And as a surgeon for the mentioned practical training might suitably be chosen JOANNES CAMPHUYSIUS, ordinaris municipal surgeon, being a person of great ability not only in surgery but also in anatomy, medicine and pharmacy.

Res. Cur. [2]).

* * *

---

1) GUILIELMUS STRATENUS.

2) Alsoo door het oprechten der Academie tot Utrecht te bevresen staet dat van hier merckelyck verloop van studenten soude moghen geschieden, soo heeft Doctor OTTHO HEURNIUS, Professor Medicinae practicae, Anatomiae en Chirurgiae de Ed. Achtbare H. C. ende B. moeten verthonen goede middelen om de faculteyt der Medicinen te conserveren, ende met meerder lustre te stabilieren: namentlyck dat men de studenten der Medicinen, dewelcke om de pratycke te begrijpen fondamenten geleyt hebben, op behoorlycke tijden ende dagen in de practike sal konnen aenleyden ende onderwijsen, sonder nochtans tot eenige distractie van de publycke lessen haer occasie gevende; ende soude daertoe dienstigh wesen dat den voors. Professor, en beide de ordinaris stadts doctoren, D. DAMIANUS WEYSSENS, ende D. JOANNES MOERBERGIUS (dewelcke met den voors. Professor van de achtbare Magistraet deser stede tot de examinatien ende promotien der chirurgyns ende vroetvrouwen sijn gecommitteert) met de studenten in de publycke gasthuysen, mitsgaders een goet chirurgyn, de siecke personen visiteerden, ende de nature der inwendige cranckheden, alsmede aller uytwendige accidenten examineerden, ende van de curatien en chirurgike operatien der selviger discurreerden, naer de ordere der voors. gasthuysen medicamenten prescriberende ende daer benevens oock alle dode lichaemen der vreemde ofte onbevrunde persoonen openden ende de oorsaecken des doots de studenten verthoonden: alsoo nochtans, dat sy niet souden gehouden sijn in eenigen besmette plaetsen te gaen, ofte eenige contagieuse sieckten ende lichamen te visiteren ofte te openen, opdat sy de studenten, ende haerselven in geen pericule en stellen, waerdoor meer affkeer als toeloop der studenten veroorsaekt soude werden.

Daertoe den voors. Professor ende Doctoren haren dienst de Ed. Achtbare Heeren offeren, mits dat een yeder van haer een eerlyck jaerlycx tractament mach toegevoecht werden voor de voors. groote moyten, soo in 't dagelycx instrueren, als in 't openen der lichamen, ende dagelycksen aenloop der studenten. Want dit werck

Res. 1636. Aug. 12.

D. ADOLFUS VORSTIUS, Rector Magnificus and Medicinae Professor, answering in the name of the Faculty of Medicine on the written memory which served to preserve that faculty and to train the students of Medicine in practice, declares that the faculty judges the scheme, proposed in the mentioned memory, useful and advantageous. But before giving a real advise the faculty would like to see the above mentioned memory; but if this were impossible it might also form its conclusion without the collaboration of Professor HEURNIUS who of course would stick to the plan in his memory. And for the case that it is judged better to come to a conclusion in this matter without waiting for an advise, the above VORSTIUS recommands D. EWALDUS SCREVELIUS also Professor of Medicine to be nominated together with the mentioned Professor HEURNIUS, lest, these two Professors being brothers-in-law, there might rise discord between them. Further he thinks it recommendable to use for this work still the assistance of two of the doctors medicinae of the city of Leyden and recommends as such doctorem DAMIANUM WEYSSENS and doctorem JOHANNEM MOERBERGIUM. On this, Curators and Burgomasters after having deliberated let the mentioned professor VORSTIUS know that they would like to be led by the closer advise of the mentioned faculty in the mentioned questions, with the collaboration of all members of that faculty not only of the mentioned HEURNIUM, if he wished to be present, but also of doctorem ADRIANUM FALCOBURGIUM,

---

seer nut ende profitabel voor de academie ende gantsche republike sal wesen, alsoo daerdoor de studenten alhier de kunste der medicinen volkomentlyck sullen konnen leeren, sonder met groote kosten ende periculen buytenslandts te trecken als tot noch toe heeft moeten geschieden. Want sy in Italien ende Vranckryck hebben moeten reysen om de practike aldaer te leeren in 't frequenteren der gasthuysen met de doctoren.

Ende heeft als nu den Professor Medicinae in de Academie tot Utrecht het voors. werck by der handt genomen, ende publice in oratione sua inaugurali gedenuncieert, alsoo hy oock doctor ordinaris van de republike ende gasthuysen aldaer is; waer. door ons hier schade van diversie staet te verwachten. Ende soude tot chirurgyn in het voors. exercitie bequamelyck konnen werden gebruyckt JOANNES CAMPHUYSIUS, ordinaris stadtchirurgyn, als sijnde een persoon van goede ervarentheyt, behalven in de chirurgie oock in de anatomie, medicine, ende apothekarie.

Chirurgiae Professorem; and that after having learned this advise they would do what would seem them best for the welfare of the university [1]).

* * *

1636. Sept. 29.

We, Professores Medicae facultatis, having been asked by Curators and Burgomasters to give our advise about conducting the students ad praxin medicam in the public hospitals of this city, have concluded after long deliberation to express our opinion in the following articles:

Firstly we judge this exercise exceedingly useful and necessary for the students of our faculty, which is evident from the fact that it has been used in all times at the universities of Italy and France. Until now it has not been introduced at our universities, which has been very disadvantageous for them, as now

---

1) D. ADOLFUS VORSTIUS, Rector Magnificus ende Medicinae Professor, doende berichtinghe uyt den naem van de faculteyt der Medicinen op de schriftelicke memorie, ende dienende in effecte om de voors. faculteyt te stabilieren, mitsgaders om de studenten der Medicine mede in de practycque te oeffenen, verklaert dat de meergenoemde faculteyt de saecke, in de voors. memorie voorgestelt, dienstich ende voordeelich oordeelt, maer wat aengaet de maniere van doen, dat de faculteyt, alvooren daerop eigentlick t'adviseren, gaerne soude sien de voors. schriftelicke memorie, doch, by faulte van dien, dat echter by de faculteyt wel een advys soude konnen werden geformeert, oock buyten den professor HEURNIUS, die apparentelick by 't project van sijne voors. memorie sal blyven; ende ingevalle men echter, sonder 't voors. nader advys aff te wachten, tegenwoordelick op de voors. saecke soude believen te resolveren, soe recommandeert de voorn. VORSTIUS den persoon van D. EWALDUS SCREVELIUS mede Professeur in de Medicine, om ten minsten neffens den voorn. Professor HEURNIUS alternatim geemployeert te werden, daer door oneenicheyt tusschen die twee Professoren, sijnde swagers, soude werden voorgekomen: meynende voorts dienstich te wesen, dat, neffens de voorn. twee Professoren, mede tot dit werck mochten werden gebruyckt twee van de doctoren medicinae van de stadt Leyden, ende oversulx recommanderende doctorem DAMIANUM WEYSSENS mitsgaders doctorem JOHANNEM MOERBERGIUM. Waerop, naer deliberatie, goetgevonden wert den voorn. professor VORSTIUS aen te segghen, dat de voors. faculteyt believe alsnoch haer nader advys op de voors. maniere van doen te formeren, daertoe adhiberende alle de leden van de selve faculteyt ende sulx mede niet alleen den voorn. HEURNIUM, ingevalle hy begeert daerby te wesen, maer oock doctorem ADRIANUM FALCOBURGIUM, Chirurgiae Professorem, ende van dat nader advys H. C. ende B. te dienen, om 't selve gesien wesende voorts in der saecke gedaen te werden sulx als men ten meesten dienste van der Universiteyt zal bevinden te behooren.

for that purpose most students went to the mentioned foreign academies. And as now Curators and Burgomasters are inclined to make here a beginning with that praiseworthy work as in those other universities and have asked us the means to arrange this in a proper way, we can nor may refuse our advise and give it as follows:

One or more of the eldest practical professors of our faculty should be designed and engaged, each of them for half a semester, to be present in the public hospitals at certain hours twice a week to let the students be exercised at the patients, both in the knowledge of the diseases, their causes and particular features, especially those which follow from the urine and the pulse, and in the indications and remedies to be used for the cure.

When there is some rarus casus or extraordinary surgical operation, which cannot be deferred to the ordinary days, the professor whose turn it then happens to be should be free to convocate the students also on other days to the hospitals but on such hours that the public lessons in Medicine will not be interfered with.

As now the professor who has been designed to lead these exercises has his turn only twice a week he cannot know which casus or operations may occur in the hospitals on other days; nor can he follow the course of the diseases and know which methods of cure have been used if he does not keep correspondance and communication with the ordinary doctors of the mentioned hospitals. Therefore we think it very necessary to nominate and engage for this purpose two of the municipal doctors and as we have done already we recommend again as such the doctors DAMIANUS WEYSENS and JOANNES MOERBERGEN.

On the day before the official day of the professor in the hospitals, these doctors will have to let him know, either by a written letter or personally, what patients they have under treatment. Specially they will have to give in time notice of rare casus and operations.

Further the mentioned doctores will have to record their receipts, which they prescribe the patients from time to time, in one or more books in the form of documents unter the name

of patients and diseases with day and datum, in order that the students may have free inspection of those books and learn thus the remedies and the ways in which they are to be prescribed. And if besides these the professor has or prescribes some good and effective remedy this will have to be recorded in the mentioned books by one of the doctores or students.

Also on other days the mentioned doctors will have to admit those students who wish this to the patients and to instruct them, but always with this reserve, that the public lessons at the Academy will not be interfered with.

Among other things we judge it very useful and necessary that the bodies of patients died of such inner diseases by which some noble or other parts have been injured or rotten in such a way that it is visible with the eyes, will be opened, to the students by a surgeon in presence of the professor and doctores, in order that the first will become acquainted with the injured parts and the unnatural constitution of these.

For this and other operations it were good to design a surgeon well acquainted with the Latin language, to be of more use to foreign students who do not know our language.

So done and undersigned by us on September 29, A° 1636.

ADOLPHUS VORTSIUS, Acad. p. t. Rector
OTTHO HEURNIUS, Med. Professor
EWALDUS SCREVELIUS, Prof. Med.
ADRIANUS FALCOBURGIUS, Chirurgia
Profess. et Anatomicus [1]).

* * *

1) Wy onderges. Professores Medicae facultatis versocht sijnde van de Ed. ende Achtbare H. C. ende B., omme ons advys te geven, nopende het aanleyden der studenten ad praxin medicam, in de publycke gasthuysen ende sieckhuysen dezer stede te doen, hebben nae rijpe deliberatie te dien eynde goed gevonden ende geconcipieert dese volgende articulen:

Vooreerst ende voor al seggen ende oordeelen wy, dat dit zelvige exercitie ten uytersten nut ende nodich is voor den studenten onser faculteyt, waeromme oock in de universiteyten van Italien ende Vranckrijck ten allen tijden gebruyckelyck is geweest, doch in onse tot noch toe gedifFereert, tot merckelycke nadeel der selvige, alsoo de studenten merendeels om dier oorsaecke wille dat de voors. wtlandtsche academien haer begeven. Ende nademael de goede genegentheyt der H. C. ende B. nu sodanich is, dat men dit lofflyck werck tot vorderingh van de studia Medicinae

Res. 1636. Nov. 4.

After having read the written advise of the Professores Medicae facultatis of this University about leading the students at praxin medicam in the public hospitals of this city of Leyden, has been heard Mr. CLEMENS VAN BAERSDORP being the bailiff of the mentioned university, in order that we might learn from him the state of the comptoir and know whether this is such that it would procure us the money necessary for the honoraria and renumerations for the professors and doctors medicinae as well as for the surgeon, who will be designed for the mentioned work in the mentioned hospitals.

Then after a long deliberation there was concluded that the above mentioned exercise would be useful and necessary and resolved that for this purpose would be designed the practising

---

mede alhier met den eersten by de handt mochte nemen, ende oversulx van de manieren om 't selvighe bequamelycken aen te leggen, van ons begeeren bericht te sijn, soo is 't dat wy in desen niet hebben konnen ofte moeten in gebreecke blyven, ende sijn van advys als volcht:

Te weten dat men een ofte meer van de outste practisyns onser faculteyt daertoe sal eligeren ende gagieren, van dewelcke een by vierendeel jaers, op seeckere uyren tweemael ter weecke, des Woonsdachs ende Saterdachs hem sal laten vinden in de publycke sieckhuysen, omme de studenten aldaer by de siecken kortelyck te oeffenen, soo in de kennisse der sieckten, der selvige oorsaecken ende teyckenen, besonderlycken die uyt het water ende de pols genoomen worden, alsmede in de curatie tot de selvige nodich, bestaende in indicatien ende remedien.

Dat wanneer daer eenige rarus casus ofte extraordinaire chirurgische operatie voorvalt, dewelcke niet en kan nae de ordinarische daegen wachten, het sal vry staen den professor, wiens beurte het in der tyt is, oock op andere dagen de studenten in de sieckhuysen te convoceren, doch op sodanige uyre dat de publycke lessen in de Medicine daerdoor niet geincommodeert werden.

Ende dewijle den professor tot desen exercitie gedeputeert maer tweemael ter weecke sijn officie ordinaris sal doen, ende dienthalven niet en kan weeten wat casus ofte operatien daer telckens in de sieckhuysen buyten die daegen voorvallen, alsmede niet en kan hebben volkome kennisse van den cours der sieckten ende wat methode in het cureren van dien gehouden is, ten sy met de ordinarische doctoren der voors. sieckhuysen correspondentie ende communicatie hebbende, soo vinden wy gants noodich dat tot dien eynde mede mochten geemployeert ende aengenomen werden twee van de stadtsdoctoren, waertoe gelijck wy voor desen gerecommendeert hebben de personen van doctor DAMIANUS WEYSEN ende doctor JOANNES MOERBERGEN, alsnoch de selve recommanderen.

Welckers officie sal zijn den professor indertijdt dienende, daechs te voren van sijne compartitiedach in de sieckhuysen, kennisse te doen, hetsy by een schriftelyck

Professors of the mentioned faculty, each in his turn, namely each Professor during a half semester. As a rule this Professor will have to be present at the mentioned hospitals twice a week and when some rarus casus or extraordinary surgical operation occurs, thrice a week, as have been prescribed in all details in the mentioned written advise. For each visit they will receive 2 guilders. Further is resolved to design for the mentioned work the doctores DAMIANUS WEYSSENS, ordinaris, and JOANNES MOERBERGIUS, extraordinaris medici, together with Mr. JOHAN CAMPHUYZEN ordinaris surgeon of the mentioned city of Leyden, who will all three receive a gratification with regard to their continual work, viz. the mentioned WEYSSENS and MOERBERGIUS each 100 guilders yearly and the mentioned CAMPHUYSEN 80 guilders yearly, all which would come upon the mentioned university.

---

memoriken ofte mondelingh nae gelegentheyt, wat siecken sy onderhanden hebben, ende insonderheyt van rare casus ende operatien tijdelycken te waerschouwen.

Voorts sullen de voors. doctores hare recepten, welcke syl. van tijdt tot tijdt den siecken ordineren, in een ofte meer boucken na den eysch van verscheyden plaetsen, onder den naem van siecken ende sieckte met dach ende datum inschrijven, opdat de studenten vrye inspectie der selvige hebbende mogen de remedien en maniere van prescriberen daeruyt leeren, ende indien den professor daerenboven eenige goede ende experte remedie heeft, ofte goetvint te praescriberen, sal de selvige dicteren, ende van een van de doctores ofte studenten in de voors. boucken doen schrijven.

Sullen oock de selve doctoren den studenten, dien het belieft, vry acces geven tot de siecken op andere daegen ende met onderrichtingh behulpich sijn. Doch altijts met die reserve, dat de publycke lessen in de Academie daer door niet werden verhindert.

Onder anderen soo vinden wy seer nut ende noodich, dat de lichamen van de gestorvenen van alsulcke innerlycke sieckten, in dewelcke eenige partyen van binnen, hetsy eedele ofte anders, alsoo sijn gequetst ofte bedorven, dat men 't selvige met oogen soude konnen sien, door een chirugyn, ter presentie van den professor ende doctores, voor den studenten werden geopent, opdat de zelvige daerdoor in keunisse van de gelaedeerde partye ende onnatuyrlycke constitutie van dien mochten komen.

Tot welcke operatie ende andere meer goet ware, dat een chirurgyn geemployeert wierde in de Latijnsche sprake ervaren, om de uytheemsche studenten, onse tael niet verstaende, te beter contentement te mogen doen.

Aldus gedaen ende by ons onderteyckent op den 29. September Ao 1636.

ADOLPHUS VORSTIUS, Acad. p. t. Rector.
OTTHO HEURNIUS, Med. Professor.
EWALDUS SCREVELIUS, Prof. Med.
ADRIANUS FALCOBURGIUS, Chirurgiae Profess. et Anatomicus.

Also is resolved to let the exercises and the mentioned work take place in the way as was planned and proposed in the above mentioned advise of the faculty of Medicine. Finally the Burgomasters of the city of Leyden are requested by this memory to give a written notice of this to the mentioned professors, doctors and surgeon in order that the mentioned useful and necessary scheme may be carried out as soon as possible [1]).

* * *

Res. 1637. Jun. 2.

Has been heard Mr. JOHAN CAMPHUYSEN, surgeon, on the methods used by the professors and doctores respectively in collegio medico practico in the public hospitals of the city of Leyden and (as it had been judged advisebly to summon him

---

1) Naer lecture van het schriftelyck advys van den Professoren Medicae facultatis in dese Universiteyt nopende het aenleyden der studenten ad praxin medicam in de publycque gasthuysen van dese stadt Leyden, is gehoort heer ende Mr. CLEMENS VAN BAERSDORP als rentmeester van de voors. Universiteyt, om uyt den zelven te verstaen de gelegentheyt van het comptoir, ende te weten off die sodanich is, dat daeruyt soude konnen gevonden worden de penninghen noodich tot de vereeringe ende belooningen van den professoren ende doctoren medicinae, mitsgaders van den chirurgyn, die tot 't voors. werck in de voors. gasthuysen ende sieckhuysen sullen werden gebruyckt. Waerop naer rijpe deliberatie wert by desen verstaen het voorverhaelde exercitie dienstich ende nodich te wesen, mitsgaders geresolveert dat daertoe sullen werden gebruykt de practiserende Professoren der gemelte faculteyt, ende dat by beurten, te weeten elck Professor een vierendeel jaers, dewelcke sal gehouden wesen ordinarie tweemael ter weecke, ende wanneer daer eenige rarus casus ofte extraordinaire chirurgische operatie voorvalt, driemael ter weecke sich in de voors. gasthuysen ende sieckhuysen te laten vinden, ten eynde breeder in 't voors. schriftelyck advys uytgedruckt, ende daerover vereert werden ten aensien van elcke visitatie met 2 guldens; dat mede tot het voorverhaelde werck sullen werden gebruykt doctores DAMIANUS WEYSSENS, ordinaris, ende JOANNES MOERBERGIUS, extraordinaris medicyns, mitsgaders mr. JOHAN CAMPHUYSEN, ordinaris chirurgyn van de gemelte stadt Leyden, ende daerover vereert ende beloont ten aensien van hare continuele besoirgnes, te weeten de voorn. WEYSSENS ende MOERBERGIUS elck met 100 guldens jaerlycx, ende de voorn. CAMPHUYSEN met 80 guldens mede jaerlix, ende al tot laste van der Universiteyt voorn.: dat wijders nopende 't verder in 't voors. exercitie ende werck sal worden gevolcht ende onderhouden den voet ende ordre by het hier vooren ingelijffde advys van de faculteyt der Medicinen geraemt ende voorgestelt. Versouckende ende authoriserende voorts by desen den Burgemrs. der stadt Leyden omme hier van den professoren, doctoren ende chirurgyn voorn. respectivelyck notificatie te doen, ten eynde de voors. dienstige ende nodige saecke metten aldereersten in 't werck gestelt mach werden.

too for this subject) D. SCREVELIUM as one of the mentioned Professores.

. . . .

Has been heard D. Professor SCREVELIUS, who tells particularly in which way he performs his task in the mentioned collegio medico-practico with the requestt hat he may be allowed to continue in the same way. On which him, SCREVELIO, was recommended to keep to the method that would prove to be best and most useful to the students [1]).

* * *

Res. 1637. Aug. 25.

Having heard the personal records of the doctors DAMIANUS WEYSSENS and JOHANNES MOERBERGEN about the methods used by the Professors HEURNIO and SCREVELIO in leading the students of Medecine to the practise in the public hospitals of the city of Leyden and having taking notice of the repeated request of D. D. OTTO HEURNIUS and EWALDUS SCREVELIUS, Medicinae Professores, to be honoured with yearly salaries for their offices in the direction of the founded collegium medicum practicum in the mentioned public hospitals, so Curators and Burgomasters, trusting that the mentioned Professores HEURNIUS and SCREVELIUS will continue their dutifullness in the mentioned direction, have conferred upon each of them a yearly salary of 200 g. the first year of which is to be reckoned from the time that they have started with the collegium in question" [2]).

* * *

---

1) Is ondervraecht meester JOHAN CAMPHUYSEN, chirurgyn, over de manieren van doen, die de professores ende doctores Medicinae respectivelick gebruycken in collegio medico practico binnen de publycque gast- ende sieckhuysen van de stadt Leyden, ende raedsaem gevonden op dit subject eens mede te ontbieden ende hooren D. SCREVELIUM als een van den voorn. Professores.

. . . .

Is gehoort D. Professor SCREVELIUS, dewelcke particulierlick verhaelt in wat voeghen hy sijne functie in 't voors. collegio medico-practico is waernemende, met versoeck dat hy by die maniere mach werden gelaten. Waerop hem SCREVELIO wert gerecommandeert de beste ende proufytelickste maniere voor den studenteu te willen onderhouden.

2) Sijnde gehoort de mondelinghe onderrichtinge van den doctoren DAMIANUS WEYSSENS ende JOHANNES MOERBERGEN nopende de manieren van doen by den

The attentive reader will have observed that the question which of the two Universities was the first to introduce clinical lectures has not been disposed of. And this is indeed the case. O. HEURNIUS declares, indeed, *that the Professor Medicinae at Utrecht has taken the aforesaid work in hand,* but when he adds immediately *that he has publice denounced it in oratione sua inaugurale,* it may reasonably be doubted whether this taking in hand must be interpreted in a literal sense. A reversed order in the statement of the facts, first the announcement of the intention and subsequently its execution would have been more logical and hence more distinct. But as it stands, taking in hand may be taken in the sense of planning or preparing. Dr. KROON has vainly tried on behalf of his dissertation to discover proofs that VAN DER STRAATEN has soon been enabled to carry his plan into execution. The Acta Senatus at Utrecht could throw no light upon the matter, because they begin only after 1640. At the advice of Mr. S. MULLER, keeper of the records at Utrecht he has consulted the resolutions of the States of Utrecht to whose cares the hospitals were entrusted, but failed to discover in the documents of the year 1634—1636 anything relating to a permission to teach at the sick-bed.

But whether the plan remained in abeyance or whether STRATENUS was soon enabled to carry out his wish, it is certain that he stirred up Leiden, with the result that shortly after his oration, as early as the 13th of May 1636 O. HEURNIUS submitted a proposal to the curators at Leiden to introduce clinical lectures, and that the curators immediately founded a collegium

---

Professoren HEURNIO ende SCREVELIO gebruyckt in 't aenleyden van den studenten der Medicine totte practycque in de publycke gasthuysen ende sieckhuysen van de stadt Leyden, ende daerover geleth op het iteratyff versoeck van D. D. OTTO HEURNIUS ende EWALDUS SCREVELIUS, Medicinae Professores, om voor hare officien in het dirigeren van 't opgerechte collegium medicum practicum in de voors. publycque huysen met een jaerlicks wedden vereert te werden; soo hebben de H. C. ende B. voorn. vertrouwende dat de voorn. Professores HEURNIUS ende SCREVELIUS in hare goede devoiren nopende de voors. directie sullen continueren, den selven HEURNIO ende SCREVELIO voor hare bedieninge van 't voors. collegium practicum medicum by desen toegevoecht elck een tractement van 200 g. jaerlicks, daervan 't eerste jaer begonst heeft te lopen den tijdt aff dat zyl. het selve collegium eerst in 't werck hebben gestelt.

medico practicum. Who knows how long the original idea of old VAN HEURNE would have remained a pious wish if not STRATENUS speech had awakened at Leiden a fear of the competition of its rival, and created anxiety about the material interests of the University? Though the question which of the two Universities was the first to give clinical lectures and by whom these lectures were given must for the present remain unanswered, it may safely be declared that it was WILLEM VAN DER STRAATEN who gave the immediate impulse to the creation of an institution, which was to become the imperishable glory of our national Universities.

ZUR GESCHICHTE DER CIRCUMCISION.

VON

Dr. JOHAN ALMKVIST,

Professor der Syphilidologie am Karolinschen Institut in Stockholm.

(Fortsetzung).

Die *Araber* scheinen die Beschneidung der Knaben in verschiedenem Alter derselben, mitunter in den ersten 40 Tagen nach der Geburt und da gleichzeitig mit der Namengebung auszuführen. Am häufigsten wird jedoch diese Operation im 13. Lebensjahre vorgenommen. Nach STEINSCHNEIDER hat weder MOHAMMED im Koran noch nach den Sunna Vorschriften über die Beschneidung gemacht. Sie fand sich unter seinem Volke bereits als Sitte vor und Mohammed war wahrscheinlich selbst beschnitten; er empfahl sie seinen Anhängern als eine durch das Alter geheiligte Sitte, an die das Volk gewöhnt war, und behielt sie auch selbst bei. Erst später in Zusammenhang mit der grossen Verbreitung des Islams hat sich die Auffassung hierüber geändert. Die tapferen Krieger, welche mit dem Schwerte das Volk zu bekehren suchten, führten überall, wo sie hinkamen, die Beschneidung ein und verbreiteten sie so von Arabien über Nordafrika bis ins Innere von Asien und zum ostindischen Archipel. Hiedurch wurde die Beschneidung eine traditionelle Pflicht (sunna) für jeden Bekenner des Islams.

Die Mohammedaner beschneiden nicht nur Knaben, was die Araber chatan nennen, sondern auch die Mädchen, wofür sie das Wort batar oder chafadh haben. Schon *Strabo* berichtet über die Beschneidung der Mädchen bei den Arabern.

Ueber die von den Arabern jetzt ausgeführte Art der Beschneidung berichtet *Risa* folgendes: Der Knabe steht aufrecht. Es wird eine Sonde aus Elfenbein und von verschiedener Form

(*mîl*) in den Vorhautsack eingeführt, um etwa vorhandene Verwachsungen zu lösen und die Länge der Vorhaut zu messen. Dann wird die türkisch *kyssadsch* genannte Flügelscherenzange mit zwei übereinanderliegenden Flügelpaaren, angelegt und mit dem Rasiermesser die Vorhaut glatt weggeschnitten. Hierauf wird das innere Vorhautblatt umgestülpt und ein Verband mit Pulver oder Salbe angelegt. Das kyssadsch wurde jetzt in verschiedener Weise modifiziert, und man kann auch ohne dieses Instrument nur durch Vorziehen der Vorhaut operieren. Die Operation wird entweder durch einen Barbier oder einen Schriftgelehrten, jedoch immer von sehr geübten Leuten, ausgefürt.

Die Mädchen werden von einer Beschneiderin, mubaẓẓira circumcidiert. *Hovorka* gibt an (S. II, S. 581), dass „Sohn einer unbeschnittenen Frau" (ibn al-halfa) bei den Arabern ein Schimpfwort ist.

Uebrigens sind die Verhältnisse bei den einzelnen Araberstämmen sehr verschieden. Ein Stamm, dessen Mitglieder von den anderen Arabern als „Ungläubige" betrachtet werden, beschneidet (nach *Niebuhr*) nicht nur die Vorhaut, sondern sie machen „auch einen Schnitt in der Haut oben auf dem Penis der Länge nach und sogar ein Teil der Haut am Unterleib wird gänzlich abgelöst", während der Junge eine Lanze in der Hand hält, dessen Spitze er unverwandt während der Operation betrachten muss.

Aus der *Türkei* liegen Beschreibungen von *Belon* aus der Mitte des 16. Jahrhunderts vor, Die Beschneidung wurde bei 8—10—12 jährigen Knaben im Hause der Eltern unter besonderen Festlichkeiten vorgenommen; sie wurde mit Hilfe von Pinzetten ausgeführt.

Unsere jetzigen Kenntnisse über die Beschneidung in diesem Lande verdanken wir *Oppenheim* und *Rigler*. Die Beschneidung wird in vermögenden Familien mit erheblichem Prunke (wobei gleichzeitig 6—12 ärmere Knaben auch beschnitten werden können) am Vorabend des türkischen Feiertages (d.i. Donnerstag Abends) um die Gebetstunde vollzogen. Die Beschneider, die kein anderes Geschäft ausüben als die Circumcision, führen die Operation mit Hilfe von stählernen, besonders konstruierten Pinzetten (kyssadsch), Rasiermesser und einem geknöpften Stäbchen in einer von der

oben beschriebenen, nicht bedeutend abweichenden arabischen Art aus.

Ueber die Beschneidung bei Mädchen konnte ich nichts erwähnt finden.

Ein schreckliches Bild bietet das *Skopzentum* in *Russland*, dessen Anhänger in religiös-fanatischer Verblendung ihre Genitalien auf mancherlei Weise verstümmeln (Siehe *Gurlt* I S. 162). Die Männer führen die Beschneidung zusammen mit der Entfernung des Hodens und eines Teiles des Hodensackes oder ausserdem noch mit Wegschneiden des ganzen Penis zu verschiedenen Zeiten aus, oder sie entfernen gleichzeitig die gesamten Genitalien.

Bei der Verschneidung der Weiber lassen sich folgende Verletzungsweisen erkennen: 1.) Ausschneiden, Ausätzen oder Abbrennen der Brustwarzen ein- oder beiderseits, 2.) Abtragung eines Teiles der Mammae oder totale Amputation einer oder beider Brüste, 3.) Einschnitte an beiden Brüsten, symmetrisch verteilt, 4.) Ausschneiden der Nymphe allein oder zugleich mit der Klitoris, 5.) Ausschneiden des oberen Teiles der grossen Schamlippen mit den Nymphen und der Klitoris und darauf folgende Verengerung der Schamspalte durch unregelmässige Vernarbung. Alle diese Verletzungen sind jedoch kein sicheres Hindernis für die Begattung, Empfängnis und Schwangerschaft.

Die Verhältnisse in *Persien* sind uns durch die Schilderungen von *Chardin* (1683), *Gmelin* (1772) und *Polak* (1865) bekannt. Der ersterwähnte Autor hat Knabenbeschneidungen in allen Teilen dieses Landes, in verschiedenem Alter ausgeführt gefunden, Mädchenbeschneidung nach zurückgelegter Jugendzeit aber nur in den Landstrichen am Persischen Meerbusen. Nach *Gmelin* wird die Beschneidung bei allen männlichen Personen ausnahmslos teils 7—10 Tage, teils erst 10 Jahre nach der Geburt unter grossen Zeremonien von einem Feldscher und nicht von einem Priester ausgeführt; es wurde jedoch eigentlich nur die Spitze der Vorhaut abgeschnitten. *Polak* war von 1851 an neun Jahre im Lande und dabei Lehrer an der medizinischen Schule in Teheran, später Leibarzt des Schah. Nach ihm erfolgt die Beschneidung (sunnet) bei den Knaben zwischen dem 3. und 4. Lebensjahr, muss aber bis zum 13. Lebensjahr jedenfalls ausge-

führt sein. Die Operation wird durch Einzwängen des Präputium in ein gespaltenes Rohr und Abtragen desselben mit einem Rasiermesser vom Barbier (dellak) vollzogen.

Eine Beschneidung der Mädchen findet scheinbar nicht statt.

In *Algier* ist die Beschneidung trotz ihres Fehlens in den Vorschriften des Korans beim Manne (und wird als *Chelana* bezeichnet) obligatorisch, beim Weibe (woe sie *Chifadh* heisst) fakultativ. Wir kennen sie durch die Mitteilung von *Bertherand*. Die Methode der Knabenbeschneidung zeigt hier einige Abweichungen. Der Beschneider (thahhar) benützt statt der bei den Juden gebräuchlichen Scheiben eine Scheibe von Holz mit einem Loch, durch welches das Präputium durchgezogen wird. Nach Wegschneiden der Vorhaut wird der Penis in ein vorher geöffnetes frisches Ei gesteckt. Nach 2—3 Minuten wird die Wunde vom Beschneider mit einem feinen Pulver aus den Blättern der Thuja articulata behufs Blutstillung bedeckt und der Penis mit einem Verband versehen.

Marokko wurde von *Addison* im 17. Jahrhundert besucht und berichtet derselbe, dass hier alle Knaben beschnitten werden, jedoch findet diese Operation nicht in einem bestimmten Alter, sondern meistens an einem im Dezember begangenen Feste durch eine beliebige, dazu geeignete Person statt. *Ploss* erwähnt hingegen, dass nach G. ROHLFS ein Schriftgelehrter (Fakih) die Beschneidung zu besorgen habe.

Bei den verschiedenen Völkern *Ostafrikas*, wo sowohl die Knaben- als auch die Mädchenbeschneidung üblich ist, herrscht eine so bedeutende Verschiedenheit in der Ausführung derselben, dass es schwierig ist, eine Uebersicht zu geben. In all den unten erwähnten Ländern werden die Knaben, in einigen ausserdem auch die Mädchen beschnitten, u. zw. mit oder ohne gleichzeitige Infibulation und in sehr verschiedenem Alter. Bei den Südwest-Arabern findet die Beschneidung sowohl bei den Knaben als auch bei den Mädchen am 7., 14., 21., u.s.w. Lebenstage, oft erst nach Monaten statt. Keine Erwähnung über Mädchenbeschneidung fand ich bei den *Kiswaheli*, die ihre Knaben im Alter von sieben Jahren beschneiden und die Blutung stillen, indem sie den Penis in heissen Sand stecken. Bei den *Bedjas*, *Zindschero* und teilweise bei den *Wapokomo*, werden in einigen

Familien beide Geschlechter beschnitten, in anderen nur die Knaben. In *Nubien, Sennâr* und *Kordufân* werden die Mädchen im Alter von 5—8 Jahren infibuliert, u. zw. mit Heilung ohne Draht. Auch die Sklavinnen werden in derselben Weise infibuliert. In Sennâr und Kordofan werden einige Knaben zu Eunuchen kastriert. In *Sudan* wird bei den Mädchenbeschneidungen Klitoris und Nymphe exstirpiert und zusammen mit der Infibulation im 6.—7. Lebensjahre des Kindes ausgeführt. Das *Somali*-Volk beschneidet die Knaben schon im Alter von 3 Jahren und Mädchen (durch die uralte Verstümmelung der Klitoris) mit 8—10 Jahren, wobei die Mädchen an 2—3 Stellen mit Pferdehaaren vernäht werden. Die *Wanika, Wakamba, Wadjagga, Massai* und *Wekikuyn* beschneiden ihre Knaben und Mädchen mit 8—10 Jahren, die letzteren durch Wegschneiden des Präputium clitoridis. Ausserdem ziehen die *Wakamba* die Augenwimpern, Bart-, Achsel- und Schamhaare aus. Bei den *Afar*, in *Schoa* und *Harar*, sowie bei den *Galla* werden nur ausnahmsweise die Mädchen mit 8 Jahren oder früher durch Abschneiden der Klitoris beschnitten und infibuliert mit 2—3 Stichen eines Rosshaarfadens.

In *Zentral-Afrika* findet sich die Beschneidung hauptsächlich in *Dar-Fur* (bezüglich der Beschreibung siehe bei *Browne*), wo die Knaben bisweilen erst im Alter von 18 Jahren und noch später beschnitten werden; den Mädchen, jedoch nicht allen, wird mit 8—9 Jahren die Klitoris exzidiert (arab. *chafadh*). Ferner werden oft junge Sklavinnen im Alter von 11—12 oder bis zu 16 Jahren infibuliert, nach welcher Operation sie unter dem Namen *Muchajjett* in Shendy und Siut verkauft werden.

In *West-Afrika* ist die Beschneidung weniger verbreitet (Siehe Gurlt S. 213). In *Senegambien* werden die Knaben im Alter von 15—16 Jahren circumcidiert, in *Sierra Leona* ziemlich allgemein die Knaben vom ersten Lebensmonat bis 13—14 Jahren. Die Operation geschieht sehr einfach durch starkes Vorziehen des Präputiums uud Abschneiden mit einem gewöhnlichen Gartenmesser. Eine Mädchenbeschneidung findet nach der Pubertät, jedoch nicht allgemein, statt. In *Dahomey* erfolgt die Beschneidung noch später und wird bis zum 16., ja sogar bis zum 20. Jahre aufgeschoben; das Blut wird mit heissem Sande gestillt.

In *Liberia* erfolgt die Circumcision dagegen sehr früh, oft schon im ersten Lebensjahre. Die Mädchen werden hier durch Entfernung der Spitze der Klitoris beschnitten, welche darauf in eine Läppchen gebunden, getrocknet und dem Mädchen als Zeichen der Jungfräulichkeit um den Hals gehängt wird. In *Alt-Calabar* wird den jungen Mädchen sehr viel zu essen gegeben, u. zw. das erste Mal in Alter von 7—8 Jahren, darauf können sie bis zur Pubertät normal leben. Dann wird ihnen die Klitoris mit einem gewöhnlichen Rasiermesser amputiert, worauf die Mastkur bis zur Hochzeit fortgesetzt wird. An der *Loango*-Küste findet sich eine allgemeine Beschneidung nur bei den Knaben in verschiedenem Alter. Bei den Bewohnern des *Golfes von Guinea* sind verschiedene Arten der Mädchenbeschneidung: 1.) Abschneiden der Klitoris, 2.) Abschneiden der Nymphen, 3.) Abschneiden deɹ Nymphen und der Klitoris, 4.) Abschneiden eines Teiles der grossen Schamlippen nebst dem einen oder anderen der eben genannten Geschlechtsteile. Bei Entfernung der Klitoris wird diese mit zwei Bambus- oder Palmenstücken zangenartig gefasst, vorgezogen und mit einem Rasiermasser abgeschnitten. Die in früher Jugend ausgeführte Knabenbeschneidung wird unmittelbar von einer Einsalbung des ganzen Körpers mit einem Palmölgemisch gefolgt.

In *Süd-Afrika* dürfte die Beschneidung weder bei den *Hottentotten* noch bei den *Buschmännern* trotz ihres sehr langen Präputium vorkommen. Bei den *Kaffern* dagegen findet, nach *Fritsch*, die Beschneidung (Abakweta) zur Zeit der Pubertät gleichzeitig bei einer Anzahl von Knaben in der Wildnis statt, was eine medizinische Notwendigkeit infolge der meistens übermässig langen und verengten Vorhaut sein dürfte. Bei einigen Kafferstämmen, wie bei den *Xosa*- und *Betschuana*, geschieht die Beschneidung gemeinsam mit besonderen Festlichkeiten, während bei anderen, wie den *Ama-zulu* letztere fehlen. Auch die *Basutos* und *Betschuanen* verbinden mit der Beschneidung ihrer Knaben und Mädchen im Alter von 13—14 Jahren grosse Feierlichkeiten (nach E. CASALIS), während welcher Peinigungen und Disziplinarprüfungen stattfinden. Die Knaben werden unter lauten Zurufen, den Häuptling gut zu bewachen und das Vieh zu hüten, gepeitscht. Die *Barolong*, ein Betschuanenstamm im

Oranje-Freistaat haben früher mit einem Feuerstein beschnitten, jetzt machen sie es mit einem Assegai. Eigentümlicher Weise wird dann die Vorhaut begraben. Bei den *Sotho*-Negern wird, nach K. ENDEMANN, die Beschneidung (Naka) an einer grossen Menge von Jünglingen und Mädchen gleichzeitig in Intervallen von einem oder mehreren Jahren vorgenommen. Die Jünglinge werden mit Ruten gezüchtigt, wenn sie bei der Beschneidung Angst oder Schmerz äussern.

Auf *Madagascar* erfolgt die Beschneidung der Knaben bald nach der Geburt mit ganz besonderen Zeremonien. Die amputierte Vorhaut stopft man in ein bloss mit Pulver geladenes Gewehr und schiesst damit in die Luft oder man steckt sie auf die Spitze einer Lanze und wirft sie über das Dach des väterlichen Hauses (siehe *Gurlt* S. 220).

Auf dem *indischen Archipel* kommt, nach *Wilken*, die Beschneidung sowohl bei den mohammedanischen als nichtmohammedanischen Völkern vor und man findet sowohl eine richtige Circumcision als auch nur eine dorsale Spaltung der Vorhaut. Die Mädchenbeschneidung scheint hier ungewöhnlicher als in Afrika zu sein. In *Mittel-Sumatra* nimmt der Knabe zuerst ein Flussbad, bis der Körper sehr kalt ist, dann klemmt ein Priester-Arzt die Vorhaut in ein gespaltenes Bambusstück ein und schneidet sie in einem Zuge ab. Die Einwohner *Nias*, einer kleinen Insel an der Westküste von Sumatra circumcidieren ihre Knaben erst mit 15 Jahren, indem sie die Vorhaut spalten. Auf *Java* ist sowohl bei den Mohammedanern als bei den Buddhisten die Beschneidung der Knaben und auch der Mädchen gebräuchlich; die der ersteren findet kurz vor der Pubertät statt und besteht in einigen Teilen des Landes nur in einer Inzision, in anderen in einer Circumcision, die auf eine besondere Art ausgeführt wird, u. zw. ebenso wie in *Süd-Celebes*. In *Nord-Celebes* werden die Knaben der vornehmen und reichen Leute mit Circumcision, die der kleinen Leute nur mit Incision beschnitten. In Celebes beschneidet man ausser 12—20 Jahre alte Knaben auch an einigen Orten Mädchen im Alter von 9—15 Jahren.

Auf den Inseln des *Aaru-Archipels* (südlich von Neu-Guinea), dessen Bewohner weder zu den Papua noch zu den indonesischen Rassen gehören, vielmehr mit den im nördlichen Teil von

Queensland wohnenden Australiern übereinstimmen, lassen sich, nach *Riedel*, die Knaben zwischen dem 9. und 12. Jahre das Präputium zwischen zwei scharfen Bambusstücken einklemmen, bis es abfällt. Unter Leitung eines kundigen alten Mannes wird diese Prozedur in einem Walde ausgeführt und setzt sich am 4. oder 5. Tage der Knabe zwecks sicherer Abstossung in ein strömendes Wasser.

Auch bei den *Dajaks* auf *Borneo* geschieht die Abtragung eines Teils der Vorhaut ähnlich wie auf den Aaru-Inseln durch Abklemmung.

Auf den *Philippinen* sollen die *Tagalen* in den entfernten Provinzen noch heute die Beschneidung heimlich ausführen. Auch kommt sie bei den *Bisajas* unter dem Namen *tali* vor.

Bei den *Papuas* in *Neu-Guinea* wird die Beschneidung an 12—13 Jahre alten Knaben ausserhalb des Dorfes in einem Walde mit einem scharfen Kieselbruchstücke ausgeführt. Bei den *Tabu* soll nur eine Dorsalincision gemacht werden.

In *Australien* gilt nach den Mitteilugen von PLOSS, namentlich in Süden, teilweise aber auch im Osten unter den Eingeborenen die Beschneidung in Form von Aufschlitzung des Präputium als eine Weihe zur Männlichkeit. Die Circumcision wird zu Beginn der Pubertät in der Weise ausgeführt, dass eine Prüfung der Standhaftigkeit des Jünglings stattfindet oder es werden andere Prüfungen auferlegt, wie die Entfernung eines Schneidezahnes, das durch einen Priester mit einem grossen Stein, einem Holz- oder Knochenstück, die schräg zugeschnitten sind, gemacht wird. PARISET hat diese Sitte näher beschrieben. Zugleich mit der Beschneidung wird dem Knaben auch der Name gegeben. Auch in *Z*entralaustralien soll die Beschneidung der Knaben eine Zeremonie sein, durch die sie in die Reihe der Männer aufgenommen werden; sie wird an einem einsamen Orte unter Ausschluss der Frauen vollzogen, und erst nach Heilung seiner Wunden darf der Beschnittene ins Lager als heiratsfähiger Mann zurückkehren (Missionär KEMPE). An einigen Orten, z. B. am *Peake River* (Süd-Australien), wird nach Mitteilung von RICHARD SCHOMBURGK zwölf Monate nach der Beschneidung die früher erwähnte Mika-Operation ausgeführt.

In *Polynesien* ist die Beschneidung nur der Knaben, u. zw.

nur auf gewissen Inseln bekannt. Sie wird an den meisten Stellen in sehr primitiver Weise ausgeführt. Auf der *Tauna*-Insel des Neu-Hebriden-Archipels wird an den Knaben von 7—8 Jahren die Vorhaut aufgeschlitzt. Auf den *Tonga*-Inseln wird die Beschneidung nach MARINER so gemacht, dass ein schmales Stück Holz in das Präputium eingeführt wird, auf diesem wird mit einem Bambussplitter oder Muschelschale ein $^1/_2$ Zoll langer Längsschnitt gemacht, der durch Einreissen mit den Fingern vergrössert wird. In *Samoa* wird nach PRITCHARD die Beschneidung bei 8—10 jährigen Knaben teils von einem dazu bestimmten Manne, teils von den Burschen selbst gemacht, die in einer Anzahl von 10—15 in den Wald gehen und sich dort gegenseitig beschneiden derart, dass ein Stück Holz unter die Vorhaut gebracht und diese mit einem Bambussplitter (jetzt mit einem Rasiermesser, seitdem diese eingeführt sind) gespalten wird. Die Operation geht ohne Zeremonie und ohne religiöse Handlung vor sich. Auf *Tahiti*, den *Sandwich*- und *Markesas*-Inseln wird dagegen das Aufschlitzen der Vorhaut der Knaben durch einen Priester besorgt. Auf den *Fidschi*-Inseln werden die Knaben im Alter von 7—12 Jahren, 10—20 zusammen, mit einem Stück gespaltenen Bambus beschnitten.

In *Amerika* fand PETITOT die Beschneidung bei einigen Indianer-Stämmen Nordamerikas, die Athapaska-Indianern angehören. Bei ihnen werden die Knaben in den ersten Lebenstagen mittelst eines Kieselstückes beschnitten. PLOSS (S. 341) teilt ferner einen bei den alten Indianern *Nicaraguas*, aber auch im übrigen Amerika verbreiteten Brauch mit, der darin bestand, dass man den Penis des Knaben blutig ritzte und das Blut auf einer Maisähre auffing, die dann mit grosser Feierlichkeit verzehrt wurde. In *Nicaragua* soll noch jetzt die Beschneidung des Neugeborenen auf einer reifen Maisähre vorgenommen werden, welche dann aufgehoben wird, um, wenn das Kind in die Pubertät eingetreten ist, gepflanzt zu werden.

Ebenso möchte ich noch nach PLOSS mitteilen, dass CORTEZ, als er nach *Mexiko* kam, daselbst die Knabenbeschneidung vorfand, die man, wie GARCIA DE PALACIO (1576) berichtet, im Tempel an den kleinen Kindern vornahm und bei der die religiösen Zeremonien gleichsam auf ein Blutopfer hindeuteten, denn man

ritzte dort am Altar unter Gebeten mit einem Feuerstein den Penis, aber auch gleichzeitig das Ohr. Nach LAS CASAS und MENDIETA übten die *Azteken* und *Totonaken* ganz allgemein die Beschneidung, u. zw. am 28. oder 29. Tage nach der Geburt. Die abgeschnittene Vorhaut wurde von dem hohen Priester nachher verbrannt. Nach BANCROFT sollen sich aber nur die höheren Stämme haben beschneiden lassen. Das *Maya*-Volk auf der Halbinsel *Yukatan* und auf der Insel *Casumel* soll auch die Sitte gehabt haben, die Vorhaut aufzuschlitzen.

Auch bei den wilden *Cariben* am Orinocco fanden die Spanier eine Art Beschneidung bei einigen Stämmen, die am 8. Lebenstag, bei anderen im Alter von 10—12 Jahren ausgeführt wird. PLOSS berichtet endlich, dass am oberen *Amazonenstrom*, sowie unter den *Tecunas* am oberen *Solimoês* die Beschneidung (u. zw. beider Geschlechter) üblich ist, wobei dem Kinde der Name gegeben wird. Er bedauert es, dass über alle amerikanischen Völker in dieser Beziehung so überaus dürftige Nachrichten zu uns gekommen sind.

Wir müssen uns jetzt der sehr schwierigen Frage zuwenden, mit der sich die meisten mit diesem Gegenstande beschäftigenden Verfasser auseinandergesetzt, nämlich über den Zweck und die Ursache der Beschneidung.

Dr. RICH. ANDREE weist bezüglich des Zweckes der Knabenbeschneidung darauf hin, dass die Völker meist selbst zugeben: „sie wissen den Zweck nicht mehr; sie bleiben bei der Tradition, weil es ihre Väter so gemacht haben." Wir können feststellen, dass fast überall die Beschneidung zur Zeremonie oder Sitte geworden ist und infolgedessen wie bei so vielen anderen Gebräuchen die Form geblieben, aber der Sinn verloren gegangen ist. Man könnte z. B. fragen, warum Josua bei der Wiederaufnahme der Beschneidung ein Messer aus Stein benutzte. Er hat es natürlich deshalb so gemacht, weil es der Ritus einer alten religiösen Zeremonie war. Die Ursache hiefür ist aber, dass die Steinmesser aus der prähistorischen Steinzeit stammten, in der man noch keine anderen Instrumente kannte.

Ueber die Ursache der Beschneidung kann uns niemand Auskunft geben — wir müssen sie erforschen. Dabei haben nun die

einzelnen Autoren verschiedene Gründe als Ursache der Beschneidung aufgestellt und man diskutiert nunmehr darüber, welcher von diesen Gründen der richtigere sei. Mir scheint es aber unwahrscheinlich, dass die Beschneidung nur einen Zweck gehabt haben soll. *Vermutlich ist ja die Beschneidung an verschiedenen* (wie viele können wir jedoch nicht wissen) *Stellen der Erde unabhängig aufgetreten und wurde von Anfang an in verschiedener Form ausgeführt.* Es ist nun eine altbekannte Tatsache, dass sowohl jetzt wie auch schon in früheren Zeiten, z. B. in der Medizin wie auch in der Technik von verschiedenen Forschern oder Erfindern an verschiedenen Stellen dieselbe Entdeckung gemacht wird; ob sie zum Ziele gelangt sind, auf dem gleichen Weg und, von demselben Gedanken ausgehend, ist jedoch nicht sicher. Es ist sehr gut möglich, dass man zu einem bestimmten Resultate auf verschiedene Weise und auf verschiedenen Wegen gelangen kann. In Bezug auf die Beschneidung aber hat ihre Entwicklung nicht zu demselben Ergebnisse geführt, da die Circumcision auf der ganzen Erde bei den einzelnen Völkern verschieden geübt wird. Sowohl die Operationstechnik wie die Grösse des Eingriffes, ferner das Alter und Geschlecht des Kindes, wie endlich die begleitenden Zeremonien und Umstände, unter denen die Beschneidung ausgeführt wird, zeigen die mannigfachsten und grössten Unterschiede, wie meine, leider nur unvollständige Uebersicht andeutet. Wie kann man da vermuten, dass alle diese verschiedenen Arten der Beschneidung nur einen und denselben Zweck haben müssen? Zugegeben muss werden, dass in dieser grossen Vielgestaltigkeit der Beschneidung eine gemeinsamer Grundgedanke liegt, nämlich die Vorstellung, *die Vorhaut sei etwas Unnützliches, etwas Schlechtes, das in irgendeiner Weise korrigiert werden soll.* Die Vorhaut kann jedoch in verschiedener Hinsicht unnütz sein und wird deshalb bei den einzelnen Völkern verschiedene Gedanken erregt haben. Infolgedessen finde ich es sehr wahrscheinlich, dass die Ursache der Beschneidung an den einzelnen Orten der Erde eine differente sein könne.

Ferner ist zu bemerken, dass, wenn sich bei einem Volke die Beschneidung zu einem gewissen Zwecke ausgebildet hat und im Laufe der Zeit eine Zeremonie oder Sitte geworden ist, sich *während der historischen Entwicklung jedoch andere Ziele für*

diese Zeremonie ausbilden können, so dass nunmehr die Sitte in einem ganz anderen Lichte steht wie ursprünglich. Neue Vorstellungen können hinzugekommen sein. Die menschlichen Vorstellungen, Auffassungen und Ideen sind es jedoch, die im Laufe der Zeit die einschneidendsten Veränderungen erfahren. *Deshalb ist es ungeheuer schwer, den ursprünglichen Zweck der Beschneidung in der prähistorischen Steinzeit zu erforschen.*

Ich möchte nun die verschiedenen Ansichten über den Zweck der Beschneidung erörtern und will mit den Momenten beginnen, die die heute lebenden Aerzte manchmal dazu veranlassen, eine Circumcision auszuführen. In diesem Falle *hat sie eine rein hygienische Bedeutung*, die ihr ganz bestimmt zukommt. *Die Gefahren einer syphilitischen, schankrösen, brandigen und septischen Infektion sind bei einem Beschnittenen viel geringere als bei einem Manne mit langer Vorhaut*, ebenso soll auch die Prädisposition zu einigen anderen Erkrankungen eine geringere sein. Es wird daher jetzt hie und da jungen Männern geraten, sich von einem Chirurgen beschneiden zu lassen und sollte die ärztlich indizierte Circumcision meiner Meinung nach eine grössere Ausbreitung finden, als es bis jetzt der Fall ist.

Die grosse hygienische Bedeutung der Beschneidung wird nun von einigen Verfassern als die wahrscheinliche Ursache der ursprünglichen Erfindung derselben angegeben. PROKSCH, der die Geschlechtskrankheiten sogar als einen Impuls zu dem Venus- und Phallus-Kult betrachtet, drückt sich in dieser Richtung ziemlich bestimmt aus und stellt zum Schluss folgende Frage auf (Siehe S. 122): „Wenn die wilden Stämme in Süd- und Westaustralien ausfindig gemacht haben, dass durch das Aufschlitzen der Harnröhre die Fruchtbareit vermindert wird und sie diese Verstümmelung an sich ausführen, warum sollten sie und andere Naturvölker nicht auch auf den hygienischen Wert der Circumcision verfallen sein?"

Gegen diese Anschauung sind namentlich PLOSS und PUSCHMANN aufgetreten, die besonders soziale und religiöse Zwecke hervorheben.

Nach meiner Meinung ist *die Beschneidung in Zusammenhang mit anderen Operationen an den Geschlechtsteilen zu betrachten* und habe ich dieselben daher in der Einleitung kurz beschrieben. In einigen Ländern wird ja auch die Circumcision gemeinsam

mit der Infibulation, in anderen wieder mit der Mika-Operation ausgeführt. Die anderen Operationen haben alle den Zweck, das Geschlechtsleben (Wollustgefühl, Anziehung zum anderen Geschlecht, Regulierung des Geschlechtsverkehrs) zu verändern oder dessen Folgen, die Fruchtbarkeit, zu beeinflussen. *Es wäre eigentümlich, wenn nur eine dieser Operationen einen anderen Zweck hätte.* Der Beschneidung der Mädchen kann aber keine hygienische Bedeutung zukommen, da das Wegschneiden der Klitoris und Nymphe doch keine Krankheiten verhindern kann, weil diese Teile keine Krankheitsursache bilden. Die Beschneidung bei den Mädchen kann daher keinen anderen Zweck haben, als teils den Geschlechtsverkehr leichter zu machen, u. zwar dadurch dass der Introitus vaginae besser zugänglich wird, und teils durch die Operationen an der Klitoris auf die Geschlechtsempfindung einzuwirken. Es wäre wohl merkwürdig, wenn die Völker, die sowohl Knaben wie Mädchen beschneiden, es bei den ersteren aus hygienischen Gründen, bei den letzteren aus sexuellen Momenten tun würden. HOVORKA und KRONFELD geben ferner an (II, S. 488), dass, wenn bei einigen Judenstämmen ein Kind stirbt, ohne beschnitten worden zu sein so muss seine Leiche mit einem Stückchen Glas beschnitten werden", was doch unmöglich aus hygienischen Motiven geschehen kann.

Sehr lehrreich sind ferner die Versuche der Juden, die vollzogene Beschneidung durch methodisches Vorziehen des Vorhautrestes unkenntlich zu machen, die zu einer Zeit begannen, da auch in Jerusalem nach griechischem Muster Gymnasien eingerichtet wurden. Wie PREUSS (S. 287) erzählt, haben die Gesetzestreuen gegen dieses Vorgehen lebhaften Einspruch erhoben: Wer den Bund Abrahams zerstört, hat keinen Anteil an der künftigen Welt (der ewigen Seligkeit). Eine hygienische Gefahr haben aber die Gesetzestreuen gar nicht gefürchtet und stellt auch die ganze Erzählung in der Bibel die Beschneidung als eine religiöse Zeremonie dar. Das Unbeschnittensein war für die Juden auch nichts Unhygienisches sondern nur das Bild einer mangelnden psychischen Vollkommenheit; so spricht man auch in psychischer Hinsicht von unbeschnittenen Lippen, Ohren und Herzen. Als Moses sich fürchtete, vor Pharao nicht gut sprechen zu können, sagte er zu Gott (2. Mos. 6:30), dass er unbeschnittene Lippen

habe und daher von Pharao nicht gehört werden könne. Auch fordert Moses die Hebräer auf (5. Mos. 10:16), „die Vorhaut des Herzens zu beschneiden."

Die Ansichts PROKSCH's, (siehe S. 122) dass, wenn die Naturvölker eine Operation zur Verminderung der Fruchtbarkeit erfinden konnten, auch eine zu hygienischen Zwecken zu ersinnen vermochten, ist nach meiner Meinung nicht richtig, denn die Naturvölker beschäftigten sich kaum mit hygienischen Fragen, wenigstens haben sie viel grösseres Interesse für das Geschlechtsleben und die Fruchtbarkeit, wie ich oben gezeigt habe, sowie auch für die Religion, die beide sehr oft innig verbunden sind, gehabt.

Da alle anderen Operationen an den Geschlechtsteilen Beziehungen zum Geschlechtsleben haben, so liegt es auch sehr nahe anzunehmen, *dass die Völker der Urzeit eine lange Vorhaut als etwas Unbequemes, als ein Hindernis bei dem Geschlechtsverkehr empfanden*, u. zw. besonders dann, wenn es zur Phimose angeschwollen war. Daher ist daran zu denken, *dass die lange Vorhaut auch die Zeugung verhinderte, eine Vorstellung, die man auch bei verschiedenen Naturvölkern antrifft.* So spricht THEVENOT über solche Ansichten bei den Arabern (siehe PLOSS, S. 326): „Car les Mohammetans croyent, qu'un homme ayant le prépuce coupé est plus propre à la génération, et véritablement les Arabes ont le prépuce si long, que s'ils ne la coupaient, ils les incommoderait fort."

Ich finde es deshalb in der Tat sehr wahrscheinlich und ganz natürlich, dass eine der ursprünglichen Ursachen der Beschneidung der Wunsch, *den Geschlechtsverkehr leichter zu machen und die Fruchtbarkeit zu steigern*, war. Aus diesem Grunde sehen wir auch bei den meisten Völkern, die die Beschneidung ausführen, dass dieselbe zur Zeit der Pubertät oder etwas früher vorgenommen wird. *Es ist ein vorbereitender Akt für die Sexualfunktion. Durch die Beschneidung wird bei den Mädchen der Geschlechtsverkehr erleichtert und teilweise besonders durch Verbindung mit der Infibulation reguliert, letzteres sogar nach dem Wunsche des Mannes. Die Beschneidung macht den Jüngling zum heiratsfähigen Manne und bereitet das Mädchen zur Frau vor.*

Nur die Juden, Abessinier und einige Mohammedaner beschnitten die Kinder schon bald nach der Geburt. Bei den Juden dürfte

dies seit der Einführung der Beschneidung bei ihnen geschehen sein und hatte die Beschneidung direkte Beziehungen zur Religion, da sie als ein Bund mit Gott bezeichnet wurde. Eine hypothetische Erklärung liegt hier sehr nahe. Die Juden hatten wahrscheinlich die Beschneidung von den Egyptern übernommen, bei denen sie besonders bei den Priestern obligatorisch war. Wenn nun Abraham die Beschneidung für alle jüdischen Knaben bald nach der Geburt als unerlässlich einführte, so wollte er dadurch das ganze jüdische Volk von Kindheit an zu einem Priestervolke machen, was auch in der Bibel mehrmals hervorgehoben wird, dass die Juden sein sollen. *Für die Juden dürfte also die ursprüngliche Ursache ein religiöses Motiv gewesen sein, dazu kam noch, dass die Juden ein grosses Interesse hatten, ein zahlreiches Volk zu werden. Die Circumcision hatte aber für die Juden auch ein politisches Interesse, indem sie sie zu einem nationalen Stammesabzeichen erhoben.*

Auch bei einem anderen Volke scheinen religiöse Motive eine Rolle gespielt zu haben, u. zw. *bei den Altmexikanern* bei denen die Beschneidung gleichsam ein den Göttern dargebrachtes „*Blutopfer*" darstellte, was PLOSS (S. 342) betont, „weil dieselbe am Kinde gleichzeitig mit Blutlassen aus anderen Körperteilen unter religiösen Zeremonien in Form eines Weiheaktes auftritt". Dass der Priester den abgeschnittenen Teil der Vorhaut verbrannte, stimmt auch mit der Vorstellung eines Opfers überein. Ob aber diese Opferzeremonien den ursprünglichen Zweck der Beschneidung bildeten oder erst später hinzugekommen sind, scheint mir unmöglich zu entscheiden.

Neben der oben erwähnten politischen Bedeutung als Volksmerkmal ist auch ein anderes politisches Motiv hinzugetreten, nämlich *das Zeichen der politischen Unterwerfung*. Als der jüdische König HYRKANUS im Jahre 129 v. Chr. das Land Idumæa eroberte, befahl er den dort lebenden Edomiten, entweder sich zu beschneiden oder das Land zu verlassen. König Saul versprach dem David seine Tochter, wenn er ihm die Vorhäute von hundert Philistern bringe. David brachte die doppelte Anzahl und erhielt seine Braut. Diese Erzählung erinnert an die Sitte, den im Kriege erschlagenen Feinden den Penis abzuschneiden, um ihn als Siegestrophäe zu zeigen.

Die früher erwähnten hygienischen Motive sind sicher auch

später hinzugekommen. Es könnte allerdings möglich sein, dass MOSES aus Fürsorge für die Gesundheit seiner Stammesgenossen die Beschneidung eingeführt hat. Aber erst FLAVIUS JOSEPHUS und PHILO JUDAEUS haben die sanitären Vorteile der Beschneidung besonders hervorgehoben. Die Aerzte der griechisch-römischen Periode zogen die Beschneidung nur als eine durch Krankheiten der Eichel oder der Vorhaut bedingte chirurgische Operation in Betracht, und die jüdischen Rabbiner und Gelehrten, welche sich später den naturwissenschaftlichen und medizinischen Studien widmeten, mussten den religiösen Charakter in erster Linie betonen, wenn sie auch auf den gesundheitlichen Nutzen gelegentlich hinwiesen. Die hygienische Bedeutung hat sich dann mehr und mehr entwickelt.

In dieser Auffassung, *dass mehrere Ursachen für das Auftreten der Beschneidung teils ursprünglich, teils später hinzugetreten, anzunehmen sind,* befinde ich mich — wie es mir scheint — in guter Uebereinstimmung mit PUSCHMANN, der schon 1891 seine Arbeit mit folgenden Worten schliesst: „Sie (die Beschneidung) wurde auch nicht durch einen einzigen Beweggrund, sondern durch mehrere Ursachen hervorgerufen, die nach Ort und Zeit verschieden, den herrschenden Bestrebungen der Menschen entsprachen."

Es mag daher jeder Arzt, wenn er zur Verhinderung einer oft auftretenden Balanitis oder Phimose oder aus anderen hygienischen oder auch therapeutischen Gründen mit Hilfe der modernen Chirurgie eine Circumcision ausführt, daran denken, dass er eine Operation vollzieht, die seit der Steinzeit zu den verbreitetsten chirurgischen Massnahmen zählt, die sowohl in den dunklen Wäldern der Wilden, wie in den glänzenden Palästen der Könige Egyptens und in den Tempeln verschiedener Völker ausgeübt wurde und einen mächtigen Einfluss auf die vorhandene Kultur der einzelnen Völker hatte.

Zum Schlusse der Arbeit ist es mir eine angenehme Pflicht, Herrn Professor MAX NEUBURGER meinen herzlichsten Dank dafür auszusprechen, dass er mir sein Institut für Geschichte der Medizin in Wien zur Verfügung stellte, mir die Literatur auswählte und mir bei Abfassung der Arbeit seine Unterstützung zuteil werden liess.

Oppenheim F. W., Ueber den Zustand der Heilkunde u.s.w. in der Türkei. Hamburg 1833. S. 128.

Pariset, Journ. universel des sc. méd. T. IX, p. 19.

Pelikan E., Gerichtlich-medizinische Untersuchungen über das Skopzentum in Russland. Deutsche Uebersetzung von Nicolaus Iwanoff. Mit 16 chromolith. Tafeln, 3 Karten u. s. w. Giessen 1876.

Petitot Abbe, Dictionnaire de la langue Déne-Dindjie. Paris 1876, XXXVI.

Peyron Bernhardino, Papiri Greci del Museo Britannico di Londra e della Biblioteca Vaticana in Memorie della Reale Accademia delle Scienze die Torino. Serie II, T. III, 1841, p. 85, s. 99.

Ploss H., Geschichtliches und Ethnologisches über Knochenbeschneidung.

Ploss, Das Kind in Brauch und Sitte der Völker. Anthrop. Studien. 2. Aufl. Leipzig 1884, I, S. 342 ff.

Ploss, Das Weib in der Natur- und Völkerkunde. Leipzig 1884.

Polak Jakob Eduard, Persien. Das Land und seine Bewohner. Ethnographische Schilderungen. 2. T. Leipzig. 1865, S 197.

Preuss Julius, Biblisch-talmudische Medizin. Berlin 1911.

Prichard W. T., Memoirs read before the Antropological Society of London 1863—64, Vol. I, 1865, p. 326.

Proksch J. K., Die Geschichte der venerischen Krankheiten. Bonn, Peter Haustein 1895, besonders I. S. 116—123.

Puschmann Th., Alter und Ursachen der Beschneidung, Wien. med. Presse 1191, XXXII, S. 369.

Reclus Elie, La circoncision, sa signification, ses origines et quelques rites analogues. Revue internationale des sciences T. III, 1879, p. 193—229.

Remondino, History of circumcision. Philadelphia 1891.

Riedel, Verhandlungen d. Ges. f. Erdkunde zu Berlin, Bd. 12, 1885, S. 160 ff.

Rigler L., Die Türkei und deren Bewohner. Wien 1852 I, S. 243, 355.

Riva, Studien über die rituale Beschneidung. Leipzig 1906.

Rohlfs Gerhard, Mein erster Aufenthalt in Marokko u.s.w. Bremen 1873, S. 135, 145, 158.

Rosenbaum J., Geschichte der Lustseuche. Halle 1845, S. 365.

Rosenzweig, Zur Beschneidungsfrage. Schweidnitz 1878.

Schapiro D., La péritomie, étude générale et particulière. Essai sur l'institution de la circoncision rituelle. Janus 1923, p. 161, 241, 259; 1924, p. 120.

Schirmann W. (Missionär), The native tribes of South Australia. Adelaide 1879, p. 231.

Schomburgk Richard, Zeitschr. f. Ethnologie, Bd. 11, 1879, S. 235.

Sheil, Circumcision as an ancient rite and as a surgical produce. Med. Presse. London 1920, p. 485.

STAUDINGER, Reizsteine des Penis auf Sumatra. Zeitschr. f. Ethnolog. Berlin 1893.

STEINSCHNEIDER MORITZ, Die Beschneidung der Araber und Mohammedaner mit Rücksicht auf die neueste Beschneidungsliteratur. Sendschreiben an Hern GIDEON BRECHER bei Herausgabe seines Werkes „Ueber die Beschneidung der Israeliten" (zugleich als Anhang zu diesem Werke). Wien 1845, S. 20 ff.

STRABO, Geographia. Lib. XVII, Cap. 2, § 5.

SUSRUTAS, Ayurvédas id est Medicinae systema a Venerabili d'Hanvantare demonstratum, ex Sánskrito in Latinum a FRANZISCUS HESSLER. Erlangen 1844.

TAPLIN G., The native tribes of South Australia. Adelaide 1879. p. XIV. note.

THOMSON, Circumcision, a barbarous and unnecessary mutilation. Brit. med. Journ. London 1920, p. 436.

TRUSEN, Die Sitten, Gebräuche und Krankheiten der alten Hebräer. Breslau 1853, S. 115.

WELCKER H., Arch. f. Anthropol. Braunschweig 1878, S. 123—127.

WERNER, Reise durch Sennoar nach Mandera. Berlin 1852.

WESSENBURG, Reizringe des Penis. Zeitschr. f. Ethnolog. Berlin 1893.

WILKEN G. A., De Besnijdenis bij de Volken van den indischen Archipel. In Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indie. 4. Volgreeks. 10. Deel, 1885, p. 165—206, S. Gravenhage 1885.

WUNDERBAR, Biblische talmudische Medizin. Riga und Leipzig 1850.

BIBLIOGRAPHIE.

ANGLETERRE.

The Iconography of Andreas Vesalius, with notes, critical, literary and bibliographical. By M. H. SPIELMANN, London, 1925. John Bale, Sons & Danielssen. Wellcome historical medical Museum. Research studies in medical history. N⁰. 3.

This book contains 243 pages and more than a hundred illustrations, all representing VESALIUS. It is printed on beautiful paper and executed with the utmost care. It deserves an extensive notice because the author has written an iconography of VESALIUS, incorporating the whole of his hitherto known portraits, minutely and accurately classified.

Many Musea and private collections contain portraits, representing the great anatomist and SPIELMANN took upon himself the task of examining the authenticity and the history of these pictures. This he also did with the engravings, the medals and the sculptures.

In the year 1912 arrangements were made in Belgium for celebrating the four hundredth anniversary of the birth of VESALIUS in Brussels. A committee was formed and Mr. SPIELMANN was asked to write an iconography as a Liber Memorialis. The great war prevented the execution of this idea. But SPIELMANN still carried on his work to its conclusion. The chief difficulty was to find the funds to publish it. Thanks to the generosity of Mr. HENRY S. WELLCOME and the collaboration of Dr. C. J. S. THOMPSON, the curator of the Wellcome Historical Museum in London, it lies now before me on the table as Number 3 of the publications of the: „Research studies in medical history of the Wellcome Museum", ranking equally with the first and second of these publications. PAUL HEGER of Brussels, who gave a paper on the work of SPIELMANN at the

first congress of history of medicine, held at Antwerp in 1920, ARTHUR KEITH, President of the Royal College of Surgeons of London, HARVEY CUSHING, member of the Harvard and John Hopkins Universities and TRICOT-ROYER, President of the International Society of History of Medicine, have each written an introduction to this work.

The sole portrait of undoubted authenticity is the woodcut which is to be found in the Fabrica of 1543, the Epitome of the same year and in the Epistola .... radicis Chynae (1546). Many portraits bear a resemblance to VESALIUS, but of none of them can be proved that they were painted from the man himself. No less than 29 oilpaintings have been collected by the author. They are all extremely clearly reproduced on art paper, with the exception of the oilpaiting in the possession of Dr. HARVEY CUSHING (N⁰. 27). This picture is one painted by a pseudo-oldmaster, occasionally to be met with in the London salerooms. With each of the portraits SPIELMANN gives concise and acurate particulars, at the same time criticizing the likeness and the origin. He concludes his first chapter by stating that only nine of them bear any real resemblance to the man. He considers the others to be only „honest, memorial pictures painted in honour of the Anatomist" (p. 103). From these nine SPIELMANN places first the portrait in the library of Louvain, destroyed during the war. Fortunately six month previously an excellent photograph had been taken. Then follows the portrait in the aula of the university of Bale (artist unknown) which is possibly taken from the woodcut in the iconographic work of SAMBUCUS and thirdly the portrait in the university of Padua (not that in the Museum civico of Padua). This portrait gives a clear idea of the outlines of the nose and of the hairline of VESALIUS. It differs however in the form of the ears, the eyebrows and the moustache. It gives one the impression that it was painted at a later date because VESALIUS is here wearing a doublet with a lace jabot.

The portrait in the Royal Academy of Belgium in Brussels, painted by EUGENE DEVAUX in the year 1845, represents a man, partially with the features of VESALIUS (the hair is not curly, the ear is too large and the nose and therefore the face, appear too long). A skull lies on the table beside him. In one of the rooms of the Faculty of Medicine of Paris hangs a series of 14 portraits, one of which bears an ornamented scroll inscribed with the word „VESAL". This portrait gives quite a different impression of the man, representing him with sleepy eyes and a slight tilt of the head sideways, just the contrary that one gets from the woodcut by VAN CALCAR, where he appears to be a man of alert resolute character.

The state Museum of Vienna contains a portrait by TINTORETTO, which according to SPIELMANN bears the greatest resemblance to the woodcut in the Fabrica. There is a certain similarity to the authentic

portrait, to be found in the various parts. I believe SPIELMANN's explanation of the monogram in the lower left hand corner of the picture, as representing the staff of Aesculapius and the star, typifying „the concession allowed by ZEUS in placing AESCULAPIUS among the stars, in reparation for having slain with his thunderbolt the learned healer" is somewhat far fetched. The Wellcome Museum possesses a very nice copy in oils of the woodcut. The entire composition is faithfully copied, including the arm of the corpse and all the other details. SPIELMANN places last on the list the Boston-portrait, in which VESALIUS holds an anatomical print in his left hand.

Among the portraits, the author has placed in the second category, those showing little or no resemblance to the woodcut, I only mention the portrait in the Medico-pharmaceutical Museum in Amsterdam, the portrait by VAN CALCAR in the Louvre Museum in Paris, in which VESALIUS is represented with two rings on his left hand, standing near a column with the arms of the family BRAUWEILER, bearing three poppy-heads, in stead of the three weasels (to be seen on the title of the Fabrica), the portrait by VAN CALCAR in the Royal College of Physicians, reproduced in the Vesalian-number of the „Tijdschrift voor Geneeskunde" 1914 and the portrait by TINTORETTO in the olden Pinacothek at Munich. All these portraits have at one time or another been taken as original effigies of the great anatomist and several engravers used them as an example for copper-engravings or lithographs. The portrait in the Pitti-Gallery at Florence, representing an old man with a heavy beard and eye-glasses in the left hand, was the example used for the Folio-engraving by T. VERCRUYS, a very rare print, which is only known in a few copies. L. PARADISI also made in the year 1842 an engraving after this portrait and in 1845 it was copied as a steel-engraving by DE MANNEZ in the Album biographique des Belges célèbres.

SPIELMANN failed to attain completeness which is hardly to be wondered at seeing that his work deals with the representations of a man, whose glory in the course of ages was continually increasing. The study of JAN VETH in the „Gids of 1923" has escaped the author. VETH thinks that the portrait by TITIAN in the Court-Museum in Vienna, representing BENEDETTE VARCHI is in reality a portrait of VESALIUS and indeed there is some resemblance. His opinion is for the greater part founded upon the birth-mark above the sitter's right eyebrow. Now SPIELMANN made an accurate study of this birth-mark and he concludes, just as I did in 1914, that one must not attach great value to it. He also thinks it took its rise from a hard piece in the wood, not sufficiently cut away by the woodcutter.

Moreover SPIELMANN did not remark the birth-mark on one of the painted portraits, so that we may conclude that none of the painters hit

upon the idea of seeing a birth-mark in the little point above the right eye-brow.

Now I must still say some words about the Amsterdam-portrait, recognised with so much enthusiasm by DANIELS in the year 1905, as a portrait of VESALIUS by JAN VAN CALCAR. In this portrait there is no evidence that VAN CALCAR painted it. VESALIUS is represented in this portrait as a much older man than in the woodcut. When VAN CALCAR painted this portrait, he no longer painted in the Dutch manner, for being then a pupil of TITIAN he followed entirely that artist's manner of painting. SPIELMANN willingly admits there is a certain likeness in the details, but he says: „If it is the portrait of VESALIUS, it cannot be the work of CALCAR, if the picture is the work of CALCAR, it cannot be the portrait of VESALIUS. One must choose between the two hypotheses or else reject them both and so dismiss this fine painting, alltogether from any connexion with the names of either VESALIUS or CALCAR". Now it must strike one that in no other oil-painting are so accurately reproduced the proportions between the distance of the lock of hair on the forehead as far as the root of the nose and the length of the nose, a proportion which gives a very characteristic expression to the face of VESALIUS. Therefore I should propose to add this picture to the list of portraits with more or less likeness.

In the third chapter SPIELMANN enumerates the pictures and drawings in which VESALIUS is to be seen, i. e. the picture by E. J. C. HAMMAN, the example for the well-know lithograph by MOUILLERON, and the enormous picture in the Museum at Marseilles, representing VESALIUS, demonstrating a corpse at Padua in the year 1540.

There is in the archives of the university at Glasgow a drawing, attributed to VAN CALCAR, representing the lower part of the title-page of the Fabrica. Now is this the original project for the title-page? It is, as far as I can see not very probable because no single line of the drawing shows a hesitation or correction, as always can be seen in a drawing in outline, especially in such a complicated composition. So we can conclude that the artist has copied it, and has done it with a master's hand. SPIELMANN remarked on the cover of the book, in which the boy, sitting on the left of the skeleton, is reading, the letters I and O, the initials of JOHANNES OPORINUS, the editor of the Fabrica and of the Epitome of 1543. In the same place on the title-page one can see the letters I and O, whilst the monogram, the intertwined I and O are to be seen on the first column on the left of the heraldic shield. Is this premeditatedly done or is this by accident? SPIELMANN did not succeed in solving the problem and the origin of the drawing lies still in the darkness. The author also mentions two portraitdrawings, offered in later years as the original of the woodcut-engraving in the Fabrica.

Chaper IV describes the engravings in a list of 51 portraits. At the end the author enumerates some portraits, which SPIELMANN never saw and which I showed at the VESALIAN-exhibition, held at Leyden in 1914. To these portraits belongs the woodcut one can see on page 492 of the first volume of the „Opus chronographicum orbis universi a mundi exordio usque ad ann. 1611" by PT. OPMEER. The portrait by ZUERCHNER, mentioned in my catalogue and belonging to the „Galerie choisie d'hommes célèbres de tous les temps et de toutes les nations" Amst. 1822, is to be found in the third volume as N⁰. 37. This same portrait touched up, with the engravers name erased, representing VESALIUS with a flowered coat, has been described by the author as N⁰. 35. It belongs to the „Galerie historique des Hommes les plus célèbres", page 306 in the part dealing with the „Histoire des Pays-Bas."

This part of SPIELMANN's work is also very important on account of the accurate statements of the size, the finding-place and the origin of these copper-engravings and lithographs. He describes exactly the woodcut by VAN CALCAR and all the portraits copied from it, as well as the little portraits on the title-pages in the different editions of the Fabrica. Again it strikes one that in none of these copied portraits is to be seen the birth-mark.

I miss in the description of the engravings, attributed to J. C. STIMMER, (in all these portraits VESALIUS is represented with the „Hamulus" in his right hand) the large woodcut to the left (13,4 by 19 cM.) with the poem of eight verses by NIC. REUSNERUS, below within the border.

SPIELMANN describes as N⁰. 8 and N⁰. 8*a* the anonymous woodcut of SCHOENBORN. It is so remarkable that SCHOENBORN taught his engraver to give to his figure the features of VESALIUS, I suppose only to bring it out very clearly that he taught anatomy in the same manner as VESALIUS had learned it. The woodcut is coloured by hand in a very rough manner and so it can be easely explained why SPIELMANN thinks he sees the birth-mark on the copy in the collection of CRUMMER, while it is not to be seen in the copy in my collection. The same applies to the bald place in the moustache.

The portrait by E. DE BOULONOIS is also to be found in the „Académie des sciences" by IS. BULLART (1681) but now with the letterpress on the reverse. Afterwards FOPPENS put the same engraving in his „Bibliotheca Belgica" without the letterpress on the reverse. N⁰. 37 gives the description of the portrait by J. J. W. DES HAUVENTS, Paris 1836. This engraving is the only one copied after the portrait in the Academy at Paris. It is a beautifully executed engraving. This portrait I have seen without the name of the engraver.

There are only a few portraits, SPIELMANN described but did not re-

produce. To this group belongs the little woodcut in a medaillon, (N⁰. 14) representing VESALIUS in his flowered coat and with the hamulus. The wood-cutter is unknown, but he must have been a very good artist. I reluctantly miss the reproduction of this fine, delicate woodcut.

N⁰. 43 describes the portrait by CH. ONGHENA, in the „Etudes sur André Vésale" by A. BURGGRAEVE. The author tells us that this portrait has also been used as an ornament on diplomas in the schools of Brussels. I have in my collection such a diploma in which the portrait is accompanied by medical emblems, the staff of AESCULAPIUS, the cock and the scythe of Death. It is printed by BERAUD a L'ETIONNE. The subscription runs „Ville d'Aras, Ecoles communales, Témoignage de satisfaction. Accordé à l'Elève..... Le maire Q. DENTRY." It seems different governments of schools in Belgium used the same formula!

Finally I will point to a little portrait, not noted by SPIELMANN. It is for the first time mentioned in the Bulletin de portraits de médecins in the collection of Dr. A. VAN DER WILLIGEN, (FR. MULLER, Amsterdam, 1879) „Buste à gauche. Eauforte Holl. anon. (du 17e siècle) 12⁰, Appartient à une suite très rare." To this same suite belong the portraits of DELEBOE SYLVIUS and of NICOLAS TULP. In this etching also the woodcut by VAN CALCAR is copied, but the mutual proportions are so very accurately followed that it shows a striking likeness. This engraver also dit not recognise the birth-mark in the little point above the right eye-brow. This etching (6,3 by 3,7 cM.) is beautifully done and must be considered as the work of a first-class master.

Among the sculptures the relief on the front of the pharmacy in Lemge in Prussia is remarkable in the highest degree. Dr. ARNOLD KLEBS first drew attention to it. The lower part of the arm of VESALIUS as well as his hand, appear out of the frame.

Chapter V contains nice reproductions of different busts of VESALIUS at Brussels and at Montpellier and of the statue by JOSEPH NEEFS in Brussels.

The last chapter gives a description of 18 medals representing VESALIUS. There is a little mistake in the reproduction of these medals. The number 16 is not reproduced and so the figure N⁰. 16 faces N⁰. 17 and N⁰. 17 faces N⁰. 18 of the text.

With the exception of the figures in the text, this books contains a copy of the original woodblock, used as the title-page for the second edition of the Fabrica in 1555. I will draw attention to the copy of the woodblock, used for the first edition in the book of H. P. LEVELING, edited at Ingolstadt in the year 1783 „Anatomische Erklärung der Original-Figuren von ANDREAS VESALIUS."

The utility of this book is still more heightened by the lists of the iconographical works and the artists, as well as by the discursive index. The author as well as the direction of the Wellcome Museum have every reason to be proud of this standard-work. The iconography of VESALIUS by SPIELMANN should be placed foremost amongst the best editions on the history of medicine of later years.

J. G. DE LINT.

JANUS

Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

(Organe de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

Trentième Année. — Quatrième Livraison.
JUILLET—AOUT 1926.

SOMMAIRE.

LEYDE. — E. J. BRILL, Sé. Ae.

WILLIAMS AND NORGATE,
14 Henrietta Street Covent Garden
LONDON.

OCTAVE DOIN ET FILS,
Place de l'Odéon
PARIS.

Conditions de l'abonnement.

Prix de l'abonnement *f* 12.— = frcs 25.— = Mark 21.— = £ 1–0–0 = Doll. 5.—.

Dans l'intérêt de la science universelle le prix de souscription du périodique Janus ne sera pas augmenté.

Pour abonnements, annonces, expédition etc. s'adresser aux Éditeurs: E. J. BRILL, LEYDE; WILLIAMS AND NORGATE, 14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON, et 20, South Frederick Street, EDINBURGH, et 7, Broad Street, OXFORD; OCTAVE DOIN ET FILS, 8 Place de l'Odéon, PARIS.

On est prié de faire attention à l'adresse de la Rédaction:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS,
Jan van Goyenkade 44, LEYDE (Hollande).

AVIS AUX AUTEURS.

Au lieu d'autres honoraires les Auteurs d'articles insérés au Janus recevront gratis 50 tirés à part *de leurs articles originaux*. Ils sont invités à faire connaître sans délai s'ils désirent en recevoir à leurs frais un nombre plus grand.

M. M. les Auteurs sont priés:

1°. D'écrire les articles en gros caractères latins et d'une manière très lisible, si possible à la machine à écrire.

2°. D'indiquer le nombre des tirés à part qu'ils désirent.

3°. De toujours joindre leur manuscrit aux épreuves quand ils les retournent à la rédaction.

4°. De retourner les épreuves au plus tard dans les huit jours à la Maison E. J. BRILL, à Leyde.

Les articles scientifiques de la „Nederlandsche Maatschappij voor tropische Geneeskunde" (Société néerlandaise de médecine tropicale) seront publiés dans ce périodique. Ainsi la société se propose de rendre accessible aux étrangers les traités de médecine tropicale, qui paraissent en langue néerlandaise.

ZUR ERINNERUNG AN JULIUS LEOPOLD PAGEL

(1851—1912).

Zum fünfundsiebzigsten Geburtstag des Forschers, Arztes und Mitarbeiters dieses Archivs.

VON

DR. ALBERT PAGEL.

JULIUS LEOPOLD PAGEL wurde am 29. Mai 1851 in Pollnow in Pommern geboren. Er besuchte hier die allgemeine Volksschule, wo er sich in jeder Hinsicht als vorzüglich begabt erwies. Auf Anregung des Regierungsschulrates Neumann, dem das lebhafte Interesse des Knaben für den religiösen Unterricht, sein staunenswertes theologisches Wissen, seine intime Kenntnis der Schriften des alten und vor allem auch des neuen Testamentes, seine Beschlagenheit in der nachbiblischen religiösen und theologischen Literatur aufgefallen war, wurde der Knabe Johanni 1863 in das Gymnasium zu Stolp aufgenommen, das damals von dem später als Horazforscher sehr angesehenen Direktor Professor H. Schütz geleitet wurde. Unter Schütz bestand PAGEL — Ostern 1871 — die Abiturientenprüfung als Schütz' letzter Abiturient und bezog die Universität Berlin, um hier – ungeachtet seiner Neigung für die humanistischen Gegenstände, besonders die klassische Antike und die religiös-theologischen Fächer — Medizin und Naturwissenschaften zu studieren. Es war neben dem Drange, dem Problem des *βίος* auf naturwissenschaftlichem Wege näher zu kommen, ein universaler Zug in PAGELS Streben, der ihn *letzten Endes* bestimmte, dieses Studium zu ergreifen. Auch entsprach es der damaligen Zeit, ihrer allgemeinen Einstellung, die den mächtig aufstrebenden Naturwissenschaften sich begierig zuwandte. Eine

cupida scientiae naturalis, specialiter medicinae iuventus beherrschte in jener glücklichen Zeit das akademische Feld, glücklich deshalb, weil es ein Symptom wahrer Kultur ist, wenn einmal nicht die ‚cupida legum iuventus' Justinians, sondern die wirklich wissenschaftlich interessierte Jugend schon rein zahlenmässig in der akademischen Bürgerschaft die Oberhand behält. Wie sehr diese Diagnose zutrifft, zeigt, dass man in den siebziger Jahren begann, den Weg zur Philosophie zurückzufinden und über die brennenden Fragen lebhaft diskutierte, die der Materialismus ungelöst zurückgelassen hatte, von dem man erst langsam und schrittweise wieder loskommen musste und den zu überwinden die Naturforschung der Zeit trotz allem doch schon die deutliche Tendenz zeigt. Auch PAGEL hörte, wie so mancher seiner Kommilitonen philosophische Vorlesungen, speziell bei HARMS, KARL WERDER, ALTHAUS und anderen philosophischen Lehrern der Berliner alma mater.

Von besonderer Bedeutung für PAGELS naturwissenschaftlichen Standpunkt aber waren nicht jene philosophischen Collegia, die trotz Harms' überzeugender Argumentationen mehr intuitiv von PAGEL aufgenommen als im eigentlichen Sinne erkenntnismässig verarbeitet und verstanden wurden. Die eigentümliche philosophische Problemstellung blieb dem jungen Studierenden eine terra incognita. War er doch mit dem Status causae et controversiae, mit dem Nerv der die Geschichte der Philosophie durchziehenden Problematik, die mit dem Streit zwischen Heraklit und den Eleaten um Sein und Werden, Form und fieri, anhebt, zu wenig vertraut. Weit lebhafter waren die Eindrücke, die der strebsame Medizinbeflissene durch seine Lehrer Reichert, Du Bois Reymond, Helmholz, Dove (dessen experimentelle Darbietungen übrigens sich dem Verständnis des Schülers leichter erschlossen als die schwierigen und weniger anschaulichen Deduktionen des genialen Helmholz), Virchow, Hirsch und Traube empfing. HIRSCH und TRAUBE, waren seine Lieblingslehrer, an die er sich vor allem anschloss. Auch VIRCHOW schätzte den begabten Studenten sehr und behielt ihn als Heimatgenossen von Anfang an im Auge. Es war damals die Blütezeit der Berliner medizinischen Fakultät, und PAGEL gedachte mit Vorliebe dieser Glanzepoche medizinischer Lehre und Forschung, die bei aller Betonung des natur-

wissenschaftlichen Standpunktes auf hoher Warte stand und den Zusammenhang mit der allgemeinen biologischen Wissenschaft und jenen übergreifenden Gesichtspunkten und Aspekten keineswegs verloren hatte, wie sie nur philosophische Besinnung zu bieten vermag. Man war noch weit entfernt von blosser Mechanisierung, Technisierung und Spezialisierung, die erst später einsetzte und freilich schon aus dem von Virchow inaugurierten lokalistischen Standpunkt als Konsequenz sich ergeben musste, wo er, nicht ohne die Schuld des Begründers der Cellularpathologie missverständlich dogmatisiert wurde.

Pagel selbst war es von vorn herein um jene höheren Aspekte, um die idealisierenden Bezüge medizinischen Wirkens und Schaffens zu tun, und es stand ihm fest, dass neben der Philosophie nur echt *historische* Besinnung vor dem Dogmatismus bewahren könne, der mit dem jeweiligen Stande der Forschung zufrieden, den geistigen Horizont auf gegebene Anschauungen einschränken möchte, so dass jeweils gerade in „Mode" befindliche Lehren verherrlicht und kanonisiert werden, nur weil sie geltend sind und ihren jeweiligen Urhebern und Vertretern als der Weisheit letzter Schluss erscheinen.

Pagel hat die Geschichte seiner Wissenschaft niemals in jenem engeren fachlichen Sinne einer trockenen Aufzählung von Fakten (etwa nach Art gewisser Rechtshistoriker und Philologen), sondern im tieferen und allein Werthaftes meinenden Sinne verstanden, der eine Betrachtungsweise sozusagen sub specie aeterni fordert. Das will sagen: Jede Einzelheit ist nach Wesen und Werden als unablösbarer Bestandteil eines einheitlichen geistigen Zusammenhanges zu erfassen, der immer ein systematischer und genetischer zugleich ist; und der eben deshalb *seine* spezifische Geschichte hat, einer spezifischen Genese bedarf. Sie nach Möglichkeit restlos aufzuklären ist die Aufgabe des Geschichtsforschers, die, der Leistung des Systematikers ebenbürtig, diesem allererst die Möglichkeit gibt, zum vollen Verständnis des Gegebenen zu gelangen und mit kritisch geschärftem Blick an dem Bau der Wissenschaft weiterzuarbeiten. Der Historiker muss zunächst das Material seiner Forschung, mit immer neuen Blickwendungen auf alle der Erforschung irgendwie zugänglichen Epochen und Länder, zwecks vergleichender Analyse, sammeln,

er muss die documenta und monumenta so vollzählig als möglich beschaffen, sammeln, sichten und registrieren. Er muss sich mit Liebe in den Geist der Zeiten, in das Wollen und Werten, das Wissen und Meinen der Heroen der Vergangenheit vertiefen und auch in die Intentionen sich hineinversetzen, die bei den nachmals weniger geschätzten und auch vielleicht vom Standpunkt der Gegenwart weniger bedeutenden, aber in ihrer Zeit angesehenen, als Repraesentanten derselben zu betrachtenden Geistern zu finden sind, die ihrer Zeit oft weit mehr als mancher wirkliche Heros das typische Gepräge geben, weil das Genie der Zeit vorauseilt und nicht selten, ja sogar meistens sich verkannt, geschmäht, verfolgt sieht und jedenfalls häufig in bestem Falle outsider bleibt. Glücklich die Zeit, die dem Genie gerecht wird, die es erkennt und würdigt.

Einer so verstandenen Geschichtsforschung gehört nun schon die ganze Liebe des jungen Studenten. Das erklärt sich aus den eigentümlichen geistigen Gaben, die ihn auszeichnen, aus der seelischen Einstellung, die für seinen psychischen Gesamthabitus charakteristisch ist. PAGEL war von Haus aus eine tief religiöse Natur. Pietas und humanitas waren ihm nicht leere Begriffe und Termini, sondern die tief empfundenen ethischen Gehalte, die seinem ganzen Leben und Erleben die Richtung wiesen. Dazu gesellte sich eine stark philologische Ader, die einmal als Forschungsdrang schlechthin sich bei ihm von Jugend auf geltend macht, seit den Tagen der Quarta, da die Erhellung des Sinnes der zu präparierenden Partien des Cornelius Nepos in heisser Arbeit ihm höchste Freude bereitet (hier bereits hat er nach seinem eigenen Zeugnis das wissenschaftliche Arbeiten gelernt und die ersten Freuden des Entdeckers durchlebt). Eng verknüpft mit diesen Freuden ist Pagels Vorliebe für Bücher und Bücherstudium, für das Lernen und die Aneignung geistiger Werte, die Neigung zu den litterae schlechthin, im prägnanten Sinne des Terminus seine *literarische Neigung*. Aber wir müssen tiefer graben, um den Kern dieser Persönlichkeit ganz auszuschöpfen und zu erfassen. Diese ganze grosse Liebe zum Geschichtlichen, der eigentümliche ἔρως historicus, der schon den Gymnasiasten beherrscht, in dem Studenten weiter lebt, um dann später mit aller Macht und geradezu elementarer Gewalt in dem

praktischen Arzte wieder zum Durchbruch zu gelangen, entspringt und entquillt seiner ganz und gar einem *romantisch-poetisch* gefärbten Lebensgefühl verhafteten Persönlichkeit. Eine letzten Endes religiös-theologische Provenienz des ganzen Empfindens, bestimmt von Anbeginn diese durch und durch in den Schimmer romantischen Fühlens und Glaubens getauchte, zur Lebensform des religiösen Menschen [1]) vorbestimmte Seele.

So wird der Arzt und Wissenschaftler zu einem blossen Medium, in welchem jene seelische Grundbestimmtheit dahin strebt, die ungebrochene Einheit der Persönlichkeit wiederherzustellen und die resignierende Haltung eines pessimistische und positivistische Antriebe bedingenden, zur philosophischen Skepsis hindrängenden naturwissenschaftlichen Erfahrungsstandpunktes zu überwinden und auf ein Minimum zurückzuschrauben. Nie gestillte Sehnsucht nach gottgeweihtem Leben in friedlicher Beschauung und Kontemplation wird zurückgeschoben und nimmermüdem Streben im Dienste des Menschen geopfert. Gottesliebe betätigt sich als Menschenliebe im ärztlichen Beruf geübt aus Liebe. Vermag die Philosophie seit dem sogenannten Zusammenbruch der grossen Systeme des deutschen Idealismus, speziell des Hegelschen, der Insuffizienz des naturwissenschaftlichen Erfahrungsstandpunktes eine Metaphysik, die als Wissenschaft möglich erschiene, nicht mehr entgegenzusetzen, so übernimmt für PAGEL die Geschichte als wissenschaftliche Besinnung auf die Provenienz unserer Anschauungen von der mythischen Zeit bis zur Gegenwart die Funktion, Natur und Geist, die Welt um uns und die Welt in uns zu versöhnen. In der Geschichte offenbart sich der lebendige Geist, der Einheit und Zusammenhang in dem Vielerlei gewährleistet, weil hier ein Band ist, das jeder Generation Unsterblichkeit sichert, weil sie ihr geistiges Gut auf die nachfolgende vererbt und so nicht umsonst gelebt hat. So wird die Geschichte für PAGEL zwar mit nichten Ersatz für die Religion, wohl aber zu einer in religiösem Sinne gepflegten Überhöhung aller wissenschaftlichen Bemühung, einer Art philosophischer Selbstbesinnung und Erhebung zu vorurteilsfreier Einstellung und universalistisch

---

[1]) vgl. SPRANGER, Lebensformen, geistesw. Psychol. nnd Ethik der Persönlichkeit, (3. verb. Aufl. Halle/S, 1922) S. 211 f. f.

fundierter, vom Streit der Meinungen unberührter Entscheidungsmöglichkeit. Den Primat des Geistigen über alles bloss Mechanistische glaubt PAGEL auf diesem Wege auch schon im Rahmen strenger Wissenschaft gesichert zu haben, eine Auffasung, die als Maxime seinem Schaffen unausgesprochen zugrundeliegt.

Ein geschichtliches Thema behandelt schon PAGELS Doktordissertation vom Jahre 1875. Dieses Thema — die „Geschichte der Göttinger medizinischen Schule im 18. Jahrhundert" — war für ein früheres Jahr als Preisarbeit von der Fakultät gestellt worden, hatte jedoch keine brauchbare Bearbeitung gefunden. Im Jahre 1876 erwarb PAGEL die ärztliche Approbation und liess sich im Norden Berlins als Arzt nieder, wo er auf Virchows und Hirschs Empfehlung alsbald — 1877 — als Armenarzt angestellt wurde. In den 80.er Jahren war PAGEL um die Bekämpfung einer in dieser Stadtgegend ausgebrochenen Typhusepidemie erfolgreich bemüht. Erst im Jahre 1891 wurde PAGEL akademischer Lehrer. Durch seine kritischen Erstausgaben medizinischer Werke des Mittelalters, insbesonders durch die grosse *kritische Erstausgabe* der *Chirurgie* des *Heinrich von Mondeville* (Berlin, 1891) war er bereits in die erste Reihe seiner Fachgenossen eingerückt, als er seine akademische Wirksamkeit begann. Sie ist äusserlich insofern nicht glänzend verlaufen, als der durch Hirschs Ableben (1894) erledigte ordentliche Lehrstuhl für Geschichte der Medizin verwaist blieb, obwohl in PAGEL ein würdiger Nachfolger vorhanden war. Im Jahre 1898 erhielt PAGEL lediglich das Prädikat Professor, nebst einem Lehrauftrag, der im Jahre 1902 in ein Extraordinariat verwandelt wurde. Mehrere von den Nationalliberalen im Abgeordnetenhaus eingebrachte Interpellationen zielten darauf hin, der durch PAGEL bekleideten akademischen Stellung im Interesse der Sache die Würde und Dotierung des Ordinariats zu verschaffen, und das Kultusministerium (Althoff) war grundsätzlich geneigt, diese Bestrebungen zu realisieren. Aber Virchow erhob, als „freisinniger" Abgeordneter, Widerspruch mit der Begründung, dass ein Ordinariat für Geschichte der Medizin nicht erforderlieh sei. So vereitelte er die guten Absichten des Ministeriums und der Nationalliberalen. Das Verdienst, für die Sache der Geschichte der Medizin bei den nationaliberalen Abgeordneten gewirkt zu haben, ist wohl KARL SUDHOFF

zuzuerkennen, der durch seine Parazelsusforschungen inzwischen in die Reihe der ersten medizinischen Geschichtsforscher eingetreten war.

Den Kern und den Ausgangspunkt Pagelschen Schaffens bilden, abgesehen von biographischen und bibliographischen Studien — PAGEL war im Jahre 1885 auf Grund einiger Nachträge und Ergänzungen, die er der Redaktion des „biograpischen Lexikons aller Zeiten und Völker" eingesandt hatte, zur Mitarbeit an diesem Sammelwerke eingeladen worden, dessen Redaktion ihm nach Wernichs Tode von Hirsch ganz übergeben wurde — seine kritischen Erstausgaben hervorragender Mediziner, besonders anatomischer und chirurgischer Werke des *Mittelalters*.

Konnte man für die antike Medizin, soviel auch hier noch zu tun war und ist, doch immerhin mit einem Quellenmaterial rechnen, das sich dank der philologischen Bemühungen der Diels, Ilberg, R. Fuchs, Schöne, Kalbfleisz und anderer mehr und mehr erschloss, so fehlte es für das *Mittelalter* an jeder Grundlage. Hier war noch alles zu leisten. Das handschriftliche Material musste der Forschung zugänglich gemacht, auf seine Bedeutung und seinen Inhalt geprüft, das heisst: eine fast vergessene Epoche wieder zu neuem Leben erweckt werden. Das konnte nur ein allseitig gebildeter Forscher zu Wege bringen, der sozusagen die natürlichen Gaben des wahren Historikers, den universalen Blick für die übergreifenden Zusammenhänge, mit den nötigen Sprach- und Sachkenntnissen und dem Urteilsvermögen des Arztes vereinte.

In dieser Lage war es PAGEL, der an die gewaltige Aufgabe der Erschliessung der mittelalterlichen Medizin mit dem rechten Blick für das Wesentliche und Bedeutsame herantrat und sich dieser Aufgabe in unausgesetzter Bemühung mit unbestreitbarem Erfolg unterzog. So wurde die medizinische Geschichtsforschung in den Stand gesetzt, hinsichtlich des Mittelalters überhaupt erst klar zu sehen.

Die Handschriften der mittelalterlichen Medizin hat PAGEL zum Teil selbst entdeckt, jedenfalls hat er sie entziffert und mit kritischem Apparat in musterhaften Ausgaben erstmals herausgegeben. Hierbei kam ihm seine ausgezeichnete Kenntnis der lateinischen Palaeographie des Mittelalters zu Hilfe, die er sich

in überaus kurzer Zeit angeeignet hatte. So konnte er 1889 die Anatomie des Heinrich von Mondeville, deren singulären Wert für die ganze Entwicklung der Anatomie des Mittelalters er scharf erfasste [1]), in einer kritischen Erstausgabe erscheinen lassen. Im Jahre 1891 erschien die grosse kritische Erstausgabe der Chirurgie des Heinrich von Mondeville. Das Werk ist von E. Nicaise ins Französische übersetzt worden (1893). Es folgten die kritischen Erstausgaben der angeblichen Chirurgie des Joh. Mesuë 1893, der Chirurgie der Congeinna (Congenis) 1891, nach einer Handschrift der Erfurter Amploniana (der ehemaligen Bibliothek eines Erfurter Arztes aus dem 15. Jahrhundert), der Concordanciae des Johannes de sancto Amando (1894), der Areolae desselben Johannes de sancto Amando, der Schrift des Bernhard von Gordon „Ueber die Grade der Arzneien" (1895), usw. usw., der Chirurgie des *Jamerius* (1895 und 1909), die „Neuen literarischen Beiträge zur mittelalterlichen Medizin" mit der Ausgabe der ersten drei Bücher der Augenheilkunde des Alcotim (1896), der Schrift „de impedimentis conceptionis" des Raymundus de Moleriis (1903) usw.; ferner veröffentlichte PAGEL wichtiges Material in zahlreichen unter seiner Leitung entstandenen Doktordissertationen über Heinrich von Mondeville, Alcoatim, Guilelmus de Saliceto, die Pestschrift des Jean à la Barbe usw. usw. [2]).

---

[1]) „Julius Leopold Pagel", ein Nachruf von SUDHOFF, Galerie hervorragender Aerzte und Naturforscher, Sonderdruck aus der Münchener Medizinischen Wochenschrift, Nr. 8, 1912, S. 3.

[2]) Vgl. die Würdigung Pagelschen Schaffens der 90.er Jahre bei Sudhoff (a. a. O.): „Auch mit Walter Agilon, Hugo von Lucca und Jamerius beschäftigte sich Pagel damals, und mit Bernhard von Gordon und Wilhelm von Saliceto, gab die Concordanciae und die Areolae des Johannes de Sancto Amando (13. Jahrh.) und die Augenheilkunde des Alcoatim heraus, schliesslich auch erneut die Anatomie des Meister Richardus. Alles das fällt in die Jahre 1893—1898, die ungeheuer produktiv waren bei Pagel. Denn auch auf anderen Gebieten betätigte er sich hervorragend, schrieb eine „Medizinische Deontologie" (1896), eine Einführung in das Studium der Medizin (medizinische Encyclopädie und Methodologie. 1897), eine Darstellung der „Entwicklung der Medizin in Berlin" (1897) und vor allem eine „Einführung in die Geschichte der Medizin" in 25 Vorlesungen (1898), ausgestattet mit reichen Quellenangaben, namentlich aus der neueren Fachliteratur, und eine systematisch geordnete, historisch-medizinische Bibliographie für die Jahre 1875—1896 als Fortsetzung von A. Paulys „Bibliographie des sciences médicales" (Paris 1874), beides

Die Ergebnisse seiner im Wortsinne bahnbrechenden Forschungen auf dem Gebiete des Mittelalters hat PAGEL selbst in seiner „Geschichte der Medizin im Mittelalter" zur Darstellung gebracht. Sie erschien in dem von ihm mit Max Neuburger herausgegebenen, von Puschmann begründeten, dreibändigen „Handbuch der Geschichte der Medizin" (Jena 1902—1906), und zwar im ersten Bande (Jena 1902), S. 622—752.

Die geschichtliche Entwicklung der Heilkunde im Ganzen schildert seine überaus fesselnd geschriebene „Einführung in die Geschichte der Medizin" in fünfundzwanzig akademischen Vorlesungen (1898). Eine zweite Auflage (mit starker Materialvermehrung) bearbeitete Karl Sudhoff, 1914.

Es ist nicht möglich, im Rahmen einer kurzen Beschreibung eine auch nur annähernd vollständige Aufzählung der zahlreichen Abhandlungen, Aufsätze, Biographieen und Bibliographieen zu geben, die dem reichen Schaffen PAGELS verdankt werden. Zahllose Biographieen aus seiner Feder enthalten: die Allgemeine Deutsche Biographie, das Lexikon hervorragender Aerzte von Hirsch und Gurlt (1885 ff.), sein eigenes „biographisches Lexikon hervorragender Aerzte des 19. Jahrhunderts" (1902). Aus PAGELS Feder stammen u. a. (z. T. als selbständig erschienene Biographieen) Lebensbeschreibungen betr.: Jenner, Virchow, Hirsch, S. L. Steinheim, Julius Rosenbaum, Joh. Karl W. Moehsen u. v. a. m., ferner eine Arbeit „Maimuni als medizinischer Schriftsteller". Endlich wären zu erwähnen: seine historisch medizinische Bibliographie der Jahre 1875—96 (ersch. 1898), seine unerreichte, fortlaufende Bearbeitung der Geschichte der Medizin für den Virchow-Hirsch'schen, später Waldeyer-Posnerschen Jahresbericht über die Fortschritte und Leistungen der gesamten Medizin, seine zahlreichen Referate und Nekrologe, seine französisch geschriebenen Rezensionen im Janus usw.

Ausser einer „Geschichte der Medizin in Berlin" (1897) schrieb PAGEL zum 100jährigen Jubiläum der Berliner Universität (1910) eine „Geschichte der Berliner medizinischen Fakultät".

---

reife Ergebnisse seines Schaffens und Könnens, das damals auf seiner Höhe stand. Mit dem Jahre 1899 übernahm Pagel nach Puschmanns Tode als der Berufenste das medizinisch-historische Referat für den Virchow-Hirsch'sche Jahresbericht, den er in musterhafter Weise weitergeführt und ausgebaut hat bis zu seinem Tode."

Andere Arbeiten PAGELS sind: „Hypurgia pauperum" (1901), zur „Geschichte des Vereins Berliner Armenärzte" (1904), zur „Geschichte der socialen Medizin, besonders in Deutschland" (1903), eine deutsche Uebersetzung von Sydenhams „Abhandlung über die Gicht" (in Sudhoffs „Klassikern der Medizin", 1909).

Dazu kommen Darstellungen aus der Geschichte der Naturforschung, Medizin und der Technik für die „Werke Weltall und Menschheit", der „Mensch und die Erde", und endlich populärwissenschaftliche Aufsätze zur Geschichte der Hygiene und hygienischer Institutionen in verschiedenen Zeitschriften und Handbüchern.

Der ärztlichen Ethik und Berufslehre dient PAGELS „medizinische Deontologie" (1897). Von seinem steten Bemühen, den Zusammenhang der medizinischen Einzelgebiete untereinander sowie mit den Hauptrichtungen und Erkenntnissen auf natur- und geisteswissenschaftlichem Felde universell zu erfassen und im Auge zu behalten, legt sein „Grundriss zu einem System der medizinischen Kulturgeschichte" (Berlin 1905) Zeugnis ab. Freilich handelt es sich bei diesem Versuch keineswegs um Abschliessendes oder auch nur Abschliessbares, sondern um eine erstmalige Gruppierung des reichhaltigen sachlichen und litterarischen Materials unter systematischen Gesichtspunkten. Zahlreiche wertvolle Aufsätze kulturphilosophischen und historischen Inhalts, die PAGEL im Laufe seines arbeitsreichen Lebens für die verschiedensten Zeitschriften geliefert hat, harren noch der Sammlung.

Eine Grundüberzeugung PAGELS betrifft die von ihm stets gelehrte Praevalenz der *Chemie* im gesamten Reiche biologischen Daseins und Denkens. In dieser Hinsicht zeigt PAGEL, dass schon das anatomische Denken der Alten von chemischen Vorstellungen durchsetzt und beherrscht war. Es weist darauf hin, „dass die anatomischen Studien der Alten nicht gerade ausschliesslich und in erster Linie auf die *Formen* gerichtet waren, dass es vielmehr nicht zum wenigsten bei der Beschäftigung des ἀνατέμνειν auch galt, in das Geheimnis der *Stoffe* einzudringen, die die Unterlage der Formen bilden, sie gleichsam diktieren. Denn eines der Hauptergebnisse der anatomischen Studien der Antike war die *Humoralpathologie*, die offenbar vom anatomischen Gedanken ausgegangen ist. So ist die Morphologie die Mutter der ersten chemischen Anschauungen geworden; beide haben sich

anfangs die Hände gereicht, um später natürlich getrennt ihre Wege zu verfolgen, so zwar, dass die Lehre von den Stoffen in ihrer Bedeutung für die Heilkunde nahe daran ist, diejenige von den Formen bei weitem zu überflügeln." (Vgl. PAGELS Ausführungen in der Kahlbaum-Festschrift, sowie in den „chemischen Novitäten", Bd. IV, Nr. 12). In seiner „Einführung in das Studium der Medizin" (1899) betont PAGEL dementsprechend die *Wichtigkeit der Chemie* für den Mediziner und fordert die praktische Arbeit jedes Mediziners im chemischen Laboratorium und zwar, vor und nach dem „Physikum", im ganzen mindestens 2 Semester.

Erfolgreiche ärztliche Kunst setzt aber, lehrt PAGEL, nicht nur gründliche naturwissenschaftliche Ausbildung, sondern die *ärztliche Persönlichkeit* voraus, den geborenen Arzt, den ärztlichen Menschen, der alle Bedingungen glücklichen ärztlichen Wirkens eoipso in sich vereinigen muss, eben darum aber zu ihrer Entfaltung von vorn herein einer der *Totalität des Lebens* zugewandten *universalistischen Blickrichtung* und Einstellung bedarf. Ὅτι ἄριστος ἰατρὸς φιλόσοφος (Hippokrates).

So erweitert und vertieft sich für PAGEL der Begriff der Medizin. Sie wird ihm zur Wissenschaft vom *Menschen schlechthin.* Eingebettet in den universalen Zusammenhang menschlichen Strebens und Wirkens überhaupt, leitet sie ihr Recht keineswegs lediglich aus der theoretischen Sphäre ab, sondern gewinnt, als eine „ars" im prägnanten Sinne des Terminus, ihre überbiologische Existenzberechtigung durch die sittliche Bestimmung, der die ärztliche Wirksamkeit ihre Legitimation als Betätigung *aus Liebe zum Menschen* verdankt. „Denn wo Liebe zum Menschen ist, da ist Liebe zur ärztlichen Kunst." (Hippokrates).

PAGEL ist nicht müde geworden, die Gefahren allzuweit gehender Spezialisierung und Technisierung zu betonen und der mechanisierenden Tendenz einseitig lokalistischer Auffassungs- und Behandlungsweise entgegenzutreten, die in dem Patienten einen blossen „Fall" erblickt, wobei die Individualität und Persönlichkeit des Kranken vielfach zu kurz kommt. Ihr kann nur die individuelle ärztliche Persönlichkeit gerecht werden. Beschränkung jeder Einmischung und Bevormundung durch Staat und Standesorganisationen auf ein Minimum, nicht minder Abstellung

gewisser fundamentaler Missgriffe einer sich so nennenden „sozialen Gesetzgebung" wird für PAGEL zur unabweisbaren Forderung.

Von dieser humanen und liberalen Gesinnung war sein eigenes Wirken als Mensch, Arzt und Schriftsteller durchherrscht und getragen, und mit Recht ist sein Lebenswerk als ein „organisches Ganzes" bezeichnet worden. (I. Bloch).

Aeusseren Ehrungen abhold, war PAGEL doch im Interesse seiner Wissenschaft genötigt, an den organisatorischen Bestrebungen teilzunehmen, die zur Gründung der „deutschen Gesellschaft für Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin" (1902) und alsbald der „Berliner Gesellschaft für Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin" führten. Hier hat PAGEL abwechselnd mit v. Buchka den Vorsitz geführt. Als Nachfolger von EWALD leitete er in den letzten Jahren — 1910, 1911 — bis zu seinem Ableben (31. I. 1912) die Bibliothek der Berliner medizinischen Gesellschaft, zu deren Vorstandsmitgliedern er auf Grund seines Amtes gehörte. PAGEL war Ehrenmitglied der Société de l'histoire de médecine zu Paris, des Budapester Aerztevereins, ferner der Schwedischen ärztlichen Gesellschaft und anderer gelehrter Gesellschaften des In- und Auslandes.

Durch das Vertrauen seiner ärztlichen Kollegen wurde er bei der Gründung des ärztlichen Standesvereins der Oranienburger Vorstadt dessen erster Vorsitzender und zugleich ordentliches Mitglied der Aerztekammer. Wie er hier für die wahren Interessen des ärztlichen Standes und der öffentlichen Gesundheitspflege wirkte, trat er als eifriges Mitglied des Verbandes für Hochschulpädagogik für eine zeitgemässe Reform des akademischen Unterrichts ein. Hierbei wollte er die streng wissenschaftliche Grundaufgabe der Universitäten gewahrt wissen — gegenüber einer spezialisierenden und technisierenden Tendenz, die sich mit dem Wesen und der Würde des akademischen Studiums nicht verträgt. Ueberzeugter Anhänger des *humanistischen Gymnasiums*, das er als die Schule der Geisteskultur κἀτ'ἐξοχήν betrachtete, verlangte er speziell für den *Mediziner* eine bessere Berücksichtigung der naturwissenschaftlichen Methodik schon bei der gymnasialen Vorbildung nach Art der bei dem Realgymnasium bestehenden Einrichtungen und Bildungsmittel. Hinsichtlich der *Chemie* hat

er hier zweifellos einen den jetzigen Lehrplänen des humanistischen Gymnasiums noch immer anhaftenden schweren Misstand richtig erkannt.

Zeit seines Lebens hat PAGELS ausgebreitete ärztliche Tätigkeit den ärmeren Bevölkerungsklassen gegolten. Den Studierenden aller Fakultäten, die ihn täglich in grossen Scharen als Patienten der akademischen Krankenkasse in Anspruch nahmen, stand er mit Rat und Tat in seelischer und materieller Hinsicht zur Seite. Hier wie im Dienste der Armen offenbarte und entfaltete sich recht eigentlich seine Natur als eines echten Helfers in der Not, Er verkehrte mit seinen Studierenden als ihr wahrer Freund. In seinem letzten Lebensjahre war er zu seinem Schmerze wegen Ueberlastung mit gutachtlicher Tätigkeit gezwungen, die Sprechstunde für die akademische Krankenkasse abzusagen. Aber der Ruf seines humanen Wirkens pflanzt sich durch die Generationen fort.

Eine in unserer Zeit kaum wieder erreichte Harmonie von Leben und Lehre, der innere Reichtum seiner religiösen und sittlichen Lebensführung, die Liebe seiner Kollegen und Freunde, für die sein Wort, fern von allem pharisäischen Aburteilen, in jeder Lage massgebenden Wert besass, das sind Momente und Faktoren, die PAGELS Leben beherrschten und seinem Schaffen als Arzt, als akademischer Lehrer und Forscher eine einzigartige Weihe und Wärme und unüberbietbaren Wert verliehen.

CONTRIBUTION À L'ICONOGRAPHIE DE LA LÈPRE.

PAR

LE DR. M. A. VAN ANDEL.
Gorinchem (Pays-bas).

En l'an 1919, je publiai un article sur les figures de lépreux dans l'art classique des Pays-bas, orné de reproductions de quelques tableaux, relatifs à ce sujet [1]). Depuis ce temps de nouvelles publications, dont je signale seulement les articles du Prof. VAN RIJNBERK [2]) et du Dr. ALFRED MARTIN [3]) ont enrichi d'une façon considérable l'iconographie de cette maladie. En outre, le Dr. M. KETTING a publié dans sa thèse de doctorat [4]) les reproductions de deux mosaïques remarquables du XIIe siècle, qui se trouvent dans la cathédrale de Monréale et représentent le Christ, guérissant les lépreux.

Ces trouvailles de la domaine de l'art, augmentant la liste iconographique publiée par HENRI MEIGE, PAUL RICHET et EUGEN HOLLÄNDER, portent à croire, que des recherches exactes et systématiques dans les collections publiques et privées peuvent avoir des résultats surprenants et je ne serais donc pas étonné, de voir paraitre bon nombre d'oeuvres pareilles, qui ont

---

1) M. A. VAN ANDEL. Quelques figures de lépreux dans l'art classique des Pays-bas. Janus. Archives internationales pour l'histoire de la Médecine 1919, pag. 135.

2) Prof. Dr. G. VAN RIJNBERK. Geneeskunst en geneeskundigen in Nederlandsche prentverbeeldingen No. 7. De melaatschen en de lazarusklep. Nederlandsch Tijdschrift voor Geneeskunde. Jaargang 1923. 1e helft No. 1.

3) Dr. ALFRED MARTIN. The representation of leprosy and of lepers in minor art, particularly in Germany. The urologic and cutaneous Review. Vol. XXI, No. 8, August 1921, pag. 445.

4) G. N. A. KETTING. Bijdrage tot de geschiedenis van de lepra in Nederland. Academisch proefschrift Amsterdam, 's-Gravenhage 1922.

échappé jusqu'aujourd'hui aux regards des historiens de notre art. Je regrette, que moi-même, je n'aie eu ni le temps, ni l'occasion d'examiner suffisamment les collections d'art de ma patrie, contenant tant de trésors de l'école de peinture du XVII[e] siècle et que je doive la découverte de quelques spécimens, traitant ce sujet, à l'hasard seul et à des circonstances favorables.

La prédilection de nos peintres classiques pour le genre naturaliste et pour les scènes de la vie de tous les jours me semble garantir un résultat plus satisfaisant à quiconque entreprendra une exploration sincère.

Seulement, il sera nécessaire de ne pas limiter ces recherches aux produits du pinceau et du burin, qui ont fourni déjà des additions si curieuses à la liste des ouvrages enrégistrés.

La reproduction ci-jointe (fig. I). p. e. est celle d'une sculpture architecturale, appartenant à cette catégorie. Elle représente le fronton de porte de la vieille léproserie de Gouda, qui existe encore dans cette ville. Le sujet de ce bas-relief, merveilleusement sculpté et conservé, est la scène biblique de Lazare et du richard, si souvent traité par les peintres de l'époque. On y distingue le richard, vêtu d'un habit somptueux et assis à une table, au milieu de ses convives. Les plis de la nappe, la vaisselle et les mets sont taillés avec un soin minutieux. Au fond du relief, on voit un serviteur, entrant par la porte de la salle et portant à deux mains un plat bien garni.

Quoique la sculpture ne dispose pas de moyens effectifs pour caractériser les symptômes évidents de la ladrerie, il est hors de doute, que le malheureux, accroupi au premier plan à droit, représente une victime de cette maladie. Il est vrai, que les traits douloureux, les jambes amaigries et l'attitude d'extrême épuisement ne donnent qu'une idée générale de misère et de souffrance, cependant les attributs du mendiant ne laissent aucun doute sur le dessein du sculpteur. La sébile, que le pauvre diable tient de sa main gauche, la cliquette serrée dans son poing droit, les chiens, léchant ses pieds, sont les attributs caractéristiques et traditionnels, qui marquent le lépreux. Deux autres figures, un homme et une femme d'apparence vigoureuse et saine, néanmoins revêtus de la longue capote (vlieger), le costume prescrit aux lépreux et munis d'une cliquette et d'une sébile se trouvent des deux côtés du

relief, qui est surmonté d'une statue de la Vierge, soutenant le corps du Christ. Bien que la composition et l'exécution du relief soient d'une haute valeur artistique, le sujet est tout à fait traditionnel. Mainte autre oeuvre d'art de cette époque représente la même scène populaire. Plusieurs gravures du XVI[e] siècle, publiées par le Prof. VAN RIJNBERK, montrent une conformité remarquable avec le bas-relief de Gouda. Cette conformité, non seulement dans la composition, mais aussi dans les détails (l'attitude du lépreux, ses traits, le groupement des convives, la disposition de la vaisselle etc.) ferait même supposer, que le sculpteur inconnu ait suivi ces modèles.

Une scène pareille occupe le centre d'un tableau allégorique de BARENT FABRITIUS, tableau qui est une des dernières acquisitions du Musée de l'Etat à Amsterdam (fig. II). En profitant des moyes supérieurs que la peinture offre, pour représenter les symptômes de ladrerie, l'artiste, n'omettant pas les attributs indispensables, comme la cliquette et la sébile, a enveloppé la tête et la jambe droite de son sujet de bandages, couvrant sans doute les plaies et les ulcères. En outre les regards fixes, les traits amaigris et rigides, les ulcères et les taches violacées de la jambe gauche caractérisent suffisamment cet homme comme un lépreux et semblent prouver, que l'artiste a eu l'occasion d'observer ces misérables.

La précision, avec laquelle le peintre a représenté les symptômes de la paralysie, de l'atrophie et de l'anaesthésie avec leurs conséquences d'ulcères et de gangrène ne s'explique, que lorsqu'on admet, qu'il a eu pour modèle un vrai lépreux et ne peut reposer exclusivement sur la tradition et la fantaisie. Sans vouloir nier qu'il est extrêmement difficile d'interpréter exactement les symptômes morbides, qu'on trouve représentés dans les oeuvres d'art et en accordant, que ce diagnostic rétrospectif ne peut donner que des données pathologiques imparfaites et superficielles, je crois néanmoins, que les scènes médicales et les figures de malades des maitres anciens, si remarquables par leur réalisme et leur exactitude n' ont pas moins droit à notre attention, que les autres documents, qui nous aident a reconstruer le passé de notre art.

Fig. 1. FRONTON DE L'ANCIE

Fig. 2. BARENT FABRITIUS.

DE LEPROSERIE À GOUDA.

LAZARE ET LE RICHARD.

DIE MENSTRUATION IN DER POESIE.

Ein Beitrag zur Geschichte des Schamgefühls

VON

AXEL HANSEN,
Kolding (Dänemark).

Die Menstruation ist ein Thema, das von den Dichtern sehr selten behandelt wird. Die Begründung dieser Tatsache ist nicht allein in der Art des Gegenstandes an sich zu suchen, weil er zu unappetitlich wäre; denn es gedeihen auf dem Felde der Poesie oft Blumen, die alles andere als appetitlich sind, und man kann bunte Sträusse bei den Dichtern pflücken, deren Duft und Farbe von allen Arten physiologischer und pathologischer Zustände herrührt, ja sogar häufig geradezu skatologisch ist.

Daher ist das Phänomen der pollutio nocturna keineswegs in der Poesie unerwähnt geblieben; im Altertum spielen berühmte Schriftsteller wie z. B. LUKRETZ [1]) und HORAZ [2]) auf sie an. Und was alles findet man nicht gelegentlich an heicklen Dingen bei vielen anderen Dichtern! Wir erhalten mannigfache Aufklärungen über Frühgeburten, venerische Kränkheiten und Perversitäten aller Art, die tatsächlich keineswegs appetitlicher sind als die Menstruation.

Nichtdestoweniger ist ein an sich so harmloser Zustand wie die monatlichen Blutungen der Frau fast niemals in der Poesie, ja überhaupt kaum anderswo als in der medizinischen oder pseudomedizinischen Litteratur erwähnt worden. Wenn man dabei den

---

[1]) Lucretius: De rerum natura IV, 1012. profundant fluminis ingentes fluctus vestemque cruentent.

[2]) Horatius: Sat. I, 5, 84 tum in mundo somnia visu nocturnam vestem maculant ventrumque supinum.

körperlichen und seelischen Einfluss in Betracht zieht, den der Menstruationsvorgang auf die Geliebte des Dichters ausübt, und an den Einfluss denkt, den er auf ihr gegenseitiges Verhältnis hat, wenn man sich ausserdem die intime Bekanntschaft unzählicher Dichter mit dem Sexualleben und der ganze Psyche der Frau vor Augen hält und bedenkt, wie eingehend sie alles, was dahingehört, behandeln, dann ist es ganz erstaunlich, wie wenige Anspielungen auf die Menstruation es in der Poesie gibt, und man muss eine Erklärung dafür zu finden versuchen [1]).

Es liegt nicht etwa daran, dass die Phantasie sich überhaupt nicht mit dem Phänomen beschäftigt hätte; denn alle Euphemismen, die in so reichlichem Masse in allen Sprachen gerade für die Menstruation vorkommen, setzen eine wirkliche poetische Phantasie voraus; daraus dürfen wir schliessen, dass diese seelische Betätigung an und für sich nicht vor der Behandlung dieses Themas zurückschreckt.

Ebensowenig liegt es an einer Unwissenheit der Dichter. Dazu sind viel zu viele von ihnen grosse Experten in den Intimitäten des Weibes. An der Unappetitlichkeit des Themas allein liegt es sicherlich auch nicht; dazu haben die Dichter, vor allem in gewissen Zeiten und Genres (man denke z. B. nur an Martial und Juvenal) viel zu oft, wie schon oben erwähnt, schlimmere Dinge aufs Papier gebracht. Dr. M. BOUTARD hat in seiner Arbeit „la médecine dans notre théâtre comique depuis ses origines jusqu'au XVIe siècle" (Paris 1918) gezeigt, wie Defäkation, Coitus, Partus und Lactation nicht selten gerazu auf die Bühne gebracht werden, aber sogar in diesen frivolen Zeiten findet man die Menstruation nur selten im Druck erwähnt. Dr. WITKOWSKI hat doch ein Beispiel aus einer Komödie von 1584 (les contents), in „Les médecins au théâtre", Paris 1905.

Wahrscheinlich ist die Erklärung bei den Frauen selber zu suchen. Es ist Tatsache, dass die Frau in der Erwähnung alles dessen, was mit seinem eigenen erotischen Triebleben und seiner körperlichen und seelischen Äusserungen zusammenhängt, stets

---

[1]) FELIX REGNAULT, la pudeur féminine; HAVELOCK ELLIS, das Schamgefühl und IWAN BLOCH, Sexualleben, haben das weibliche Schamgefühl bei der Menstruation entweder gar nicht oder doch nur ganz kurz behandelt.

sehr zurückhaltend gewesen ist. Und die Menstruation gehört auch dahin; sie setzt mit der Geschlechtsreife ein, und die Frauen sind sich im allgemeinem ganz klar darüber, welchen Einfluss dieser Process auf ihr erotisches Leben und Fühlen hat, selbst wenn sie es nicht immer gerne zugeben wollen, welches letztere ein bemerkenswerter Charakterzug in der weiblichen Psyche ist, dessen Erwähnung ich jedoch nie gesehen habe.

Dass das Menstrualblut die saubere Wäsche beschmutzt, hat vielleicht auch seine Bedeutung für den mépris der Frau.

Die Abneigung des Weibes, von seinem erotischen Leben zu sprechen, scheint demnach so stark zu sein, dass es im Stande gewesen ist damit sogar Männer, die sonst gegen Kastidität ganz immun sind, zu infizieren. Und es ist recht bemerkenswert, dass dieser Zustand seit den ältesten, primitivsten Zeiten bis heute bestanden hat und meines Wissens für die Litteratur der orientalischen und anderen exotischen Länder so gut wie für die Europas gilt.

Während die Empfindung für das, was Anständig ist, in vielen anderen Beziehungen im Laufe der Zeit gewechselt hat und auf den verschiedenen Kulturstufen eine andere ist, ist die Auffassung der Menstruation als etwas, das höchstens ganz intim, aber nicht in der mehr officiösen Rede, wie es die Poesie ja doch wohl ist, erwähnt werden darf, konstant geblieben. Erst während der letzten Jahrzehnte ist eine Änderung hierin eingetreten. Neuere europäische Schriftsteller, z. B. solche, die wissenschaftliche Ansichten als Grundlagen ihrer dichterischen Produktion zu benutzen pflegen, fangen jetzt allmählich an, die Stimmungen und Handlungen der Frauen aus der Einwirkung der Menstruation herzuleiten, wenn auch vorläufig immer noch am liebsten in etwas verkappter Form, man kann hier STRINDBERG und auch DEHMEL nennen.

Im grossen und ganzen waren zwar frühere Zeiten wohl kühner in dem, was sie erwähnten, aber es scheint doch den Schriftstellern unserer Zeit leichter zu fallen, das innerste Triebleben der Frau blosszulegen, als es früher der Fall war, selbst Ovid. Dies verdanken wir vermuthlich zum teil der Entwickelung der Wissenschaft, im besonderen der Sexualwissenschaft. Es findet hier eine Wechselwirkung statt zwischen Dichtung und Wissen-

schaft: Die Sexualwissenschaft stützt sich oft auf die Werke der Dichter, und die Dichter ihrerseits werden von den Ergebnissen der Forschung beeinflusst. Es entsteht hierdurch sicher eine gesteigerte Sensualität unserer Zeit, wenn auch hierbei viele andere Ursachen mitwirken.

Ein völliges Schweigen von der Menstruation hat es jedoch auch in der Dichtung früherer Zeiten nicht gegeben. Ein so kühner Erotiker wie J. G. SCHEFFNER [1]) erwähnt doch die Menstruation nur mit einer einzigen Zeile in dem übrigens recht minderwertigen Gedicht „Die Opferung"; dort heisst es:

Ein Purpurbach, dem Flut und Ebbe Luna setzet.

Vielleicht darf auch ein Volkslied Anspielung auf die Menstruation haben, wenn es heisst:

In der Lüneburger Haide
Geht es 'rauf und geht es 'runter,
Bruder, pump' mir Deine Kleine,
Denn die meine ist nicht munter.

Viel deutlicher ist doch:

Les affaires. [2])

La blonde aussi bien que la brune,
Lorsque vient certain jour du mois,
De l'influence de la lune
Subit les rigoureuses lois.
Un amoureux pressait sa belle;
Il est arreté tout à coup...
— J'aime le plaisir (lui dit-elle).
Mais... les affaires avant tout.

Es gibt aber sogar ein ganz Gedicht darüber, das wegen der Seltenheit des Gegenstandes eine Besprechung verdient. Es ist von CHRISTIAN HOFFMANN von Hoffmannswaldau, einem talent-

---

[1]) Gedichte nach dem Leben, 1786, S. 67. Auch CASANOVA bringt leichte Anspielungen auf die Menstruation, aber im Altertum erwähnen weder Ovid, Martial oder Juvenal dieses Phänomen.

[2]) MINIME: La médecine anecdotique. Paris 1901. pag. 156. Der Verfasser wird nicht genannt.

vollen deutschen Dichter der Barockzeit (1618—1679) geschrieben, der viele wirklich schöne, wenn auch kühne Gedichte gemacht hat — ausser manchem, was uns weniger zusagt. Wenn man indessen dies Gedicht mit anderen Eroticis jener Zeit vergleicht, muss man zugeben, dass es leicht noch viel geschmackloser und geschraubter hätte werden können, als es der Fall ist.

Es behandelt ausschliesslich die rein körperliche Seite des Gegenstandes; der psychische Einfluss der Menstruation wird nicht berührt, nur das Schamgefühl über den Zustand wird erwähnt.

Heute werden manche es affectierter finden, als es für die Begriffe der Barockzeit war, aber die wenigsten werden ihm doch wohl eine gewisse Schönheit absprechen können. Der Gedanke, die Geliebte wegen ihres Zustandes zu trösten, ist jedenfalls einem sympathischen, männlichen Empfinden entsprungen. Das Gedicht steht in „Herrn von Hoffmannswaldau und anderer Deutschen auserlesene und bisher ungedruckte Gedichte, erster Theil, Franckfurth und Leipzig 1725, pag. 35. Diese ganze Sammlung ist aber in früheren Ausgaben gedruckt gewesen, diese sind mir jedoch nicht zugänglich gewesen. Es lautet:

1.

Nicht schäme dich, du saubere Melinde,
Dass deine zarte reinlichkeit
Der feuchte mond verweist in eine binde,
Und dir den bunden einfluss dräut.
Der grosse belt hegt ebb' und flut,
Was wunder, wenns der mensch, der kleine, thut?

2.

Die röthlichkeit bey deinen bunten sachen
Hat niemahls deinen schoos versehrt.
Wie muscheln sich durch purpur theuer machen,
So macht dein schnecken-blut dich werth.
Wer liebt ein dinten-meer wohl nicht,
Weil man daraus corallen-zinken bricht?

3.

Nur einmahl bringt das ganze Jahr uns nelcken,
Dein blumen-busch bringts monathlich.

Dein rosen-strauch mag nicht verwelcken,
Sein dorn der hält bey dir nicht stich,
Denn was die sanfften blätter macht,
Das ist ein thau von der Johannisnacht.

4.

Kannst du gleich nicht die lenden hurtig rühren,
Lobt man dich doch im stillestehen,
Der augen blau wird leichtlich sich verlieren,
Dann wirst du seyn noch eins so schön.
Man sammelt, spricht die gantze welt,
Viel besser frucht, wenn starcke blüte fällt.

5.

Lass mich darum doch keine fasten halten,
Ein könig nimmt den schranck zwar ein,
Doch muss er fort, wann sich die wasser spalten,
Der geist muss ausgestossen seyn.
Man geht, wie jedermann bekannt,
Durchs rothe meer in das gelobte land.

DIE ERSTEN FÜNFZIG JAHRE SPANISCHER MEDIZIN IN AMERIKA.

VON PRIVATDOZENT DR. MED. DR. PHIL. DR. MED. DENT.

FRITZ LEJEUNE,

KÖLN.

(Nach einem Vortrag anlässlich des Kongresses für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften in Bad Brückenau im September 1925).

Im Gefolge der Heere, die der kastilischen Krone die Länder der neuen Welt erobern sollten, kamen naturgemäss sehr früh zwei Berufe aus Spanien mit hinüber, deren Anwesenheit den Heeren selbst von grösstem Belange war: Der Priester und der Arzt. Den ersteren sandte die Krone als Verkünder der römischen Lehre für die dem wahren Glauben zu gewinnenden Heiden und gleichzeitig als Seelsorger für die zur Eroberung bestimmten Truppen, also aus mehr ideellen Gründen. Des Arztes konnte man dagegen aus rein materiellen Ursachen nicht entraten. Häufig vereinigten sich beide Berufe in einer Person, indem eine grosse Reihe von Ärzten aus den verschiedensten Gründen, die sicher nicht gar zu selten rein praktische waren, das Ordensgewand nahm und dann an einem einer religiösen Vereinigung gehörigen Hospital tätig war. Gewöhnlich fanden sich derartige mehr oder weniger primitive Krankenhäuser nur an den grösseren Orten, auch noch lange Zeit nach der völligen Unterwerfung des Landes. Jedenfalls gab es sie nur ganz verstreut im Lande. In den weiten Gebieten der mexikanischen Hochebene und in den Gebirgen sowie in den kleineren Ansiedelungen an der Küste gab es sicher während der ersten hundert Jahre der spanischen Herrschaft nur

ganz vereinzelt Ärzte; ab und an mag ein Wanderarzt aufgetaucht sein. Auch mit den Schiffen aus Europa kamen wohl hin und wieder Ärzte in die kleinen Küstenorte Mexikos und wurden dann sicherlich von der Bevölkerung in Anspruch genommen. Im übrigen lag die ärztliche Versorgung des eingeborenen Volkes und der ansässig gewordenen Europäer mit Ausnahme der wenigen grossen Plätze medizinisch mehr oder weniger gebildeten Laien und niederen Sanitätspersonen ob. Der Ärztemangel brachte es denn auch mit sich, dass die Europäer in Krankheitsfällen häufig nolens volens auf die medizinischen Gebräuche der Eingeborenen zurückgriffen, wobei sie sicher nicht ganz selten recht gut fuhren, gaben doch nicht nur der bedeutende HERNANDEZ sondern auch der viel jüngere XIMENEZ und andere offen zu, dass eine beträchtliche Menge indianischer Heilmittel und medizinischer Massnahmen geradezu einen Segen für die teils indianische teils europäische Bevölkerung darstellte. So zögern sie denn auch nicht, in ihren Werken immer wieder zu betonen, dies und jenes sich glänzend bewährt habende Mittel stamme aus dem medikamentösen Rüstzeug der Ureinwohner.

Vergessen wir darüber hinaus nicht, dass man in den ersten hundert Jahren der spanischen Herrschaft ganze Schiffsladungen von mexikanischen Drogen zum Heilgebrauch nach Europa und besonders nach Spanien brachte, weil sie sich eben praktisch bewährt hatten. Ja sogar lebende Medizinpflanzen schaffte man trotz bedeutender Hindernisse nach Madrid und Sevilla, um sie ungeachtet der zu überwindenden Schwierigkeiten in den staatlichen Gärten anzupflanzen; so auch in den Parkanlagen verschiedener königlicher Schlösser in und bei Madrid. Aus den nachgelassenen Briefen des HERNANDEZ erhellen dessen besonderen Hoffnungen, die er auf die Einführung amerikanischer Heilpflanzen nach Spanien setzte, gingen seine Pläne doch dahin, sein Vaterland durch Ersatz gewisser Drogen, die es von Ausland einführen musste, durch amerikanische Ersatzmittel vom Import aus fremden Staaten unabhängig zu machen, sicher eine lobenswerte Absicht.

So erfahrene Ärzte und Wissenschaftler wie HERNANDEZ, FRANCISCO BRAVE, AUGUSTIN FARFAN u. a. betonen immer wieder, dass sie die Mehrzahl der von den Indianern gebrauchten Mittel als eine bedeutende Bereicherung des europäischen Heilschatzes

ansähen. Alle haben sie zwar nicht den Siegeszug der Zarzaparilla oder des Guajac mitgemacht, aber eine stattliche Anzahl von ihnen hat sich zum mindesten recht lange Zeit wenigstens in den spanischen und portugisischen Kolonien und darüber hinaus lange erhalten, ganz abgesehen davon, dass wir Modernen selbst heute noch gewisse amerikanische Heilpflanzen nicht entbehren mögen.

Eines der Hauptverdienste der spanischen Pioniere, die als Ärzte in die neuentdeckten und eroberten Länder hinauszogen, war also die Vermittlung der Kenntnis neuweltlicher Arzneistoffe an die Heimat. Dieser Gedanke findet sich bei manchen Autoren jener Zeit bewusst ausgeführt, so natürlich bei HERNANDEZ, der ja eigens zum Zwecke der wissenschaftlichen Erforschung der 'Natur' Mexikos auf Kosten der Krone entsandt worden war; weiterhin aber bei vielen anderen. Die meisten allerdings tragen das ganze medizinische und naturwissenschaftliche Gut Neuspaniens aus ganz anderen Gründen zusammen.

Sie beabsichtigten, sich mit ihren Büchern an das mexikanische Volk zu wenden, um ihm im Falle von Krankheit und Seuchen Mittel an die Hand zu geben, die ihm leicht zugänglich waren und deren es sich bei dem bestehenden grossen Arztmangel auch ohne ärztliche Überwachung bedienen konnte. Diese Absicht findet sich in vielen Werken ganz deutlich ausgesprochen, so bei XIMENEZ, der ganz eindeutig sagt, er schreibe sein Buch für „Leute in Gegenden, wo es weder Arzt noch Apotheker gibt". Fast die selben Worte stehen bei AUGUSTIN FARFAN.

Berücksichtigten wir diese Absicht der Verfasser, so wird uns manches sonst schwer Verständliche klar. Zu allererst der oft recht eigenartig anmutende Stil und die oft merkwürdige Aufmachung der einzelnen Werke. So ist auch die Sprache mit verschwindenden Ausnahmen nicht Lateinisch sondern Spanisch, aber nicht das Hochspanisch der kastilianischen Hofkreise und Behörden sondern ein Kastilianisch wie es das Volk in den Kolonien sprach und verstand. Da wimmelt es von volkstümlichen Ausdrücken und Konstruktionen, Dialektizismen, ja sogar einfach aus den Eingeborenensprachen übernommenen Ausdrücken und Redensarten. Wie viele Dinge gab es nicht, für die man eben einfach auf Spanisch keine Bezeichnung hatte! Da musste

der eingeborene, dem Volke geläufige Ausdruck die Lücke füllen. Die Hauptsache war ja, dass die einheimischen Laienleser verstanden, was der Autor wollte. So erklärt es sich auch leicht, warum z. B. so sehr viele Pflanzen fast nur mit ihren Eingeborenennamen auf -etl oder -itl auftreten-Leider verstand man diese Namen ausserhalb Mexikos garnicht oder verknüpfte nur vage Vorstellungen mit ihnen, verballhornte sie gründlich, um sie schliesslich grösstenteils in Vergessenheit geraten zu lassen.

Daher oft heute die grosse Schwierigkeit, die verschiedenen von den ersten medizinischen Schriftstellern Mexikos beschriebenen Heilmittel einwandfrei zu identifizieren.

Aus all dem kann man schliessen, dass also von vorneherein der Verbreitungsbezirk für diese ausserordentlich interessanten Bücher auf ein bestimmtes Gebiet festgelegt war. Andererseits waren sie beim Volke ihres volkstümlich gehaltenen Tones wegen äusserst beliebt. Jeder kaufte sie und bediente sich ihrer gerne. Die Verleger haben sicher ein gutes Geschäft mit diesen medizinischen Hausfreunden des leidenden Volkes gemacht, was schon daraus erhellt, dass vereinzelte Werke drei und vier Auflagen in den ersten fünfzig Jahren des Bestehens einer neuspanischen Literatur erlebten. Wo aber blieben nun diese grossen Mengen dieser belangreichen Bucherzeugnisse? Die Antwort ist leicht. Es ging ihnen ebenso wie gewissen Druckerzeugnissen Europas, die auch trotz ihrer grossen Auflage heute bis auf wenige vom Sammler mit Gold aufgewogene Exemplare verschwunden sind: Sie sind aufgebraucht worden, aufgesogen von der Leserschaft, im Getriebe des täglichen Lebens verschlissen! Nur ein paar von ihnen sind durch Zufall vor dem gleichen Geschick bewahrt geblieben. Sie gehören heute zu den Seltenheiten ersten Ranges und werden als solche von den Grössen der internationalen Bibliophilie anerkannt.

Aber neben ihren Belangen für den Medizinhistoriker und den Raritätensammler haben gerade diese Bücher noch weittragendere Bedeutung gefunden, nämlich bei den Ethnographen. Es gibt kaum bessere Quellen für ethnographische Dinge dieser Gebiete wie diese halbvergessenen Hausarzneibücher. Da findet der Forscher so manches, was anderswo vergeblich zu suchen wäre. Ich erinnere nur an die zahlreichen kosmetischen Mittel und deren Gebrauchsanweisung, die uns hier vorgestellt werden und an

Hand deren wir eine ganze Kette von Sitten und Gebräuchen der Eingeborenen des vorkolumbischen Mexiko herausschälen können. Leider ist dies alles noch lange nicht genügsam gewürdigt worden. Die Mexikanisten könnten hier wesentliche Bereicherung ihres Wissens gewinnen. Natürlich gehört zur Verwertung dieser Dinge im ethnographischen Sinne auch eine gehörige medizinische Fachbildung.

Die Kenntnisse der Eingeborenensprachen fördern dagegen diese Bücher kaum. Da sind viel wichtiger die meist in Spanien gedruckten Übersetzungen anderer besonders theologischer Werke in die Sprache der Urbevölkerung. Diese ganze Literatur, die ein ganz eigenes Gebiet für sich umfasst, gehört aber nicht hierher. Erwähnt sei nur nebenbei, dass HERNANDEZ noch zu seinen Lebzeiten und auf der Höhe seiner wissenschaftlichen Tätigkeit veranlasst hat, dass seine gesammten Arbeiten ins Mexikanische übersetzt wurden. Meinens Wissens ist aber zu der Zeit, die wir hier behandeln, also von 1570 bis rund 1620 kein medizinisches Buch in mexikanischer Sprache in Mexiko gedruckt worden, was jedoch bei der Jungfräulichkeit dieses Gebietes keineswegs das Gegenteil ausschliessen lässt. Auch ist mir nicht bekannt, dass einer der augenblicklich lebenden Medizinhistoriker das Altmexikanische beherrscht und sich mit diesem schwierigen Forschungsgebiet befasst hat. Dazu kommt, dass der Natur der Sache entsprechend eine Reihe der mexikanisch verfassten Bücher auch in lateinischer oder spanischer Sprache vorhanden sind, man also nicht unbedingt auf die mexikanischen Texte angewiesen ist, die allerdings zum Vergleich stets herangezogen werden sollten. Die Ärzte, die später aus den Eingeborenen hervorgegangen sind — es gibt deren mehrere recht tüchtige — schrieben zwar noch in ihrer Muttersprache aber wohl meist gleichzeitig auch auf Spanisch oder Lateinisch.

Was nun die Drucklegungsmöglichkeiten in Neuspanien selbst angeht, so stand es damit zunächst natürlich nicht glänzend. Die erste Druckerei wurde allerdings schon recht früh, nämlich im Jahre 1539, nach anderen Quellen bereits 1535, in Mexiko eröffnet und zwar in der Hauptstadt selbst. Erst 1640 bekam die erste Provinzstadt Puebla eine eigene Druckerei. Inzwischen entstanden aber mehrere weitere Druckereien in der Stadt Mexiko, was wir

an Hand der Titelblätter unserer Medizinbücher gut verfolgen können. Bis zum Jahre 1620 sind wenigstens fünf oder gar sechs nachweisbar. Wenn ich nicht irre, so sind in diesen ersten Druckereien in Neuspanien Deutsche als Drucker beschäftigt gewesen.

Leider ist keine genaue Kenntnis der Verhältnisse dieser Offizinen auf uns gekommen. Von einigen wissen wir noch ausser dem Namen des Inhabers den Ort in der Stadt, wo sie gelegen waren. Das ist meist alles. Es wäre eine dankenswerte Aufgabe, wollte ein Fachmann an Ort und Stelle Nachforschungen anstellen und eine Geschichte des Druckwesens in Mittel- und Südamerika verfassen, die es meines Wissens nicht gibt.

Natürlich waren diese Druckereien mit ihrem Druckmaterial beschränkt. Die Auflagen, die sie von jedem Buch herausbringen konnten, waren nach unseren modernen Begriffen recht bescheiden, aber relativ betrachtet doch sehr beachtlich. Wahrscheinlich understanden alle Druckereien der direkten Aufsicht der vizeköniglichen Behörde. Ohne deren Imprimatur dürfte kein Buch verlegt oder gedruckt worden sein. Recht lehrreiche Einblicke in diese Verhältnisse geben die den erwähnten Büchern beigefügten Dokumente und Gutachten. Besonders die letzteren zeigen uns, wie das Werk eines Autors vor der Drucklegung durch eine Art Kommission von Fachleuten gehen musste. Dass bei der Beurteilung des Manuskriptes hierbei oft Name und Person des Verfassers einerseits, seine Beliebtheit bei den Gutachtern andererseits eine nicht zu übersehende Rolle spielte, mag einleuchten.

Woher nun haben wir unsere Kenntnisse über diese seltenen medizinliterarischen Erzeugnisse, deren Studium doch so gut wie allen Interessierten ob deren grosser Seltenheit und schwieriger Erlangung so gut wie unmöglich ist? Noch in der grossen Bibliografia Española von Morejón aus den vierziger Jahren des vorigen Jahrhunderts sind die amerikanischen Ärzte und Forscher mit wenigen Ausnahmen recht stiefmütterlich behandelt. FRANCISCO BRAVO, ALONSO LOPEZ, JUAN DE BARRIOS u. a. fehlen ganz. Einige wenige sind nur ganz oberflächlich behandelt.

Erst in den letzten Jahrzehnten des letzten Jahrhunderts regte sich im Amerika spanischer Zunge das Interesse an der Geschichte der heimischen Medizin und der Naturwissenschaften. Vier Männer sind da zu nennen, die alle um dieses Gebiet gleichgrosse Ver-

dienste erworben haben, teils durch eifriges Quellenstudium teils durch bibliografische Arbeit. Leider sind ihre Namen den wenigsten europäischen Kollegen geläufig: León, Peñafiel, Icazbalceta und Ramírez. Besonders die beiden ersteren haben sich mit der Frühgeschichte der Medizin in Lateinamerika eingehend befasst, und es gelang ihnen, uns vieles Unbekannte zugänglich zu machen. Doch scheinen sie bei den Behörden nicht das nötige Verständnis und ausreichende Hilfe gefunden zu haben. Dafür spricht jedenfalls sehr Vieles.

Einmal beklagt sich León bitterlich, die europäische, allen voran die deutsche Medizingeschichte hätte keine Ahnung davon, dass auch in Spanisch-Amerika die Heilkunst eine ruhmvolle Vergangenheit gehabt hätte. So lobend wie er von den Büchern von NEUBURGER nnd PUSCHMANN spricht, so empört schreibt er seine Enttäuschung darüber zwischen die Zeilen, dass beide keinen Raum für das lateinische Amerika gehabt hätten. Diesen Mangel wollte der fleissige, sein Vaterland über alles liebende Gelehrte ausgleichen. Er wünschte durch prägnante Veröffentlichungen der internationalen Medizinhistorik ein bisher stark vernachlässigtes Gebiet zu erschliessen. Ähnlich Peñafiel. Es gelang ihnen das nur in sehr beschränktem Masse, denn auch heute noch geht die Kenntnis von diesen Wissenszweigen nicht weit über den Stand von einst hinaus. Jedenfalls entstanden die guten und fein geschriebenen Werke der beiden Genannten in der angedeuteten Absicht, ohne jedoch bis zur Stunde den Weg auf die Schreibtische der europäischen Kollegen Leóns und Peñafiels gefunden zu haben. Nur vereinzelt verirrte sich ein Exemplar in eine deutsche Gelehrtenstube. Ein reiches lohnendes Feld bleibt hier noch zu bearbeiten. Zunächst aber soll es überhaupt erst einmal der europäischen Fachwelt zugänglich gemacht werden. Das bezwecken vor allem diese Zeilen. Aus meinen Ausführungen ergeben sich ohne Weiteres die benutzten Quellen. Hernandez und Ximenez dagegen war ich so glücklich, in den Originaltexten lesen und bearbeiten zu können. Ich kann wohl sagen, dass mir kaum je eine Arbeit lieber geworden ist.

Das älteste nachweisbare medizinische Buch Neuspaniens stammt aus dem Jahre 1570. Es ist das einzige — auf eine Ausnahme soll später hingewiesen werden — der ganzen zu besprechenden

Reihe, das in lateinischer Sprache verfasst ist. Sein Autor ist

FRANCISCO BRAVO DE ORSUNA

und sein Titel: Opera medicinalia in libris quattuor digesta. Gedruckt ist es in Mexiko bei PEDRO OCHARTE, einem Drucker, von dem wir ebenso wenig wie von allen anderen zu erwähnenden überliefert bekommen haben. Das Buch hat Oktavformat und ist 316 Seiten stark, also von ziemlichem Umfange. Neben dem Titelblatt, das im Geschmack der Zeit gehalten eine Art Portikus zeigt, in dessen Lumen der Titel zu lesen ist, enthält das Buch drei Holzschnitte, von denen der eine den alten Blutlauf darstellt. Die vier Bücher behandeln verschiedene Gebiete. Das zweite ist eine genaue Wiedergabe des Werkes des Monardes „De vena secanda in pleuritide" von Sevilla aus dem Jahre 1539.

Im ersten Buche wird ein besonderes Scharlachfieber beschrieben, das sein Hauptverbreitungsgebiet in Neuspanien hatte und in dem León ein Analogon des Typhus exanthematicus sehen will. Neuerdings nimmt Sticker die gleiche Stellung ein. Das dritte Buch trägt den Titel: Universa de diebus secretoriis doctrina ad Hippocratis et Galeni mentem exponitur. Das vierte Buch ist der Zarzaparilla und einer genauen Schilderung ihrer Vorzüge gewidmet. Nur ganz wenige Exemplare des seltenen Werkes sind in mexikanischen Bibliotheken erhalten geblieben.

Über die Lebensdaten und die Geschichte des Autors wissen wir herzlich wenig. Nach León bestehen zwei Ansichten über sein Herkommen. Nach den einen stammt er aus Osuna in Spanien, nach den anderen soll er nur dort studiert haben und graduiert worden sein. Sein Geburtsjahr ist auch unbekannt. Nachweislich übte er im Jahre 1553 in Sevilla ärztliche Praxis aus, wo er bei einer Epidemie hilfreich tätig war. Wann und warum er nach Neuspanien auswanderte, ist ganz unbekannt. Auch sein Todesjahr kennen wir nicht. Auf jeden Fall lebte er aber noch nach 1597. Das geht aus einem Gutachten hervor, das er über das berühmte Buch Farfáns Tratado de Medicina abgab.

Dass sein Werk von grosser praktischer Bedeutung gewesen ist, darf mit Recht bezweifelt werden. Schon allein der lateinischen

Abfassung wegen eignete es sich nicht für starke Verbreitung. Es ist das einzige Werk dieser Gattung, das sich nur an den Fachmann und Latein verstehenden Gelehrten wendet. Von Belang ist lediglich das erste Buch über das rätselhafte mexikanische Scharlachfieber, über dessen Wesen uns jedoch bessere spätere Berichte vorliegen. Der Druck ist wie bei allen Erzeugnissen dieser Epoche recht primitiv.

Von weit grösserer Bedeutung war das zweitälteste Buch dieser Ära, das beachtliche Werk des Spaniers

ALONSO LOPEZ

mit dem Titel: Summa y Recopilación de Cirujía; gedruckt zu Mexiko bei ANTONIO RICARDO 1578. Auch über diesen Drucker wissen wir nichts Näheres. Das Format ist Oktav; an vierzehn Seiten Vorwort schliessen sich 201 Textseiten an. Das Werk zerfällt in sieben Kapitel, die ganz verschiedene Dinge behandeln. Das erste gibt eine Unmenge anatomischer Definitionen, das zweite behandelt den Aderlass; das dritte Geschwürsbehandlungen; das vierte die Behandlung und das Wesen frischer Wunden; das fünfte die Bubonen und deren Therapie; das sechste Frakturen und Luxationen; das siebente ist der Pest gewidmet. Das Buch erfreute sich so grosser Beliebtheit, dass es bereits 1595 eine Neuauflage erlebte, allerdings mit etwas geändertem Titel. Es nannte sich jetzt Summa y Recopilación de Cirujía con un arte para sangrar y examen de barberos .... va añadido en esta segunda impresión el origen y nacimiento de las reumas y las enfermedades que dellas proceden. (Gesammte Chirurgie mit einem Aderlassweiser und einer Anleitung zum Examen der Barbiere .... angeschlossen an diese zweite Ausgabe wird eine Abhandlung über Ursprung und Wesen des Rheumatismus und der aus ihm entstehenden Krankheiten). Es handelt sich also um eine erhebliche Ergänzung und Erweiterung des Stoffes selbst sowie um die Hinzunahme von nicht mehr ins Gebiet der Chirurgie fallender Themen. Somit schlägt der Verfasser hier den gleichen oben angedeuteten Weg zum Hausarzneibuch ein. Gedruckt ist diese Ausgabe bei PEDRO BALLI im Jahre 1595. Sie hat Quartformat, einen den Intestinaltraktus darstellenden

Holzschnitt und umfasst 204 Seiten, die dies Mal zehn Bücher füllen. Das erste Buch enthält wild durcheinandergewürfelt die verschiedensten Dinge, so Rheuma, Seitenstechen, Lähmungen, Augenleiden, Nasenkrankheiten, Ohrenleiden, Katarrhe, Skrofeln (lamparones), Blasenleiden, Brüche (relajaciones), Krätze, Lepra, Lustseuche und Ähnliches mehr. Das ursprünglich den Geschwüren gewidmete Kapitel hat eine starke Erweiterung erfahren, indem hineingenommen sind Karbunkel, Blutgeschwüre (diviesos), Gangrän, Zirrhus, Aneurysmen, Epilepsie, Gicht, Pleuritis, u. s. w. Ein ganzes Kapitel befasst sich mit den verschiedenen Arten der Verstopfung (opilaciones). Ein weiters schildert wieder die oben bei Bravo schon erwähnte einheimische Fieberseuche. Im gleichen Abschnitt ist von der eingehend bei Hernandez und Ximenez besprochenen Cocoliztliseuche die Rede, die mit dem Flecktyphus wirklich identisch zu sein scheint, was auch bereits León annimmt. Im Anschluss daran kommen Leberleiden, Dysenterien, und Blutfluss zur Sprache. Dabei entsteht jedoch keineswegs ein abgerundetes Bild; besonders die Dysenterie umschliesst sicher mehrere Darmkrankheiten verschiedenster Ätiologie. Das neunte und Teile des zehnten Buches behandeln die Kinderkrankheiten, womit Lopez die erste auf amerikanischem Boden gedruckte pädiatrische Schrift geliefert hat.

Alonso Lopez wurde und wird heute noch in der amerikanischen Medizinhistorik zum Unterschiede von vielen späteren Vertretern seines Namens gern als Lopez de Inojosos bezeichnet nach dem Epitheton, das er sich selbst auf dem Titelblatt seines Werkes beigelegt hat, wo er sich als „natural de Inojosos y cirujano y enfermero del Ospedal de San Joseph de las Indias (Sohn des Ortes Inojosos, Chirurg und Krankenpfleger am St. Josefskrankenhaus") nennt. Ich schlage vor, den Autor zum Unterschiede der vielen den gleichen Namen tragenden Gelehrten des XV. und XVI. Jahrhunderts ein für allemale Lopez Neohispanicus zu bezeichnen.

Lopez Neohispanicus wurde im Jahre 1535 zu Inojosos im Bistum Cueca geboren, lernte in Spanien das Barbier- und Chirurgenhandwerk, wanderte später aus unbekannten Gründen in die westindischen Kolonien aus und schrieb hier sein Buch. Wann er seine Heimat verlassen hat, ist nicht mehr feststellbar.

Ebenso sind seine Geschicke während der ersten Jahre seines Aufenthaltes in der neuen Welt gänzlich in Dunkel gehüllt. Als kleiner Chirurg und Bader spielte er sicher keine gewichtigte Rolle. Später finden wir ihn am Hospedal de las Indias als Chirurgen wieder, wo er vierzehn Jahre lang in dieser Stellung tätig war. Das Jahr 1576 brachte ihn in ganz nahe Berührung zu Hernandez; in diesem Jahre brach nämlich die bekannte schwere Cocolitztliseuche über das Land herein, die in ihrer Schwere an eine Pestepidemie gemahnt. Hernandez der an den Hospitälern der Stadt Mexico als königlicher Protomedico fungierte, sezierte die Leichen der unter seiner Behandlung in den Krankenhäusern an der Seuche verstorbenen klinischen Patienten regelmässig selbst. Es sind diese meines Wissens die ersten in Mittelamerika vorgenommenen regelmässigen Obduktionen an klinischem Leichenmaterial. Allerdings fand nach León schon vorher im gleichen Jahre eine einzelne Leichenzergliederung an einem Indianer statt, die ein Dr. JUAN DE LA FUENTE vornahm, die aber vereinzelt steht und nicht als regelrechte klinische Sektion angesprochen werden darf. Nach Hernandez wurden pathologisch-anatomische Zergliederungen an Leichen, die aus den Kliniken stammten, allgemeiner; eingeführt hat sie aber auf jeden Fall Hernandez, was ein weiteres Verdienst des verdienten Mannes ist. Bei diesen Sektionen half Lopez dem grossen Meister am Seziertisch. Hier lernte er von diesem hinzu, was er in seinem späteren Werke so gut verwandte.

Trotz seiner Erfolge als Chirurg an der Klinik zum hl. JOSEF und trotz des Einschlagens seines Buches trat Lopez sieben Jahre nach dessen Erscheinen im Jahre 1585 in den Orden der Gesellschaft Jesu ein und übernahm unter Aufgabe seiner bisherigen segensreichen Tätigkeit den Posten eines Pförtners am Colegio Màximo, den er bis zu seinem am 16. Januar 1597 erfolgten Tode innehatte. Mit Lopez schied einer der besten Chirurgen Mexikos und einer der wenigen unmittelbaren Schüler des Hermandez dahin; ein fleissiger Mensch, der sich von Kleinem zu einer angesehenen Stellung emporgearbeitet und sein Wissen derart bereichert hatte, dass er hinter manchem gelehrten Arzte seines Volkes nicht zurückzustehen brauchte.

Von ganz ähnlicher, vielleicht in der damaligen Zeit noch

bedeutenderer Wirkung war das vierte in Mexiko ans Licht gegebene Werk medizinischen Inhalts des Paters

FRAY AUGUSTÍN FARFÁN,

das den Titel trägt: Tratado breve de Cirujía y del conocimiento y cura de algunas enfermedades que en esta tierra más comunemente suelen aver. Hecho por el muy referendo Padre Fray Augustín Farfán, Religioso de la Orden de Sancto Augustín, Doctor en Medicina y graduado en esta insigne Universidad de México. (Kurze Abhandlung über die Chirurgie und die Kenntnis und Behandlung einiger Krankheiten, die hier zu Lande gewöhnlich auftreten; verfasst von dem ehrwürdigen Pater Augustín Farfán, Mitglied des Ordens des hl. AUGUSTIN, Doktor der Medizin der hiesigen hohen Universität und an ihr hierselbst graduiert).

Als Erscheinungsjahr trägt es die Jahreszahl 1579. Gedruckt wurde es bei ANTONIO RICARDO, hat Quartformat, fünfzehn Seiten Vorwort und Einführung mitsamt den üblichen Zertifikaten. Ein Holzschnittbildnis des Vorfassers ist eingefügt, das einzige Bild, das uns erhalten geblieben ist, nicht nur von Farfán, sondern aus der ganzen Reihe der hier in Frage stehenden Autoren; denn ob das Mönchsbild bei Ximenez diesen selbst darstellt, ist mehr als unsicher.

Im Vorwort wendet sich Farfán in kurzen, prägnanten Worten an den Leser und stellt sich diesem als erfahrenen Arzt und gewandten, gut ausgebildeten Gelehrten vor. Seine Absicht sei, einen nicht zu langen, aber klaren und gut verständlichen Leitfaden der Chirurgie zu geben. Das Werk selbst zerfällt in sechs Traktate. Der erste macht ganz allgemein mit der Anatomie des Menschen bekannt. Der zweite behandelt Geschwüre, Erysipel, Entzündungen verschiedenster Art, Geschwülste, Phlegmonen, Pusteln, Karbunkel, das persische Feuer, Gangrän, die Windgeschwulst (Tympanie der Leibes? Hautemphysem?), die Wassersucht, den Krebs u. s. w. Der dritte ist den Kopfgeschwülsten, Geschwülsten und Geschwüren im Innern des Kopfes, Entzündungen im Gesicht und an den Augen, Geschwülsten und Schwellungen der Ohren, Entzündungen und Wunden der Nase, Verletzungen des Mundes u. s. w. gewidmet. Der vierte befasst sich mit ver-

schiedenartigen frischen Wunden, der fünfte mit Geschwüren im allgemeinen und Bubonen, wobei die Therapie der Lues eingehend geschildert wird und Räucherungen, Zarzaparilla und Guajac eingehend ins Licht gestellt werden. Der sechste Traktat umfasst die Schilderung der verschiedenen Magenleiden, des Scharlachs und der einzelnen Arten von Blutstühlen.

Den Zweck, den der Verfasser verfolgt, gibt er deutlich an. Auch er will ein Werk für den Hausgebrauch schreiben, das den Leuten „in Gegenden ohne Arzt und Apotheke" Rater und Helfer in körperlichen Nöten sein soll. Besonders anziehend sind die Schilderungen der einheimischen Krankheiten, ferner die Anleitungen zur genauen Herstellung der betreffenden Arzneien und die Vorschriften fur das diätetische Verhalten der Patienten. Das Buch erfreute sich starker Verbreitung und ungeteilter Beliebtheit. Bereits einige Jahre später erfolgte leider ohne Angabe von Jahr und Druckort eine Neuauflegung von der nach León nur zwei einzige Blätter auf unsere Tage gekommen sind.

Sonst ist die ganze Auflage spurlos verloren gegangen bezw. aufgebraucht worden. Das Verdienst Leóns ist es, nachgewiesen zu haben, dass man es tatsächlich mit einer späteren Neuauflage zu tun hat. Jedenfalls ist vor León dieses Buch stets mit der Erstauflage znsammengeworfen worden. Ob in diesem zweiten Druck Ergänzungen oder Umänderungen vorgenommen worden sind, lässt sich heute naturgemäss nicht mehr feststellen.

Augustín Farfán ist der erste der hierher gehörigen Autoren, der in der Neuen Welt selbst geboren worden ist und auch daselbst seine ganzen Studien zurückgelegt hat. Geboren wurde er 1532 zu Mexiko. Seine Eltern waren aus Sevilla eingewandert. Über seines Vaters Stand weiss man nichts. Mit zwanzig Jahren begann er in Mexiko auf der dortigen Universität seine Studien. 1562 erlangte er die Graduation als Arzt. Vielleicht trieb er in seiner Vaterstadt Praxis. In den nächsten Jahren heiratete er. Von seiner Frau wissen wir garnichts. Lange bestand die Ehe nicht; der Tod trennte sie, indem die junge Frau wenige Jahre nach der Heirat starb. 1569 trat Farfán in den Orden der Augustiner ein. Von seiner ganzen vierzigjährigen Klosterzeit ist uns nichts bekannt; er starb im Jahre 1609.

Bereits vor seinem Tode fand sein Werk einen Nachbearbeiter

und Ergänzer, dessen Namen aber verborgen geblieben ist. Der Titel des nachbearbeiteten Werkes gleicht dem des Hauptwerkes ziemlich, nur bringt er statt „algunas enfermedades" die etwas unbescheidenere Bezeichnung „de todas las enfermedades" und ändert das „Tratado breve de Cirujía" in „Tratado breve de Medicina" um, was übrigens auch für den Titel der oben erwähnten verloren gegangenen Neuauflage überliefert wird. Diese Nachbearbeitung erschien 1592 und ist bei PEDRO OCHARTE in Mexiko gedruckt. Sie hat Quartformat und enthält in sechs Büchern 353 Seiten. Vier Bücher sind der eigentlichen Medizin gewidmet, eines der Chirurgie und eines der Anatomie. Dieses Buch ist im wahrsten Sinne des Wortes Hausarzneibuch geworden, wie denn der es verfassende Anonymus schreibt, dass er es geschrieben habe „para ayudar á la gente pobre y ausente que careze de soccorro de médico para remedio de las enfermedades que padece estando en pueblos de indios y haciendas de campo" (Um dem armen weitab wohnenden Volk zu helfen, das ärztlicher Hilfe entbehren muss und um ihm Heilmittel gegen Krankheiten zu geben, an denen es beim Aufenthalt in Indianerdörfern und auf Landgütern leidet). Übrigens soll nach Beristain eine weitere Neuauflage des FARFAN'schen Buches im Jahre 1609 stattgefunden haben. Ein Exemplar davon ist aber nie aufgetaucht.

Eine andere Nachbearbeitung erschien im Jahre 1610. Hier steht die Syphilis im Vordergrunde. Besonders belangreich ist die hierin enthaltene Ablehnung des Kurpfuschertums, das die Luetiker im Anfangsstadium hinhält, anstatt sie zu einer Zeit, wo noch Rettung möglich wäre, einer vernünftigen ärztlichen Behandlung zuzuführen.

Ein besonders grosszügig angelegtes, sich nicht auf das medizinische Gebiet beschränkendes, sondern vielmehr die gesamten Naturwissenschaften berücksichtigendes Werk ist das in Oktavformat im Jahre 1591 erschienene, von

JUAN DE CÁRDENAS

verfasste Buch mit dem Titel: Primera parte de los Problemas y secretos de las Indias (Erster Teit der Probleme und Geheimnisse Indiens). Gedruckt ist es in Mexiko ebenfalls bei PEDRO

OCHARTE, als der erste Teil eines geplanten, ganz grossen naturwissenschaftlichen Lexikons, das ähnlich wie die Werke des Hernandez für Mexiko alles Wissenswerte aus den Gebieten der verschiedenen Zweige der Naturwissenschaften zusammenfassen sollte. Schon im ersten Teile der allein erschienen ist — der Tod setzte den Plänen der Verfassers ein frühes Ziel — sind Medizin, Botanik, Biologie und Physik nebeneinander behandelt, vielleicht in einer nicht eben glücklich zu nennenden Anordnung. Man hat ein wenig den Eindruck der Planlosigkeit in Bezug auf die Zusammenstellung des Stoffes, der auf den 246 Seiten ein bischen bunt durcheinander gebracht ist. Trotzdem ist das vorliegende Werk eines der wichtigsten für die Erwerbung von Kenntnissen über die Zustände im damaligen Mexiko, eben weil es so verschiedene Gebiete anzieht. Leider sind nur zwei Exemplare durch die Jahrhunderte auf unsere Tage gerettet worden. Ein im Jahre 1913 erfolgter Neudruck hat übrigens die Zugänglichkeit zu diesem wichtigen Quellenwerk erheblich erhöht, obgleich auch fast alle Exemplare dieses Neudruckes in feste Hände gelangt zu sein scheinen. Jedenfalls stösst man im Buchhandel nie auf eines davon.

Das Werk umfasst drei Bücher. Das erste behandelt das Land Mexiko ganz im allgemeinen, spricht von den häufig vorkommenden Erdbeben, von den grossen Vulkanen, heissen Quellen, den Sommerregen, den Niederschlagsverhältnissen, und gibt eine gute Übersicht über die klimatischen Verhältnisse Mexikos. Im zweiten werden die vorkommenden Metalle geschildert, und die gebräuchlichsten Verhüttungsprozesse dargestellt. Daran schliesst sich ein botanischer Teil an.

Cacao, Mais, Tunas und Tabak werden uns mit allem Wissenswerten genau beschrieben, ihre Kulturen, ihre Arten und deren Verwendbarkeit. Verschiedene seltene mexikanische Planzen werden in ihren Einzelheiten aufgeführt. Insbesondere nimmt die Darstellung des Tabaks und seiner Anwendung eine reichliche Spanne ein. CÁRDENAS selbst scheint ein eingefleischter Raucher gewesen zu sein, obgleich er es nicht offen zugibt; aber aus seiner Begeisterung für den Tabak, den er nicht genug rühmen kann und den er „das heilige Kraut" nennt, darf man darauf schliessen. Der Picietl, wie der Tabak in Altmexiko hiess, meint

er, sei eines der herrlichsten Heilmittel und der liebe Gott habe in ihm alle Tugenden und Kräfte eines Heilmittels vereinigt. Daneben sei er ein nicht zu entbehrendes Genussmittel für die arme, geplagte Menschheit. Die Heilkraft dieses Wohltäters und Freudenspenders der Menschheit sei in fast allen Krankheiten bewunderungswürdig. Daneben erwähnt er aber auch die Gefahren des Tabakrauchens im Übermass. Gewisse Erscheinungen der Nikotinintoxikation kennt er recht gut aus eigenen Beobachtungen. Im übrigen ist seine Darstellung des Tabakrauchens eine der ältesten und zuverlässigsten überhaupt. Deutlich schildert er schon die einzelnen Arten des Tabakrauchens, so seine Verwendung als eine Art Zigarren, die durch Einwickeln von Tabak in Maisblätter hergestellt wurden, als Zigaretten, die den modernen Epigonen ganz ähnlich gesehen haben müssen, ferner als Pfeifenfüllung; als letztere steckte man den Tabak in Silber- oder sonstige Metallröhrchen, auch wohl in ein Zuckerrohr, und verfuhr im übrigen ganz wie heute noch.

Das dritte Buch gibt sich mit der Schilderung der verschiedensten Eigenschaften von Menschen und Tieren in Mexiko ab. Hier treten wieder mehr medizinische Dinge in den Vordergrund. So sucht er die Frage zu beantworten, warum es in Neuspanien so viele Magenleidende gibt, warum die eingeborenen Frauen in so auffallender Weise Dysmenorrhoikerinnen sind, warum die Indianer so spärlichen Bartwuchs haben, und vieles andere.

Von den Lebensereignissen CARDENAS' wissen wir leider nur, was wir seinen eigenen äusserst spärlichen Aufzeichnungen über sich selbst entnehmen können. Wahrscheinlich stammt er aus der Gegend von SEVILLA und kam wie so viele seiner damaligen Kollegen nicht eben mit grossen Schätzen in die neue Welt. Rechte Chronologie ist in seine Angaben nicht hineinzubringen. Er erwähnt eines Jesuitenpaters ANTONIO RUBIO der sich seiner angenommen hätte. Sonst weiss man eigentlich garnichts von ihm. Sein Buch schrieb er mit 26 Jahren, konnte es aber aus Mangel an Mitteln erst zwei Jahre später drucken lassen, wie LEÓN berichtet. Nach einem anderen Bericht soll er bereits mit vierzehn Jahren nach Mexiko gekommen sein und zwar 1577. León berechnet sein Geburtsjahr mit grosser Wahrscheinlichkeit auf 1563. Aber das alles ist dunkel und kann kaum Anspruch auf historische

Genauigkeit machen. Mehrmals bewarb er sich um einen Lehrstuhl und trat in den erforderlichen Disputationen auf; so 1595 und 1598, beidemale ohne Erfolg. Erst 1607, zwei Jahre vor seinem 1609 erfolgten Tode, gelang es ihm, sich durchzusetzen.

Ein weiteres Lehrbuch oder besser gesagt einen Leitfaden der Chirurgie gab 1567

PEDRARIAS DE BENAVIDES

heraus. Der Titel dieses lautet: Secretos de Cirujía, especial del morbo Gállico y Lamparones, y así mismo la manera como se curan los Indios de lagas y heridas y otros pasiones en las Indias, muy util y provechoso para en España y otros muchos secretos.... Compuesto por el Doctor PEDRARIAS DE BENAVIDES. (Geheimnisse der Chirurgie, besonders der Franzosenkrankheit und der Skrofeln, ferner über die Art, wie die Eingeborenen in Westindien Verletzungen und Wunden behandeln, sehr nützlich und vorteilhaft auch in Spanien (zu wissen) und viele andere Geheimnisse..... Verfasst von Dr. PEDRARIAS DE BENAVIDES). Dieses Buch will etwas ganz anderes als alle vorhergegangenen. Während diese alle für Neuspanien bestimmt waren und sich direkt an die Kolonialbevölkerung wandten, setzt sich dieses zum Ziel, den Spaniern in Europa die Behandlungsarten der Eingeborenen Amerikas nahezubringen. Das geht ja einleuchtend aus dem Titel hervor. Dementsprechend ist dieses Werk auch nicht in Amerika sondern in Spanien verlegt und gedruckt und zwar in Valladolid bei FRANCISCO FERNANDEZ DE CÓRDOBA. Es erschien daselbst im Jahre 1567 und ist einstweilen das seltenste Produkt dieser Art. Dass der Verfasser es an Ort und Stelle aus eigenen Erfahrungen und eigener Anschauung geschrieben hat, geht ohne weiteres aus dem Text hervor. Deshalb gehört es auch nach der Meinung LEÓNS unstreitig hierher. Es wurde erst 1898 von RAMÍREZ entdeckt. Leider ist es bis heute so gut wie unzugänglich und somit auch noch in keiner Weise bearbeitet, auch nicht von RAMÍREZ selbst oder LEÓN. Aber RAMÍREZ referiert einiges Wenige über seinen Inhalt, was uns allerdings noch neugieriger macht. Soviel mir bekannt ist, findet sich das einzige Exemplar, das RAMÍREZ zu Gesicht bekommen hat, im Escorial.

Ich kann aber keine Gewähr für diese Angabe übernehmen. Von besonderem Reiz müsste die Bearbeitung des Abschnittes über die Lues sein; denn es finden sich da nach der Wiedergabe des RAMÍREZ einige sehr wichtige Stellen, die für die Frühgeschichte der Lues von grösster Bedeutung sein könnten. Es soll nämlich PEDRARIAS DE BENAVIDES aus eigener Erfahrung berichten, dass hauptsächlich die als Sklaven nach Mexiko gebrachten afrikanischen Neger die Lues verbreitet hätten. LEÓN gibt nach den Ausführungen von RAMÍREZ diese Stelle wieder. Sie scheint mir aber nicht verwendbar, ehe man nicht das Original selbst, dem sie entnommen sein soll, zu Gesicht bekommen hat. Auch noch andere Argumente sollen sich finden, die gegen die amerikanistische Theorie von der Entstehung der Syphilis ein gewichtigtes Wort redeten. Eine Entscheidung muss zurückgestellt werden, bis es gelingt, das Kuriosum wieder zu entdecken. Ganz besonders wichtig ist auch eine andere Stelle, an der Verfasser erzählt, dass die Lues hauptsächlich durch syphilitische Negerammen verbreitet werden wäre, und so in Neuspanien in bisher reine Familien eingeschleppt worden wäre. Er warnt geradezu vor den Negerammen, dagegen nicht vor den Indianerammen. Vielleicht sind hieraus Rückschlüsse erlaubt, die ich aber nicht überstürzt gezogen sehen möchte. Wie dem auch sei, des PEDRARIAS DE BENAVIDES Buch wird man erst werten können, wenn man es wieder ausgegraben haben wird. Es ist in Oktavformat gedruckt. Irgendwo anders als bei RAMÍREZ ist es nie in der Bibliographie aufgetaucht.

In die Reihe unserer Betrachtungen gehört auch ein Werk des bedeutendsten Forschers Neuspaniens, des

FRANCISCO HERNANDEZ,

das wahrscheinlich 1576 als Sonderdruck in Mexiko erschienen aber in keinem einzigen Exemplar auf uns gekommen ist. Es ist dies der heute nur noch in seinen viel später herausgekommenen gesammelten Werken enthaltene von Recchi mit aufgenommene „Tractatus de morbo novae Hispaniae anni 1576 vocato ab Indiis Cocolitztli".

Wo dieses Büchlein gedruckt worden ist, hat auch LEÓN trotz

eingehender Forschungen nicht mehr herausbekommen können. Es enthält jedenfalls die Ergebnisse von des HERNANDEZ pathologisch-anatomischen Forschungen, die er gemeinsam mit LOPEZ NEOHISPANICUS an den Leichen der an der Seuche Verstorbenen vornahm; ferner zahlreiche klinische Beobachtungen und Kasuistik. Eingehender hat sich mit dieser Seuche LEón in seiner verdienstvollen Epidemiologia Mexicana befasst.

Ein rein naturwissenschaftliches nur indirekt die Medizin angehenden Buch ist das Werk des königlichen Kosmografen und Mitarbeiters des HERNANDEZ, des gelehrten

HENRICO MARTÍNEZ,

das 1606 unter dem Titel „Repertorio de los tiempos y historia natural desta Nueva España" in Mexiko erschien. Als Druckerei wird „la emprenta del autor mesmo (die Druckerei des Autors selbst)" angegeben; was wir uns darunter vorzustellen haben, wissen wir allerdings nicht recht. Besass HENRICO MARTÍNEZ etwa eine eigene Druckerei in Mexiko?

Das in Quart erschienene Werk liefert im allgemeinen eine genaue Schilderung des Landes, der Geschichte dieses, des Klimas, der Bodenbeschaffenheit, usw. Einige Kapitel berühren auch medizinische Dinge besonders im Lichte der Astrologie. Zwei Holzschnitte, astrologische Berechnungstafeln, sind beigegeben.

Wichtiger ist das 1607 von

JUAN DE BARRIOS

verfasste Buch „Verdadera Medicina, Cirujia y Astrologia, en tres libros dividida". Verlegt und gedruckt ist es bei FRANCISCO BALLI in Mexiko. Von dieser Ausgabe bestehen nur noch ein einziges unbeschädigtes und zwei sehr beschädigte Exemplare. Das erste Buch behandelt die menschliche Anatomie, Kopf-, Brust- und Bauchwunden, ferner astrologische Beobachtungen zum Aderlass. Das zweite handelt von den fieberhaften Krankheiten, den Bubonen, dem Erysipel, den Pocken und den von Hernandez empfohlenen Arzneien. Das dritte beschäftigt sich mit Geburtshilfe und Frauenleiden, bringt eine genaue Anatomie des Uterus und widmet einen grösseren Raum der Pflege und den Krank-

heiten der Säuglinge. Anschliessend lehrt es, was man von den Ammen wissen muss, ferner was man unter Jungfräulichkeit zu verstehen hat. Ein Traktat über Schönheitsmittel beschliesst das Ganze.

Ein weiteres Erzeugnis der Feder des JUAN DE BARRIOS ist sein ebenso seltenes Buch über die Schokolade, das 1609 erschien und an dessen Existenz man lange zweifelte, bis León 1898 sein Dasein aus alten Bibliothekskatalogen einwandfrei nachweisen konnte. Der Titel des kleinen Werkchens heisst: „Libro en el cual se trata del chocolate que provechos haga, y si sea bebida saludable ó no". (Das Buch über die Schokolade und in dem untersucht werden soll, welche Vorteile sie mit sich bringt und ob sie als Getränk gesund ist oder nicht). Gedruckt bei GERONIMO BALLI in Mexiko. Lange schrieb man das Büchlein Cárdenas zu. Beide Bücher von JUAN DE BARRIOS stützen sich auf Hernandes. Von besonderem Wert im ersten Buch ist die Abhandlung über die Bubonen.

JUAN DE BARRIOS ist geboren zu Colmenar Viejo in Kastilien, studierte in Alcalá unter Garcia Carrero, wirkte dann als Arzt in Valladolid. Bis 1586 blieb er in Spanien, kam 1589 auf die Kanarischen Inseln und ist 1596 als praktischer Arzt in Mexiko nachweisbar. Sonst weiss man nichts über ihn.

Von der allergrössten Bedeutung wurde ein Nachbearbeiter der medizinischen Werke des Hernandez,

FRANCISCO XIMENEZ.

Sein Buch „Quatro libros de la naturaleza", die „Vier Bücher der Natur", erschien 1615 in Mexiko und ist in der Druckerei der Wittwe Diego Lopez Davalos gedruckt. Es hat Quartformat und umfasst 203 Seiten. Es ist rein medizinischen Inhaltes und bringt im Wesentlichen die medizinischen Werke des Hernandez, ergänzt durch Hinzunahme von geeigneten Stellen des OVIEDO, BARRIOS, CÁRDENAS und des MONARDES, wozu eine Menge eigener Beobachtungen und Erfahrungen hinzugezogen werden. Auch dieses Buch wendet sich vor allem an das Laienpublikum und muss sich hervorragender Beliebtheit erfreut haben. Neben den rein medizinischen Dingen enthält es eine ganze Reihe von

sittengeschichtlich hochinteressanten Schilderungen. Es ist eins der seltensten Bücher dieser Epoche. Vollständige Exemplare sind nur zwei erhalten geblieben, eines in der Staatsbibliothek in Mexiko, das andere in meiner eigenen Bibliothek, das gleichzeitig das einzige in Europa befindliche, wenigstens bis jetzt bekannte ist. Beschädigte Exemplare sollen je eins in zwei oder drei mexikanischen Provinzstädten befindlich sein.

Besonders verdient gemacht um die Wiederentdeckung des XIMENEZ haben sich LEÓN und Peñafiel, die beide unabhängig von einander 1888 je einer Neudruck herausbrachten. Besonders die einleitenden Abschnitte LEÓNS zu seinem Neudruck sind ausgezeichnet und verdienen vollste Anerkennung. Aber die Wiedergabe des Urtextes selbst ist recht schlecht. Es wimmelt da von sinnentstellenden Druckfehlern, sodass man ohne Original kaum etwas damit anfangen könnte. Den Neudruck Peñafiels habe ich nie zu Gesicht bekommen; ich kann mir also kein Urteil darüber erlauben.

FRANCISCO XIMENEZ ist in Villa de Luna in Aragon geboren, unbekannt in welchem Jahr. Sein Vater hiess MARTÍN; seine Mutter war eine geborene ESPINEL und hiess ANA mit Vornamen. In seiner Jugend soll XIMENEZ nach LEÓNS Biographie grosse Reisen durch Spanien und Italien gemacht haben. Wo und was er studiert hat, ist unbekannt. Manche Stellen lassen vielleicht nicht mit Unrecht darauf schliessen, dass er Laie war. Anfang des XVII. Jahrhunderts tauchte er plötzlich in Florida auf, wo ihm das Glück aber alles andere denn hold war. So wandte er sich 1605 nach Mexiko. Bald fasste er im Hospital zu Huaxtepec Fuss, wo er offenbar Krankenpfleger war. Hier fielen ihm die Werke des Hernandez in lateinischer Sprache in die Hand, und er begeisterte sich derart an ihnen, dass er beschloss, die rein medizinischen Dinge neu zu bearbeiten, durch Berichte anderer und seine eigenen Erfahrungen zu ergänzen und dem Volke allgemein verständlich in spanischer Sprache zugänglich zu machen. So entstand eigentlich ein ganz neues Buch, das sich durch die Lebhaftigkeit der Darstellung und das zu Tage tretende persönliche Temperament des Verfassers äusserst günstig gestaltete und für weite Verbreitung jede Garantie bot. In der Tat erfreute sich gerade dieses Buch beim Laienvolke ganz besonderer Beliebtheit.

1611 trat XIMENEZ in den Augustinerorden ein, 1612 legte er die ewigen Gelübde ab. Die Dokumente seiner Professablegung hat LEÓN ausgegraben und im Vorwort zu seinem Neudruck veröffentlicht. Als Klosterbruder wurde XIMENEZ Verwalter der Klosterapotheke. Hier in der Ruhe und Stille seiner Apotheke schrieb er sein bedeutendes Werk.

Wieder nur indirekte Beziehung zur Medizin hat das 1618 in Mexiko bei JUAN BLANCO DE ALCÁZAR erschienene Werk von

DIEGO CISNEROS

mit dem Titel: „Naturaleza y Propiedades de la Ciudad de México. Aguas y vientos .... tiempo del año. Necesidad de su conocimiento para el ejercicio de la Medicina. Incertidumbre y dificuldades sin el de la Astrología asi para la curación como para las prognósticos" (Natur und Eigenschaften der Stadt Mexico. Über Wasser- und Windverhältnisse .... vom Wetter im Laufe des Jahres. Notwendigkeit der Kenntnisse hiervon für die Ausübung der Medizin. Schwierigkeiten bei Behandlung und Prognosenstellung ohne Kenntnis der Astrologie). Es hat Quartformat und umfasst 148 Seiten. Es ist dies die beste Klimatologie seiner Zeit, die sich auf Mexiko bezieht. Ausserdem enthält das Werk eine Menge Betrachtungen über physische sowie psychische Eigentümlichkeiten der Ureinwohner. Man kann es als eine erwünschte Ergänzung zu den Arbeiten von CÁRDENAS, HERNANDEZ und MARTINEZ bezeichnen. Ursprünglich war geplant, mit dem Buche eine Sammlung von Karten erscheinen zu lassen. Leider unterblieb das aus unbekannten Gründen. Die Entwürfe dazu befinden sich jedoch heute noch im Nationalarchiv in Mexiko.

CISNEROS war geborener Madrider. Sein Geburtsjahr ist aber unbekannt. In Alcalá studierte er Medizin und wurde ebenda zum Doktor promoviert. Später ging er in Begleitung des Vizekönigs MARQUÉS DE GUADALCÁZAR nach Mexiko, wo er an der Universität einen Lehrstuhl erhielt.

Betrachtet man also die fünfzig Jahre von 1570 bis rund 1620, so kann man folgende Feststellungen machen:

Das älteste und gleichzeitig einzige wichtigere in lateinischer Sprache geschriebene Buch sind die Opera medicinalia des Fran-

cisco Bravo. Diese erlebten weder eine Neuauflage noch eine Übersetzung ins Spanische oder Mexikanische. Dagegen haben sie sicher, wenn auch nicht offenkundig, auf die späteren Werke eingewirkt.

Erst acht Jahre später erschien der Leitfaden der Chirurgie von ALONSO LOPEZ, der 1595 seine zweite Auflage zu verzeichnen hat.

1579 bis 1610 fallen die fünf auf Fray Augustín Farfán gegehenden Bücher, die wir gemeinsam unter der Bezeichnung „Tratado breve" zusammenfassen wollen. Bei ihnen handelt es sich teilweise um Nachbearbeitungen, teilweise um Neuauflagen. Im Grunde stellen sie alle das gleiche Werk dar.

JUAN DE CÁRDENAS' Werk geht über den engen Rahmen des rein Medizinischen hinaus. Es ist das erste allgemein naturwissenschaftliche Buch Neuspaniens. Es fällt ins Jahr 1591. Eine Neuauflage oder Nachbearbeitung hat es nicht gefunden, dagegen teilweise XIMENEZ Stoff für sein Werk geliefert.

PEDRARIAS DE BENAVIDES gehört nur bedingungsweise hierher, da sein Buch in Spanien gedruckt worden ist.

Anders steht es mit dem kleinen Seuchenbuch des HERNANDEZ, seitdem LEÓN seine Existenz als Sonderdruck bewiesen hat. Es wäre demnach das zweite lateinisch geschriebene Buch.

HENRICO MARTÍNEZ gehört wieder zu den Naturwissenschaftlern. Des JUAN BARRIOS Verdadera Medicina hat teilweise Übernahme in die Quatro libros de la Naturaleza des XIMENES gefunden, dagegen trotz seiner Güte keine Neuauflage. Sein Libro del Chocolate gehört nur bedingungsweise hierher, soll aber einbezogen werden.

Die Quatro Libros des XIMENEZ von 1615 fussen auf zwar in Neuspanien geschriebenen Werken des HERNANDEZ, aber nicht auf ebenda erschienenen Presseerzeugnissen. Vielleicht haben XIMENEZ Manuskripte des HERNANDEZ vorgelegen oder handschriftliche Kopien jener. Das Buch hat nie eine Neuauflage erlebt.

Das Werk des Diego Cisneros gehört wieder mehr ins Gebiet der Naturwissenschaften im besonderen. Es ist das letzte, das in den eben umgrenzten Zeitraum hineinfällt. Das nächstspätere Erzeugnis medizinischen Inhaltes fällt erst ins Jahr 1647.

In den Jahren 1570 bis 1620 erschienen also im ganzen, die

Neuauflagen mit einbezogen, 16 Bücher von zusammen 10 Autoren. Neuauflagen oder Nachbearbeitungen sind davon fünf, und zwar entfallen 4 auf AUGUSTÍN FARFÁN und 1 auf LOPEZ NEOHISPANICUS. Es bleiben nach Abzug dieser fünf also noch 11 verschiedene Bücher übrig. Von diesen sind acht rein medizinischen Inhaltes, drei naturwissenschaftlichen. Von den acht medizinischen sind noch zwei besonders zu berücksichtigen, die vollkommen verschollen sind, nämlich das Buch über die Schokolade von Barrios und das Seuchenbuch des HERNANDEZ, das nur noch im Sammelband der HERNANDEZ'schen Schriften auf uns gekommen ist.

JANUS

Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

(Organe de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

Rédacteurs en chef:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS, LEYDE, Jan van Goyenkade 44.
Prof. Dr. E. C. VAN LEERSUM, AMSTERDAM.

Trentième Année. — Cinquième Livraison.
SEPTEMBRE—OCTOBRE 1926.

SOMMAIRE.

LEYDE. — E. J. BRILL, Sé. Ae.

WILLIAMS AND NORGATE, 14 Henrietta Street Covent Garden LONDON.

OCTAVE DOIN ET FILS, Place de l'Odéon PARIS.

Conditions de l'abonnement.

Prix de l'abonnement *f* 12.— = frcs 25.— = Mark 21.— = £ 1–0–0 = Doll. 5.—.

Dans l'intérêt de la science universelle le prix de souscription du périodique Janus ne sera pas augmenté.

Pour abonnements, annonces, expédition etc. s'adresser aux Éditeurs: E. J. BRILL, LEYDE; WILLIAMS AND NORGATE, 14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON, et 20, South Frederick Street, EDINBURGH, et 7, Broad Street, OXFORD; OCTAVE DOIN ET FILS, 8 Place de l'Odéon, PARIS.

On est prié de faire attention à l'adresse de la Rédaction:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS,
Jan van Goyenkade 44, LEYDE (Hollande).

AVIS AUX AUTEURS.

Au lieu d'autres honoraires les Auteurs d'articles insérés au Janus recevront gratis 50 tirés à part *de leurs articles originaux*. Ils sont invités à faire connaître sans délai s'ils désirent en recevoir à leurs frais un nombre plus grand.

M. M. les Auteurs sont priés:

1°. **D'écrire les articles en gros caractères latins et d'une manière très lisible, si possible à la machine à écrire.**

2°. D'indiquer le nombre des tirés à part qu'ils désirent.

3°. De toujours joindre leur manuscrit aux épreuves quand ils les retournent à la rédaction.

4°. De retourner les épreuves au plus tard dans les huit jours à la Maison E. J. BRILL, à Leyde.

Les articles scientifiques de la „Nederlandsche Maatschappij voor tropische Geneeskunde" (Société néerlandaise de médecine tropicale) seront publiés dans ce périodique. Ainsi la société se propose de rendre accessible aux étrangers les traités de médecine tropicale, qui paraissent en langue néerlandaise.

CONCERNING THE EARLY LITERATURE ON LING'S MEDICAL GYMNASTICS

BY

EDGAR F. CYRIAX, M. D. Edin.,
London.

By the term "early" as applied to the literature in question, I mean that which appeared up to the year 1870. As I find that there are very few medical men — and this includes even those who have taken up Ling's medical gymnastics as a speciality — who have any knowledge of the same, I feel that some words on the subject may prove of interest.

I shall commence with the literary productions of P. H. LING and his immediate successors and pupils in Sweden. P. H. LING (1776—1839), as is well known, was the founder of the Swedish system of gymnastics (educational, military, aesthetic and medical) that bears his name. He was the first head of the Royal Central Gymnastic Institute of Stockholm, which was opened during 1813. LING was the author of one larger work which deals in part with medical gymnastics, namely "Gymnastikens Allmänna Grunder" (general principles of gymnastics) the first portion of which was issued during 1834 and the latter during 1840. The book in question contains 239 pages of which pp. 127—199 are devoted to medical gymnastics. The contents of the latter are systematic, though brief, and reference can be found to the treatment of such diseases as epilepsy, convulsions, headache, haemoptysis, haematuria, hepatic, renal and bladder troubles, diseases of muscles, bones and joints. To present day readers, LING's ideas on physiology may seem fantastic in many places,

but they were those current amongst a large number of scientists at the time [1]).

LING's book was naturally written in the Swedish language, but a complete translation into German by MASSMANN appeared during 1847 [2]). During 1866 the collected works of P. H. LING were published by V. BESKOW: pages 434—786 contain, amongst other material, a reprint of Gymnastikens Allmänna Grunder and some additional contributions of P. H. LING which had not previously seen the light of day. One of the most important of these is "Om läkares gymnastikutbildung" (on the teaching of gymnastics to doctors) which can be found on pp. 747—754.

A number of the gymnastic prescriptions of patients treated at the Royal Central Gymnastic Institute during LING's lifetime are preserved in the library of the institute and some of them have been published in the appendix to BRANTING's posthumous works (see below).

L. G. BRANTING (1779—1881) who was P. H. LING's successor at the institute, published very little whether on the subject of medical or any other portion of LING's gymnastics. Practically all that appeared was an annual report on the patients treated at the institute during 1861 [3]) and a monograph on certain treatments of spinal curvatures by means of orthopedic apparatus which were in vogue at the time [4]). On the other hand, he left behind him a very large amount of manuscript, some of which was published during 1882 under the editorship of HJALMAR LING (see below) in a volume of over 800 pages entitled "Efterlemnade Skrifter" (posthumous writings). By far the largest portion of this work deals with medical gymnastics, specially concerning the patients treated at the Royal Central Gymnastic Institute during 1840, 1851, 1859 and 1861 respectively. In most of the cases notes are given as to their diagnosis and progress,

1) See CYRIAX, R. J. Svenska Gymnastiken i In- och Utlandet, 1925, XVI, 14—46.

2) "P. H. LING's Schriften über Leibesübungen".

3) "Årsrapport till Kongl. Sundhets-Kollegium öfver sjukvården å Kongl. Gymn. Central-Institutet år 1861".

4) "Några upplysningar beträffande orthopedien eller sträck- och tryckmethoden 1863".

together with minute details as to the various exercises, active and passive, that constituted the daily treatment. As the book in question contains nothing written by Branting after 1861, it really belong to the literature previous to 1870, although not actually published until a later date.

HJ. LING (1820—1886) the son of P. H. LING, published two books, namely "De första begrephen af rörelseläran" containing 392 pages [1]) and "Förkortad öfversigt af allmän rörelselära" 1880, containing 110 pages [2]). They have very similar contents, the last mentioned, as its title indicates, being the shorter of the two. Both works suffer very greatly from want of systematisation and arrangement, but the amount of information contained is unusually great and very largely deals with the scientific basis of movements and their application in educational and medical gymnastics.

No translations of either BRANTING or HJ. LINGS works have as yet appeared.

T. J. HARTELIUS (1818—1896) who became head of the medical department at the Institute after BRANTING, was a somewhat voluminous writer on medical gymnastics. Several smaller works [3]) appeared previous to 1870, during which year he produced his "Lärobok i Sjukgymnastik" (handbook of medical gymnastics) containing 318 pages, which was the first of its kind in the Swedish language. Second and third editions of this handbook were issued during 1883 and 1892 respectively, but as both of these are almost verbatim reproductions of the original one, they belong to all intents and purposes to the older literature. The handbook in question was translated into German during 1890, French during 1894, and English during 1896.

---

1) The first principles of kinesiology.

2) Abridged course of general kinesiology.

3) These were "Om lungemfysemet", his gradation thesis of 1857, "Bref från utlandet", 1860 (letter from abroad) "Bref innehållande reflexioner öfver gymnastiken och gymnastiska centralinstitutet", 1861 (letter containing thoughts on ....) "Om sjukgymnastiken vid Gymn. Centr. Institutet i Stockholm under åren 1863 (On medical gymnastics .... during 1863) "Gymnastiska iakttagelser", 1865 (gymnastic observations).

THURE BRANDT (1819—1895) the inventor of the medico-gymnastic treatment as applied to diseases of women, published several works on his subject. The first, a small book of 28 pages entitled "Om uterinlidanden och prolapser" [1]) appeared during 1864: the second which was called "Nouvelle méthode gymnastique et magnétique pour le traitement des maladies des organes du bassin et principalement des affections utérines" appeared during 1868. The latter was considerably larger than the former, inasmuch as it contained 86 pages, but nothing in the nature of a handbook was issued by BRANDT until 1884 when there appeared "Gymnastik såsom botemedel mot kvinliga underlifssjukdomar" [2]), a work consisting of 284 pages. The subject matter of these works of BRANDT has been very largely utilised by various authors, chiefly German and Austrian, who took up BRANDT'S methods. His last book has been translated into German, running through several editions (1888, 1891, 1893, 1897) and into French, appearing as an appendix to Stapfer's „Traité de kinésithérapie gynécologique", 1897.

I now turn to literary contributions of other members of the Ling school. These are quite numerous: to commence with there are several handbooks that deal systematically with medical gymnastics, namely A. C. NEUMANN, „Die Heilgymnastik", Berlin, 1852, and „Lehrbuch der Leibesübungen", Berlin 1857. These works were the first of their kind and give a scientific interpretation, based on sound anatomy and physiology, of all the movements that were being employed at the time for therapeutic purposes by the Ling school, and are to be considered as classic works on the subject. In addition must be mentined, by the same author, „Therapie der chronischen Krankheiten", Berlin, 1857, which very much resembles the two previous works, and „Das Muskelleben des Menschen", Berlin, 1855, which is a compendium of living anatomy of muscle activities involved in the execution of active movements. Other handbooks are: Roth „The prevention and cure of many chronic diseases by movements", London, 1851 and his „Handbook of the movement cure", London, 1856;

1) On diseases and prolapse of the uterus.
2) Gymnastics as a cure for female pelvic disorders.

Taylor, G. H. „An exposition of the movement cure", New-York, 1860, and Taylor, C. F. „Theory and practice of the movement cure", Philadelphia, 1861.

Apart from these handbooks, a number of smaller works were published on Ling's medical gymnastics, such as de Betou, „Therapeutic manipulation, or medicina mechanica", London, 1842 (and subsequent editions); Georgii „Kinésithérapie ou traitement des maladies par le mouvement selon la méthode de Ling". Paris, 1847, and „A few words on kinesipathy or Swedish medical gymnastics", London, 1850, and „The movement cure", London, 1852; Rothstein, „Die Heilgymnastik" Berlin, 1847; Blundell, „Medicina mechanica, or theory and practice of active and passive exercises and manipulations", London, 1852; Eulenburg, „Die Schwedische Heilgymnastik", Berlin, 1853 and „Mitteilungen aus dem Gebiete der Schwedischen Heilgymnastik", Berlin, 1854; Confeld, „Die Grundsätze der rationellen Gymnastik", Würzburg, 1860, and „Die medicinische Gymnastik", Würzburg, 1861; Roth, „Contributions to the hygienic treatment of paralysis", London, 1860, etc.

In addition, a large number of smaller monographs and journal articles appeared from the pen of the authors given above, together with a number of others, such as Richter, Ehrenhoff, Steudel, Meding, Flemming, Melicher, Ulrich, etc. It is impossible for me to give a list of all their literary productions: the reader is referred to the author's „Bibliographica Gymnastica Medica", 1909.

Apart from the above, a number of institutes and clinics issued annual reports containing, in greater or less detail, information concerning the diagnosis and progress of the cases under their care together with details as to the treatment applied. Richter in 1858 gives the names of no less than twenty such institutes who published accounts of their activities [1]).

Mention must also be made of certain works which gave their respective authors' impressions of various institutes for medical

1) Schmidt's Jahrb., XCII, 89—134.

gymnastics in different countries, all derived from personal visits to them. The most important of these is Steudel's „Praktik der Heilgymnastik" 1860: pages 122—200 deal with his visits to the places in question, and form a very entertaining review of all the work that was being done at time. Other works are Hartelius „Bref från Utlandet" 1860 and Wretlind's „Resebref från Tyskland", Hygeia, 1872, XXXIV, December to 1873, XXXV, March.

Annual summaries of recent progress in medical gymnastics and reviews of current literature were published on four occasions by Richter [1]).

The writings of P.H. and Hj. LING, BRANTING, BRANDT, NEUMANN and ROTH in themselves would suffice to give a detailed and comprehensive view of the rise of Swedish medical gymnastics, what it was and what it could accomplish during the middle of the last century. When taken in conjunction with all the other works mentioned, an unusually accurate picture is afforded; one is enabled to realise the exact technique of all the movements, both active, resisted and passive, that were in vogue at the time, the effects they were considered to produce, for what purposes and in what diseases they were applied and what results they were able to achieve.

Then about 1870 the literature on Ling's medical gymnastics came abruptly to an almost complete standstill. This was more noticeable in Sweden than elsewhere, where since 1870 only two authors have issued handbooks, namely Wide during 1895 and Kleen during 1906, and where not a single book on BRANDT'S treatment, apart form the one by BRANDT himself, as mentioned above, has appeared.

It was not until about fifteen years later that a new school of practitioners of medical gymnastics, which had arisen during this period, began to exhibit literary activities. It must however be said that the new school paid an excessive amount of attention to massage pure and simple, and neglected the active exercises

1) SCHMIDT'S Jahrb., 1853, LXXXI, 359—381, 1854, LXXXII, 241—264, 1857, XCVI, 229—241, 1858, XCVIII, 89—134.

which had previously formed such an important part of Ling's medical gymnastics.

Coincident with the cessation of literary productions during about 1870, a most extraordinary state of affairs arose, unparallelled in every other branch of medicine, namely that in a very few years the whole of the older literature and the work done was forgotten and even the authors' names hardly remembered, the only exceptions being the work and name of P. H. LING and BRANDT. When one examines the literature on Ling's medical gymnastics that has appeared during the last thirty years or so, one finds, apart from the two just mentioned, either no reference at all to any of the older authors and their works, or else mere casual mention pointing out some supposed defect or mistake made by them, this being inserted as a preliminary to describing improvements thereon [1]). Any word of praise of the older school is remarkably conspicuous by its absence. This is so marked and conspicuous that one is led to wonder whether the new school have not studiously and wilfully done this in order to avoid comparison of their methods and results with those of former years, with which, I may add, they in many instances compare quite unfavourably. At the present day, P. H. LING'S book, long out of print, is very little known and seldom read. The works of HJ. LING and BRANTING, also long out of print, are almost unknown: I have frequently met graduates from Stockholm who have never even heard of them. Names like NEUMANN, EULENBURG, ROTH and ROTHSTEIN mean practically nothing any more to the average student of LINGS medical gymnastics.

One of the consequences of the older literature having been so entirely forgotten is that so many facts known to the older LING school have been „rediscovered" by others at a much later date. In an article published in Janus [2]) during 1921 I gave seven examples of this, namely (1) pressures on the vagus nerve (2) massage of the eye (3) resisted exercises for heart disease (4) co-ordinated exercises for locomotor ataxia (5) nerve vibrations and

1) For example, in volume I of WIDE's handbook of 1895 the only reference to Branting is one mentioning suprapubic pressures as employed by him, followed by a description of the author's modification thereof.

2) Vol. XXV, 230—237.

nerve massage (6) massage of the throat (7) mechano-therapeutical after-treatment for acute pneumonia and pleurisy, all of which were employed by the LING school for many years before those authors who are usually accredited with priority in regard to the same. Later on in the same journal I gave another fourteen examples [1]) of the above mentioned.

I take the opportunity of recommending all observers who think that they have found out something new in mechano-therapeutics to consult the older and now long forgotten literature on LING'S medical gymnastics before finally ascribing to themselves or others the distinction of a „discovery". And I would also recommend all students of LING'S medical gymnastics to read the older works mentioned, as they will often profit a great deal more thereby than by reading the newer literary productions, many of the so-called standard works not excluded.

1) 1925, vol. XXIX, 1—6.

GIFTIGE NACHTSCHATTENGEWÄCHSE BEWUSSTSEINSTÖRENDER EIGENSCHAFTEN IM CULTURGESCHICHTLICHEN ZUSAMMENHANGE.

VON

PROF. DR. LOUIS LEWIN UND DR. JOHN LOEWENTHAL.
Berlin. Berlin.

In das Bemühen, das Dunkel, das über gar viele Ereignisse der Menschheitsgeschichte noch lagert, aufzuhellen, teilen sich seit Jahrhunderten die verschiedenartigsten Wissenschaftskreise. Die hierfür verwendeten Hülfsmittel sind meistens schriftliche oder bildnerische Relikte, d. h. Unterlagen, denen lebendige Beziehungen zur Gegenwart fehlen. Es gibt jedoch andere, die in allen Zeiten eine Rolle gespielt haben und spielen werden, Stoffe aus dem anorganischen und organischen Reiche, chemische Energieträger von Ewigkeitswert, deren Wirkungskenntnis nicht untergegangen ist, sondern sich von Geschlecht zu Geschlecht bis zu uns durch Tradition fortgepflanzt haben, und durch die manches bisher dunkle Geschehen in der Weltgeschichte, insoweit Tun und Dulden von Menschen in Frage kommen, in ihren Ursachen erkennbar geworden ist.

Man braucht nur im Besitze des entsprechenden Wissens zu sein, um damit, wie mit einem passrechten Schlüssel die Pforte solcher Erkenntnis zu öffnen.

Das Verlangen nach erregenden und erregend-betäubenden Mitteln ist durch die gesamte Menschheitsgeschichte sowohl nach der örtlichen als nach der zeitlichen Tiefe hin verbreitet [1]).

---

1) L. LEWIN, *Phantastica.* Die betäubenden und erregenden Genussmittel. Berlin 1924, G. STILKE.

Die Wirkungen, die man sich von den jeweilen angewandten Mitteln verspricht, sind stets: Steigerung der Leistungsfähigkeit, Steigerung der Tätigkeit der Phantasie, Euphorie.

Aus der ganzen, sehr umfänglichen Masse dieser Stoffe hebt sich eine Gruppe hervor, die ungleich allen anderen bisher nicht zum Gegenstande der Forschung geworden ist, insoweit sie über die Grenzen allfälliger Vergiftungen hinaus in die allgemein oben gekennzeichneten Anwendungssphären fallen.

Dies sind die tropeïnhaltigen Stoffe, die der Pflanzenfamilie der Solanaceen zugehören.

Es sind die folgenden Pflanzen: Mandragora officinarum L., Hyoscyamus niger L., Hyoscyamus muticus L., Atropa Belladonna L., Scopolia carniolica Jacq., Datura stramonium L., Datura alba Nees.„ Duboisia myoporoides R. Br.

Ihre Geschichte reicht in Europa nicht weit zurück. Eigentümlicher Weise.

Wenn man bedenkt, dass diese Pflanzen, (Tollkirsche, Bilsenkraut, Walkenbaum, Alraun) doch immer da gewesen sind und Atropa Belladonna L. erst im 16. Jahrhundert durch HIERONYMUS BOCK wissenschaftlich beschrieben worden ist, obwohl aus Verwechselungen geniessbarer Früchte mit ihr Vergiftungen oft vorgekommen sein müssen, ist es verwunderlich, dass von weitergehender verbrecherischer Anwendung, die doch auf Grund der einmal erlangten Giftkenntnis nahegelegen hätte, — soweit nachweisbar — nur ganz vereinzelt berichtet worden ist.

Bei dieser Sachlage dürfen wir vielleicht vermuten, dass der Gebrauch von Atropa Belladonna L., in heidnischer Zeit einem ganz bestimmten Kreise von Menschen, den Zauberinnen, vorbehalten, allen anderen jedoch gebannt war. Eine Annahme, die durch die Tatsache der Verbreitung von Atropa Belladonna L. nach Dänemark, wohin sie erst durch den Menschen verschleppt worden ist, empfohlen wird.

Dass wir mit dieser Vermutung auf dem richtigen Wege sein dürften, zeigt ein anderer dieser Stoffe, der garnicht so selten wissenschaftliche Interesse erregt und Federn in Bewegung gesetzt hat. Man braucht nur das Wort Mandragora oder Alraun auszusprechen, um auch bei Menschen mittlerer Bildung eine ganze Reihe von Vorstellungen zu erwecken über den Gebrauch

dieser Pflanze zu allerlei mystischen und Zauberzwecken, denen jedoch gemeinhin ein recht realer Boden unterlag, weit zurückgehend bis über das Mittelalter hinaus.

So erwächst die wissenschaftliche Pflicht, nicht nur der Naturgeschichte dieser Pflanzen, sondern auch aller anderen dieser Art in die Gruppe dieser Solanaceen fallender mit dem Rüstzeug moderner toxikologischer und sprachwissenschaftlicher Forschung nachzugehen. Zum ersten Male wird hier dieser Weg beschritten, der der einzige ist um die Zusammenhänge in Vorstellung und praktischer Verwendung solcher Stoffe auf der Erde klarzulegen.

Nicht von ungefähr oder durch Zufall ist die Kenntnis solcher chemischen Pflanzenenergie hoher Ordnung in die Welt gekommen. Sie hat ihren Beginn genommen von einer wahrscheinlich Jahrtausende zurückliegenden arzeneilichen Verwendung für das wichtigste, was der Mensch dem Menschen zu leisten im Stande ist, nämlich Schmerzen zu verhüten, Schmerzen zu beseitigen oder Schlaf und Vergessen zu bewerkstelligen.

Es kann keinem Zweifel jetzt mehr unterliegen, dass narkotische Wirkungen für diesen genannten Zweck mit Mandragora verwirklicht worden sind.

So sind schon auf einem ägyptischen Priestergrabe der XVIII. Dynastie Abbildungen von Mohn, Alraun und anderen Arzeneipflanzen an der Wand zu sehen: Ohne Zweifel, um das Geheimwissen dieses Priesters vor dem Totengotte zu bezeugen.

Aus solchen praktischen, in der Wirklichkeit wurzelnden Erfahrungen heraus, konnten die naheliegenden Abstraktionen gemacht werken, dass jene Erscheinungen, die sich als Begleitung der therapeutischen Anwendung kundgaben, nämlich weitgehende Alienation des Bewusstseins, Störungen im Wahrnehmungs- und Empfindungsleben, verwendet werden konnten, um eine Nutzbarmachung für alles, was ausserhalb dieses reinen Nützlichkeitskreises liegt, zu bewerkstelligen.

Die Forschung nach den inneren Zusammenhängen, die zwischen beiden Verwendungskreisen besteht, hat zwei Aufgaben zu erfüllen:

a) sie hat den Nachweis zu erbringen, dass symptomatologisch die Wirkungen eines solchen Stoffes ausreichen, um das Individuum, das unter dem Einfluss eines solchen Mittels steht, in den

Augen der Unwissenden als übermenschlich, mit übermenschlichen Eigenschaften begabt, erscheinen zu lassen.

b) praktisch den Zusammenhängen nachzugehen, die es erklärlich machen, wie die Ausbreitung solcher Verwendungen zu den genannten Zwecken sich über die Welt verbreitet hat.

Um die wesentlichen chemischen Zusammenhänge der hier in Frage kommenden Pflanzen auch dem Laien darzulegen, genügt die folgende Tabelle. Sie lässt erkennen, wie die wirksamen Principe ihrem inneren Bau nach nahe an einander stehen. Auch die Isomeren, d. h. Stoffe, die bei gleichem procentischen Gehalt an Kohlenstoff, Wasserstoff, Sauerstoff, Stickstoff chemisch nicht identisch sind, zeigen bei dieser Gruppe in Bezug auf die biologische Wirkung nicht qualitative, sondern nur quantitative Unterschiede.

Ihnen allen kommen energetische Wirkungen gleicher Art auf das Gehirn, auf die Pupille, auf das Herz zu. Nur die erstere Wirkung hat in den benannten, in der Einleitung gegebenen Beziehungen ein Interesse. Wie die Auswirkung dieser Beziehungen im Wirklichkeitsleben sich gestaltet, lehren die folgenden Kapitel.

I. MANDRAGORA.

a. Historisches.

Die älteste Nachricht vom Alraun steht in der Bibel [1]). Die erste Abbildung findet sich an der Wand eines altägyptischen Priestergrabes der XVIII. Dynastie [2]). Das Specimen selbst ist jetzt in Kopenhagen, Ny Carlsbergs Glyptothek. Die erste wissenschaftliche Beschreibung des Alrauns gibt DIOSCORIDES [3]), die klassische zeichnerische Darstellung der Codex Neapolitanus der Wiener Dioscorides-Handschrift.

b. Namen nach Eigenschaften des Alrauns.

Alte volkstümliche Namen für dem Alraun haben die semitischen Sprachen sowie das Arische.

---

1) Genesis 30, 14 ff. 2) Zs. f. Aegypt. 1904, S. 110 eine Abbildung.
3) De re medica, IV, 76.

Tropeïne, d. h. ätherartige Verbindungen des Tropins, Scopolins etc. mit aromatischen Säuren aus der Pflanzenfamilie der Solanaceae.

Atropa Belladonna Tollkirsche	**Atropin** $C_{17}H_{23}NO_3$ = Tropasäure-Tropin (isomer mit Hyoscyamin)	**Hyoscyamin** $C_{17}H_{23}NO_3$ = Tropasäure-Tropin (isomer mit Atropin)	**Belladonnin** $C_{17}H_{21}NO_2$ = Belladonninsäure- Tropin	**Atropamin** $C_{17}H_{21}NO_2$ bisweilen in der Wurzel. Zerfällt in Pseudotropin ($C_8H_{15}NO$) und Atropasäure	**Scopolamin** $C_{17}H_{21}NO_4$ = Tropasäure-Scopolin ($C_8H_{13}NO_2$). Isomer mit Cocain: in der Wurzel.	**Atroscin** $C_{17}H_{21}NO_2$ = Tropasäure-Oscin.
Hyoscyamus niger Bilsenkraut	. . . .	Hyoscyamin	. . . .	. . . .	Scopolamin in den Samen **Hyoscin** ist identisch mit Scopolamin.	
Datura Stramonium Stechapfel	Atropin (Daturin)	Hyoscyamin	. . . .	. . . .	Scopolamin in den Samen	
Scopolia atropoides	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	Scopolamin in der Wurzel.	
Duboisia myoporoides	. . . .	Duboisin ein Gemisch von Atropin, Hyoscyamin und Scopolin	. . . .	**Pseudo-hyoscyamin** $C_{17}H_{23}NO_3$	Scopolamin in den Blättern.	
Atropa Mandragora Alraun	. . . .	Hyoscyamin **Mandragorin**	. . . .	Pseudohyoscyamin	Scopolamin	

Im Arabischen gilt

altarab. *luffāḥ* „Alraun" [1]).

Der Name gehört zu arab. لفح „ussit fervore suo ignis, ventus": er bedeutet also „Brand". Die Bezeichnung ist vermutlich wegen der dursterregenden Wirkung dieser Pflanze gegeben worden. Ähnlich wohl der bei JOSEPHUS [2]) erwähnte Ausdruck

syr. *βχχρας*

etymologisch zu deuten. Schon H. RELAND stellte diese Bezeichnung für den Alraun zu hebr. בער „verbrannte", sodass vorauszusetzendes aram. בערא „mandragora" eigentlich „unstillbarer Durst" wäre, denn בער gehört zu arabisch بغر „hat unstillbaren Durst gehabt" [3]).

Auf die Alienationswirkungen des Alrauns beziehen sich die Ausdrücke

neuarab. (pal.) *šuǧāᶜ šuǧǧāᶜ* „Alraun" [4]):

eigentlich „Raserei". Die Worte gehören zu arab. *šaǧiᶜ* „rasend (vom Kamel gesagt)", dies nach TH. NÖLDEKE [5]), zu hebr. מְשֻׁגָּע „wahnsinnig". Zur Bildungsweise des arab. Wortes vergleiche die übrigen Passivinfinitive des Typus *quṭāl* in Krankheitsbezeichnungen wie *ṣudāᶜ* „Kopfschmerz", *ʾukāl* „Jucken", hebr. *ṭᵉḥōrīm* „Beulen", *gunnōb* „gestohlen werden" [6]). Gleichfalls in dem Bereich der Alienationswirkungen weisen die Bezeichnungen:

neuarab. (pal.) *beiḍ-el-ǧinn* „Alraun"

neuarab. (pal.) *tuffāḥ-el-ǧinn* „Alraun"

neuarab. (pal.) *tiffāḥ-el-maǧānīn* „Alraun" [7]).

Diese Worte bedeuten „Geister-Ei", Geister-Apfel", „Apfel der Besessenen".

Auch Wirkungen auf den Geschlechtsapparat wurden dem

---

1) Ebenso im Neuarabischen, siehe DINSMORE-DALMAN, Die Pflanzen Palästinas (Leipzig 1911), S. 64, N°. 1244.

2) Bell. judaic. VII, 6, 3.

3) J. BARTH, Wurzelunters. 6 ff.

4) DINSMORE-DALMAN, a. a. O., S. 64, N°. 1244; H. SCHMIDT-P. KAHLE, Volkserzählungen aus Palästina (Göttingen 1918), S. 216, (N°. 53, § 3).

5) Zeitschr. der D. M. Ges. 57, 418.

6) C. BROCKELMANN, Kurzgef. vgl. Gr. d. Sem. Spr. 166, (§ 89 c γ).

7) DINSMORE-DALMAN, a. a. O., S. 64, N°. 1244.

Alraun nicht ohne Grund zugeschrieben. So erklärt sich die Bezeichnung

hebr. דּוּדָאִים „μῆλα μανδραγόρων".

Man wird von einem Singular *dūdaj* ausgehen dürfen, gebildet wie arab. *ᶜuḏrä* „Entschuldigung", aram. *ṭušjaj* „Verborgenheit" *tenwaj* „Bedingung" *tuᶜjaj* „Irrtum", phön. *pu*[ᶜ]*maj* „Fusspur" [1]).

Somit bedeutet *dūdaj* eigentlich „Liebesbezeugung", „Zeugungsakt".

Wir könnten vielleicht auch

ai. *putra-dātrī* „Alraun":

eigentlich „Söhne-Geberin" in diesen Zusammenhang ziehen. Der Alraun kommt in Indien nicht wild vor, die Wurzel (von Menschenhand zu einer Gliederpuppe mit Armen und Beinen künstlich umgestaltet) kommt durch den Handel aus dem Vorderen Orient durch Persische Vermittelung nach Indien. Dawider streitet nicht, dass

npers. *satrang* „Alraun",

(nach Mitteilung des verstorbenen Herrn Geheimrat Prof. Dr. CHRISTIAN BARTHOLOMAE) aus ai. *catur-aṅga-s* „Vier Glieder habend" erst entlehnt ist: die Perser übernahmen die Bezeichnung von denjenigen ihrer Volksgenossen, die den kostbaren Stoff nach Indien oder besser gesagt zu den Indern brachten. So erklärt sich

npers. *merdum gyah* „Alraun"

eigentlich „Menschenpflanze" in diesem Zusammenhange zwanglos. Auch

npers. *mehr-egyah* „Alraun"

eigentlich „Liebeskraut" [2]) gehört in diesem Zusammenhang.

Ein Beweis für die Richtigkeit der vorgetragenen Etymologie von *dūdaj* liegt in der Angabe eines Samaritaner-Oberpriesters, der HENRY MAUNDRELL gegenüber den Alraun als Empfängnis bewirkendes Mittel pries [3]). Die gleiche Angabe wird von dem Aberglauben orthodoxer Juden in Chicago gemacht [4]) „mandrakes

---

1) PH. BERGER, C. R. de l'Ac. des Insc. et Belles-Lett. 1880 und Mém. de la Soc. de Ling. 4, 347—356; vgl. FRESNEL, Journ. Asiat. (3ᵉ série) 5, 513.

2) IMMANUEL LÖW, a. a. O., III, 366.

3) HENRY MAUNDRELL, A Journey from Aleppo to Jerusalem (1697) 96.

4) FR. STARR, The Amer. Ant. and Or. Journ. XXIII (1901), S. 267.

imported from the Orient are still im demand here among Orthodox Jews. They are rarely sold for less than four dollars, and one young man whose wife is barren, recently paid ten dollars for a specimen. They are still thought to be male and female; they are used remedially; a bit being scraped into water and taken internally; they are valued talismans, and they insure fertility to barren women." Auf ähnliche Angaben geht wohl die Meinung des Botanikers JOHN GERARDE[1]) zurück: „great and strange effects are supposed to be in the mandrakes to cause women to be fruitfull and to beare children, if they shall but carry the same neere unto their bodies."

Wie der Alraun im Stande sein soll, das Leben im Mutterleibe zu wecken, soll er auch Tote zum Leben erwecken können und alle Geheimnisse wissen. Was die „Fähigkeit, Tote zu erwecken" anlangt, braucht darüber hier nichts mehr vermerkt zu werden: es ist medizinisch unschwer erklärbar[2]). Doch wäre einiges Material vielleicht nachzutragen.

Es heisst bei HARPER[3]): „Wir waren tote Hunde, doch der König, der Herr, hat uns wieder zum Leben gebracht, indem er das Lebenskraut (*šammu balāṭi*) an unsere Nase legte." Man könnte hier an den Alraun denken: denn dies Kraut heisst

npers. *destembō* „Der Hände Wohlgeruch, Wohlgeruch für die Hand": zu altpers. *dasta* npers. *dest* „Hand", *embōyiden* „duften" *bō* „odor") A. JIRKU[4]) stellt eine Ezechiel-Stelle in diesem Zusammenhang; das dort erwähnte Wort זְמוֹרָה „Büschel" gehört etymologisch zu neuarab. (pal.) *zummeir* „Avena Wiestii Steud."[5]), wörtlich „Dünnhärchen"[6]).

Dass die Alraunwirkung bei manchen Individuen schon durch den Geruch der Früchte eintritt, wusste bereits PLINIUS: „vis somnifica pro viribus bibentium .... ob haec satis est aliquibus

---

1) JOHN GERARDE, The Herball or General Historie of Plants (London 1633, fol.), S. 353.

2) L. LEWIN, Die Gifte in der Weltgeschichte, (Berlin 1920), S. 11/13.

3) Assyr. Letters, 771.

4) Zeitsch. f. d. Alte Test. 39, 1921, 60. — Auch Ez. 8, 17.

5) DINSMORE-DALMAN, a. a. O., S. 94, N°. 1899.

6) Siehe ENNO LITTMANN, Zs. f. Sem. Bd. 4, S. 34.

somnum odore quaesisse" [1]). Aus diesem Wissen stammt der Ausdruck

bask. *urriloa* „Alraun":

eigentlich „schlafbringender Geruch", zu *urri* „olor" und *loa* „sueño". Doch dies nebenbei.

Mit dem Totenkult hängt auch die Frage nach verborgenen Geheimnissen zusammen, und so wird ahd. *alarûna* „Alraun" eigentlich „alle Geheimnisse kennend", das sicher nur Lehnübersetzung eines verlorenen orientalischen Ausdruckes ist, letztlich auch aus dem Osten stammen. Wie es medizinisch zu verstehen ist, dass unter der Wirkung von Tropeïn-Körpern Wahres und Unwahres im Redestrom hervorgebracht wird, bedarf hier keiner weiteren Auseinandersetzung.

Bliebe endlich noch

armen. *loštak* „racine de mandragore":

wohl letzlich Lehnwort aus einem vorauszusetzenden apers. Worte *dur̆staka-* „was in Verwirrung bringt, was Illusion schafft", zu cymr. *dall* „blind" (idg. *dhu̯olesó-s*). Ausweislich des *l* waren die Vermittler Kurden [2]).

c. Übertragene Namen für den Alraun.

Im Griechischen sind zwei Namen für den Alraun überliefert: *μῶλυ* und *μανδραγόρας*. Beide scheinen jedoch ursprünglich nicht den Alraun gemeint zu haben.

Was den ältesten der überlieferten griechischen Ausdrücke für Alraun [3]) anlangt, ist er bislang ohne Deutung, doch ist kaum fraglich, dass er zu griechisch *βλασφημία* „Lästerung" air. *mell* „Irrtum" mir. *mellaim* „täusche", lit. *mẽlas* „Lüge" lett. *melst* „verwirrt reden" gehört. Urverwant ist auch gall. *milimindro-* „Bilsenkraut" (zweiter Teil zu aslav. *mǫdrŭ* „*φρόνιμος*"): „hanc herbam vulgus milimindrum dicit, propter quod alienationem mentis inducit" [4]).

---

1) h. n. 25, 94 [13].

2) Vgl. P. HORN im Grdr. d. Iranischen Philologie von W. GEIGER und E. KUHN Bd. I, N°. 89 und 57. Die idg. Grundform etwa *dhu̯oldn̥kó-*.

3) Dass gr. *μῶλυ* „Alraun" bedeutet, siehe L. LEWIN, Münchner Med. Ws. 1920, N°. 33, S. 966.

4) ISIDORUS HISPALENSIS, orig. 17, 9, 24.

Die Griechen haben also

jon. *μῶλυ* „Alraun"

als „Sinnestäuschung, Trug" aufgefasst. Das Wort ist aber nicht, wie man erwarten sollte, eine griechische Neubildung, sondern eine hochaltertümliche Kurzform eines dem gallischen *milimindro-* entsprechenden Wortes der Bedeutung Bilsenkraut: die Griechen wohnten nämlich zur Zeit ihrer indogermanischen Sprachstufe nördlich des Balkans, wahrscheinlich im mittleren Donautal, jedenfalls ausserhalb des natürlichen Bereiches von Mandragora officinarum L.

Ähnlich liegen die Verhältnisse bei dem jüngeren und späterhin allgemeinen Ausdruck der Griechen für Alraun

gr. *μανδραγόρας* „Alraun":

es dürfte sich um ein vermutlich thrakisches Lehnwort handeln, etwa *mandraguras* „Alraun, Tollkirsche", aus *mandraguras* = idg. *mondhro-*g^{u}_{o}*ró-s* „Gift für den Verstand", zu ai. *gará-s* „Gift" gr. *βορά* „Frass" und aslav. *mǫdrŭ* „Φρόνιμος" lit. *mandrùs* „munter" lett. *muôdrs* ds. alban. *mund m'end* „kann" gr. *μανθάνω* und vor allem nhd. *munter* [1]). Da THEOPHRAST [2]) *μανδραγόρας* zweifellos in der Bedeutung „Tollkirsche" gebraucht, wird man annehmen dürfen, dass dies die ursprüngliche Bedeutung des Wortes gewesen ist, da, wie gesagt, die Griechen und ebenso die Thraker zur Zeit ihrer indogermanischen Sprachstufe nördlich des Balkans wohnten, also den Alraun wild wachsend nicht kennen konnten.

In mittelgriechischer Zeit ist das Wort dann, wie wir einer Mitteilung des Herrn Prof. Dr. NORBERT JOKL entnehmen, von den Albanesen in der Gestalt *matergon* und der Bedeutung „Bilsenkraut" *matergon i mal'evi* „Tollkirsche", eigentlich „Bilsenkraut der Berge" übernommen worden.

d. Phantastische Bezeichnungen des Alrauns.

Alle bisher erwähnten indogermanischen und semitischen Ausdrücke für den Alraun waren irgendwie sinnvoll und der Medizin ohne besondere Schwierigkeiten verständlich; wir kommen nun-

---

1) Zum Lautlichen vergl. N. JOKL, Eberts Reallexik. 1, 91. — Vgl. auch R. TRAUTMANN, Balt. Slav. Wb. 169.

2) h. pl. 9, 8, 8.

mehr zu sinnlosen, nicht nach Naturvorgängen, sondern nach Einbildungen gegebenen Namen für den Alraun.

Hier ist aram. יַבְרוּחָא (> arab. *jabrūḥ*) „μανδραγόρας" zu erwähnen, d. i. dem Anscheine nach — aber nur dem Anscheine nach — „der Durchgeher, der Flüchtling". Durch JOSEPHUS [1]) wissen wir, dass nach dem Glauben der Leute der Alraun vor dem, der ihn zu pflücken suchte, floh. So schiene denn die *scheinbare* Etymologie gut gegründet. Sie ist es nicht: es handelt sich offenbar um eine volksetymologische Umdeutung aus npers. *abrūw-i-ṣanam* „facies idoli" bezw. seiner apers. Entsprechung, vgl. apers. *Gaubrūva-* (Γωβρύας) „ein Kuhgesicht habend, wie eine Kuh aussehend" [2]).

Nach dem angeblichen Schrei, den die Wurzel des Alrauns beim Ausreissen ausstösst, ist

kroat. *pokrik* „Alraun, Schreier"

benannt worden [3]). Die ebenfalls sinnlose Bezeichnung

gr. ἀγλαοφῶτίς „Alraun"

(aus der nämlichen Quelle arab. *sirāǧ-el-quṭrub* „Geisterlaterne, Alraun") dürfte gleichfalls aus der Fabel hervorgegangen sein [4]). Ebenso:

osman. *qanqūrūdan* „Alraun":

eigentlich „Behälter für eingetrocknetes Blut": eine aus der Fabel genommene Bezeichnung [5]).

e. Geschichte der Verbreitung.

Es bliebe zu fragen, auf welchem Wege denn die Kenntnis der Kräfte des Alrauns nach Norden gekommen wäre? Hierüber belehren zunächst die Angaben des Grammatikers HESYCH, der sagt:

Μανδραγόρας ὁ Ζεὺς καὶ εἶδος βοτάνης, οἰνικὸν καὶ ὑπνωτικόν. Μανδραγορῖτις. Ἀφροδίτη.

---

1) b. g. VII, 6, 3.

2) Vgl. BOISACQ, D. E., S. 733.

3) Vgl. SHAKESPEARE, Romeo and Juliet, IV, 3, 47 f.:
"And shrieks like mandrakes' torn out of the earth,
That living mortals hearing them run mad".

4) AELIAN, h. a. 14, 27.

5) Zur Sache vergl. man JOSEPHUS a. a. Orte.

Würde es sich um germanische Gottheiten handeln, müsste man an *Óðinn* und *Rindr* denken, denn *Óðinn* erzaubert sich die *Rind*: KORMAKR [1]): *seið Yggr til Rindar*, und zwar berichtet SAXO [2]), dass *Óðinn* die *Rind* mittels eines Zaubers erst rasend machte, ehe sie ihm gefügig werden musste. Da nun der Cult der *Rindr* (urgerm. *Vrindiz* „die bergende [Erde]") den Germanen von den Thrakern her zugekommen ist [3]), wird man vermuten dürfen, dass das Zaubermittel der Alraun war, an das der Dichter dachte, und dass der [thrak.] Μανδραγόρας „Sinn-Frass" ebenso wie der germanische *Óðinn* „der Wütende" = *Yggr* „der Rasende" im Grunde die nämliche Gottheit waren.

Letzten Endes ist diese ganze Vorstellungsreihe aus dem Zweistromland gekommen, wo sich auch die älteste Bezeugung für Alraun-Wein findet: es wird nämlich akkad. *ini alpi* d. i. „Rindsauge" als Bezeichnung für eine Weinsorte keilschriftlich bezeugt [4]). Aller Wahrscheinlichkeit nach handelt es sich um Mischwein mit Alraun: die Wirkung des Alrauns auf die Pupille wäre der Anlass der Bezeichnung.

Der Alraunwein ist als Betäubungsmittel noch weit ins Mittelalter gekommen, auch die Verbrecher, die sich den unmenschlichen Qualen mittelalterlicher Folterungen und Leibesstrafen entziehen wollten, benutzten sei es Alraun, sei es Bilsenkraut, als Betäubungsmittel [5]).

II. HYOSCYAMUS.

a. *Historisches.*

Die erste Erwähnung des Bilsenkrautes haben wir in medizinischen Keilschrifttexten, wo die Pflanze *šakir* „Bilsenkraut" genannt wird [6]). Die erste wissenschaftliche Beschreibung des

1) Sn. E., I 236.

2) I 126 ff.

3) G. NECKEL, Die Überlieferungen vom Gotte Balder (1920), S. 212 ff.

4) H. F. LUTZ, Viticulture and Brewing in the Ancient Orient, Leipzig 1922, S. 41.

5) CL. LE BRUN DE LA ROCHETTE, Les Procez civil et criminel, (Rouen 1647), p. cr. S. 167; N. EYMERICK, Directorium Inquisitorum, (Romae 1585, fol.) S. 516, pars III, § 154 E). Vgl. auch L. LEWIN, Die Gifte in der Weltgeschichte, S. 73.

6) EBELING, Archiv f. Geschichte der Medizin, XIV, 36.

Bilsenkrautes steht bei JOSEPHUS [1]). Eine altertümliche gute Abbildung findet sich bei LEONHART FUCHS [2]).

b. Namen nach natürlichen Eigenschaften des Bilsenkrautes.

Die merkwürdigen Eigenschaften des Bilsenkrautes (Hyoscyamus niger L.) müssen schon den Galliern bekannt gewesen sein. Wenigstens kann man das aus dem Ausdrucke

milimindrum acc. „Bilsenkraut"

d. i. *milimindro(s)*, den ISIDORUS [3]) hat und der in

aspan. *milmandro* — portg. *meimendro* „Bilsenkraut"

fortlebt, entnehmen. Gall. *milimindro(s)* d. i. idg. *meli-mendhro-s* „den Sinn täuschend", zu air. *mell* „error" lit. *mẽlas* „Lüge" und aslav. *mǫdrŭ* „Φρόνιμος" u. s. w. Die Bezeichnungen

lat. *insana* = gr. *ἐμμανές* „Bilsenkraut"

span. dial. (arag.) *yerba loca* „Bilsenkraut", eigentlich „Narrenkraut" [4])

beziehen sich auf die bekannten Alienationswirkungen der im Bilsenkraut wirksamen Energieträger Hyoscyamin und Scopolamin.

Den Esthen erscheint diese Wirkung des Bilsenkrautes der Verrücktheit oder der Hundswut ähnlich, so sagen sie für Bilsenkraut

maru-hain „Toll-Heu" *maru-rohi* „Toll-Gras"

hullu-koera-händ „Tollen-Hundes-Schwanz"

koera-põri-rohi „Hundswut-Kraut" [5]).

Wenn in Wales die Bezeichnung gilt

cymr. *bela* „Wolf, Bilsenkraut",

so ist diese Anschauung die nämliche wie bei den Esthen; nicht anders liegt es, wenn die Slovenen den Walkenbaum (Scopolia carniolica Jacq.) *volčič* „ein kleiner Wolf" nennen. Die dänischen Dialektausdrücke für Bilsenkraut dän. dial. *hundeurt* „Hundswurz" *hundetunge* „Hundszunge" [6]) bezeugen die gleiche Anschauung.

Es blieben die ndd. Bezeichnungen für Bilsenkraut:

---

1) Antiquitates 3, 7, 6 vgl. IMMANUEL LÖW, Die Flora der Juden. Bd. III, S. 359 f.
2) De historia Stirpium Comment. Insign. S. 832. Basil. 1542 fol.
3) Orig. 17, 9, 24.
4) ebenso bask. *erabedarra* „Bilsenkraut" eigentlich „Narrenkraut".
5) F. WIEDEMANN, Esthn.-Dt. Wb.² (St. Petersburg 1893) §§ 635. 1067. 78. 350.
6) H. JENSSEN-TUSCH, Nordiske Plantenavne (Kopenhagen 1867), S. 111.

dull-dillen (Holstein) *dull-krût* (Unterweser): [1]) zu got. *dvals* „μωρός", engl. *dwale* „Tollkirsche", gr. *θολερός* „verwirrt" u. s. w.

Im Osten Europas ist den dortigen Landleuten die wuterregende Eigenschaft des Bilsenkrautes gleichfalls aufgefallen. So z. B. bedeutet

rumän. *nebunarița* „Bilsenkraut"

eigentlich „das Kraut des Unguten": denn *nebun* „toll, närrisch" ist lat. *ne-bonus* [2]). Ebenso gehört

russ. *durnica* „Bilsenkraut"

samt serb. *durnem* „werde toll" zu gr. *θουρός* „ungestüm, tobend" [3]).

Sonst gelten im Idg. Ausdrücke für „Bilsenkraut", die sich von idg. *bhelsō* „gebe Laut, belle" (lit. *bal̃sas* „Stimme, Laut", ai. *bhaṣá-s* „bellend", ahd. *bellan* „bellen" [4]) herleiten oder zu idg. *bhelnō* „spreche" (ai. *bhaṇati* „spricht") gehören; auch die Schwundstufe *bhl̥-* (erhalten in lit. *pra-bìlti* „zu reden anfangen") kommt vor:

ahd. *bilisa* „Bilsenkraut"
aengl. *belene beolone*, ds.
russ. *belená*, blg. *blĕnika*, böhm. *blén*, poln. *bielun*,
gall. *βιλινουντίκ* [5]), span. *beleño* (aus gall. *belenion*?) ds.,
serb. *bûn*, ds.,
aschwed. *bulna*, ds. u. s. w.

Zum Suffix von poln. *bielun*, vgl. aslav. *perunŭ* „Donner", *běgunŭ* „fugitivus, δραπέτης", gr. *κεραυνός*; zum Suffix von aengl. *beolone* vgl. ai. *arjuna-s* „licht", gr. *τερύνης* u. s. w. Somit können die Ausdrücke *bhélesā* „Gebell", *bhelenā* „Geschwätz", *bhelauno-s* „Schwätzer" und *bhelenā* „schwätzende" als idg. Namen des Hyoscyamus niger L. in Anspruch genommen werden, woneben *melimendhro-s* „den Sinn tąuschend" gleichfalls gegolten haben wird.

Doch nicht nur Sinnesverwirrung und Rededrang wurden als Bilsenkrautwirkungen von den Indogermanen bemerkt: es scheinen auch die Bezeichnungen „Lachkraut" und „Blindmacherin, Blicktrüberin" — also mit Bezug auf die typische Sehstörungswirkung

---

1) O. Pritzel-C. Jessen, Die deutschen Volksnamen der Pflanzen² (Leipzig 1882), S. 186.
2) H. Tiktin, Rum.-Dt. Wb. s. v.
3) Berneker, Sl. Et. Wb. I, 239.
4) Falk und Torp in Fick's Wb.⁴ III, 266.
5) Pamphilos bei Diosc., IV, 68.

aller hierhergehöriger Solanaceen — bei ihnen üblich gewesen zu sein. Jenes könnte man aus

ir. *gafann* „henbane" = corn. *gahen* „simphoniaca" erschliessen, soferne celt. *gásvānos gasviniā* (zu ai. *hásati* „lacht") als Grundformen anzusetzen sind; dieses wäre aus:

lit. *drignė* = lett. *drigene* „Bilsenkraut"

zu entnehmen, welche wohl mit lit. *drignìs* „blöde (vom Blick)" gr. *θράσσω ταράσσω* zusammengehören dürften, wozu auch alit. *drage* „Hefe" alban. *drā* „Ölrest" u. s. w. [1])

Endlich sind auch die schlafmachenden Wirkungen des Bilsenkrautes erkannt worden:

bret. *louzaouen ar c'housked* „Schlafkraut" [2])

norw. dial. *sövngras* „Schlafgras" [3]),

ndd. *schlapkrudt* „Schlafkraut" [4]).

Dass es sich hier kaum um selbständiges Wissen der Celten (von denen die Germanen erst gelernt haben dürften) handelt, werden wir später zu erwähnen haben.

Die Gehirnwirkungen des Bilsenkrautes, die nämlichen bei Hyoscyamus niger L. im Norden und Hyoscyamus muticus L. im Süden, haben dennoch bei den Semiten zu sehr anderen Namen für Bilsenkraut geführt als bei den Indogermanen. So heisst Hyoscyamus muticus L.

arab. سَيْكَرَان *saikarān* „berauscherisch" [5])

aram. שכרונא ds. [6])

akkad. *šakir* „Bilsenkraut" [7]).

c. Namen nach praktischen Verwendungen des Bilsenkrautes.

Für Hyoscyamus aureus L. gilt

neuarab. (pal.) مُصَّيْص *muṣṣēṣ* „Bilsenkraut": [8])

1) Über diese Boisacq, D. E. 350.

2) Mitteilung von Herrn Prof. Dr. Holger Pedersen an uns.

3) Jenssen-Tusch, a. a. O. S. 111.

4) Pritzel-Jessen, a. a. O. S. 186.

5) J. J. Hess bei I. Löw, Die Flora der Juden, Bd. III, S. 354; zur Wortbildung vgl. J. Barth, Bild. d. Nom. § 206 *b δ*, (II S. 340).

6) I. Löw, a. a. O. III, 360. 7) Ebeling, a. a. O. XIV, 36.

8) Dinsmore-Dalman, a. a. O. S. 65 no. 1251.

offenbar eine Verkleinerungsform zum Verbalnomen *maṣūṣ* „suctio"[1]. Somit bedeutete *muṣṣēṣ* eigentlich „ein kleines Saugen, ein minderwertiges Saugen". Es kann angenommen werden, dass neuarab. (aegypt.) *muṣṣāṣ* „Nicotiana glauca Grah."[2] erst späterhin für Hyoscyamus muticus L. als Rauchmittel[3] eingetreten ist, dessen arabischer Name in مُصَاص *muṣāṣ* „eine gewisse Pflanze der Wüste" vermutet werden darf und dessen wörtliche Bedeutung „suctum" wäre. Ähnlich aufzufassen ist

neuarab. (pal.) *qlēṭ er-rāʿi* „Hyoscyamus aureus L."[4]: es bedeutet „Räuschchen des Hirten", zu arab dial. قلط „se soûler"[5]. Ein Synonym haben wir in dem neuarab. Ausdrucke *benǧ* „Hyoscyamus aureus L.": es ist nichts anderes als npers. *benǧ* „Hanf".

Aber nicht bloss zum Genusse mussten die Bilsenkräuter den Semiten dienen, sondern auch zur Verteidigung des Landes wurde es von ihnen, wenigstens von ihrem Stamme der Phöniker bezw. deren Abkömmlingen den Puniern, verwendet, indem sie dem Feinde das Wasser damit vergifteten[6]. Als Bezeichnung für Bilsenkraut hat gegolten:

pun. גִּנְגָּן *gingan* „hyoscyamus"[7]:

zu גנן ebenso gebildet wie גִּלְגָּל „Steinkreis" zu גלל, wie צִלְצָל „Harpune" zu צלל[8]). Also pun. גנגן „Hyoscyamus" eigentlich „Deckung, Schutz". Der Ausdruck scheint lebendig geblieben zu sein in

neuarab. (tripol.) *gungot* „Bilsenkraut"[9]:

möglicherweise eine Femininbildung zu *gingan*.

---

1) Zur Wortbildung vgl. ENNO LITTMANN, Zs. f. Sem. Bd. IV, S. 36 und 38 J. BARTH, a. a. O. § 121 *b* (I, 173), § 129 *αβ* (I, 192), § 38 *αγ* (I, 141).

2) I. LÖW, a. a. O. Bd. III, S. 355 (nach J. J. HESS).

3) L. LEWIN, Phantastica 129.

4) DINSMORE-DALMAN, a. a. O. S. 65 no. 1251.

5) R. DOZY, Suppl. aux Dict. Arabes 2, 395.

6) L. LEWIN, Die Gifte in der Weltgeschichte, S. 538. — Die angewandte Pflanze war Hyoscyamus falezlez Coss. Neuarab. (alger.) فَلْزْلَز falezlez „Bilsenkraut" zu arab. فِلِزّ „aes fusile album", also „Weissling"? Vgl. J. BARTH a. a. O. § 146 *a* (II, 216) § 95 *c* (I, 147). Doch handelt es sich wohl um ein Berber-Wort.

7) APULEIUS, ed. ACKERMANN c. 5.

8) H. BAUER-P. LEANDER, Hist. Gr. d. Hebr. Spr. S. 481 ff.

9) I. LÖW, a. a. O. III, S. 354.

Doch man bekämpfte nicht nur die Feinde, sondern auch die Mäuse mit Bilsenkraut:

neuarab. (pal.) *semm-el-fār* „Bilsenkraut"

eigentlich „Mäusegift" gilt in Palästina für Hyoscyamus muticus L.[1]). Mit der Zucht von Tauben und Hühnern hat sich die Technik nach dem Westen verbreiten können. So lesen wir bei J. H. ZEDLER[2]) vom Bilsenkraut: „das Kraut tötet die Ratten, wo man damit räuchert; man pflegt es auch wohl zu dem Ende auf die Kornböden zu legen". Von einer unerwünschten Nebenwirkung spricht TABERNAEMONTANUS[3]): „Die Hüner auf dem Balcken fallen herab, wenn sie mit Bilsensamen beräuchert werden, und so sie den Samen essen, sterben sie davon." Hierdurch erklären sich eine ganze Reihe romanischer, celtischer und germanischer Namen für Bilsenkraut. So z. B.

ptg. dial. (galleg.) *herba dos gorgulhos* „Kornwürmerkraut"

gael. *detheoda* „henbane":

eigentlich, wie uns Herr Prof. Dr. JULIUS POKORNY mitteilt „die rauchige", ebenso sei zu beurteilen:

ir. *ceó na gcearc* „Bilsenkraut":

eigentlich „Nebel der Hühner", analog

ir. *meacan caoch na gcearc* „Bilsenkraut":

eigentlich „blinde Möhre der Hühner", entsprechend

cymr. *llewyg yr iâr* „Bilsenkraut":

eigentlich „Ohnmacht der Hennen"[4]). Nicht anders aufzufassen sind folgende west- und nordgermanische Ausdrücke für Bilsenkraut:

engl. *henbane* „Bilsenkraut":

eigentlich „gallinae mors"[5]), genau entsprechend

norw. dial. *hönbane* „Bilsenkraut":

eigentlich „Hühnertod", analog

schwed. dial. *hönsabane hönsabana hönsabale* ds.

dän. dial. *hönsebane*, ds.[6])

---

1) DINSMORE-DALMAN, a. a. O. S. 65, no. 1251.

2) Gr. Univ. Lex. I, 1561.

3) Kräuterbuch II, 295 D (Frankfurt a. M., 1613, fol.).

4) Mitteilungen der Herren Professoren Dr. JULIUS POKORNY und Dr. HOLGER PEDERSEN.

5) JACOB GRIMM, Dt. Myth.[4] III, 354.

6) JENSSEN-TUSCH, a. a. O. S. 110 ff.

Der Verbreitungsweg führt also über die Iren zu den Angelsachsen zu den Skandinaviern. Ebenso steht es mit der Verwendung des Bilsenkrautes zur Vertreibung von Zahnschmerzen, eine Praktik, die auf dem Vorkommen des Alkaloides Scopolamin in der Bilsenkrautpflanze beruht. TABERNAEMONTANUS berichtet darüber[1]: „Der Rauch von diesem Samen durch ein Trechter gegen den Zahn empfangen, und den Mundt wider gewäschen, stillet den Schmertzen." Sprachliche Zeugnisse dieser Praktik sind:

lat. *dentaria* „Bilsenkraut"

rumän. *maselarița* „Bilsenkraut":

eigentlich *maxillaricia*[2]), zu lat. *maxilla*.

Ebenso zu beurteilen ist

catal. *herba de caxeira* „Bilsenkraut":

eigentlich „Backzähnekraut" zu *caxa* „muela". Genau entsprechen:

schwed. dial. *tannvärksfraj* „Bilsenkraut":

eigentlich „ohne Zahnschmerz", ebenso

norw. dial. *tandværksgræs* „Bilsenkraut":

eigentlich „Zahnschmerzgras", übereinstimmend

dän. dial. *tandurt* „Bilsenkraut":

eigentlich „Zahnwurz".

Der auch heute noch lebende Gebrauch, Zahnschmerzen mittels Bilsenkrautes oder eines Präparates davon zu betäuben, dürfte in letzter Linie aus dem Zweistromland stammen[3]).

d. Mythologische Namen des Bilsenkrautes.

Dass eine soviel gerühmte Pflanze wie das Bilsenkraut auch zu den Ehren der Mythologie aufgestiegen ist, nimmt nicht Wunder: punisch *ἀστιρσμουνίμ* wird zwar nach der Angabe des PAMPHILOS bei DIOSC. IV, 71 als Solanum nigrum L. in Anspruch genommen, doch ist bei einem Kraute, das חציר־שמרנים „Kraut der Kostbarkeit" heisst[4]) eher wahrscheinlich, es gemäss den Angaben des APULEIUS[5]) für die *herba apollinaris* d. h. das

1) Kräuterbuch II, 295. Frankfurt a. M. 1613 fol.

2) H. TIKTIN, Rum.-Dt. Wb. s. v.

3) SUDHOFF in Hoops' Reallex. 4, 577.

4) Siehe dazu PAUL und BRAUNES Beiträge z. Geschichte d. deutschen Sprache u. Lit. Bd. 49 S. 82.

5) ed. ACKERMANN c. 23.

Bilsenkraut zu halten [1]). Fragen wir uns nun, wer denn der punische Apollo war (sein Standbild wurde späterhin nach Rom verschleppt [2]), bietet sich uns folgende Stelle aus den Dekaden des T. LIVIUS dar: *In portum (Rusucmona Afri vocant) classem adpulere* (30, 10, 9). Die hier genannte Örtlichkeit heisst a. a. O. 30, 24, 8: *Apollinis promunturium* und ebenda 29, 27, 2: *promunturium Pulchri.* Sonach müsste der punische Apollo genau zu bestimmen sein. Wenn wir statt des überlieferten, jedoch sinnlosen *Rusucmona* bei LIVIUS lieber *Rusnucmona* lesen, d. i. רוש־נעמן „promunturium Pulchri" ist alles in Ordnung: der punische Appollo wäre also der sterbende und wiederauferstehende Adonis, der ja, wie feststeht, auch *Naᶜmān* „der Liebliche" hiess [3]). Warum solche Gottheit gerade des Bilsenkrautes zu ihrer „Auferstehung" bedarf, ist hier nochmals auseinanderzusetzen überflüssig. Dass ein sterbender und wiederauferstehender Gott nach semitischer Anschauung gar leicht zu einem Gotte der Krankenheilung werden konnte, hat BAUDISSIN einleuchtend gezeigt [4]). Da nun den Römern Apollo zunächst als der Krankenheiler galt (Corp. Insc. Lat. VI 39: APOLLINI SALVTARI ET MEDICINALI SACRVM) kann נעמן dazu gekommen sein, dem *Apollo Salutaris et Medicinalis* gleichgesetzt zu werden, woraus sich die Bezeichnung

lat. *herba apollinaris* „hyoscyamus"

leicht erklären könnte. Jedenfalls gibt es kein griechisches Aequivalent dieser Bezeichnung;

gr. *πυθώνιον* „Bilsenkraut"

ist gleich

lat. *fabulonia* „Bilsenkraut"

und von pun. *ἀστιρσμουνίμ* unabhängig.

---

1) WOLF WILHELM GRAF VON BAUDISSIN, Adonis und Esmun, S. 245.

2) PLUTARCH, Flaminius, 1.

3) Vgl. W. W. GRAF VON BAUDISSIN, a. a. O. S. 88 f. — Zur Wiedergabe des Gutturals vgl. phön. פ[ע]מי bei den cypr. Griechen Πυγμαίων .... Ἄδωνις παρὰ Κυπρίοις (HESYCH); urverwandt phön. פעם 'Fuss' arab. dial. فَعْم „Fuss" (FRESNEL, Journ. Asiatique [3e Série] 5, 513). Siehe Paul und Braunes Beitr. 49, 72 f.

4) GRAF VON BAUDISSIN a. a. O. S. 397 ff.

e. Neugebildete Namen für das Bilsenkraut.

Im Mittelalter scheinen mehrere Namen für das Bilsenkraut auf skandinavischem Gebiete neugebildet worden zu sein. So gelten:

schwed. dial. *fanners-pungor* „Bilsenkraut":
wörtlich „diaboli scrotum", ebenso

schwed. dial. *fanners-nötter* „Bilsenkraut":
eigentlich „Teufels Nüsse". Im Dänischen entsprechen

dän. dial. *fandens punger* „Bilsenkraut"

dän. dial. *fandens nøsser* „Bilsenkraut" [1]).

Ausserdem wäre anzuführen:

schwed. dial. *hjernebrylla* „Bilsenkraut":
eigentlich „das Gehirn vergewaltigende". Endlich

östr. *Teufelsaug* „Bilsenkraut":
es entspricht dem französischen *œil du diable* „Tollkirsche" [2]). Alle diese Ausdrücke können nicht in der heidnischen Zeit vorhanden gewesen sein: sie haben den Teufelsglauben der katholischen Kirche zur notwendigen Voraussetzung.

Eine Neubildung ganz anderer Art dürften wir in

neuarab. (alger.) *bū merǧūf* „Bilsenkraut":
wörtlich „Vater des Herzklopfens" [3]) vor uns haben. Hier dürften Leute, die die eigentliche Überlieferung von den Eigenschaften dieser Pflanze verloren hatten, sie, durch Europäer bezw. die Erfahrungen bei späterem Neuerwerb belehrt, so benannt haben. (Nach der charakteristischen Aktion auf das Herz: die Pulsfrequenz steigt bis zu 170 in der Minute und darüber: „das Herz jagt sich zu Tode"). In Algier soll *bū merǧūf* auch für „Tollkirsche" gebraucht werden [4]).

f. Phantastische Benennungen des Bilsenkrautes.

Auch das Märchen hat sich des Bilsenkrautes angenommen, so erklären sich wohl aus dem Märchen die Ausdrücke

---

1) Jenssen-Tusch, a. a. O. 110 ff.

2) Pritzel-Jessen, a. a. O. 186, J. Teirlinc, Flora diabolica (Antwerpen 1925) S. 71.

3) J. J. Hess bei I. Löw a. a. O. III, 354.

4) Dies. ebenda, 353.

cymr. *ffon y bugail* „Bilsenkraut":
eigentlich „Stab des Hirten", ebenso
cymr. *crŷs y brenhin* „Bilsenkraut":
eigentlich „Hemd des Königs", sowie schliesslich
ir. *bainne cioch eun* „Bilsenkraut":
eigentlich „Vogel-Zitzen-Milch" [1]).

g. Tabu-Namen für Bilsenkraut.

Dass eine so gefürchtete und schädliche Pflanze wie das Bilsenkraut auch Bannungen der Sprache unterworfen war, d. h. Tabu-Namen hatte, wird man von vornherein erwarten dürfen. Es sind indessen nur wenige belegt. So heisst z. B. das Bilsenkraut in Norwegen
norw. dial. *styggræs stinkgræs* [2]),
bei den Esthen
esthn. *koera-kuze-kamud* „Bilsenkraut":
eigentlich „Hunds-Harn-Kraut" [3]), in Dänemark gilt dialektisch und auch allgemein
dän. *horsetänder* „Bilsensamen":
eigentlich „Pferdezähne", genau entsprechend nicht nur dem
italien. *dente cavallino* „Bilsenkraut":
wörtlich „Pferdezahn", sondern auch dem Ausdrucke
got. *aihva-tundi*
wörtlich „Pferde-Zahn": dies Wort diente dem Bischof WULFILA dazu, gr. *βάτος* „Dornstrauch" Mc. 12, 26 und Luc. 6, 44; 20, 37 zu übersetzen, doch wird es „Bilsenkraut" bedeutet haben, auf dem ja ebensowenig Trauben wachsen können, wie auf dem Dornstrauch. Was die Sache selbst belangt, gleichen die Bilsensamen den sog. Kunden der Pferdezähne: daher der Name.

Unter die Tabu-Namen müssen wir wohl noch
gr. *ὑὸς κύαμος* „Bilsenkraut"
wörtlich „Schweinebohne" rechnen, das als

1) Mitteilung von Herrn Professor Dr. HOLGER PEDERSEN an uns.
2) JENSSEN TUSCH, a. a. O. 111.
3) WIEDEMANN, a. a. O. § 222.

cymr. *ffa'r môch* „Schweinebohne"
schwed. dial. *svinebönor* ds.
ung. *disznó bab* ds.
durch gelehrten Einfluss aufgenommen worden ist.

h. Unsicheres.

Unter den unsicheren, d. h. etymologisch nicht mit Sicherheit erklärbaren Namen haben folgende eine gewisse Bedeutung:

dak. *διέλλειναν* acc. [1]):

wohl idg. *di̯ēu̯es līnā* „Himmels Eiter" „Iovis pus", zu bret. *lin* „pus" [2]). Eine interessante Paralle dieser Anschauung bietet die Meinung der Ostjaken von der Entstehung der Fliegenpilzes (Amanita muscaria Fries.), der von ihnen als Rauschmittel verwandt und *панх* genannt wird: „Der als Berauschungsmittel benutzte Fliegenpilz verdankt seinen Ursprung dem Himmelsgott: der Gott spuckte auf die Erde und dadurch entstand der Pilz [3]). Des weiteren wäre zu nennen

cymr. *parfyg* „Bilsenkraut":

wohl als „Greifer, Nehmer, Fischgift" zu gr. *κυρέω κύρμα καιρός*. Also bret. *parmicos* „Fischgift" = idg. *ku̯r̥miko-s* [4]).

Bliebe noch zu erwähnen

bret. *mall c'héot* „Bilsenkraut":

der zweite Teil bedeutet, wie uns Herr Prof. Dr. Holger Pedersen mitteilt, eigentlich „Gras", der erste Teil sei vom Standpunkte des Bretonischen aus dunkel. Vielleicht dürfen wir eine Grundform *malso*-ansetzen, das zu air. *mell* „Irrtum" gehören könnte und die gleiche Bedeutung hätte. Schliesslich noch

berb. (mar.) *waîlulu* „jusquiame"

eigentlich „son grain rend fou" [5]). Die Samen des Bilsenkrautes

---

1) Diosc. IV, 68.

2) Zum Lautlichen vergl. Jokl, Eberts Reallexikon 1, 91.

3) K. F. Karjalainen. Die Religion der Jugra-Völker Bd. II S. 164 [= Folklore Fellow Communicat vol. I nr. 44] Helsingfors 1922.

4) Zur Sache siehe Tabernaemontanus, Kräuterbuch II, S. 295 D.

5) Ebenso lat. *altercum* „Bilsenkraut", eigentlich „Wahnsinn", zu gr. ἠλεός „unsinnig"; zum Suffix vgl. lat. *noverca*.

werden von den Berbern als Räucherwerk zur Beruhigung Epileptischer und Wahnsinniger verwendet [1]).

i. Geschichte der Verbreitung.

Nach Ansicht der Botaniker wäre Hyoscyamus niger L. in Europa nicht mit Sicherheit als indigen zu bezeichnen, es habe vielmehr den Anschein, dass es aus Westmittelasien erst nach Europa verschleppt worden sei [2]). Was die Anwendungen des Bilsenkrautes als schlafbringendes und schmerzstillendes Mittel anlangt, stammen diese Praktiken aller Wahrscheinlichkeit nach aus dem Zweistromland. Mit der Verwendung als Weissage- und Zaubermittel wird es nicht anders stehen, auch hier muss mit der Möglichkeit einer Kulturwanderung vom Zweistromlande nach dem altindogermanischen Europa gerechnet werden.

III. ATROPA.

a. Historisches.

Aus jon. *μάργος* „rasend, wütend, toll" = lit. *márgas* „rotbunt" folgt idg. *márgo-s* „wer rote Flecken im Gesicht hat [3]), Tollkirschen gegessen hat, von Sinnen ist": das wäre der erste Hinweis auf Atropa Belladonna L. Die erste Nachricht von der Tollkirsche (Atropa Belladonna L.) steht bei THEOPHRAST, h. pl. 9, 9, 8: *ὁ καρπὸς τοῦ μανδραγόρου, τῶι μέλας τε, καὶ ῥαγώδης, καὶ οἰνώδης εἶναι τῶι χυμῶι μέγισται δὲ καὶ ἰδιαίταται φύσεις*". Die erste wissenschaftliche Beschreibung hat HIERONYMUS BOCK [4]). Die erste gute Abbildung findet sich bei LEONHART FUCHS [5]).

b. Namen nach Eigenschaften der Tollkirsche.

Die Tollkirsche hat bei Germanen wie Slaven altertümliche Namen: bei jenen sind sie auf die Illusionswirkungen, bei

---

1) E. LAOUST, Mots et choses berbères (Paris 1920) S. 514.

2) Analoga dieser Kulturwanderung bei Dr. ERICH BRAUER, Züge aus der Rel. der Herero (Leipzig 1925) S. 25.

3) Zur Sache siehe L. LEWIN, Toxikologie², S. 342.

4) Kreütterbuch S. 113 verso, 114 recto (Strassburg, 1595 fol.).

5) De Hist. Stirp. Comment. Insignes S. 689 Basel, 1542 fol.).

diesen auf die Excitationswirkungen gemünzt worden. Wir haben:

ahd. *dol* „Tollkirsche" = engl. *dwale* ds.

Beide Wörter sind zu got. *dvals* „μωρός" zu stellen, das seinerseits zu gr. θολερός „verwirrt" und ai. *dhvárati* „bringt durch Täuschung zu Fall" gehört.

Die slavischen Sprachen vergleichen die Atropawirkungen der Wolfswut[1]). So haben wir

obersorb. *wjelčica* „Wölfin, Tollkirsche"
slov. *volčjak* „Wolfsmist, Tollkirsche"
kroat. *kurjaca* „Tollkirsche" („lupina")
serb. *paskvica* „Tollkirsche" („canina")
poln. *psia wiśnia* „Tollkirsche" („Hundsweichsel")

Etwas abweichend sagen die slavisch sprechenden Bewohner Oberungarns, und ihnen folgend die Böhmen

böhm. slovak. *nemnice* „Tollkirsche":

wie uns Herr Prof. Dr. Alexander Brückner mitteilt, eigentlich „die Unsinnige" (zu böhm. *ne-mniti*), ebenso bedeute

poln. *szalej* „Tollkirsche"

eigentlich „rasend", zu *szaleć* „rasen".

Über das Baltische wissen wir nicht viel zu sagen: hier scheint lit. *drignės* „Bilsenkraut" (eigentlich: „was den Blick blöde macht") von

durnės „Tollkirsche"

(eigentlich: „was Wut erregt") unterschieden worden zu sein.

c. Namen nach Anwendungen der Tollkirsche.

Dass eine so energiereiche Pflanze wie die Tollkirsche auch nach ihren Anwendungen benannt worden ist, kann nicht Wunder nehmen. So wird aus Solothurn in der Schweiz berichtet, dass dort ein Ausdruck

nhd. (schweiz.) *Krotenblume Krotenbeere*[2])

für „Tollkirsche" gelte, d. i. „Gebärmutter-Blume" „Gebärmutter-

---

1) Merkwürdigerweise wird auch aus Marocco angegeben, dass dort Atropa Belladonna L. bei den Berbern *adil uušen* 'Weinbeere des Schakals' hiesse. Doch ist das Alter der Benennung zweifelhaft.

2) Pritzel-Jessen, a. a. O. S. 51.

Beere". Sonach ist Atropa Belladonna L. zu verbrecherischer Beseitigung der menschlichen Leibesfrucht benutzt worden.

Doch hören wir noch von einer anderen, wenn auch nur in Gemeinschaft mit Nieswurz (Veratrum album L.) erfolgten Verwendung der Tollkirsche. Es heisst bei PLINIUS [1]: „Limeum herba appellatur a Gallis, qua sagittas in venatu tingunt medicamento, quod venenum cervarium vocant. Ex hac in tres modios salivati additur quantum in unam sagittam addi solet, ita offa demittitur boum faucibus in morbis. Alligari postea ad praesepia oportet, donec purgentur (insanire enim solent), si sudor insequitur, aqua frigida perfundi". Die Etymologie von gall. *limeon* „venenum cervarium" liegt nahe: celt. *limego-* „cervarius", zu gall. *elem-biu* = att. ἐλαφηβολιών „Monat des Hirschschusses" [2]. Da in der Wirkung, die PLINIUS beschreibt, auch ein Tropeïn beteiligt ist [3], wird man an Atropa Belladonna L. denken.

In den neuceltischen brit. Sprachen gilt noch cymr. *codwarth* „dwale" d. i. idg. *koto-u̯ordhnó-* [4] „Taumelbeere", zu air *cutuim* „falle" und ai. *vardhate* „lässt wachsen". Er könnte also der inselceltische Name der altertümliche, die gall. Bezeichnung die jüngere sein. Die Beziehung auf die Jagd wäre aber auch bei dem cymr. Etymon denkbar, da ja auch Fleischfreser wie Wolf, Bär und Fuchs gejagt wurden.

d. Tabu-Namen für Tollkirsche.

Dass eine so gefürchtete und giftige Pflanze wie Atropa Belladonna L. nicht gerne mit ihrem wahren Namen genannt wurde, wird man, wie die Mentalität der Primitiven nun einmal ist, unschwer verstehen. So gilt

ir. *lus mór coilleadh* „Tollkirsche":

wie uns Herr Prof. Dr. HOLGER PEDERSEN mitteilt, eigentlich „grosses Kraut des Waldes". Ebenso heisst es

rumän. *iarba codrului* „Tollkirsche":

---

1) Hist. natur. 27. 101.
2) RICCI, Rev. Celt. XXI, 17, 23.
3) L. LEWIN, Pfeilgifte², S. 32.
4) Zustimmend Prof. Dr. HOLGER PEDERSEN.

eigentlich „Kraut des Bergwaldes". Des weiteren gilt die Bezeichnung

rumän. *doamna codrului* „Tollkirsche":

eigentlich „Hochwald-Frau". Synonym wird auch

rumän. *doamna mare* „Tollkirsche":

eigentlich „Grosse Frau" gesagt. Ursprünglich dürfte auch

italien. *bella donna* „Tollkirsche":

eigentlich „Schöne Frau" in diesen Zusammenhang gehört haben.

Gleichfalls unter die Tabu-Namen könnte noch zu rechnen sein:

gr. *στρύχνος* „Physalis, Atropa, Scopolia".

man möchte idg. *strugsno-s* ansetzen, zu gr. *στρεύγομαι* „leide Schmerzen", lit. *striũgas* „Schneidemesser", mhd. *strûch*, ndl. *struik* „Strauch", Sonach wäre idg. *strugsno-s* eigentlich „Gegenstand des Abschneidens". Auch

span. *yerba mora mayor* „Tollkirsche";

eigentlich „Grosses Schwarzkraut" dürfte ein Tabu-Name sein: neben dem „grossen Schwarzkraut" stand schon im Romanischen das „kleine Schwarzkraut", nämlich Solanum nigrum L. (frz. *morelle*): beide Pflanzen so genannt nach der Farbe der Früchte.

Endlich noch

blg. *otrovno bil'e* „Tollkirsche" und *staro bil'e* ds.:

wörtlich „Giftige Pflanze" und „Grosses Gift" [1]).

e. Neugebildete Namen für Tollkirsche.

Es scheinen auch einige Namen für Tollkirsche neu gebildet worden zu sein, so z. B.

dän. *galnebær* „Tollkirsche": [2])

eigentlich „Rasereibeere" vgl. schwed. dial. *galenört* „Bilsenkraut", eigentlich „Rasereiwurzel" [3]). In Dänemark findet sich die Tollkirsche auf Schutt und in der Nähe menschlicher Ansiedelungen: die Botaniker folgern, dass die Tollkirsche erst durch den Menschen nach Dänemark verschleppt worden ist, ursprünglich aber dort fehlte. Schliesslich wäre noch zu erwähnen:

---

1) Mitteilung von Herrn Prof. Dr. STEPHAN MLADENOV.

2) JENSSEN-TUSCH, a. a. O. S. 31.

3) JENSSEN-TUSCH, a. a. O. S. 110.

neuarab. (syr.) *ḥašīšet-el-ḥumra* „Tollkirsche" [1]):
eigentlich „herba rubedinis". Ebenfalls wird angegeben, dass in Algier als Bezeichnung für Tollkirsche noch gelte:

neuarab. (alger.) *bū merǧūf* „Tollkirsche" [2]):
eigentlich „Vater des Herzklopfens" [2]). Das südlichste genuine Vorkommen der Tollkirsche im arabischen Sprachgebiet liegt auf dem Amanus-Gebirge in Syrien [3]). Letztens bliebe noch:

alban. *matergon i mal'evi* „Tollkirsche":
eigentlich „Bilsenkraut der Berge", ein erst in mittelgriechischer Zeit übernommener Ausdruck, gebildet mit gr. *μανδραγόρας*. (Mitteilung von Prof. Dr. N. JOKL).

f. Geschichte der Verwendung.

Es hat den Anschein, als ob die Tollkirsche den Indogermanen von allem Anfang an ein Gegenstand religiöser Scheu gewesen wäre. Den Eindruck der Atropawirkung auf einen primitiven Blonden kann man sich entnehmen aus der Angabe von CHALON [4]): „elle dilate la pupille (sans souffrance); l'œil devient tout noir, étrange, effrayant, quand il remplace l'œil bleu d'une femme blonde par exemple". Es kommt hinzu, dass Atropa Belladonna L. für die Pflanzenfresser nicht schädlich ist, dem Menschen hingegen auf das Schwerste zu schädigen geeignet ist. So sagt TABERNAEMONTANUS [5]) „So man die Beeren isset / machen sie einen doll / und schier unsinnig / oder bringen ihn in einen tieffen Schlaff / und weil sie schön und lustig anzusehen / werden sie von den Knaben zun Zeiten gessen für Weinbeer / die da sterben / so man ihnen nit zu Hülffe kompt.

Für die Schwein ist es eine köstliche Artzeney, denn wenn sie im Brachmonat vor Hitz oder sonst kranck werden / alsdann pflegen sie den Säwen in der Speiss zu geben / als ein recht Praeseruatiuum für alle giftige schnelle Kranckheit.

Etliche verkauffen die Wurtzel für Mandragora".

---

1) I. Löw, a. a. O. Bd. III, S. 353 (nach J. J. HESS).
2) Dieselben, ebenda.
3) I. Löw, a. a. O. III, 358.
4) Bullet. Soc. Botan. Fr. 1911, S. 156.
5) Kräuterbuch II, 302, Frankf. a. M. 1613, fol.

Die ausgedehnte Anwendung der Tollkirsche in der Zauberei bezeugt nicht nur REGINALD SCOTT [1]), sondern auch die Angabe, die E. ROLLAND [2]), macht: „Toute âme renaît après la mort, excepté celle de la personne empoisonnée par la Belladonne". Man kann sich aus dieser Angabe entnehmen, wie sehr die katholische Kirche bemüht war, den Zauberglauben an Unsterblichkeitskräuter, an Kräuter die im Stande sein sollen, „Tote aus Tiefen der Gräber zu rufen", entgegenzutreten.

Aus der Verwendung der Tollkirsche im germanischen Zauberglauben — wir haben Belege für die jetzige Zeit freilich nur aus Böhmen [3]) — erklärt sich ihre sekundäre Ausbreitung nach Dänemark [4]).

Die in der heutigen Zeit so unendlich wichtige Reaktion des Atropins auf die Pupille hat man medizinisch und wissenschaftlich anscheinend nicht vor dem Jahre 1676 beobachtet. Der berühmte englische Botaniker JOHN RAY bemerkt darüber [5]): Nobilis Domina mihi nota ulcusculo cuidam paulo infra oculum, dextrumne an sinistrum oblitus sum, nec multum refert, quod cancrosum esse suspicabatur, folii recentis [sc. belladonnae] particulam imposuit; quae noctis unius spatio uveam oculi tunicam adeo relaxavit, ut omnem explicandi sese & pupillam contrahendi facultatem ei adimeret: siquidem pupilla dilatata perstitit, socio et pari suo plus quadrupli amplior, donec amoto folio uvea musculosam vim suam & tonum paulatim recuperaret. Atque hoc ne quis casui imputet, tribus distinctis vicibus in se ipsa experta est eadem nobilis domina, me quoque tunc temporis forte fortuna praesente & spectante.

IV. SCOPOLIA.

a. Historisches.

Die älteste Nachricht vom Walkenbaum (Scopolia carniolica

1) REGINALD SCOTT, Discoverie of Magic (1584), ebenso schon JOHANN WEYER, de praestigiis daemonum lb. III, S. 17 (1564).

2) Flore populaire VIII, 121 (Aberglaube aus Naintré [Vienne]).

3) J. GROHMANN, Aberglaube und Gebräuche aus Böhmen und Mähren I 233 (1864).

4) Die Pflanze fehlt dort ursprünglich.

5) JOHN RAY, Historia Plantarum lib. XIII, cp. 23 (I, 690), erschienen zu London, 1676, fol. — Siehe den Hinweis bei L. LEWIN, Die Wirkungen von Arzneimitteln und Giften auf das Auge² (1913) Bd. I, S. 150.

Jacq.) steht bei THEOPHRAST, h. pl. 7, 15, 4. Dort wird bei der Gattung *στρύχνος* zwischen Physalis alkekengi L., Atropa belladonna L., Scopolia carniolica Jacq. so unterschieden: „*ὁ μὲν γὰρ ἐδώδιμος ὥσπερ ἥμερος, καρπὸν ἔχων ῥαγώδη. Ἕτεροι δὲ δύο εἰσὶν, ὧν ὁ μὲν ὕπνον, ὁ δὲ μανίαν ἐμποιεῖν δύναται.*"

Hier ist die ungiftige Form Physalis, die Wahnsinn hervorrufende Atropa, die Schlaf bewirkende Scopolia.

Die älteste der bekannt gewordenen Abbildungen des Walkenbaumes stammt aus dem Jahre 1580, sie findet sich bei JOHANN WEYER [1]).

Die erste wissenschaftliche Beschreibung des Walkenbaumes gab der Botaniker GIOVANNI ANTONIO SCOPOLI in seiner Flora Carniolica [2]). Die von ihm beschriebene neue Pflanze erhielt von JACQUIN den Namen *Scopola*, den SCOPOLI stillschweigend I, 158 in *Scopolia* besserte. Zur Sache selbst sagt er: „Pro novo genere sub *Scopolae* nomine Cl. IACQUINIUS. Verumtamen merita mea in re herbaria non ea esse fateor, quae me viris adnumerare queant, quorum cognomina novis plantarum generibus data fuerunt. Alii sunt his honoribus longe digniores."

b. Echte Namen des Walkenbaumes.

Soweit Scopolia carniolica Jacq. alte und echte volkstümliche Benennungen hat, kommen darin die excitatorischen Eigenschaften sowie die Verwendungsmöglichkeiten dieses Krautes zum Ausdruck.

Es sind Ausdrücke aus dem Slovenischen und dem Dakischen zu belegen. Wir wenden uns erst zu jenen, dann zu diesem. Wie uns Herr Prof. Dr. F. RAMOVŠ mitteilt, wäre die Bezeichnung

slov. *voľčič* „Walkenbaum"

bekannt. Sie ist offenbar ident mit slov. *voľčič* „Wolfsjunges". Dass die excitatorischen Eigenschaften des Walkenbaumes gemeint sind, liegt zu Tage.

Im Dakischen findet sich eine andere Anschauung. Der Grammatiker PAMPHILOS [3]) gibt als Lemma für gr. *στρύχνος*

dak. *κοικοδιλά*.

1) Artzneybuch, Frankf. a. M. 1580 S. 200. S. 47 der Ausgabe von 1588

2) Flora Carniolica (Wien, 1760) p. 288, Nr. 2. — 1788, I, 159.

3) Scholien zu Dioscorides IV, 72.

Man möchte *kīkodilă* „Räucherung" lesen, zu gr. *κοδομή* „Gerstenrösterin", *κέδρος* „Wacholder", alb. *k'em* „Weihrauch" (*kedmo-*), über welche BERNEKER [1]) zu vergleichen ist.

c. Übertragene Namen.

Die Rumänen, Ungarn, Litauer und Deutschen haben für den Walkenbaum nur übertragene Namen. So ist

rumän. *matraguna* „Tollkirsche, Walkenbaum" [2])

ein Lehnwort aus gr. *μανδραγόρας*, entlehnt in mgr. Zeit. Ebenso ist

ung. *nadragulya* „Tollkirsche, Walkenbaum" [3])

zu beurteilen.

Was den Ausdruck

lit. *durnropė* «Tollwurz»

belangt, bedeutet er auch „Hyoscyamus niger L.". Da nun bei den Litauern in ihrer Urheimat [4]) die Scopolia carniolica Jacq. nicht wild wächst, ist die Bedeutung „Walkenbaum" die unursprüngliche.

Endlich

nhd. *Walkenbaum* „Atropa, Scopolia".

Hier ist die Bedeutung „Scopolia" schon darum (und vielleicht nicht erst seit SCHKUHR [5])) sekundär, weil Scopolia carniolica Jacq. im deutschen Sprachgebiete nicht wild wächst. Zum Überflusse passt der Name *Walkenbaum Walkerbaum* — der die Pflanze nach der Gestalt der Blüte, die einer Handwalke zu gleichen scheint, benennt, — mehr auf Atropa als auf Scopolia.

d. Geschichte der Verbreitung.

Die botanische Verbreitung der Scopolia carniolica Jacq. weit über ihr ursprüngliches südosteuropäisches Gebiet (westlich bis Krain, östlich bis über die Bucovina hinaus) ist sehr merkwürdig:

1) Slav. Et. Wb. I, 467.

2) Mitteiungen der Herren Professoren Dr. BORZA und Dr. PUSCARIU an uns. Vgl. auch IMMANUEL LÖW, Die Flora der Juden, Bd. III, S. 366

3) Derselbe ebenda.

4) K. BUGA, Streitberg-Festgabe, S. 23 ff.

5) SCHKUHR, Bot. Hdb. 1, 141, ebenso schon JOHANN WEYER, a. a. O. (ed. 1588) S. 46 verso.

der Walkenbaum wird kultiviert in Galizien, ist verwildert in Ostpreussen, bei Grünberg in Schlesien und bei Ruppin. Die Pflanze findet sich sonach nur in ehemals „altlausitzischen" d. h. illyrischen Ländern, Gebieten also, die bis zum 7. Jahrhundert vor der üblichen Zeitrechnung ausschliesslich von den Illyrer-Stämmen der Panonier, Veneter, Daker, Thraker u. s. w. besiedelt waren. Diese Stämme, zu denen in Kleinasien noch die Phryger gehörten, redeten Mundarten nur einer Sprache und verstanden sich auf das Beste. Der grösste unter ihnen, der einst mächtige, später in viele Teilvölker zerfallene Stamm der Veneter oder „Wenden", hatte das Gebiet zwischen den Karpathen und der Memelmündung inne[1]); er wurde von den Ostgermanen aus seinen Wohnsitzen gedrängt, die nach der ostgermanischen Abwanderung dann in die Hand der Slaven fielen; nur die Gegend zwischen Weichsel- und Memelmündung, die sich erst in venetischen, dann in finnischen, dann teils in ostgermanischen, teils preussischen Händen befunden hatte, fiel den Aisten oder Preussen, einem Volke baltischer Zunge, ganz anheim. Rechts der Memelmündung wohnten seit alters finnische Stämme[2]). Zeugnis dieser alten Völkerverteilung sind die finnischen Lehnwörter im heutigen Albanesich[3]), sie können in diese „Veneter"-Mundart[4]) nur zur Zeit der Nachbarschaft der Veneter mit den Ostseefinnen hineingekommen sein.

Wir haben nun bei dem südlichsten Stamme dieser Sprachgruppe, den Phrygern, einen überaus merkwürdigen Kult für den sterbenden und wieder auferstehenden Vegetationsgott *Attis*. Der Schriftsteller FIRMICUS MATERNUS[5]) weiss darüber zu melden: „nocte quadam simulacrum [sc. des *Attis*[6])] in lectica ponitur et per numeros digestis fletibus plangitur: deinde cum se ficta lamentatione satiaverint, lumen infertur: tunc a sacerdote omnium qui flebant fauces unguentur, quibus perunctis hoc lento murmure susurrat:

1) R. MUCH, in Hoops' Reallex., 4, 509.
2) A. SENN, Germanische Lehnwortstudien (Heidelberg, 1925) S. 35 ff.
3) N. JOKL, in Eberts Reallex. 1, 93.
4) Ἔνετοι (im Gebiete des heutigen S. Giovanni di Medua) kennt HERODOT, h. V, 9.
5) De errore prof. relig. 22.
6) Sir JAMES GEORGE FRAZER, The Golden Bough³, pt. IV, 1, 272, Anm. 6.

θαρρεῖτε μύσται τοῦ θεοῦ σεσωσμένου·
ἔσται γὰρ ἡμῖν ἐκ πόνων σωτηρία."

Die phrygische Attisauferstehungsfeier hat ihr Urbild in der babylonischen Frühlingsfeier für *Tammūz*, den sterbenden und wiederauferstehenden Vegetationsgott [1]); auch hier erfolgte Salbung als Belebungsmittel [2]). Dass hier wie dort in der Salbe — ob sie nun aus Hyoscyamus albus L. oder Mandragora officinarum L. bereitet wurde, ist ganz gleichgültig — Scopolamin wirksam war, dürfte keinem Zweifel unterliegen. Nun hat die babylonische *Tammūz*-Feier aber nicht bloss in der phrygischen *Attis*-Feier ihre Fortsetzung, sondern lebt auch in dem *Jarilo*-Kult der Slaven weiter [3]). Wir werden annehmen dürfen, dass dieser Kult den Slaven von ihren venetischen Vorgängern überkommen ist, und mit diesem Kulte als sein Zubehör die Pflanze Scopolia carniolica Jacq., die vermutlich in Dakien an Stelle der Mandragora officinarum L. getreten ist.

Eine Parallele zu dieser Kulturbewegung haben wir in der merkwürdigen geographischen Verteilung der Todesstrafe des Pfählens. Wir entnehmen die folgenden Daten einer uns von Herrn Dr. HEINZ GOLDSCHMIDT zur Verfügung gestellten Arbeit [4]) „Das Ertränken im Fass". Danach gilt bei den Polen der Ausdruck *wsadzić na kol*, bei den Russen der Ausdruck *sažat' na kol*, eigentlich „auf den Pfahl setzen". Für die alte Zeit der Slaven bezeugt PROCOPIUS [5]) das Nämliche. Für die Perser belegt HERODOT [6]) die Strafe des Pfählens. Für die Inder erwähnt JOHANNES HERTEL [7]) dasselbe. In den Hethitischen Gesetzen [8]) wird die gleiche Strafe angedroht, ebenso im Altassyrischen Rechtsbuch [9]). Auch bei den Celten kommt die Strafe des Pfählens vor [10]).

1) G. NECKEL, Die Überlieferungen vom Gotte Balder (Dortmund 1920), S. 129.
2) H. ZIMMERN, Der babylonische Gott Tammuz, (Leipzig 1909) S. 36 f.
3) Paul und Braunes Beiträge zur Geschichte der Deutschen Sprache und Literatur Bd. 49 S. 72.
4) [Zeitschr. f. vergl. Rechtwissenschaft Bd. 42, S. 272 ff.].
5) De b. G. III (VII) 38, §§ 20 ff.
6) I 128, III 132. 159, IV, 43, 292.
7) Indische Märchen, S. 56.
8) II, 18 (herausgegeben von FRIEDRICH und ZIMMERN, Der Alte Orient, 23. Jahrgang, Heft 2).
9) (KOSCHACKER und EHELOLF) § 52. Ebenso der CODEX ḪAMMURABBI § 153.
10) DIODOR V, 12.

Wenn wir annehmen, dass die Celten die Strafe des Pfählens an der unteren Donau kennen gelernt haben, hätten wir in der Verbreitung des Pfählens von den Slaven bis zum Zweistromlande eine genaue Parallele zur Verwendung scopolaminhaltiger Präparate im Kult des sterbenden und wiederauferstehenden Vegetationsgottes.

Einer besonderen Erwähnung bedürftig ist das alte nordwestdeutsche Vorkommen des Walkenbaumes, von dem JOHANN WEYER berichtet. Demnach wäre der Walkenbaum Ende des 16. Jahrhunderts auch in Dittmarschen, im Braunschweigischen, sowie rings um die Tecklenburg vorgekommen. Von den genannten Gebieten liegt nur die Tecklenburg ausserhalb der Verbreitung der altlausitzischen Kultur, die beiden anderen Gebiete liegen noch in ihrem Bereiche [1]. Nun liegt die Tecklenburg dem bisher bezeugten Gebiete der altlausitzischen Kultur so nahe, dass man aus dem Vorkommen des Walkenbaumes alleine den Verdacht schöpfen muss, dass auch die Tecklenburg voreinst im Bereiche der altlausitzischen Kultur gelegen habe.

V. DATURA.

a. Historisches.

Die erste Nachricht vom Stechapfel (Datura stramonium L.) oder vielmehr einer Massenvergiftung mit Stechapfel dürfte bei PLUTARCH [2] gemeldet sein [3]. Die erste wissenschaftliche Beschreibung und eine Abbildung gibt LEONHART FUCHS [4].

b. Namen nach Eigenschaftes des Stechapfels.

In Indien, der Heimat des Stechapfels [5], wird
mi. *dhattūra-s dhustūra-s dhūstūra-s*
als gewöhnlichste Bezeichnung für Stechapfel genannt. In ai. Sprache würden die Formen *dhustūra-s dhvastūra-s dhvāstūra-s*

---

1) Vgl. CARL SCHUCHHARDT, Alteuropa, S. 286.
2) Antonius, 45.
3) L. LEWIN, Phantastica, 130.
4) De Historia Stirpium Commentar. Insignes. Basil., 1542, pag. 691.
5) PROSPER ALPINUS, Rer. Aeg. (Romae 1580) III, cp. 15 (Bd. I, 90).

entsprechend anzusetzen sein [1]), zu air. *dássaim* „mache toll" (idg. *dhu̯ōstāi̯ō*), gall. *dusios* acc. „böse Geister", mhd. *dusich* „betäubt, dösig". Synonym ist

ai. *mōhana-s* „Stechapfel";

es gehört zu ai. *múhyati* „kommt in Verwirrung". Also *mōhana-s* „in Verwirrung bringend, verrückt machend", welche Bedeutung auch tatsächlich belegt ist. Ebenso zu beurteilen ist

ai. *mātula-s* „Stechapfel":

wohl zu poln. *matam* „betrüge", slovak. *mátoha* „Gespenst". Es handelt sich also um die Illusion hervorrufende Wirkung des Stechapfels, die hier nicht nochmals zu schildern ist [2]). Volksetymologisch aus ai. *mātula-s*: arab. جَوْز مَاثِل „Nuss des Unrates" [3]), woraus bei den Europäern *nux metella*. Gleichfalls ist aus Indien noch bekannt:

ai. *mádana-s* „Stechapfel":

eigentlich „betrunken machend", zu ai. *mádati* „ist trunken", *matta-s* „trunken", lat. *mattus* ds. (aus *madetos*). Ebenso

ai. *madāra-s* „Stechapfel":

= idg. *madōlo-s*.

Möglicherweise gleichfalls in diesen Zusammenhang gehören:

ni. *tatura*, osman. *tatūla*, serb. *tatula*, ngr. *τατοῦλα*

sämtlich in der Bedeutung „Stechapfel". Es wäre immerhin möglich, dass alle diese Worte letztlich aus einem vorauszusetzenden (durchaus nicht belegten) ai. *tātula-s* „Stechapfel" stammen könnten, zu air. *taid* „Dieb", gr. *τητάω* „beraube", so dass ai. *tātula-s* „Räuber" wie *mātula-s* „Betrüger" Ausdrücke der Kundensprache für „Stechapfel" wären.

c. Neugebildete Namen für Stechapfel.

Da in Europa der Stechapfel nicht wild wächst, fehlt es an alten Namen für dies Kraut. Mehrere neue sind gebildet worden. So berichtet LEONHART FUCHS a. a. O. S. 691 B: „Caeterum plantatur nunc in hortis Germaniae herba Italis vocata Stramonia &

---

1) Siehe R. PISCHEL, Gramm. der Pali-Sprachen (= Grdr. d. Indo-Arischen Philol. I, 8) § 123 (S. 98) § 152 (S. 115).

2) L. LEWIN, Phantastica, 131 f.

3) Vgl. JOHN RICHARDSON, Pers., Arab. and Engl. Dict. (London 1829) S 1284.

pomum spinosum, quam nonnulli inter Solani species numerant, non quod descriptioni respondeat, sed quod eius ſolia opij odorem referre videantur." Der Name

altvenez. *stramonia* „Stechapfel"

erklärt sich leicht genug aus altvenez. *stramo* „seltsam, wunderlich, lustig, ausgelassen": wegen der Wirkung dieser Pflanze; altvenez. *stramo* geht ohne Zweifel auf gr. *στραβός στρόμβος* zurück (belegte Grundform mlat. *strambus*), zu gr. *στρεβλός στρεβλόω* [1]).

Ein anderer charakteristischer neuer Name für Stechapfel liegt vor in

rumän. *ciuma fetei* „Stechapfel"

wörtlich: „Mädchenpest", ein Ausdruck, der von der Verwendung des Stechapfels *zu unsittlichen Zwecken* zeugt.

d. Übertragene Namen für Stechapfel.

Mangels Ursprünglichkeit des Stechapfels in Europa sind öfters Namen botanisch verwandter Pflanzen auf den Stechapfel übertragen worden. Wir nennen

russ. *durmán* „Bilsenkraut, Stechapfel":

zu lit. *pa-dùrmai* „ungestüm", sodass russ. *durmán* eigentlich „Raserei bewirkend, Betäubung hervorrufend" [2]) bedeutet.

Ebenso ist übertragen neuarab. (pal.) *barš* „Stechapfel" [3]) zu برشر und برج „Präparat aus Hanfblättern, deren Genuss Heiterkeit erregt" [4]), airan. *barža-* idg. *bherĝo-* „was röstet".

e. Unsicheres.

Für Stechapfel (Datura alba Nees.) wird in Indien auch

mi. *kitava-s* „Stechapfel"

angeführt [5]). Es ist wohl ident mit ai. *kṛtava-s* „tötend", zu lat. *caro cortex* ahd. *scurno* „Schierling". Ebenso zu beurteilen

ai. *kanaka-s* „Stechapfel":

---

1) Über diese W. MEYER-LÜBKE, R. E. Wb. S. 624 No. 8281.

2) Zur Wortbildung vgl. BRUGMANN, Grdr.² II, 1, 281.

3) DINSMORE-DALMAN a. a. O. S. 65 Nr. 1245.

4) ZENKER, Dict. Turc-Arabe-Persan (Leipzig 1866) I, 189.

5) RICHARD SCHMIDT, Z. d. D. M. G. 71, 13 (1913); zum Lautlichen vgl. R. PISCHEL a. a. O. 450 S. 50.

wohl kaum ident ai. *kanaka-s* „golden", sondern als idg. *koneko-s* „mörderisch" zu gr. *κώνειον* „Schierling" *κοναί Φόνοι.*

Verbreitungsgeschichte.

Der Stechapfel gelangte nach England anscheinend nicht vor dem Jahre 1597. JOHN GERARDE sagt darüber[1]: „the Thorn-apple was brought in seed from Constantinople by the right honourable lord Edward Zouch and given unto me, and beareth fruit and ripe seed." Dieser EDWARD ZOUCH[E], baron Zouche of Harringworth, hatte die Liebhaberei der Pflanzenzucht. Er vertat einen grossen Teil seines Vermögens damit. Die Reise, von der er den Stechapfelsamen nach England brachte, begann er in Hamburg, März 1587, wandte sich dann über Frankfurt a. M. und Heidelberg nach Basel (1588); 1590 war er in Altdorf in der Schweiz, August 1591 in Wien, von wo er sich nach Verona begab. Im Jahre 1593 war er wieder in England.

Die Byzantiner dürften den Stechapfel, den sie *παρακόκκαλον* oder *βαρυοκόκκαλον* nennen, durch den Orienthandel letztlich aus Ostindien bekommen haben, wo er den Reisenden sehr auffiel. So berichtet der Dr. GARCIA DE ORTA dies[2]. „Serva: A minha senhora deu datura a beber uma negra de caza; e tomoulhe as chaves, e as joias que tinhe ao pescoço, as que tinha na caixa, e fugiu com otro negro; mercê me fara em a ir soccorrer." Das Nämliche sagt PROSPER ALPINUS[3] „Nascitur [in Aegypto] et Nux metella, & Datura Indorum, quarum ex seminibus Latrones bellaria parant, quae in caravanis mercatoribus exhibentes, largumque somnum profundumque inducentes, aurum gemmasque surripiunt, & abeunt: ii enim triduo quandoque somno stupefacti, non expergiscuntur." Auch sonst wird von den verderblichen Wirkungen des Stechapfels aus Indien berichtet, so sagt JOHN OVINGTON[4]: „And many of them [the Moors] take the liberty of mixing dutra and water together to drink.... which will intoxicate almost to Madness." Von einer besonderen An-

1) a. a. O. S. 348.
2) GARCIA DE ORTA, Colloquios, S. 83 recto (zuerst erschienen 1563).
3) a. a. O. III cp. 15 (I, 90).
4) JOHN OVINGTON, Voyages (1690), S. 235.

wendung endlich weiss JEAN MOCQUET aus Indien zu berichten [1]). „Mais ainsi de mesme les femmes quand elles sçauent que leurs maris en entretiennent quelque autre, elles s'en desfont par poison ou autrement, et se servent fort à cela de la semence de Datura, qui est d'une estrange vertu."

Auch in Europa ist die Verwendung des Stechapfels im wesentlichen auf die Kreise des Verbrechens beschränkt geblieben; dass sich besonders Mädchenhändler und Bordellwirte seiner zu ihrem schändlichen Tun bedienen, ist des Öfteren auseinandergesetzt worden. Wunder nimmt, dass in Altindien eine so reiche altertümliche Terminologie für „Stechapfel" vorliegt: in Alteuropa hat dies bei den Sprachverwandten der Altinder keinerlei Entsprechung. Man muss also annehmen, dass die Inder den Gebrauch dieser Pflanze erst neu kennen gelernt haben. Wir vermuten, dass niedrigstehende Primitivstämme ihre Lehrmeister gewesen sind. So erklärt sich am besten die Beziehung zum Verbrechen. Was Lord ZOUCHE anlangt, steht zu vermuten, dass auch er Beziehungen zur Verbrecherwelt unterhalten haben wird, wie dies ja manchem Hochgestellten in alter und neuer Zeit Freude gemacht zu haben scheint.

Nach Deutschland kam der Stechapfel aus Oberitalien, aller Wahrscheinlichkeit nach aus Venedig, der Stadt des Orienthandels und der Giftmischer.

Dass die Zigeuner den Stechapfel aus ihrer ostindischen Heimat nach Europa eingeschleppt hätten, ist oft behauptet worden, doch nicht beweisbar; dass der Stechapfel den Zigeunern zu ihren Zaubereien ebenso wie das Bilsenkraut gedient hat und noch dient, kann hingegen als sicher gelten.

VI. DUBOISIA.

a. Historisches.

Die erste wichtige Nachricht von dem ostaustralischen Baume Duboisia myoporoides R. Br. gibt der Rev. Dr. WOOLS. Er berichtet [2]) „It has an intoxicating property. The aboriginals make

1) JEAN MOCQUET, Voyages (1608), S. 312.

2) Bei J. H. MAIDEN, Some Reputed Medicinal Plants of New South Wales, No. 25 (Vol. III) [Series 2nd] of the Proceedings of the Linnean Society of New South Wales [March 28th, 1888] S. 371.

holes in the trunk and put some fluid in them, which when drunk on the following morning produces stupor. Branches of the shrub are thrown into pools for the purpose of intoxicating the eels, and bringing them to the surface. I have known an instance in which giddiness and nausea have arisen from remaining in a close room where branches of it have been placed".

Der Baum Duboisia myoporoides R. Br. ist botanisch aufgenommen bei BOISSIER, Fl. Or. IV, 474.

b. Ueberlieferte Namen für die Duboisia myoporoides.

Als Eingeborenen Name für die Duboisia myoporoides R. Br. wird angegeben:

austral. (Clarence River) *onungunabie*[1]),
aus anderer Gegend wird der Name
austral. *ngmoo*[2])
genannt.

c. Zur Geschichte der Verwendung.

Die Verwendung der Duboisia myoporoides als Berauschungs- und Fischvergiftungsmittel hat ihre Analoga in der Verwendung des Bilsenkrautes (Hyoscyamus niger L.), von dem TABERNAEMONTANUS[3]) sagt: „dann sie eine Natur an sich haben, die Menschen doll und unsinnig zu machen. Wie solches an den Fischen wahr zu nehmen ist, welche so baldt tobendt werden, wenn sie dess Samens gessen haben".

Ob die Kunst, eine scopolaminhaltige Pflanze bezw. ihre Zweige zum Fischfange zu verwenden von dem arischen Orient 1.) nach Europa und 2.) nach Südostaustralien übertragen ist, kann nicht mit Sicherheit behauptet werden, doch wäre es nicht undenkbar.

---

1) MAIDEN, a. a. O. S. 370.
2) Ders. ebenda.
3) Kräuterbuch II, S. 295 D.

MYTHISCHE GEBURTSSZENEN IN DER ANTIKEN KUNST.

Eine medizin-geschichtliche Studie.

VON

DR. F. WEINDLER.

München.

Aus den klassischen Landen der Kunst stammen die hier vorliegenden bildlichen Denkmale, darstellend die Geburt der Athene aus dem Kopfe des Zeus und die des Dionysos aus dem Schenkel des Kroniden. Immer wieder erweckten diese eigenartigen Kunstschöpfungen mein besonderes Interesse; es machte mir als Mediziner Freude den ersten Wegespuren dieser alten mysteriösen Geburtserzählungen und ihren künstlerischen Verbildlichungen nachzugehen, in das Geheimnis einzudringen, wie man überhaupt auf jene physiologisch ganz undenkbare Vorstellung einer Geburt aus dem Kopf bezw. aus dem Schenkel eines Wesens kommen konnte.

Die Forschungswege führten vielverzweigt in das grosse Reich der uralten, zum Teil noch bis auf unsere Tage lebendigen heiligen Mythen der verschiedensten alten Kulturen, die von unserer modernen Heilwissenschaft leider so vielfach noch geringschätzig bei Seite geschoben werden. Und doch stammen letzten Endes Kunst und Wissenschaft vom *Mythus*, der auch *für die medizinhistorische Forschung* tatsächlich eine unerschöpfliche und untrügliche Quelle bildet. Wohl mögen jene Abertausende seltsamer, fast unergründlicher Mythenbildungen im Laufe der Überlieferung immer phantastischer ausgeschmückt worden sein, allein ihre auf realen Ereignissen gründenden Urberichte sind treu und wahr gemeint, wenn wir sie nur recht verstehen wollen. Unter der

scheinbaren Phantasie verbergen sich nicht selten physiologisch überaus naive Urvorstellungen und Uranschauungen des Menschwerdens, die für die Geschichte unserer Wissenschaft von weitgehendster Bedeutung sind. In dem bunten Chaos mystischer Ceremonien und phantastischer Prozeduren entdecken wir bei genauer Prüfung und Sichtung so manches Goldkorn gesunder Naturbeobachtung und treffsicherer Erfahrung, so manche in kluger Einfalt nutzbar gemachte Heilhantierungen bei Gebärenden und Wöchnerinnen, die auch in unserer modernen wissenschaftlichen Medizin wieder aufgetaucht sind. So zeigen uns auch mythische Darstellungen nicht selten deutliche Spuren recht beachtenswerter hygienisch-prophylaktischer und vor allem psychotherapeutischer Massnahmen, die wir heutzutage zumeist nur in anderem Sinne und in anderer Form offiziell zur Anwendung bringen.

Allüberall, wohin wir auch blicken, wurzeln tausendjährige Ueberlieferungen in der Volksseele, die erwachen, wenn es sich um leibliche Not und Schmerzen handelt — Ueberlieferungen, die sich bekanntlich in den Geburts- und Wochenstuben mit ihren fast unenträtselbaren, geheimnisvollen Geburtsriten und mystischen Vorstellungen am lebendigsten erhalten haben. Welch wertvolle Schätze liegen verborgen in den altbabylonischen Mythen, den altägyptischen Volksmärchen [1]), den griechischen und römischen Göttermythen, den alten Sanskritsagen, der Edda und noch vielen anderen Literaturgebieten! Hier lohnt es sich in der Tat die wesentlichen Beziehungen zwischen Mysteriendienst und ältestem Volksbrauch und Glauben abzuleiten, wobei exakte Geschichtsforschung und moderne Heilwissenschaft sich die Hände zu gemeinsamer Arbeit reichen müssen.

Bereits die hochbegabten ägyptischen Reliefkünstler und dann spätere griechische Vasenmaler haben es in der Tat meisterhaft verstanden die uralten legendären Geburtsberichte ihrer obersten Göttinnen *mit ganz offensichtlicher Anspielung auf reale Vorgänge*

---

[1]) Was uns altbabylonische oder altägyptische Könige und Königinnen von ihrer geheimnisvollen Zeugung u. Geburt in Wort und Bild berichten, muss als *Geschichtslegende* bezeichnet werden, bei welcher Motive altüberlieferter Astralmythen in anthropomorphischer Darstellung mit realen Ereignissen vermengt erscheinen. (cf. unsere Arbeit: Geburts- und Wochenbettsdarstellungen auf altägyptischen Tempelreliefs, München 1915).

des täglichen Lebens in 's Bildliche zu übertragen. „In seinen Göttern malet sich der Mensch" — selbst die schweren Stunden in Kindesnot durften den Unsterblichen im Götterhimmel nicht erspart bleiben. Vergessen wir auch nicht die überaus befähigten etruskischen Künstler, die — wie unsere Bilderreihe zeigen wird — an diesen mythischen Göttergeburtsdarstellungen aus griechischen Künstlerwerkstätten besonderen Gefallen und auch hier ihr originelles Gestaltungsvermögen, ihre ausgesprochene Befähigung zu sachlicher Betrachtung und Wiedergabe der objektiven Welt glänzend zum Ausdruck brachten.

I. Die Geburt der Athena.

Die überreiche Fülle hierhergehöriger wertvoller Kunstschöpfungen — unsere eigene Sammlung enthält fast hundert Originalkopien — beweist zur Genüge, welch'hohe Bedeutung und Heiligkeit diesem geheimnisvollen Geburtsereignis einst innewohnte. Wir sehen an den schönen Bilderreihen, wie sich eine grosse Reihe kunstsinniger Vasenmaler jenen stilleren Moment als künstlerische Vorlage wählte, in dem der ruhig dasitzende Gott unter hilfreicher Assistenz göttlicher Wehemütter die schwere Stunde der Erlösung erwartet. So zeigt uns eine prächtige schwarzfigurige Amphora aus Vulci (Abbildung 1) den kreissenden Olympbeherrscher auf einem einfachen, niederen Klappstuhl sitzend, während zwei Eileithyien mehr magisch durch geburtsbefördernde Gesten ihrer hocherhobenen Hände, als durch werktätiges Eingreifen den Akt der Geburt zu beschleunigen sich anschicken.

Ganz im Gegensatz zu der feierlichen Stille in dem eben geschauten Geburtsgemach, hat sich auf einer weiteren reichverzierten attischen Amphora (Abbildung 2) eine ganze Gesellschaft schaulustiger Olympier als Zeugen des wunderlichen Geschehnisses eingefunden. Der anonyme Meister durfte auch hier wieder die beiden geburtshelfenden Eileithyien nich vergessen, die in origineller Costümierung auf den Plan erschienen sind und sich anscheinend bisher vergebens bemüht haben die zögernde Geburt zu Ende zu führen. Bekanntlich berichtet uns der Mythus, dafs erst der Meister-Chirurg Hephaestos herbeieilen mufs, um vor der verblüfften Göttercorona mit scharfem Beilschlag die kühne Trepanation auszuführen.

So begnügt sich denn, wie wir sehen, die hinter dem Geburtssitze stehende Helferin lediglich das Haupt des kreissenden Gottes mit beiden Händen zusammenzupressen mit offensichtlicher Anspielung auf das wehenbefördernde Drücken und Pressen des Leibes kreissender Frauen, wie dies in der geburtshilflichen Praxis noch heutzutage von hilfreichen Wehemüttern vielfach ausgeübt wird. Ganz köstlich hat der talentierte Künstler die zweite Helferin in Nöten zur Darstellung gebracht: die zierlich gebaute, kleine Person in ihrer charakteristischen Eileithyien-Tracht ist gleich auf die Fussbank zu dem Olympbeherrscher hinaufgestiegen, um ja dessen pfeilspitze Nase bequem erreichen zu können. Als zweite. Assistentin ist sie offensichtlich bemüht eine leichte Narkose, einen Dämmerschlaf einzuleiten, indem sie mit augenfälliger Absichtlichkeit dem bedrängten Gott einen Blumenkranz direct an die Nase drückt; seine schmerzgequälten Sinne sollen zweifellos durch den Geruch des starkduftenden Blumenkranzes — ich denke an den für den antiken Entbindungszauber so wichtigen Diktamus — betäubt werden.

Wir kommen nunmehr zu einigen hochinteressanten, nicht minder wertvollen antiken Kunsterzeugnissen, die offensichtlich den Moment festhalten, wie Athena, angetan mit schwerer kriegerischer Rüstung und gezückter Lanze, so eben dem Haupte des Göttervaters entsteigt. Ein kunstvoll gezeichneter *etruskischer Inschriftenspiegel* (Abbildung 3) veranschaulicht in trefflicher Weise dies legendäre Ereignis; mit grofsem Sinn für dekorative Wirkung umrahmt der anonyme Künstler den prächtigen, lebensvollen Bildschmuck. Hoch oben auf felsiger Höhe des Götterberges sitzt der von Geburtswehen bedrängte Gott (Tina). dessen unbekleideter Oberkörper von rückwarts von einer göttlichen Helferin (Thalna) mit beiden Armen umfafst wird. Die jugendlich schöne Geburtsgöttin weiss offenbar nichts von jenen symbolischen Handbewegungen und mystischen zauberkräftigen Suggestionsmittelchen, um den Kroniden über die schwere Stunde schonend hinwegzuhelfen; vielmehr greift sie nach echter Hebammenart herzhaft zu, gleich als ob sie eine Kreissende auf ihrem Wehestuhl vor sich hätte und versucht, wie es im wirklichen Leben helfende Frauen auch in unserer Zeit zu tun pflegen („Streichfrauen"), in realistischer Weise durch wehenbeförderndes Zusammendrücken

des Leibes die Austreibung der Frucht zu beschleunigen. Es ist dies ein überaus interessanter bildlicher Hinweis auf jene uran-

Abbildung 3. — Geburt der Athena. Etruskischer Inschriftenspiegel. (Pätura Cospiana).

fänglichste, einfachste und naturgemässeste Hantierung, die seit Jahrtausenden und wohl bei allen Völkern des Erdballes eine hervorragende Rolle in der Gebärhilfe gespielt hat — und noch heutzutage spielt! War doch diese uralte Heilhantierung des „Nachabwärts-Streichens" (Massage) bezw. des „Herausdrückens"

der Frucht tatsächlich die einzige wirksame Hilfe in der Not und auch der einzige Weg, auf dem die Geburt der Frucht und der Plazenta erzwungen werden konnte; wegen ihrer Einfachheit und Unschädlichkeit (ohne innere Berührung der Kreissenden) vermochte sie Jedermann auszuführen, unbeachtet der Stellung der Gebärenden im Knieen, Kauern, im Schoosse einer Gehilfin oder auf dem Gebärstuhle. Auch dieser uranfängliche Gebärbehelf wurde in modern-wissenschaftlichem Gewande unserer Heilkunde neu gegeben.

Nun zeigt unser lebensvoller Bildschmuck aber noch eine zweite Geburtshelferin (Thanr), etwas reichlicher bekleidet als ihre olympische Berufsgenossin, die sich offenbar weniger um die direkte Hilfeleistung bemüht, sie erhebt lediglich ihre beiden Arme zur Aufnahme der behende dem Haupte entsteigenden speergerüsteten *Minerva*. Ihre glückliche Befreiung aus drangvoller Enge verdankt sie dem zur Seite stehenden kühnen Geburtshelfer und jugendlichen Götterschmiede *Vulcan* (Sethlans), der selbst erstaunt zu sein scheint über den wunderbaren Erfolg seines seltsamen geburtshilflichen Eingriffes. Zur Medizin standen ja von altersher diese Schmiede- und Feuergötter, die sich über die ganze Welt zerstreut finden, in sehr naher Beziehung. Mit ihrem rotglühenden Metall, mit kräftigen Zaubersprüchen und wundertätigen Kräutern heilten sie selbst schwere Verletzungen bei Mensch und Vieh mit einer bisher noch nie beobachteten Sicherheit. Es ist nicht verwunderlich, dass sie sich selbst bei ihrer schweren körperlichen Arbeit Verletzungen (einäugige Zyklopen) und durch das fortwährende Stehen Verkrümmungen der Füsse zuzogen, wie sich dies in den verschiedensten Sagen wiederspiegelt. Und wie ehedem, so haftet auch heutigentags bei unserer Landbevölkerung an der Macht des Schmiedes über die Flamme noch der Nebenbegriff geheimer Kenntnisse und besonderer Handgeschicklichkeiten in der Heilkunde; verfügt er doch über das beste und zuverlässigste antiseptische Wundmittel, das glühende Brenneisen, mit dem er tapfer Mensch und Vieh nach seiner Art kuriert — um auch den altbewährten Erfahrungssatz moderner medizinisch-chirurgischer Wundbehandlung immer wieder wahrzumachen: Quae ferrum non sanat, ignis sanat, quae ignis non sanat, insanabilia reputare oportet! (Hippokrates, Aphorism).

Wer wüfste es, welcher kunstliebenden, schönen Frau des Altertums unser kostbarer Metallspiegel — vielleicht als sinniges Hochzeitsgeschenk — verehrt wurde und den reich bedeckten Toilettentisch als besonderes wertvolles Putzgerät geziert hat? Oder sollte er für heiligere Zwecke als Weihgeschenk oder Festgerät für den Mysterienbrauch in den Tempel einer Minerva oder Inno Lucina Verwendung gefunden haben?

Aus der grossen Bilderreihe sei zum Schluss noch ein überaus wertvoller *etruskischer Inschriftenspiegel* ausgewählt (Abbildung 4); der mit virtuoser Kunstfertigkeit in die eherne Scheibe eingegrabene Bildschmuck bedarf zu seiner Erklärung nicht vieler Worte: in charakteristischen, der antiken Graphik eigenen Umrisszeichnungen stellt der offenbar hochbegabte anonyme Künstler den von Geburtswehen bedrängten Gott (Tinia) auf einem stattlichen Geburtssessel sitzend dar. Aus der wundersamen und ungewöhnlichen Geburtsstätte entschlüpft „*Minerva* in voller Rüstung und geflügelt, während vor und hinter dem bärtigen Gotte zwei gleichfalls geflügelte Geburtshelferinnen nicht mit magischer Geste, sondern wirklich handanlegend Beistand leisten. Man betrachte die vor dem Kreissenden stehende Göttin „*Ethausva*", die dem Bedrängten mit ihren Händen Kopf und Schulter hält; ja sie drückt und presst mit ihrer Rechten — in augenfälliger Nachahmung des in der geburtshilflichen Praxis geübten und beliebten Hebammen-Handgriffes — das Haupt des Gottvaters, gleich als ob sie durch vermehrten äusserlichen Druck auf den Leib einer Kreissenden die Erlösung aus Kindesnöten rascher herbeizuführen bemüht wäre. Also auch hier wieder ein weiterer in seiner Naivität und Selbstverständlichkeit überaus willkommener Beleg für diesen uranfänglichen, einfachen Hebammen-Behelf, eine maieutisch vorzüglich beobachtete Detailzeichnung aus der praktischen Geburtshilfe, die trotz aller mythischen Zutat und Ausschmückung immer wieder zur Gewissheit macht, dass die Haupttätigkeit der damaligen Hebammen (wie bereits im alten Aegypten) [1]) sich zumeist nur

[1]) In unserer oben zitierten Arbeit haben wir bereits auf die mehr als 4000 Jahre alte Geburtslegende der ersten drei Pharaone im *Papyrus Weskar* hingewiesen als den *ersten* „*Grundriss zum Studium der Geburtshilfe*", *den unsere Fachliteratur besitzt*; hier lernen wir die Entbinderin *Hekt* kennen, die „*durch Pressen des Leibes*" *die Geburt beschleunigt*, eine zweite *Nephthys*, welche der im Knien Gebärenden von

auf ein Auspressen bezw. Zusammendrücken des Leibes gebärender Frauen beschränkt haben mag.

Sollte nicht der realistisch veranlagte Künstler angesichts der zweiten reichgeschmückten Helferin (Thanr), die eine um Zeus' Kopf gelegte Binde straff zu ziehen sich anschickt, eine weitere medizinisch wohlverständliche und heilsame Massnahme im Bilde festzuhalten beabsichtigt haben? Zweifellos mögen sich unter den heftigeren und schmerzvolleren Wehen der Austreibung beängstigende Congestionen des Blutes eingestellt haben, die der nach allen Regeln medizinischer Kunst angelegte Compressions-Verband (Stirnband) mässigen und dämmen soll — wenn anders wir nicht daran denken müssen, dass hier viel eher die festumschnürende Binde zum schnelleren Herauspressen der Frucht aus dem eigenartigen Fruchthalter mitwirken sollte. Die Geschichte unseres Faches kennt dieses selbst noch bei vielen heutigen Völkerschaften gebräuchliche altbewährte Verfahren bei zögernder Geburt durch den festen Druck einer ringsumlaufenden Binde die Frucht zum Vorrücken zu zwingen; dieser „*Frauengürtel*" diente somit gleichsam als Ersatz für die umschliessenden Arme einer Helferin.

Die bekannte Vorliebe der Etrusker für Beflügelung ihrer Gottheiten offenbart sich auch bei unseren beiden werktätig eingreifenden Entbindungsgöttinnen; selbst die neugeborene Minerva in ihrer kriegerischen Rüstung trägt die luftigen Fittige — dieses wohl verständliche und so oft verwendete Sinnbild der Schnelligkeit und der Herkunft aus der Ferne. Gleich den leichtbeschwingten Vögeln, beeilen sich auch hier die beiden schnellen Botinnen und Töchter der grossen himmlischen Förderin der Geburt *Hera* den kreissenden Himmelsgott *so schnell und leicht als möglich* von seinen Geburtsschmerzen zu befreien, mahnend an das alte „geflügelte" Wort und allzeit gültigen Wahrspruch unserer aerztlichen Tätigkeit: Schnelle Hilfe ist doppelte Hilfe! Unsere geflügelten, geburtshelfenden Eileithyien sind also im Grunde genommen nichts anderes als die mythischen Personifikationen eines natürlichen geburtshilflichen Vorganges: sie versinnbildlichen die letzten rasch aufeinander folgenden Schüttelwehen der

rückwärts Unterstützung verleiht und schliesslich *Isis*, die der Gebärenden gegenüber steht und in der wir die spaetere roemische obstetrix wiederkennen koennen.

Kreissenden in der Austreibungsperiode, ein für den schnellen, glücklichen Ausgang der Geburt entscheidendes Moment. So verstehen wir denn auch die grosse Verehrung dieser hilfreichen „Wehengöttinnen" im Altertum, den unerschütterlichen Glauben an diese gütigen Helferinnen in der Stunde der Not, die in diesem letzten, zur Entscheidung drängenden Geburtsabschnitt die Kreissende nicht im Stiche lassen durften.

Es ist sicherlich auch keine blosse Willkür des nach altüberlieferten Motiven schaffenden etruskischen Zeichners, wie auch früherer griechischer Vasenmaler den kreissenden oder gebärenden Zeus ausnahmslos in *sitzender Stellung* vor Augen zu führen, in einer Stellung also, die in damaliger Zeit zweifellos am gebräuchlichsten gewesen sein musste. Die antike Kunst kennt überhaupt gesicherte Darstellungen gebärender Frauen *im Knien* nur ein paar wenige. Auch das für die Geschichte der Geburtshilfe überaus wertvolle *Marmorrelief aus Kalchedon* [1]), welches *genau nach traditionellem Vorbilde die mythische Episode der Athenageburt wiedergibt*, zeigt uns den kreissenden Himmelsgott auf einem Geburtsstuhle sitzend.

Noch so manches auserlesene Stück antiker Kunst würden wir gern den geschauten Bildern hinzufügen, allein es heisst sich beschränken und der Beantwortung der in verschiedener Hinsicht nicht uninteressanten und wichtigen Frage zuzueilen, wie man überhaupt auf diese eigenartige Vorstellung von der Herkunft eines Kindes aus dem Haupte des Vaters gekommen sein mag, welche natürlichen Erscheinungen und Wahrnehmungen zu diesem von Künstlern und Dichtern des Altertums so vielärtig behandelten und doch physiologisch ganz undenkbaren Geburtsvorgang hingeleitet haben konnten. Derartige Darstellungen können ursprünglich doch keine reinen Phantasiegebilde dichterisch veranlagter Köpfe sein; ihnen liegen zumeist ganz be-

[1]) Dieses hochbedeutsame altgriechische Relieffragment (VI. vorchristl. Jahrhundert) haben wir in unserer Arbeit: „*Urgeburtshilfe*" (Ergebnisse der Gynäkologie IX. Jahrgang) näher besprochen und abgebildet. Auch dieses *profane Weihgeschenk*, das sicherlich genau nach dem Leben und den völkischen Gewohnheiten angefertigt war, spricht mit einer Reihe anderer antiker plastischer Votivgruppen deutlich genug dafür, dass in diesen ältesten Zeiten nicht die knieende, sondern eine *sitzende* Stellung für die Gebärenden charakteristisch war.

stimmte reale Bilder und Geschehnisse, wirklich Erlebtes und Erschautes zu Grunde — die Phantasie kann nicht ganz Neues schaffen! Der erste Anstoss für die Entstehung einer grossen Reihe alter mystischer Vorstellungen wird sicherlich von *der Natur* gegeben. So hat denn auch die archaeologische Wissenschaft für die Entstehung unseres seltsamen Geburtsmythus ganz sichere Anhaltspunkte geschaffen. Es kann natürlich an dieser Stelle nicht im Einzeln auf die von echt hellenischem Geiste beseelte alte Naturpoesie und ihre göttliche Personifizierung eingegangen werden. Mit unverkennbarer Deutlichkeit weist schon die plastische Schilderung eines *Hesiod*, die lebensvolle, poesieerfüllte Darstellung im Homerischen Hymnus auf die alten Naturgewalten hin, die für unsere mysteriöse Ahnengeburt in Frage kommen. Die zunächst unbegreiflichen und unbegriffenen Vorgänge im Weltenraume, die beiden grossen himmlischen Weltkörper Sonne und Mond, von deren milden Einfluss aller Segen und Fruchtbarkeit herniederkam, die lebensspendende, gebärende Allmutter Erde — sie haben ohn' allen Zweifel die mythengestaltende Phantasie in hervorragender Weise angeregt. Nicht ohne Absicht haben wir in unserer Bilderreihe jene charakteristische Geburtsdarstellung (Abbildung 3) mit aufgenommen, die das mysteriöse Ereignis hoch oben auf dem felsigen Gipfel des Götterberges verherrlicht, in jenem höchsten Teile des Aethers, wo der Ursprung der beiden helleuchtenden Weltkörper liegt. Die strahlende Licht- und Mondgöttin scheint soeben das umliegende, dichte Gewölk siegreich durchbrochen zu haben; als „*Tritogeneia*" entspringt sie aus dem Haupte (= παρ' κορυφῆς) [1]) des Olympiers, d. h. aus dem Gipfel des überirdisch gedachten Götterberges zugleich mit dem Quell Trito und gewissermassen als Geist derselben, nachdem Zeus das Haupt des Berges mit seinem Blitz gespalten hatte. Unverkennbar ist hier der deutliche

[1]) In dem Ausdrucke: *aus dem Haupte* = παρ'κορυφῆς ist noch eine Erinnerung an die ursprüngliche Sagenform erhalten. Nach ältester Anschauung hat sich das himmlische Wunder bei jedem Gewitter wiederholt; τριτώ hat ursprünglich das Quellhaupt bedeutet.

Die „aus dem Triton, der rauschenden Flut, Entsprossene" weist auf den Ursprung aus dem Wasser, d. h. dem Okeanos hin, aus dem nach Homer alle Dinge u. alle Götter entsprungen sind.

Hinweis auf die *Quelle als uraltes Segen- und Fruchtbarkeitsspendendes Symbol.* In der Quelle des Götterstromes schlummert die geheimnisvolle göttliche Lebenskraft, ihr entströmt die tellurische Fruchtbarkeit; entspringend aus den Tiefen der gebärenden Erde, von der der Mensch einstmals ausgegangen war, leitet sie die geschlechtliche und befruchtende Erdkraft über zu den Sterblichen der Oberwelt und macht sie damit ihres Segens teilhaftig.

Und weiterhin fragen wir uns, welche Geburtstätte wäre für dies ewig reingeistige Wesen, die göttliche Lichtbringerin und *Spenderin aller Weisheit und Klugheit,* wohl geeigneter erschienen, als des Olympiers Haupt, dem edelsten menschlichen Teile, dem Sitz des höchsten, *göttlichen Verstandes*? Es wäre in der Tat eine Entweihung dieses prächtigen, tief empfundenen Mythus, wollten wir auch nur versuchen die Deutung moderner wissenschaftlicher Realistik mit diesem in Einklang zu bringen. Die bekannten SCHATZ'schen Ideen, welche den Geburtsmythus aus der Betrachtung einer armseeligen menschlichen Missgeburt (Syncephalus) ableiten wollen, atmen wahrhaftig keinen Griechengeist! Selbst eine mit Fischschuppenkrankheit (Ichthyosis) behaftete krause Missgestalt, die kaum je ein Arzt zu Gesicht bekommen hat, wird herangezogen, um die kriegerische Rüstung unserer Zeustochter ätiologisch zu begründen. Nie und nimmermehr passen derartige phantastische Gedankengänge zu dem mythologischen Empfinden und Denken der alten Griechen. Es ist auch als eine vollkommene Unmöglichkeit abzulehnen, dass der Anblick solch' jämmerlicher, toter Missgeburten je als Vorbild gedient haben kann zur *plastischen bildlichen Gestaltung* dieser unserer heiligen Geburtssage.

Ganz überraschend ist aber die Aehnlichkeit unserer Geburtsbilder mit jenen plastischen *vormykenischen Doppelfiguren* des ägäischen Kulturkreises, bei denen aus dem Haupte einer grösseren weiblichen Figur eine zweite kleinere menschliche Figur herauswächst; eine derartige interessante Doppelstatuette praemykenischer Erstlingskunst zeigt unsere Originalaufnahme in Abbildung 5. Dieses seltsame, rohbearbeitete Marmorbildwerk, das an die Seite der bekannten frühägäischen Inselidole, den brüstefassenden Astarte-Darstellungen und späteren gallo-römischen „Venus"-Kleinplastiken zu setzen ist, stellt offenbar ein

mütterliches Götteridol dar, dessen zeugungskräftiger Charakter durch das realistisch angedeutete äussere weibliche Organ und vollen Brüste, die sie mit ihren beiden Armen presst, besonders hervorgehoben werden soll. Die das Haupt bekrönende, kleinere brüstefassende Figur mit gross gezeichneter Rima ist das genaue Abbild, der leibliche Sprössling der Hauptfigur, durch den die Kette der Abstammung weiter fortgeführt erscheint. Es ist wohl denkbar, ja sogar sehr wahrscheinlich, dass unsere mythische Geburtserzählung an derartige, in grosser Anzahl vorhandenen Doppelfiguren anknüpft, deren Entstehung und ursprüngliche Bedeutung längst in Vergessenheit geraten war [1]. Als mütterliche Götteridole waren diese Doppelfiguren in der ganzen griechischen Welt bekannt und können griechischen Künstlern zweifellos als geeignete Vorlagen für ihre „Athenageburten" gedient haben. Das alte, dem Volke wohlverständliche *genealogische Motiv* war sicherlich künstlerisch in jeder Weise sehr gut weiter zu verwerten und dürfte die Idee des „Geborenwerdens aus dem Kopfe" sehr nahe gelegt haben. M. HOERNES hat in seiner „Urgeschichte der bildenden Kunst" mit Recht diesen merkwürdigen Doppelfiguren *genealogische* Bedeutung zugeschrieben, indem er auf ganz ähnliche Darstellungen an den Wappenpfählen der Indianer Nordwestamerikas und der Polynesier und an den Zauberstäben der Battaks hinweist. Der gleiche Gedanke scheint mir auch den übereinander gestellten Menschenfiguren auf einem Gefässe von PETRENY (Abbildung 6) zu Grunde zu liegen und der von G. WILKE [2]) erwähnten alten Felsen-Sculptur von ᶜAin el-Gadâ bei Qabéliâs in Cölesyrien (Abbildung 7); hier entspringt gleichfalls dem Haupte einer aufrechtstehenden mütterlichen Gottheit ein zweites Haupt [3]).

[1]) REICHEL hat in diesen Doppelfiguren die Nachahmung einer lokalen Weibersitte, Kinder zu tragen, erblicken wollen, eine Deutung, der wir uns nicht anzuschliessen vermögen; es ist niemals Brauch gewesen kleine Kinder auf dem Kopf zu tragen. Bei Darstellungen von Mutter und Kind hält die Mutter das Kind im Arm.

[2]) G. WILKE, Kulturbeziehungen zwischen Indien, Orient und Europa, Mannus-Bibliothek 1913 und Einfluss des Sexuallebens auf die Mythologie und Kunst der indoeuropäischen Völker in Mitteil. der Anthropol. Gesellschaft Wien, 1912.

[3]) Derartige merkwürdige Übereinanderstellungen mehrerer Menschenfiguren sind noch vielfach bekannt; hier sei besonders auf die eigenartigen elamitischen Gefässmalereien und auf südrussische diesbezügliche figurale Darstellungen hingewiesen.

Es ist gewiss nicht uninteressant dieses symbolische Motiv engsten verwandschaftlichen Zusammenhanges und unmittelbarster Zugehörigkeit in einer grossen Anzahl von Doppelportraits auf *antiken Gemmen* und *Kameen* wiederzufinden; unter den vielen sei nur ein typisches Gemmenbild herausgegriffen (Abbildung 8), das auf den ersten Blick den Eindruck macht, als ob wirklich aus dem Frauenkopf noch ein zweites männliches Haupt hervorwachsen würde.

Abbildung 6. Menschliche Figur. Auf einen Getäsze von Petreny.

Abbildung. 7. Felfen-Skulptur von ᶜAin el-Gadâ bei Qabelias in Cölesyrien.

Auch in der *altindischen Sacralkunst*, die ja zur ägäischen Kultur in naher Beziehung stand, treffen wir auf ganz ähnliche Darstellungen, bei denen aus dem elterlichen Haupte nicht eine ganze kindliche Figur, sondern lediglich ein zweites Haupt und aus diesem wiederum ein drittes hervorwächst, sodass förmliche pyramidenartige Kopfhäufungen entstehen, wie sie beispielsweise A. GRÜNWEDEL in der Figur des Bodhisatva Avalokiteçvara abbildet [1]).

Wir müssen uns mit diesen kurzen Hinweisen hier begnügen und heben zum Schlusse nochmals zusammenfassend hervor, dass nach rein mythologischer Anschauung für die Geburt des ewigen rein geistigen Wesens und der göttlichen Spenderin aller Weisheit und Klugheit keine andere Stätt in Frage kam, als das Haupt des Olympiers, dem Sitze des höchsten göttlichen Verstandes; nur hier konnte sich die reine Geburt der jungfräulichen *Athena immaculata* [2]), die „nimmer eines Mutterschoosses Dunkel

[1]) A. GRÜNWEDEL, Mytholohie des Buddhismus, Leipzig 1900. Abbild. N° 51.

[2]) Auch hier das unverkennbare *Immaculata Bedürfnis* der alten Kulturvölker, dessen deutliche Spuren wir wie bei jener bekannten *Jungfraumuttermythe* (conceptio immaculata) durch die Jahrtausende hindurch bei allen Völkerschaften bis in unsere Zeit hinein verfolgen können.

barg", vollziehen. Und zur Veranschaulichung dieser wundertätigen Geburt standen, wie wir zeigen konnten, bereits eine ganze Reihe ältester plastischer Vorbilder zur Verfügung, die von griechischen Künstlern als sinnfälligstes und wirkungvollstes Symbol genealogischer Abstammung aufgenommen wurden. Es

Abbildung 8. — Antike Gemmenbilder.

hiefse den grossen dichterischen Geist, der den heiligen Geburtsmythus beseelte, vollkommen verkennen wollte man sich jene phantastischen Erklärungsversuche moderner wissenschaftlicher Realistik zueigen machen.

Wohl mag sich in Urzeiten durch irgendeine wunderbare Naturerscheinung oder auffallendes Ereignis die Vorstellung entwickelt haben, dass ein Wesen unter Umständen auch aus dem Haupte eines anderen geboren werden kann [1]), eine Vorstellung, an welche die altindische Sakralkunst, wie wir sahen, festhielt, aber auf das phantastischste ausgestaltete; sie tritt uns rein realistisch behandelt in den *ägäischen Doppelfiguren* entgegen, indem statt des einfachen Kopfes nunmehr die ganze vollständig entwickelte Menschenfigur aus dem Kopfe hervorwuchs. Nichts Neues ersannen und schufen dann feinsinnige hellenische Künstler, wenn sie zur Verherrlichung ihres Geburtsmythus den alten Gedanken aufnahmen und denselben in meisterhafter, unübertrefflicherweise dichterisch weiter ausschmückten und harmonisch gestalteten. In klassischer Schönheit und Einfachheit leuchten uns nun alle die prächtigen,

---

[1]) z. B. Verunstaltungen des Kopfes bei Mensch und Tier; ein dem Kopfe aufsitzender Auswuchs konnte leicht von einem erschreckten und ungeübten Beobachter als ein zweiter Kopf angesehen werden.

lebensvollen Compositionen der Athenegeburt entgegen; sie haben für uns begeisterte Verehrer antiker Kunst unvergänglichen Wert. So und nicht auders *musste* die altehrwürdige Geburtssage in vollendeter plastischer Gestaltung vor unser Auge treten. Ihre reine Geburtsstätte, des Kroniden Scheitel, war somit die treffendste bildliche Wiedergabe der alten Anschauung, welche die *prima origo des Menschen*, die zugleich der Zeitpunkt seiner Vollendung ist, *in den Kopf verlegt*, wie dies *Philolaos*, der pythagoreische Philosoph, aussprach [1]:

„ἐγ κέφαλος δὲ τᾶν ἀνδρώπῳ ἀρχάν".

II. Die Geburt des Dionysos.

Ein ebenso eigenartiges, wie in medizingeschichtlicher Hinsicht interessantes Seitenstück zur Athene-Geburt bildet die mythische Dionysos Geburt aus dem Schenkel des Zeus. Die älteste darstellende Kunst der Griechen hat sich auch an die Verbildlichung dieses ganz seltsamen Geburtsmysteriums gewagt und hier anlehnend an noch viel ältere Motive, den Athenegeburten sehr nahe stehende Compositionen geschaffen, die vorallem etruskische Kunsthandwerker, wie unsere Bilderreihe zeigen wird, mit besonderer Vorliebe aufnahmen und mit einer ihnen eigentümlichen nüchternen Objektivität zu verwerten wussten.

Unsere eigene Sammlung stellt uns wiederum eine grosse Reihe wertvoller Kunstdarstellungen aus der Antike zur Verfügung, sodass die Auswahl in der Tat recht schwer fällt; einige interessante Originaldarstellungen sind bereits von uns in dieser Zeitschrift (XX Jahrgang 1915) veröffentlicht worden; wir können uns nunmehr im folgenden einer neuen Bilderserie zuwenden.

Ganz prächtig in ihrer lebendigen Composition und plastischen Gestaltung ist die Darstellung der Doppelgeburt des Bacchus auf dem Deckel eines roemischen Sarkophages, ein vorzüglich erhaltenes Kunstwerk, welches wir dem glücklichen Funde M. Maraini's in einer Totengruft des alten Geschlechtes der Licinier verdanken

[1]) Der Ausspruch lautet vollständig: ἐγ κέφαλος δὲ τὰν ἀνθρώπῳ ἀρχὰν, καρδία δὲ τὰν ζώω, ὀμφαλὸς δὲ τὰν φυτῶ, αἰδοῖον δὲ τὰν ξυναπαντων. (Boeckh) Bezeichnend ist auch die Benennung: κεφαλαὶ τοκήων statt τοκεῖς und παιδὸς κεφαλή statt παῖς.

(vergl. Abbildung 9). Die erste Szene — die Kadmustochter SEMELE auf ihrem Geburts- und Sterbelager — erinnert uns an die nämliche Darstellung auf dem schönen Sarcophag-Relief des Capitolinischen Museums [1]). Nur noch wirkungsvoller kommt auf unserem Reliefbilde die Agonie der vom Blitz des Zeus getroffenen Wöchnerin zum Ausdruck: mit schlaff herabhängenden Armen sehen wir die Unglückliche auf der Klinē vor uns liegen, wo sie eben „aperto ejus velocissime utero" dem Götterkinde vorzeitig das Leben schenkte [2]); ihr brechendes Auge, der halb geöffnete Mund deuten den Todesschlaf an, der ihr bevorsteht. Ganz ausgezeichnet getroffen ist die Entbindungsszene im zweiten Bilde: man betrachte die gut beobachtete Stellung der Geburtshelferin, die sich bemüht mit beiden Händen die entblössten Beine des Kreissenden auseinander zu drängen, um leichter an die zu entwickelnde Frucht heranzukommen. So naiv und dabei lebenswahr ist der geburtshilfliche Handgriff der jugendlichen Obstetrix gezeichnet, dass man glauben möchte, sie hätte wirklich eine Kreissende auf dem Wehestuhl zur Entbindung vor sich, die in ihrem Schmerz unwillkürlich die Beine zusammenpresst. Und doch sitzt der nur notdürftig bekleidete Olympier auf einem Geburtssessel vor uns, in seinem Wehenschmerz sich mit der erhobenen Rechten auf einem Stab stützend. Nach rechts hin enteilt mit mächtigen Schritten HERMES, um den Wiedergeborenen den Nymphen Nysa's zur Pflege zu übergeben.

Einen weiteren herrlichen Bildschmuck der Dionysos Geburt bewundern wir auf jenen meisterhaft ciselierten *etruskischen Inschriftenspiegel* im Neapler Museum, der unter dem Namen der „Patera Borgia" seit über einem Jahrhundert bekannt geworden ist (Abbildung 10). In ganz origineller Weise entwickelt sich vor unseren Augen auf den mächtigen Rückenschwingen einer aufsteigenden Halbfigur jenes mysteriöse Geburtsereignis. Vor dem

---

[1]) Abgebildet und besprochen: Janus, XX. Jahrgang 1915.

[2]) SUCIAN's satirischer Geburtsbericht (Deoruni dialog. IX) von einem Kaiserschnitt an der sterbenden Mutter ist natürlich mystische Zutat und Uebertreibung. Dem mythischen Ereignis liegt die reale Beobachtung eines partus praematurus zu Grunde: SEMELE wird in ihrer Todesangst von vorzeitigen Wehen überrascht u. bringt das noch nicht ausgetragene Kind zu Welt. Auch die Berichte DIODOR's (Bibl. histor. III, 64) und Apollodor's (Bibl. III, 4) weisen auf eine Fehlgeburt hin.

sitzenden bärtigen Gotte (Tinia), der in seinem Geburtsschmerz an dem aufrechtstehenden geflügelten Szepter einen festen Stützpunkt gefunden hat, steht die reich geschmückte göttliche Geburtshelferin (Thalna). Kunstgerecht hebt sie eben mit beiden Händen aus der ungewöhnlichen Geburtsstätte, dem rechten Oberschenkel des Göttervaters, das darin gereifte, kahlköpfige Bacchuskind, das ihr auch gleich seine Rechte verlangend entgegenstreckt. Dem seltsamen Geschehnis im hohen Olymp schaut der jugendliche APOLLON (Apulu) von einem Reh begleitet zu und mit ihm, hinter dem gebärenden Zeus stehend, die beflügelte Parze *Mean*, bereit in der Geburtsstunde gleich unseren Feen dem amulettgeschmückten Neugeborenen das Horoscop zu stellen.

An Originalität und ungehemmter etruskischer Realistik übertreffen alles bisher Geschaute die beiden folgenden singulären *Bulla-Goldscheiben* mit der Bacchus-Geburt, die in einem Grabe zu *Vulci* gefunden wurden (Abbildung 11). Auf den ersten Blick gewinnt man den Eindruck, dass hier ein Vorgang alltäglichen Lebens in realistischer Weise geschildert werden soll: der letzte erlösende Moment nach harter Geburtsarbeit. *Athena* selbst, die Arztgöttin und himmlische Beschützerin gebärender Frauen, ist an Stelle der hilfsbereiten Eileithyien auf den Plan herbeigeeilt; nach echter Hebammenart greift sie zu und hat bereits ganz vorschriftsmässig mit beiden Händen den jungen Gott an den Aermchen gepackt, um ihn — gleichwie aus den mütterlichen Teilen — aus der ovalen Schenkelöffnung an's Licht zu ziehen — alles in echt etruskischer Objektivität, die sich auch in dem schmerzvoll verzerrten Gesichtsausdruck des kreissenden Vaters kundgibt, gebenüber der Ruhe und göttlichen Gleichmut, die der Kronide auf Darstellungen hellenischer Kunst zu offenbaren pflegt. Gegenüber der hilfreichen Tochter des Zeus, die beflügelt und angetan mit Aegis und Gorgoneion erschienen ist, hat der bärtige Gott Platz genommen und umfasst pressend, von den letzten heftigen Treibwehen schmerzlich ergriffen, mit seiner Rechten das Knie, während die Linke kraftlos herabhängt. Auch dies sind wiederum sehr gut beobachtete, charakteristische Momente, die sich hier der anonyme Reliefkünstler in offensichtlicher naiver Nachahmung des Endstadiums einer wirklichen menschlichen Entbindung zu Nutze gemacht hat.

Welch' ein augenfälliger Gegensatz zu diesem derben etruskischen Realismus in der folgenden anmutigen und klassisch einfachen Reliefdarstellung der Bacchusgeburt im Vatikanischen Museum! (Abbildung 12). Trotz allem Unnatürlichen der Situation liegt soviel bezaubernde Anmut und Lebendigkeit in dem Bilde, das unser Auge unwillkürlich gefesselt hält. Man beachte den kleinen, wohlgenährten Bacchusknaben, der frisch und wohlgemut seiner ungewöhnlichen Geburtsstätte enteilend, mit sichtlichem Verlangen dem hinzutretenden Merkur seine Aermchen entgegenstreckt. Und dann den gütigen und milddreinschauenden Gott, der an dem munteren wiedergeborenen Bacchusknäblein seine innigste Freude zu haben scheint. Alles realistisch-unschoene hat der kunstsinnige Meister beiseite gelassen und so behält die ganze Szene ihren bezaubernden, unvergänglichen Reiz.

Unsere Geburtsbilder möge nun die folgende schwarzfigurige Amphora aus Capua beschliessen (Abbildung 13). Vielleicht mag fromme Scheu und künstlerisches Empfinden Anlass gewesen sein von der Verbildlichung des gebärenden Zeus und der eigentlichen Schenkelgeburt abzusehen. Nach Analogie des auch für die Athenegeburt verwendeten Typus steht hier bereits der ebengeborene, nackte Bacchusknabe auf dem rechten Oberschenkel des im vollen Ornate dasitzenden Gottes. Vor ihm entfernt sich wie erschrocken über die eigene Tat und den wunderbaren Erfolg ihrer maieutischen Kunst *Hera*, die Mutter von Hebe und Eileithyia, die schon in frühester Zeit als Geburts- und Entbindungsgöttin den hoffenden Frauen in den kritischen Momenten hilfreich zur Seite steht. Die Lebensfackeln in den Händen des neugeborenen Gottes erklären ihn als den Feuergeborenen („πυριγενής") und weisen auf das Fackellicht seiner Feste [1]).

Leider müssen wir auch hier auf die Vorweisung weiterer interessanter Geburtsbilder verzichten, um uns sofort der Loesung des Rätsels zuzuwenden, wie man auf diese zunächst recht seltsam anmutende Idee kommen konnte, dass ein Wesen aus dem Schenkel eines Anderen geboren wurde. Man würde auch hier fehl gehen,

---

[1]) Ursprünglich hatte allerdings die Fackel lediglich eine reinigende, *apotropaeische* Bedeutung, die im Dunkel schwärmenden bösen Geister von der Kreissenden und dem Kinde fernzuhalten — ein Grundgedanke, der wohl mit der Zeit in Vergessenheit geraten sein mag.

wollte man den Ursprung dieses eigenartigen Gedankens einer Schenkelgeburt, die in auffallender Uebereinstimmung im ganzen indogermanischen Völkerkreis wiederkehrt, bei den alten Hellenen suchen; sie haben es nur meisterhaft verstanden die aus der Urheimat übernommenen Vorstellungen in poetischer Ausschmückung mit der alten Geburtssage in Verbindung zu bringen und in plastischer Gestaltung weiter zu entwickeln.

So findet sich bereits in dem *altindischen Mythus* vom Fürsten *Vena* (ein Beiname des *Soma*) genau dieselbe phantastische Geburtsvorstellung, die übrigens regelmässig zu den Rauschgottheiten in Beziehung gebracht wird. Da heisst es denn, die Weisen hätten Vena mit geweihten Kuça-Halmen erschlagen und dann seinen Schenkel gerieben, wie man das heilige Feuer entzündet, „und *es entsprung dem Schenkel* ein Mann, wie ein verkohlter Pfahl anzusehen, mit glattem Gesicht und kleiner Gestalt, von dem die bösen Nishada im Vindhya-Gebirge abstammen".

Die gleiche Idee treffen wir ausserdem noch im Geburtsmythus von *Aurva,* dem Sohne des Blitz- und Feuergottes Cijavana, der seinen Namen erhielt, weil er *den Schenkel* (ûrum) *spaltend geboren ward.* Seine Mutter *verbarg ihn* nämlich bei einer Verfolgung seines Stammes, die selbst das Kind im Mutterleibe nicht scheute, *in ihrem linken Schenkel,* wonach sie auch selbst Vâmorn (= Linksschenkel) genannt wurde, und als die Feinde ihn auch hier zu töten kamen, erstrahlte die Mutter plötzlich in hohem Glanze und glänzend wie die Sonne am Mittag trat das Kind *den Schenkel spaltend* hervor und nahm den wilden Kriegern das Augenlicht. Dieser phantastische Geburtsbericht erinnert in der Tat an den unseres Dionysos „μηϛοτϛχΦήσ".

Selbst von einer *Zwillingsgeburt aus dem Schenkel* wird uns in der Sage der Benuas berichtet: Mann und Frau fuhren in einem Nachen; letztere gebar aus dem Schenkel rechts und links einen Knaben und ein Mädchen.

---

[1]) In Indien scheint überhaupt der menschliche Oberschenkelknochen eine gewisse Rolle gespielt zu haben; so verfertigte man aus der Markröhre Pfeifen u. die sogenannten „Menschenschenkeltrompeten". Auch auf die in Unteritalien und Sizilien häufigen, ganz eigenartigen *Knochenscheiben* möchten wir hinweisen, die als *Amulette* vielfach in Gebrauch waren u. möglicherweise in Zusammenhang stehen mit den alten Vorstellungen einer Schenkelgeburt; es sind dies runde, durchbohrte Knochenscheiben, die aus dem Gelenkkopf eines menschlichen Oberschenkels angefertigt sind.

Allein die erwähnten Parallelen geben immer noch keine Antwort darauf, welches wohl der erste Anstoss für die Entstehung dieser, wie wir sahen, sehr alten mythischen Vorstellung gewesen sein mochte. Rationalistische Mythendeuter haben nun auch hier wieder, wie bei dem Geburtsmysterium der Athena, zur aetiologischen Begründung auf die reale Beobachtung bestimmter menschlicher Missgestaltungen zurückgegriffen. Aber gerade die hier in Frage kommende *überaus seltene* Bildungsanomalie einer Verdoppelung der unteren Extremitäten, lässt uns diese Deutung unmöglich erscheinen; es ist auch ausgeschlossen, dass ein derartig scheussliches Objekt als geeignete Vorlage zur plastischen Wiedergabe unseres heiligen mythischen Geschehnisses je herangezogen worden ist. Sollten sich nicht für die Genese vielleicht viel einfachere Deutungsmöglichkeiten ausfindig machen? Ich knüpfe hierbei an jenes verloren gegangene antike Sarkophag (?) = Relief an, das uns in der bilderreichen Inschriftensammlung des *Pighius* (Ms. lat. fol. 61 cod. Pighius) erhalten geblieben ist (Abbildung 14). Hier wird die Geburt der *pandora*, der allbekannten Stammutter des Frauengeschlechtes, im Bilde veranschaulicht u. z. in einer Weise, die uns in Bezug auf die mythische Schenkelgeburt nicht unwesentlich erscheint. Wir sehen den göttlichen Werkmeister Hephaestos in seiner Arbeitstracht vor uns sitzen, offensichtlich eifrig bemüht mit dem Hammer den Körper der kleinen Pandora zu formen, den er nach alter Sage aus Erde und Wasser geschaffen. Der geschickte Bildner hält bereits auf seinem linken Schenkel — als den gegebenen und natürlichsten Sitz für seine Betätigung — das kleine, bekleidete Figürchen, um an ihm noch den lebenswichtigsten Teil, den Kopf, zur Vollendung zu bringen. In der Werkstatt haben sich eingefunden ein beflügelter Eros und mehr im Hintergrund stehend vermutlich die göttliche Geburtshelferin Eileithyia selbst; auch die Geburtsgöttin Athena schaut auf einem Polstersessel sitzend aufmerksam dem eigenartigen Erschaffungsprozess zu. Zur näheren Charakteristik des Hephaestos als Thonbildner ist rechts ein hoher Ofen eingezeichnet, in dessen Nähe drei hilfreiche Gesellen des alten Schmiedegottes sich zu schaffen machen. Wieviel Hunderte ähnlicher Compositionen von Künstlerhand mag es gegeben haben, die in ihrem Gesammteindruck nur Abbilder ein und desselben Typus waren!

Dieser wohlverständlichen, ältesten Schöpfüngsberichten entlehnte Geburtsvorgang, der selbst dem grossen Meister griechischer Plastik *Phidias* zum Vorbild gedient hat, erinnert an das gleiche Motiv altaegyptischer Darstellungen, die uns in symbolischer Weise die Erschaffung und Bildung der menschlichen Frucht vor Augen führen. Hier ist es der grosse Baumeister der Welt, der widderkoepfige *Chnum*, der als Toepfer und gewandter Modelleur vor seiner Toepferscheibe sitzt und „den Foetus von Menschen und Göttern formt", genau wie es von Iehovah heisst, der „den Menschen um und um gebildet hat, wie der Toepfer den Thon". Direkt vor seinen Knien stehen ebenfalls die bereits fertigen, meisterhaft modellierten Wesen: die wohlgeformten Körper des neugeborenen Sprösslings und seines von ihm untrennbaren Ebenbildes (Ka), denen dann die froschköpfige Heket den Odem des Lebens verleiht [1]).

Bei Betrachtung dieser interessanten Geburtsdarstellung, bei der also die Entstehung und Bildung eines neuen Lebewesens auf dem Schenkel des Bildners zur Veranschaulichung kommt, erscheint es recht naheliegend und fast selbstverständlich, dass eine Reihe anderer Künstler gleich den Schenkel selbst als die eigentliche Geburtsstaette wählte und aus diesem direkt die kindliche Frucht emporsteigen liess. Dazu kommt noch ein überaus wichtiges Moment! Den Geburtshelfern ist aus der Geschichte ihres Faches die Tatsache geläufig, *dass seit den ältesten Zeiten Frauen auf den Schenkeln der Männer gebären* [2]) — also auch hier ein sehr alter sinnfälliger Hinweis auf die Schenkel, die damit gleichsam als Geburtsstätte des neuen Lebewesens betrachtet werden konnten.

Durch G. J. ENGELMANN'S Veröffentlichung [3]) ist z.B. jene

---

[1]) Vergl. die betreffenden altaegyptischen Originalbilder in unserer oben citierten Arbeit.

[2]) In erster Linie sind es natürlich die Ehegatten, die der Gebärenden diesen Dienst erweisen; aber auch der Vater der Gebärenden oder Freunde des Mannes können für diesen eintreten — selbst fremde Männer, deren Schooss in dem Rufe stand die Entbindung zu erleichtern. Dieser alte Brauch gab Veranlassung zur Erfindung des Geburtstuhles: Die Schenkel, auf welchen die Gebärende sass, die Brust, an die sie sich rückwärts anlehnte, wurden durch den Sitzausschnitt und die schiefe Lehne des Geburtsstuhles ersetzt, welcher so geschnitzt war, dass er die Kreissende in derselben Haltung aufnehmen konnte, als saesse sie auf den Schenkeln des Mannes.

[3]) Die Geburt bei den Urvölkern, Wien 1884.

uralte peruanische Bestattungsurne bekannt geworden, die diese weit verbreitete Sitte im Bilde veranschaulicht, wie eben im Augenblicke der grössten Not die Gebärende auf den Schenkeln

Abbildung 14. — Geburt der Pandora. Ms. lat. fol. 61. Cod. Pighius. Berlin, Staatsbibliothek.

des Helfers Platz genommen hat, während die Hebamme auf einen niederen Sessel zwischen den gespreizten Schenkeln der Gebärenden sitzt und im Begriff ist den Kopf des Neugeborenen zu entwickeln. PLOSS bildet in seinem allbekannten Werke eine ganz ähnliche, überaus interessante alt-peruanische Terrakotta-Gruppe ab [1]). Das hohe Alter dieses Gebrauches, den wir aber

[1]) Das Weib, II, 184.

noch bei den modernsten Naturvölkern unserer Zeit antreffen, ist durch die Stelle in der Genesis 30,3 bewiesen: „gehe zu ihr, dass sie *auf meinem Schosse gebaere*". Auch im alten Rom wurde nach Moschion's Bericht in dieser Weise die Niederkunft abgewartet, allerdings zumeist nur als Notbehelf in dringenden Fällen, oder bei armen Leuten, wo es keinen Geburtsstuhl gab. Den gleichen Gebrauch haben auch die alten Einwohner Cyperus' gekannt und geübt; dies beweisen jene zwei auf Kypros gefundenen, aus dem IV. und VI. vorchristlichen Jahrhundert stammenden plastischen Votivgruppen, welche Kreissende auf den Schenkeln einer anderen Frau sitzend zeigen. Schliesslich sei auch noch an den altnordischen Gebrauch des *Knê-Setti* erinnert, um anzudeuten, wie weit verbreitet diese Sitte war.

Und ebenso weit verbreitet unter allen Völkern — dies ist ein weiteres wichtiges Moment — war der mit dem Brauche unmittelbar zusammenhängende uralte Glaube, dass *der Schenkel bez. die Lende der Sitz machtvoller Lebenskraft sei;* es war das Organ, dem fruchtbringender Segen, dem das Leben innewohnte. Von den Füssen, welche der Mensch mit der lebensspendenden, gebärenden Erde verband, ging ihr Segen, ihre geschlechtliche Kraft zu den Schenkeln des Menschen über; in ihnen verkörperte sich schliesslich das tellurische Fruchtbarkeitsprincip [1]). Zunächst der Schenkel der Frau [2]), dann später auch der des Mannes oder des Gottes wurden zum fruchtbarkeitsspendenden Symbol. So ist verständlich, dass Dionysos, der Gott der üppigen Fruchtbarkeit, nicht etwa in dem Arm des Zeus bis zur völligen Reife Aufnahme findet, sondern der oberste Gott birgt den „Ungeborenen" in seinem fruchttragenden und zeugenden Schenkel, aus dem er geboren wurde, nachdem die Zeit erfüllet war — *ἔτεκε δ'ἁνίκα Μοῖσαι τέλεσαν.*

Es ist auch nicht uninteressant schon in den vieltausendjährigen altaegyptischen Tempelinschriften von Deir al Bahri und Luksor als officielle Begrüssungsformeln die ständigen Redewendungen lesen zu können: „Komm zu mir, komm zu mir in Frieden,

---

[1]) Noch älter ist die Auffassung, dass der Schenkel bezw. Lende deswegen als der Ort aufgespeicherter Lebenskraft gilt, weil Nieren und Sexualorgane *Seelensitzorgane* sind.

[2]) Übrigens leiten die Lateiner das Wort femina von femur = Schenkel ab.

Tochter meiner Lenden" oder „Sei mir willkommen Sohn des Re, *geboren aus meiner Flanke*"; bekannter ist die übliche Sprachwendung in der Bibel: „Der Samen seiner Lenden" und die im Oriente ganz geläufige Redensart: „aus Jemandes Lenden entspringen".

Also ähnlich wie bei der Athenegeburt, so haben sich auch hier tatsächlich eine ganze Reihe verbindender Fäden feststellen lassen, die hinüberleiten zu unserem mythischen Geburtsereignis und damit unserem Verständnis näher bringen. Wohl mag für den ersten Blick jener physiologisch undenkbare Fruchthalter, der väterlichzeugende Schenkel, einen recht unverständlichen und grotesken Eindruck machen. Mit der Deutung des Mysteriums scheint es mir aber sich ähnlich zu verhalten, wie bei manchem Ausspruch eines Philosophen, den wir gewöhnlich nur deshalb nicht verstehen, weil wir immer einen grossen Gedanken dahinter suchen. Der natürliche Geburtsweg war selbstverständlich ausgeschlossen und da war das naheliegendste den benachbarten Schenkel als Geburtsstätte zu verwenden, *der in der primitiven Gebärhilfe von altersher eine so bedeutungsvolle Rolle spielte, auf dem von den frühesten Zeiten bis auf unsere Tage tatsächlich das Gebären vor sich ging.* Dieser uralte Brauch spiegelt sich wieder in dem naiven Glauben der Völker an die zeugende Kraft der Schenkel.

Noch liegt eine Fülle interessanter Geburts-Szenen aus klassischer Zeit zur Beantwortung medizin-geschichtlicher Fragen vor uns — doch „*Wichtige Dinge für morgen*!" wie der alte *Archias* von Theben am Ende seiner Reden zu sagen pflegte.

Abbild

Schwarzfi

Abbildung 2. — Geburt der Athena.
Schwarzfigurige Amphora. Paris. Louvre.

·burt des Bacchus. Etruskischer Inschriftenspiegel (Patera Borgia).
Museum Neapel

Abbildung 13. — Geburt des Dionysos.
Schwarzfigurige Amphora aus Capua.
Paris, Bibliothèque Nationale.

EIN BEITRAG ZUR GESCHICHTE DER HOMÖOPATHIE.

VON

Dr. GEORG KÖRBLER
(Jugoslavien).

Durch einige Aufsätze BIERS wurde unlängst die Frage der homöopathischen Medizin wieder mehr in den Mittelpunkt des Interesses gerückt. Vielleicht wird aber nicht nur von naturwissenschaftlicher, sondern auch von historischer Seite der homöopathischen Bewegung unrecht getan. Es ist sicher nicht richtig, wenn man alle Homöopathen als phanatische Anhänger eines überspannten Meisters betrachtet. Vielmehr scheint ihre Bewegung ursprünglich eine vernünftige Reaktion gegen die damalige „offizielle" Medizin gewesen zu sein. Allerdings entartete sie schnell durch Vermischung mit minderwertigen Elementen, die sich stets gern den inoffiziellen Bewegungen anschliessen. Inwiefern die, oft sicher etwas zu stürmischen, Angriffe der Homöopathen gegen ein medizinisches System, dessen geistiger Begründer und hervorragendster Vertreter letzten Endes doch BROUSSAIS war, berechtigt waren, ist nicht meine Sache zu urteilen. Um die Bewegung der Homöopathen richtig beurteilen zu können, muss man sich in jene Zeiten hineinversetzen und die ganze Bewegung mit den Augen der damaligen Aerzte betrachten. Zu dem Zweck genügt es aber nicht die homöopathischen Schriften durchzulesen, oder die wissenschaftlichen und therapeutischen Anschauungen der hervorragendsten Begründer der Homöopathie kennen zu lernen, sondern man muss das Leben der fleissigen und tüchtigen Jünger der neuen Lehre, der Durchschnittsmenschen und ihre private Meinung über die Bewegung, die sie mitmachen, durchforschen. Einen bescheidenen Beitrag in diesem Sinne hoffe ich zu liefern,

indem ich Einiges aus dem Leben eines kroatischen Homöopathen JOSEPH ATTOMYR, der zu Zeiten Hahnemanns lebte und wirkte, veröffentliche [1]).

JOSEPH ATTOMYR wurde in Djakovo in Slavonien (Jugoslavien) geboren am 7. September 1807 aus einer dort ansässigen, ursprünglich deutschen Familie. Der Familienname war „LEBERWURST", die Familie schrieb sich jedoch auch „ATTOMYR". Erst nachdem der Name „ATTOMYR" durch den Arzt eine gewisse Berühmtheit erlangte, schrieb sich die Familie nur noch „Attomyr" und der Namme „Leberwurst" verschwand. Sein Vater, von Beruf Wagen-Meister, wollte ihn zum Priester erziehen. Jedoch als Joseph Attomyr das Abitur bestanden hat, verliess er die vorbestimmte Laufbahn und entschloss sich Medizin zu studieren. Er begab sich nach Wien um an der k. k. Josephs-Akademie den höheren medizinisch-chirurgischen Lehrkurs für Feldärzte zu besuchen.

In Wien machte Attomyr, als Praktikant im Garnisonsspital (1825), die erste Bekanntschaft mit der Homöopathie und zwar von einem ihr feindlichen Standpunkt, indem er eine antihomöopathische Schmähschrift von MÜKISCH zu lesen bekam. Es scheint, dass diese Schrift auf ihn tiefen Eindruck machte, denn er wurde ein erbitterter Feind der Homöopathie. Seine Gesinnung änderte er jedoch schnell und zwar als er einige Monate später zum Regiment kam. Dort machte er die Bekanntschaft eines homöopathischen Regimentsarztes Dr. JOSEPH MÜLLER. Er wurde von Dr. Müller homöopathisch von einem „höchst gefahrvollen haemoptoischen Tuberkelhusten geheilt". (Müller), Attomyr wurde nicht nur bekehrt, sondern aus dem ursprünglichen Gegner wurde ein eifriger Jünger der neuen Lehre. Er glaubte sofort mit einer temperamentvollen Schrift unter dem Pseudonym DALALETHES (Archiv [2]) Bd. IX. Heft 1. 1830) zur Verteidigung der neuen Lehre in die Schranken treten zu müssen.

Diese Schrift hatte zur Folge die Entlassung Attomyrs aus der Josephs-Akademie. Seinem Freunde, dem homöopathischen Leibarzt der Herzogin von Lucca, Hofrat Dr. ANTON SCHMIT

1) Die folgende Mitteilung ist ein Ergebnis der Nachforschungen. weiland des Herrn Sanitäts-Rates Dr. FRAN S. GUNDRUM-ORIOVTSCHANIN.

2) Archiv für die homöopathische Heilkunst. Herausgegeben von Dr. E. STAPF.

gelang es, ihm die nötigen Mittel zur Fortsetzung des Studiums zu verschaffen. Er konnte an der Hochschule zu München sein Studium fortsetzen und erwarb dort den Doktorhut (26. März 1831) mit einer Dissertation unter dem Titel „Quaedam quoad psychiatriam homöopathicam".

Am Münchener Allgemeinen Krankenhaus hatte Attomyr Gelegenheit homöopathische therapeutische Versuche anzustellen, deren Ergebnis er veröffentlichte (Archiv Bd. XI. Heft 2). Diese Ergebnise scheinen nicht ohne Belang gewesen zu sein, denn er wurde danach von HAHNEMANN nach KÖTHEN eingeladen, wo er die persönliche Bekanntschaft mit dem Begründer der Homöopathie machte. Von dieser Reise zurückgekehrt nahm er eine Stelle an als Leibarzt des GRAFEN VON CSAKY, damaligen Obergespann zu Leötschan in der Zizs. Dort heiratete er eine Wienerin, namens THERESE RINNER (1832).

Später folgte Attomyr LORD SHREVSBURY als Reisearzt nach London. Gute Gelegenheit homöopathische wissenschaftliche Studien zu betreiben bot sich ihm, als er zum Leibarzt des HERZOGS VON LUCCA ernannt wurde. Er ordnete das herzogliche Hofmineralienkabinet und legte in Marlia einen botanischen Garten für homöopathische Arzneimittelgewächse an. Aber schon nach drei Jahren verliess er diese Stelle um sich in Szepes-Mindszent in der Zizs auf kurze Zeit niederzulassen. Nun führte er ein sehr bewegtes Leben und wechselte oft den Aufenthaltsort. Scheinbar war er streitbarer Natur und es kam überall zu Zwistigkeiten. „Ich habe mirs, besonders in jüngeren Jahren", schreibt er von sich in einem Brief, „herausgenommen, sehr vielen Leuten die Wahrheit zu sagen und haüfig auch die Leviten zu lesen". Er lebte kurze Zeit in Pressburg, dann in Hadersdorf bei Wien; 1840 treffen wir ihn in Budapest, wo er eine einträgliche Privatpraxis betreibt, und zuletzt kam er wieder nach Pressburg (1847). Dort betrieb er ärztliche Praxis, erfreute sich eines gewissen Wohlstandes und war scheinbar sehr angesehen in der Stadt. Einige Monate vor seinem Tode geht er nach Wien um die Schulen Skodas und Rokytanskys zu besuchen. Attomyr starb in Pressburg am 5. Februar 1856 infolge Paralysis pulmonum.

Einige wissenschaftliche Vereine zählten Attomyr zu ihren Mitgliedern, so die Gesellschaft der Ärzte in Palermo, in Leipzig

und Anhalt Köthen; der Verein homöopathischer Ärzte Osterreichs; das homöopathische Kollegium zu Pensylvania in Philadelphia und Rio de Janeiro.

Von den veröffentlichten Schriften Attomyrs konnte weder Herr San. Rat ORIOVTSCHANIN noch ich welche auffinden. Auch seine Doktorarbeit, der Fakultät in München vorgelegt, konnte nicht aufgefunden werden.

Eine unter dem Pseudonym Dalalethes erschienene Jugendschrift wurde bereits erwähnt. Sie erschien unter dem Titel „Dissonanzen im Gebiethe der Physiologie und Pathologie der bisherigen Medizin mit den für Therapie daraus gefolgerten verderblichen Theoremen" (Erschienen im Archiv für die homöopathische Heilkunst von Dr. E. Stapf. Band IV, Heft 1, Seite 120—140. Leipzig 1830 bei Heinrich Reklam). Aus der Tatsache, dass diese Schrift seine Entlassung aus der Josephs-Akademie zur Folge hatte, kann man nicht auf eine besondere Anfeindung der Homöopathie schliessen, sondern vielmehr an einen im jugendlichen Eifer zu temperamentvollen Ton der Schrift.

Von den übrigen Werken wäre zu erwähnen „Primordien einer Naturgeschichte der Krankheiten" in 2 Bänden (erschienen in Wien 1851 in der Braunmüllerschen k. k. Hofbuchhandlung) Der erste Band behandelt Gehirn und Rückenmark, der zweite Angesicht, Auge, Nase und Mund. Als Anfang dazu erschienen „Beiträge zur homöopathischen Arzneimittellehre" in 1 Heft „über das Fettgift" (Wien 1851 bei Braunmüller). „Briefe über Homöopathie" erschienen in 3 Bänden, der erste im Jahre 1833, die folgenden 1834, in Leipzig (Verlag Kollmann und Köhler).

Ausserdem erschienen von ihm zwei Monographien. „Die venerischen Krankheiten, Beitrag zur Pathologie und homöopathischen Therapie derselben." Leipzig 1836 (Verlag Schumann) und „Theorie der Verbrechen auf Grundsätze der Phrenologie basiert." (Leipzig 1842. Verlag Georg Wigand).

Bei seinem Tode hinterliess Attomyr noch viele Manuskripte. Sie wurden seiner Witwe unter verschiedenen Vorwänden von einem Freunde entwendet und als eigene Arbeiten herausgegeben.

Die Werke Attomyrs sind leider für uns in Jugoslavien unzugänglich, aber schon die Aufzählung der Titel zeigt, dass es

sich dabei hauptsächlich um Versuche handelt der Medizin eine exakte naturwissenschaftliche Grundlage zu geben.

Wichtiger als wissenschaftliche Arbeiten sind seine privaten Briefe, weil sie uns seine Anschauung über die damalige Medizin klarlegen. Bezeichnend sind einige Stellen in einem Brief, den er am 14. Juli 1835 an den kroatischen BARON OSCHEGOVITCH, seinen Freund, richtete.

„Schon seit einem Jahrhundert sagen die Arzte, die Medizin sei die Anwendung der Naturwissenschaften auf Heilung der Krankheiten. Das ist auch ganz richtig. Allein die alte Medizin war a capite ad calcem so unnatürlich, dass dieser Satz immer neu als pium desiderium dastand. Hahnemann ist erst eine naturwissenschaftliche Bearbeitung der Medizin möglich geworden."

Er gibt allerdings zu, dass nicht alle Homöopathen seiner Zeit so denken wie er. „Ich bin fast der Einzige", schreibt er in demselben Brief, „in der homöopathischen Literatur, der die Medizin als eine Naturwissenschaft behandelt, d. h. der die Methode der Naturwissenschaft auf die Medizin anwendet." Jedoch zu seinem Erstaunen finden seine naturwissenschaftlichen Arbeiten „gerade bei den Schülern Hahnemanns viel mehr Widerspruch, als bei den allöopath. Ärzten".

„Ich habe angefangen" sagt er von sich „eine Naturgeschichte der Krankheiten herauszugeben und diese ist von den allöopathischen Ärzten fast beifälliger aufgenommen worden, als von meinen Kollegen". Er erklärt sich auch diese Erscheinung, „weil die besonders jüngeren allöopathischen Ärzte mehr naturwissenschaftliche Bildung genossen haben".

Im Allgemeinen denkt er wenig schmeichellhaft von den Ärzten, denn er schreibt auch: „Rechthaberei, Eitelkeit, Egoismus sind Laster, die allen Klassen von Gelehrten zukommen, aber keiner in so hohem Grade wie den Ärzten".

Aus diesen wenigen Worten geht klar hervor, dass die homöopathische Bewegung ursprünglich von einigen, und zwar nicht von den Minderwertigen, ihren Begründern und Anhängern als eine Bestrebung den medizinischen Heilverfahren naturwissenschaftliche Grundlagen zu geben, aufgefasst wurde. Zu einer Zeit, wo allzuoft die ganze Therapie im Abwarten der Sektion bestand, ist dies sicherlich als ein grosser Fortschritt zu bezeichnen. Damals

beherschten der Aderlass und das Klystier als suveräne Heilmittel die Therapie und die Ansichten Hahnemanns mussten sehr rationell erscheinen. Eben um die Geschehnisse vergangener Zeiten beurteilen zu können, muss man mit den Augen der damaligen Menschen schauen und nicht mit unseren heutigen.

LITERATUR.

Dr. Müller: Dr. Josef Attomyr. Ein Nachruf 1856.
Derentschin: Homeopatija. Vienac 1875.

JANUS

Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

(Organe de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

Rédacteurs en chef:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS, LEYDE, Jan van Goyenkade 44.
Prof. Dr. E. C. VAN LEERSUM, AMSTERDAM.

Trentième Année. — Sixième Livraison.
NOVEMBRE—DÉCEMBRE 1926.

SOMMAIRE.

LEYDE. — E. J. BRILL, S^{té}. A^{e}.

WILLIAMS AND NORGATE,
14 Henrietta Street Covent Garden
LONDON.

OCTAVE DOIN ET FILS,
Place de l'Odéon
PARIS.

Conditions de l'abonnement.

Prix de l'abonnement *f* 12.— = frcs 25.— = Mark 21.— =
£ 1–0–0 = Doll. 5.—.

Dans l'intérêt de la science universelle le prix de souscription du périodique Janus ne sera pas augmenté.

Pour abonnements, annonces, expédition etc. s'adresser aux Éditeurs: E. J. BRILL, LEYDE; WILLIAMS AND NORGATE, 14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON, et 20, South Frederick Street, EDINBURGH, et 7, Broad Street, OXFORD; OCTAVE DOIN ET FILS, 8 Place de l'Odéon, PARIS.

On est prié de faire attention à l'adresse de la Rédaction:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS,
Jan van Goyenkade 44, LEYDE (Hollande).

AVIS AUX AUTEURS.

Au lieu d'autres honoraires les Auteurs d'articles insérés au Janus recevront gratis 50 tirés à part *de leurs articles originaux*. Ils sont invités à faire connaître sans délai s'ils désirent en recevoir à leurs frais un nombre plus grand.

M. M. les Auteurs sont priés:

1°. **D'écrire les articles en gros caractères latins et d'une manière très lisible, si possible à la machine à écrire.**

2°. D'indiquer le nombre des tirés à part qu'ils désirent.

3°. De toujours joindre leur manuscrit aux épreuves quand ils les retournent à la rédaction.

4°. De retourner les épreuves au plus tard dans les huit jours à la Maison E. J. BRILL, à Leyde.

Les articles scientifiques de la „Nederlandsche Maatschappij voor tropische Geneeskunde" (Société néerlandaise de médecine tropicale) seront publiés dans ce périodique. Ainsi la société se propose de rendre accessible aux étrangers les traités de médecine tropicale, qui paraissent en langue néerlandaise.

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE LA LITHOTRITIE

PAR

LE DR. OVE WULFF
de Copenhague.

> On ne sait bien une science que
> lorsqu'on en connaît l'histoire.
> AUGUSTE COMTE.

„Substituer à l'opération de la taille, si cruelle et si dangereuse, des moyens de guérison qui ne feraient éprouver que des douleurs légères et qui ne compromettraient pas les jours des malades est une entreprise qui se recommande assez à l'attention des médecins pour qu'il soit inutile de chercher à en démontrer l'importance".

Dans ces paroles, qui servent d'introduction à l'*Exposé de la Lithotritie* de LEROY D'ETIOLLES, se trouvent indiquées toutes les raisons qui rendaient naturelle et désirable l'invention de la lithotritie. De fort bonne heure dans l'histoire de l'humanité, peut-être même dès l'antiquité, on sut extraire la pierre vésicale par la taille — haute ou périnéale; mais en un temps où l'on ne connaissait ni la narcose ni l'antisepsie, cette intervention ne pouvait être que cruelle, grave, et même périlleuse au suprême degré, ce qui en restreignait forcément l'emploi.

On ne pouvait donc que s'intéresser à toute méthode qui promettait d'être plus bénigne. Jadis, comme aujourdhui, on a parfois observé l'expulsion spontanée des petits calculs ou leur enclavement dans l'urèthre au cours de leur expulsion par les voies naturelles. Ce sont certainement les calculs enclavés dans l'urèthre qui ont donné l'idée de construire des instruments

destinés à les saisir et les extraire. Quand donc on cite à ce propos HIPPOCRATE, CELSE et THÉOPHANE, il est à présumer que leurs interventions, à en juger par la pénurie des documents existants, se limitèrent au cas qui vient d'être envisagé. Du reste, il s'écoula ensuite bien des siècles avant que l'idée ne se réalisât, encore qu'elle revînt constamment dans l'air.

Après ALBUCASIS, (ABUL CASSEM, ALSAHARAVIUS) on cite pareillement AMBROISE PARÉ, BENEDETTI, FABRICIUS HILDANUS, FRANCO et d'autres comme les inventeurs de la lithotritie. Toutefois, pour ce qui est de la lithotritie vésicale, il est inexact que le premier en soit l'inventeur, étant donné que ses instruments visaient les calculs urétraux et leur extraction du canal; mais il put bien arriver, si le calcul était friable, qu'il se soit brisé en cours d'extraction et qu'une lithotritie véritable, mais involontaire, ait été ainsi exécutée. A tout prendre, ici comme ailleurs en chirurgie urinaire, les progrès furent lents et l'on ne remonta qu'avec prudence le cours des voies urinaires. SANCTORIUS fit peut-être un pas de plus, car il nous a légué le dessin d'une pince à trois mors qui aurait très bien pu servir à extraire des calculs vésicaux; nous ignorons cependant si elle fut employée à cette fin.

En cette prôtohistoire de la lithotritie on rencontre pourtant deux observations intéressantes de patients qui cherchèrent à broyer eux-mêmes le calcul dont ils étaient porteurs. La première concerne un moine cistercien, du monastère de Citeaux; il avait refusé la lithotomie que lui proposait HOIN. En échange, il se fabriqua un cathéter métallique rectiligne, au travers duquel il introduisit une pince en acier. En agissant sur l'extrémité libre de la pince avec un marteau, il s'efforça de diminuer les dimensions du calcul; par ce moyen il serait arrivé, au bout d'un an, à recueillir une pleine petite bouteille de graviers qu'il exhibait complaisamment. Réussit-il à se débarasser de sa lithiase? L'histoire ne le dit pas.

La seconde observation est celle du colonel anglais MARTIN; il vivait dans l'Inde et souffrait cruellement de la pierre. Par l'urèthre il introduisit une fine pince en acier, dont l'extrémité vésicale portait une petite scie, au moyen de laquelle il essayait de diminuer le volume de son calcul. Le traitement n'eut apparemment que peu de succès, car le patient mourut le 13 septembre

1800, peu de mois après l'institution de cette thérapeutique.

Evidemment les difficultés techniques semblaient insurmontables et paralysaient tout progrès. Pour éviter la taille, on recourait alors aux dissolvants — il en existait d'innombrables — et notamment aux sources alcalines. Cette méthode éveilla l'idée d'appliquer directement l'agent thérapeutique dans la vessie; le succès fut médiocre, mais ces tentatives eurent l'avantage de faire revivre l'idée de la lithotritie.

C'est le chirurgien bavarois GRUITHUISEN qui en cette question exécuta le premier pas important. En 1813, il publia un travail ainsi intitulé: „Ob man die alte Hoffnung aufgeben sollte, den Stein aus der Blase auf mechanische oder chemische Weise einst noch wegschaffen zu können?" Son raisonnement était le suivant: S'il est possible de dissoudre la pierre, en injectant des liquides appropriés dans la vessie, il serait encore plus avantageux de broyer la pierre au préalable, car on parviendrait ainsi à extraire quelques fragments dont on pourrait reconnaître exactement la composition chimique; on en déduirait la nature de l'agent chimique à injecter dans la vessie et notamment s'il doit être acide ou alcalin. En second lieu, on favoriserait la dissolution de la pierre, car, étant fragmentée, elle offrirait à l'action du dissolvant chimique des surfaces beaucoup plus étendues.

GRUITHUISEN qui s'occupait, depuis cinq ans, du problème de la calculose vésicale finit par construire un instrument qu'il estimait répondre au but poursuivi. L'appareil était formé d'un cathéter tubulaire par l'extrémité vésicale duquel sortait une anse de fil métallique. Les chefs libres de ce fil ressortaient par l'extrémité extérieure du cathéter. Après l'introduction du cathéter et la saisie du calcul dans l'anse métallique on devait tirer sur l'anse de façon à fixer solidement le calcul contre l'extrémité vésicale du cathéter. Ceci fait, on introduisait par le cathéter une tige d'acier se terminant par une pointe acérée; on imprimait une rotation rapide à cette tige à l'aide d'un ressort analogue à ceux des horlogers de l'époque; on devait ainsi parvenir à perforer et briser la pierre. GRUITHUISEN recourut ultérieurement, pour la perforation, à une pièce dentée, sorte de trépan, et à une lime à deux branches, cette dernière en vue d'élargir le trou fait par la pointe.

Ainsi qu'on le voit, l'instrument de GRUITHUISEN contient en germe toutes les idées réalisées dans la suite par les appareils lithotriptiques, mais sous une forme grossière et en quelque sorte naïve. Avec son instrument il fit nombre d'expériences *in vitro*, c'est à dire dans un récipient plein d'eau, et sur le cadavre. Mais il eut beau chercher, il ne rencontra jamais un cas clinique se prêtant à l'emploi de son instrument.

Dès 1812, un médecin français de Clermont-Ferrand, FOURNIER DE LEMPDES, désireux de guérir son père, fort incommodé par une pierre vésicale, avait construit un instrument nommé „litholepte", fort semblable à celui de GRUITHUISEN, mais pourvu d'une anse plus ample en vue de la saisie de la pierre. Fournier n'eut jamais non plus l'occasion d'employer son appareil sur l'homme vivant et, quand il le présenta pour la première fois en 1829, alors que le problème entier avait reçu par ailleurs une solution beaucoup plus parfaite, son invention ne bénéficia d'aucune attention. Il en fut de même pour l'anglais ELDERTON qui, en 1819, décrivit un instrument analogue, construit dans un but semblable, mais qui ne reçut jamais la sanction d'une application pratique.

On approchait néanmoins de la solution. Les années qui viennent marquent en effet d'importants progrès. Nous en sommes redevables à trois médecins français: CIVIALE, AMUSSAT et LEROY D'ETIOLLES, trois jeunes hommes qui venaient d'achever leurs études à l'Université de Paris.

Ce fut CIVIALE qui ouvrit cette nouvelle ère. Déjà, comme étudiant, il s'était occupé du broiement des calculs en partant du même point de vue que GRUITHUISEN, mais sans connaître les travaux de ce dernier. Ses recherches aboutirent à créer un appareil capable de broyer une pierre vésicale; mais son intention était toujours de la rendre plus abordable au traitement chimique. Comme le jeune inventeur manquait des moyens nécessaires à la continuation de ses recherches, il s'adressa, en juillet 1818, au ministère de l'Intérieur, afin d'en obtenir une subvention. Sa demande était accompagnée d'un mémoire décrivant son instrument et intitulé: „Quelques détails sur un lithontriptique". Ce dernier était un cathéter rectiligne avec une pince à quatre branches et un perforateur. Le ministère renvoya la demande et la description à la Société de la Faculté de Médecine, qui ne semble pas avoir

compris l'intérêt du projet. Le résultat fut que CIVIALE ne reçut aucun appui et dut continuer ses travaux avec ses modestes ressources. Durant les années qui suivirent il ne cessa pourtant pas de s'occuper du perfectionnement de son invention. Il s'appliqua surtout à l'étude de l'introduction de son cathéter dans l'urèthre masculin, en se livrant à des expériences sur lui-même, sur le cadavre ou sur les animaux et tout en travaillant continuellement à perfectionner son appareil.

En 1823, CIVIALE avait pu employer son instrument trois fois sur l'homme vivant. La première fois il l'avait utilisé comme sonde exploratrice; la seconde fois, il saisit une pierre, mais elle était si friable qu'elle se brisa avant que l'instrument entrât en action; la troisième fois, il parvint à extraire une petite pierre avec lui. C'était donc un progrès très notable. CIVIALE avait mis cinq ans à l'atteindre, mais sans avoir pu néanmoins exécuter une véritable lithotritie.

De ce temps, en 1822, l'Académie Royale des Sciences recevait deux mémoires traitant l'un et l'autre de la possibilité de broyer les calculs vésicaux et de l'instrumentation nécessaire à ce but.

Un des auteurs était AMUSSAT, alors âgé de vingt six ans. Il s'était surtout attaché à l'introduction d'instruments rectilignes dans l'urèthre masculin et croyant — comme la plupart de ses contemporains — que le procédé était entièrement nouveau, il y avait consacré des études anatomiques et cliniques approfondies. C'était tout bénéfice pour la question du broiement des calculs. On s'aperçut bientôt cependant que le „cathétérisme rectiligne" n'était rien de bien nouveau. On a vu plus haut que le moine cistercien et plus tard GRUITHUISEN avaient connu et utilisé cette méthode. Civiale lui-même s'y était tout spécialement intéressé. Mais, avant Civiale, elle avait été bien des fois l'objet de démonstrations anatomiques ou cliniques, notamment de la part de JOSEPH RAMEAU, en 1727, de LIEUTAUD et THOMASSIN, en 1791, de SANTARELLI, en 1795, de LASSUS et MONTAGUT en 1810. Considérée jusque là comme purement théorique et dépourvue d'importance pratique, elle avait été périodiquement oubliée et ainsi s'explique le succès d'Amussat rappelant de vieilles vérités à ses contemporains étonnés.

En elle-même, la contribution d'Amussat à l'arsenal lithotriptique est fort modeste. Elle se réduit à un „brise-pierre à encliquetage", lourd cathéter rectiligne, dans l'intérieur duquel se mouvaient deux tiges de fer à l'aide d'une glissière et qui se terminaient, du côté vésical, par deux mors, entre lesquels la pierre devait être saisie et broyée. Mais l'appareil se brisa dès la première fois qu'on l'essaya sur le cadavre et Amussat ne chercha pas à le perfectionner; durant les années qui suivent il rentre même un peu dans l'ombre, en sorte que tout son avoir, en cette question, se borne à ce que nous venons de dire.

L'auteur du second mémoire de 1822 était un jeune médecin de vingt quatre ans, Leroy d'Etiolles. Il avait tout d'abord cherché à construire un brise-pierre avec la courbe usuelle des sondes uréthrales, mais sans pouvoir y parvenir. Encouragé par les recherches d'Amussat sur le cathétérisme rectiligne, il s'était alors tourné vers cette méthode et, en 1822, il pouvait présenter son premier „lithoprione". C'était un appareil assez gauche, construit d'après les mêmes principes qui avaient inspiré les essais antérieurs de GRUITHUISEN et D'ELDERTON. Dans un cathéter rectiligne de gros calibre dont l'extrémité vésicale, lors de l'introduction, se fermait par un bouton, se trouvait une anse double qui, grâce à un mécanisme compliqué, se déployait dans la vessie. Quand la pierre avait la bonne chance d'être saisie et fixée par l'anse, on introduisait dans le cathéter un perforateur qui se terminait soit par une pointe, soit par une lime et l'on s'efforçait d'obtenir la fragmentation du calcul par le mouvement rotatoire imprimé au perforateur. A l'origine, la rotation s'obtenait à l'aide d'une manivelle; plus tard, de même que GRUITHUISEN, Leroy recourut à un ressort; mais n'oublions pas que l'expérimentateur français travaillait sur table rase, étant donné qu'il ignorait les travaux de ses prédécesseurs.

Sur le cadavre, ce „lithoprione" agissait encore assez bien, mais Leroy comprit vite que, pour aboutir à des résultats utiles et pratiques, l'appareil devait être notablement simplifié. Il commença par remplacer les anses par quatre ressorts d'acier; mais, en 1823, il eut l'heureuse idée d'utiliser le principe des pinces à trois mors, principe connu depuis Alphonse Ferris, avec cette seule différence que les mors de son instrument, en raison de

leur but spécial, étaient un peu plus longs et, à leur extrémité, plus incurvés, afin de saisir plus facilement la pierre vésicale. De la sorte, il pouvait employer des cathéters d'un calibre moindre. En même temps il améliorait le perforateur. La pointe ou la lime primitivement employées furent remplacées par une fraise, dont l'introduction en lithotripsie était due à Civiale et qui agissait beaucoup plus énergiquement sur la pierre, notamment quand on eut appris à se servir de fraises de différentes formes ou dimensions. De même, la manivelle, destinée à la mise en mouvement du perforateur, fut remplacée par des ressorts qui, rattachés à un appareil spécial de fixation, le „chevalet", s'adaptaient fort bien et communiquaient au perforateur une vitesse rotatoire notable.

Au bout de deux ans, après ces diverses améliorations, le célèbre „trilabe" était enfanté et ce fut avec cet instrument que Civiale exécuta sa première véritable lithotritie sur l'homme vivant.

Civiale était tellement convaincu de la valeur de l'instrument et de ses propres capacités opératoires qu'il adressa des invitations à l'Académie pour cette première intervention. La compagnie se fit représenter par deux de ses membres les plus considérés: le chevalier CHAUSSIER et le baron PERCY. Ce fut en présence de ces deux éminents chirurgiens et de nombreux autres médecins plus ou moins célèbres que, le 13 janvier 1824, Civiale exécuta, en son domicile, à la surprise et l'admiration de tous les assistants, sa première lithotripsie. L'intervention eut un plein succès. Il s'agissait d'un homme de trente-deux ans, porteur d'un calcul oxalique. Le broiement, qui fut complet, s'exécuta en trois reprises et prit au total quarante minutes. Deux séances ultérieures, le 24 janvier et le 3 février de la même année, suffirent à débarasser entièrement le patient de son calcul et les représentants de l'Académie purent s'en convaincre en explorant à la sonde la vessie du malade.

Civiale exécuta sa seconde opération le 4 février de la même année, en présence également des représentants de l'Académie et de nombreux médecins, parmi lesquels le célèbre lithotomiste Souberbielle. L'intervention eut de nouveau un plein succès et fut également exécutée en trois séances; dans la dernière Civiale eut la chance d'extraire le haricot autour duquel s'était déve-

loppé le calcul, ainsi qu'on le savait par les aveux antérieurs du patient.

La troisième opération de Civiale eut lieu le 2 mars 1824 et avec le même succès. Ce fut seulement en avril 1824 que Leroy se hasarda à employer l'instrument sur un malade, mais il ne réussit pas à broyer la pierre.

Avec les audacieuses et heureuses interventions de Civiale la lithotripsie passait d'un coup du domaine expérimental dans le domaine de la thérapeutique pratique et les conséquences en furent multiples.

L'Académie qui, en 1818, alors que Civiale présentait ses premiers essais instrumentaux, avait fait preuve d'une indifférence peu avisée, se voyait maintenant obligée de prendre position, d'autant plus que, dans l'intervalle, en 1822, AMUSSAT et LEROY avaient exposé les résultats de leurs travaux et que, à l'heure présente, elle se trouvait en face des premières opérations de Civiale. A la séance de l'Académie du 22 mars 1824, CHAUSSIER et PERCY présentèrent un rapport contenant un bref historique de la lithotripsie et un exposé plus détaillé des trois premières opérations de Civiale. L'Académie, qui, en approuvant le rapport de CHAUSSIER et PERCY, proclamait que la méthode de Civiale était „également glorieuse pour la chirurgie française, honorable pour son auteur et consolante pour l'humanité", nomma ensuite une commission pour étudier de plus près les origines de la lithotritie en France durant les dernières années. La commission proposa un ordre du jour qui fut approuvé par l'Académie dans sa séance du 30 mai 1825. Il y était dit que la lithotripsie était une thérapeutique nouvelle et digne d'intérêt, que l'épreuve du temps était cependant nécessaire avant qu'on pût la juger d'une manière définitive, ce pourquoi on ne décernerait pas le prix cette année; on s'abstiendrait également de décider celui qui avait le droit de s'en déclarer l'inventeur. Le document se terminait ainsi: „La commission a chargé son rapporteur de citer honorablement les noms de M. M. AMUSSAT, LEROY (d'Etiolles) et Civiale: ce dernier, comme ayant pratiqué avec succès quelques unes de ces opérations sur le vivant; le premier, pour avoir mieux fait connaître la structure de l'urètre qui permet l'action libre des instruments; et le second, pour les avoir imaginés, les avoir

fait exécuter et pour avoir fait connaître successivement les perfectionnements que ses essais lui ont suggérés".

Ce jugement de SALOMON tirait l'Académie d'une situation difficile. Etait-il juste ou justifiable? C'est une autre question; en tout cas, il ne satisfit aucun des intéressés. En agissant ainsi, l'Académie s'imaginait éviter tout ennui ultérieur et n'avoir plus à s'occuper de la question. Il en fut bien autrement. L'importance rapide que prit le sujet contraignit l'Académie, dès l'année suivante, à se prononcer sur la nouvelle opération et les nouveaux instruments; elle y fut poussée par les nombreux opposants qu'elle comptait elle-même dans son sein; bref, pendant dix ans, tout concourut à faire de la lithotritie un des sujets les plus actuels de la chirurgie.

En 1826 et en 1827, Civiale reçut deux fois de suite le grand prix, pendant que LEROY et AMUSSAT devaient se contenter d'encouragements plus modestes; ce fut seulement en 1831 que le grand prix fut décerné à LEROY. Pendant quelques années l'Académie eut donc à décerner des prix plus ou moins importants aux différents lithotriteurs français ou étrangers; en même temps les communications soumises l'obligeaient maintes fois à discuter la question tout entière. Les discussions les plus remarquables et les plus célèbres furent celles de 1835, à l'occasion d'une communication de Velpeau sur la lithotritie chez les enfants. Elles occupèrent une longue série de séances et les opinions les plus diverses, pour ou contre la lithotripsie, pour ou contre les différents types d'instruments, furent exposées avec une telle chaleur, souvent même avec un caractère si tendancieux, si personnel et si malveillant que finalement l'Académie n'osa pas publier le compte-rendu de ses séances. Mais il en existe deux relations non officielles et, bien que la discussion en soi ne puisse plus guère intéresser les âges à venir, il est cependant très suggestif de comparer ces deux documents et d'en relever les argumentations tendancieuses au profit du rédacteur et de son parti. Ce fut seulement en 1840, alors que le problème de la lithotritie voguait déjà sur des eaux plus calmes que l'Académie finit par se désintéresser du sujet.

Une autre conséquence des trois premières interventions heureuses de Civiale fut la discussion de priorité qui s'éleva entre

Leroy et lui et qui se prolongea jusqu'au terme de leur existence respective. Dès l'origine, Leroy accusait Civiale de s'être servi pour ses premières opérations de son instrument à lui, Leroy, ce qui n'était peut-être pas exact ou ne l'était qu'en partie; à quoi Civiale répondait en soutenant qu'il avait découvert le tout. Quelle connaissance avaient ces deux hommes de leurs travaux respectifs ou que se sont-ils mutuellement empruntés? On ne saurait guère le dire aujourdhui. Cette interminable querelle de priorité n'a donc plus grand intérêt pour nous. Il en est autrement de l'idée qu'on peut se faire de ces deux hommes en étudiant les pièces du procès.

LEROY apparaît comme un esprit distingué, mais prudent et de sens rassis. Il a pleinement conscience du but qu'il poursuit, mais il évolue sans grande originalité au milieu des différents problèmes que soulève la lithrotritie. Fermement convaincu de la possibilité de les résoudre, il a passé aux yeux de ses contemporains — non sans quelque droit — pour le véritable inventeur du broiement. Mais dans ses écrits transparait une certaine amertume d'avoir été mis à l'écart; par contre, on y devine en même temps quelque admiration pour son concurrent Civiale, dont il reconnaissait les éminentes qualités. Quand donc, lors d'une des nombreuses et agressives sorties de Civiale, LEROY qualifie son rival d'être „aussi méchant que spirituel", ce jugement symbolise assez bien l'attitude qui fut sienne. Né en 1798, LEROY mourut en 1860, après avoir joui, comme spécialiste des voies urinaires, d'autant d'estime que de confiance. En sa longue et active carrière il avait fait une découverte qui profita non seulement à la chirurgie des voies urinaires, mais encore aux autres branches de la chirurgie; elle ne fut même pas sans retentir jusque dans le domaine de la vie pratique.

Tout différent de LEROY se présente Civiale. Supérieurement doué, polémiste dans l'âme, jouissant de la lutte comme d'une fête, il maniait la plume avec autant de vivacité que d'esprit, bien que sans trop de scrupules. On le retrouve peut-être tout entier dans cette pointe décochée à LEROY le jour où ce dernier, en 1831, obtint finalement le grand prix de l'Académie: „Il (LEROY) n'avait encore reçu que de faibles encouragements, bien qu'il s'occupât de la lithotritie depuis plus de huit années avec

une constance dont on aurait dû espérer des résultats plus fructueux".

Mais Civiale avait d'autres qualités: plus qu'aucun de ses contemporains il avait le don de saisir d'emblée le noeud d'une question; il fut, semble-t-il, excellent clinicien et, comme opérateur, il eut l'audace et la dextérité. Bref, ce ne fut pas un hasard si, de son temps, comme depuis, on l'a salué comme le père de la lithotritie. Nous aurons du reste à revenir sur l'action qu'il exerça.

Une troisième conséquence des premières opérations de Civiale fut de faire entrer la lithotritie dans la pratique courante. Jusqu'ici elle n'avait intéressé qu'un milieu fort restreint, mais, dès que Civiale eut montré qu'avec les instruments rectilignes et un perforateur on pouvait traiter efficacement certaines affections vésicales, nombre de médecins se jetèrent avec ardeur sur la nouvelle méthode. On vit bientôt qu'elle n'était pas aussi aisée qu'elle semblait et que d'autres chirurgiens, moins habiles que Civiale, ne pouvaient en obtenir d'aussi heureux résultats. Bref, on se heurtait à de nombreuses et grosses difficultés et les dangers accompagnant l'intervention n'étaient pas médiocres.

On s'explique alors facilement que, sous prétexte d'amélioration, la période suivante ait engendré une longue série de modifications du trilabe. Aucune pourtant ne se montra réellement supérieure et, par suite, n'obtint de succès durable. On chercha tout d'abord à renforcer l'appareil de saisie en donnant aux branches des formes et des dimensions différentes ou en augmentant leur nombre. Heurteloup construisit ainsi un instrument à quatre branches qui, à l'inverse des modèles généralement employés, pouvaient se mouvoir librement entre elles. Meyrieux et Tanchou cherchèrent à augmenter le nombre des branches et arrivèrent ainsi au chiffte de dix, mais sans réaliser un appareil plus pratique. Amussat rendit les dix branches un peu plus fines et plus flexibles, mais avec un résultat encore négatif. On vit également nombre de modifications qui généralement, à peine les essayait-on sur le cadavre, se montraient inutilisables.

Un domaine encore dans lequel les inventeurs purent se donner libre carrière fut le mécanisme de perforation. A l'origine, comme il a été dit, on se servait d'une simple pointe d'acier. Plus tard, sur l'initiative de Civiale, on employa la fraise. Celle-ci, au cours

des années, subit bien des transformations; on recourut tout d'abord aux fraises excentriques, plus tard aux fraises à ailettes, ces dernières pouvant à leur tour être mises en action par voie mécanique; on voulait ainsi prolonger autant que possible le rayon d'action des fraises. Instruit par les horlogers du temps, on s'était adressé aux ressorts comme moteurs du perforateur; on atteignait ainsi des vitesses rotatoires considérables; mais on voulut ensuite obtenir le maximum de travail perforant en le minimum de temps. Qu'arrivait-il pourtant quand le lithotriteur, bien placé, avait saisi la pierre et que le perforateur était mis en mouvement? Les pierres dures, ainsi qu'on le recherchait, se fragmentaient au bout de quelque temps d'action du perforateur en morceaux plus ou moins gros, et ceux-ci pouvaient à leur tour être saisis et broyés; les plus petits étaient évacués avec les urines. Mais avec les pierres molles il en allait autrement: on obtenait non pas la fragmentation désirée, mais une perforation qui, lorsque l'enveloppe était suffisamment grande par rapport à l'ensemble de la pierre, transformait cette dernière en une sorte de „coque".

Alors que Civiale paraît s'être tiré de la situation en s'efforçant de saisir la coque suivant un autre diamètre, la perforant à nouveau et la broyant définitivement, pour d'autres cet incident devint matière à de nouvelles inventions. On chercha donc à créer des instruments capables de broyer la coque. Le plus pratique et partant le plus célèbre fut le „brise-coque" de Heurteloup.

D'ingénieux inventeurs voulurent encore tourner les autres difficultés de l'opération. C'est ainsi qu'on tenta de donner aux lithotriteurs une courbe uréthrale destinée à faciliter l'introduction dans la vessie et la découverte de la pierre; mais ni Leroy ni Rigal, qui s'en occupèrent spécialement, ne parvinrent à résoudre d'une manière satisfaisante ce problème mécanique, lié du reste à celui du perforateur. D'autres ressuscitèrent l'ancienne idée d'Elderton qui consistait à limer le calcul; citons au moins Leyrieux qui employa dans ce but sa courbe de préhension à dix branches, mais sans aucun succès.

C'est avec fierté que Civiale pouvait présenter le trilabe, après les quelques modifications qu'il lui avait fait subir en cours de temps, comme le meilleur des lithotriteurs alors en usage.

Toutefois, au fur et à mesure que la pratique du broiement se répandait, on découvrait de nouvelles difficultés exigeant à leur tour beaucoup d'attention et d'ingéniosité: nous visons surtout l'extraction des fragments demeurés dans la vessie. Comme nous l'avons dit, l'idée originelle de Civiale était de broyer le calcul et de le faire disparaître ensuite par les moyens chimiques; mais dès qu'on se fut aperçu de la facilité relative avec laquelle on fragmentait le calcul, on ne songea plus naturellement qu'à le faire disparaître par voie mécanique et l'on renonça complètement aux moyens chimiques. Toutefois on reconnut bientôt que, s'il était facile de morceler le calcul, les fragments en étaient de dimensions très variables; les uns n'étaient que de simples graviers ou tellement petits qu'ils traversaient l'urèthre sans difficulté; d'autres passaient plus péniblement, si même par leurs pointes ils ne s'implantaient pas dans les parois uréthrales; les plus gros enfin demeuraient dans la vessie et leur évacuation réclamait une lithotritie nouvelle. Pour parfaire la cure, plusieurs séances étaient donc nécessaires. Toute la question, par conséquent, était de favoriser l'évacuation des fragments avec l'urine.

Civiale chercha tout d'abord ce résultat en faisant uriner les malades en des attitudes variables, souvent extraordinaires, dans l'espoir d'augmenter la contractilité de la vessie et d'obtenir ainsi l'évacuation simultanée de son contenu solide et liquide. Mais il dut bientôt renoncer à ce moyen, le plus souvent inefficace, quand il n'était pas dangereux, car il aboutissait parfois à l'incarcération des fragments dans l'urèthre.

Pendant un certain temps on avait rempli la vessie avec du mercure, dans le vain espoir que ce lourd métal, en ressortant, entraînerait avec lui les parcelles calculeuses. Mais on ne fut pas longtemps à revenir au cathéter. On essaya d'abord la sonde à double courant de Cloquet, mais sa lumière était trop étroite. On construisit alors des cathéters spéciaux, mais, en fin de compte, on dut se contenter d'un cathéter évacuateur rectilinge ou courbe, de gros calibre, avec une grosse oeillère et une paroi très mince. Cet instrument, associé à de grands lavages vésicaux avec de l'eau chaude, semble avoir donné des résultats satisfaisants. Civiale préféra souvent se servir du cathéter du trilabe comme instrument évacuateur. Mais toutes les difficultés

n'étaient pas encore vaincues. Une complication très redoutée, au cours de l'évacuation, était l'encastrement d'un fragment calculeux dans l'oeil du cathéter, car, d'une part, il arrêtait toute évacuation ultérieure de la vessie et, d'autre part, il empêchait le retrait de l'instrument en raison des lacérations possibles de l'urèthre par un fragment acéré. Avec un fin mandrin il fallait donc agir à travers le cathéter pour mobiliser le fragment calculeux et cette complication fut encore l'origine d'ingénieuses inventions.

En dépit de toutes ces précautions il arrivait souvent qu'un fragment se coïnçait dans l'urèthre, le plus souvent dans la portion prostatique, quelquefois au contraire dans la fosse naviculaire. La multiplicité des pinces uréthrales, des lithotriteurs et plus tard des lithoclastes uréthraux qu'on trouve décrits montre, mieux que de longues explications, qu'on s'efforçait à tout prix d'éviter l'extraction sanglante des fragments enclavés. Le plus célèbre de ces instruments est peut-être le méatotome de Civiale et la curette articulée de Leroy d'Etiolles. On faisait donc ce qu'on pouvait pour enlever sans danger les calculs arrêtés dans l'urèthre, car l'incision directe du canal — la „boutonnière". ainsi qu'on l'appelait — était une intervention fort redoutée avant l'antisepsie; exécutee sur un conduit lacéré et enflammé, elle aboutissait fréquemment à des fistules uréthrales et — le cas n'était pas exceptionnel — à des morts par infection.

Après sa première lithotritie heureuse, exécutée, comme nous l'avons dit, en 1824, Civiale poursuivit son oeuvre avec une grande activité. La nouvelle méthode faisait époque; on la commentait jusque dans la presse profane et elle parvenait ainsi à une notoriété de plus en plus étendue; tous pouvaient apprécier le caractère ménager de la lithotritie en comparaison de la taille. Dès 1824 Civiale avait exécuté 12 opérations avec succès; l'année suivante, il disposait d'une nouvelle série de 16 cas, parmi lesquels on comptait un amiral et un médecin; ce dernier donna aussitôt un long récit de l'opération qu'il avait subie. En 1827, Civiale publia son premier mémoire sur la lithotripsie et ses résultats; il comptait alors 43 interventions, toutes exécutées avec succès et sans accident mortel; parmi ses derniers opérés se trouvait le Dr OUDET, chirurgien ordinaire de l'Hôtel des Inva-

lides, et qui à son tour fit un récit enchanteur de sa guérison par l'opération de Civiale.

La gloire commençait donc à auréoler le front de Civiale; elle se fit encore plus éclatante, quand Civiale, en cette même année 1824, fut appelé en Italie pour opérer un célèbre astronome, le baron de Zach, qui souffrait cruellement d'une pierre vésicale. L'opération réussit pleinement et Civiale eut cette autre bonne fortune que l'illustre Scarpa, auquel il avait rendu visite, s'exprima d'une manière très flatteuse sur le compte de l'instrument et de l'opération.

L'année 1829 fit époque dans l'existence de Civiale. Au début de l'année se répandait le bruit qu'un chirurgien des plus connus de Paris avait la pierre. Avant même que le bruit ne reçut confirmation, ce fut à qui offrirait ses services au grand homme et la guerre éclata entre les lithotomistes et les lithotriteurs, puis entre ces derniers eux-mêmes. Sans se laisser troubler par tant d'offres de service, Dubois fit appel à Civiale et Civiale réussit. Il avait eu cependant quelque peine à broyer la pierre et débarasser Dubois de son infirmité. Naturellement l'évènement suscita quelques perfides libelles, mais affermit les contemporains dans l'opinion que Civiale était le meilleur et le plus adroit lithotriteur de son temps.

Au fur et à mesure que s'élargissait son champ d'action — il avait jusqu'ici broyé plus de cent calculs — Civiale étendait ses visées: il lui fallait maintenant un service hospitalier. Animée par le désir de faire bénéficier les pauvres des bienfaits de la lithotripsie, l'administration des Hospices de Paris consentit à lui organiser un petit service. Le chirurgien BAFFOS, de l'hôpital NECKER, accepta de céder 12 lits à cette intention et ainsi fut créé le „Service public des calculeux".

On aurait pu penser que les voies étaient maintenant largement ouvertes à Civiale pour faire éclater ses talents, mais il avait encore bien des difficultés à vaincre. Tout d'abord il était en lutte ouverte avec ses collègues et ceux-ci paraissent n'avoir reculé devant aucun moyen, même les plus mesquins, pour lui créer des embarras. Vint ensuite la Révolution de Juillet. Pendant l'émeute le service des calculeux dut être supprimé pour faire place à des blessés et bien que, dans la suite, Civiale en obtint le rétablis-

sement — on songea même à son agrandissement — la Révolution de Février entraîna une nouvelle suppression temporaire. Il arriva aussi que le meilleur des moyens de propagande — l'instruction des médecins et des étudiants en l'art difficile de la lithotritie — était absolument en dehors des aptitudes de Civiale. D'après les témoignages contemporains, il paraît n'avoir été qu'un très médiocre orateur; ce qui le confirme, c'est que dans les assemblées il prenait rarement la parole. Ce fait, qui contrastait singulièrement avec ses très brillantes capacités d'écrivain, autorisait alors le bruit que ses livres ou articles étaient dus à la plume de quelque ami complaisant; mais ce n'était là qu'une pure calomnie.

De ce temps Civiale poursuivait l'heureuse série de ses interventions. En 1831, il réussit à guérir l'éminent chirurgien Lisfranc qui, depuis longtemps, souffrait de la pierre, circonstance qui fut l'occasion de nouvelles attaques, notamment de la part de Dupuytren, mais qui, en fin de compte, affermit la situation de Civiale.

En somme, Civiale et sa méthode ne manquaient ni de chauds partisans ni d'acharnés détracteurs.

Nous avons déjà mentionné plus haut sa querelle de priorité avec LEROY d'Etiolles; mais il entra aussi en lutte avec d'autres hommes de son temps, tels AMUSSAT, HEURTELOUP, SÉGALAS, qui s'occupaient également de lithotritie. Du reste, au cours de sa longue et laborieuse carrière, Civiale ne cessa jamais d'être en guerre avec quelqu'un.

Il fut tout spécialement attaqué par les chirurgiens de l'Académie et les professeurs de l'Université. A cela il y avait deux raisons. La première était que ces pontifes de la chirurgie prétendaient la contrôler en entier. Ils ne pouvaient donc voir que d'un mauvais oeil toute tentative de démembrement au profit d'une spécialité. Dès cette époque, en France, l'urologie se pouvait très bien passer de tuteur et l'on était prêt à la voir devenir une spécialité. Mais qu'un homme comme Civiale, au nom de sa seule adresse manuelle et dans un domaine fort limité, réclamât le droit de se spécialiser en une spécialité, paraissait intolérable.

L'autre raison était que Civiale, en dehors de la pénible voie des concours et même sans création extraordinaire, s'était élevé à une situation prépondérante. Qu'on ajoute son tempérament

aggressif, son goût des polémiques et l'on ne sera pas surpris des inimitiés qu'il rencontra. Quand donc il écrit quelque part: „On l'a dit souvent, et on ne saurait trop le répéter, ce n'est que par les débats et les luttes qu'on parvient à rendre complète la démonstration d'une vérité", on trouve dans cette phrase une explication complète des hostilités littéraires qu'il poursuivit durant des années contre les DUPUYTREN, les VELPEAU, les SOUBERBIELLE, les KERN, les NÉLATON et bien d'autres, polémiques qui, de nos jours, n'ont plus grand intérêt, mais qui, en leur temps, soulevaient une grosse émotion et retentissaient non seulement dans les périodiques médicaux, mais encore dans la presse quotidienne.

L'oeuvre polémique de Civiale se retrouve en partie dans ses fameuses „Lettres sur la lithotritie" — il en publia cinq au total — en partie dans ses nombreux livres qui, outre la polémique, contiennent un exposé de son activité et de son expérience chaque jour grandissantes. Il édita ainsi de gros volumes en 1827, 1836, 1838, 1840 et 1847, sans parler de son grand „Traité pratique des maladies des organes génito-urinaires" en trois volumes qui parut entre 1837 et 1841. A sa mort, il laissait encore des matériaux pour un exposé général détaillé de son oeuvre et de son expérience; l'ouvrage fut publié en 1870, en même temps qu'un catalogue de son immense collection de calculs et de pièces anatomiques.

En dépit de toutes les attaques, Civiale ne cessa d'étendre son champ d'action; l'honneur et la considération qui l'entouraient s'accrurent du même pas. Jusqu'en 1835 il s'obstina dans l'emploi du trilabe, bien que des instruments nouveaux et meilleurs eussent déjà vu le jour; à partir de cette époque il recourut aux lithoclastes, du type JACOBSON et HEURTELOUP, mais en les modifiant de différentes façons. Dans la suite il s'intéressa également aux autres opérations urologiques, si bien que, en 1856, son service avait doublé; le nom de „Service des calculeux" s'était également transformé en celui de „Service des voies urinaires". En 1864, ce service subit de nouvelles modifications et de nouveaux agrandissements.

Parmi les hommes célèbres que Civiale eut l'occasion d'opérer nommons, entre autres, le roi LÉOPOLD I[er] de Belgique; il n'ob-

tint cependant qu'une cure partielle, vu que le roi, outre sa pierre vésicale, présentait une hypertrophie de la prostate. On peut se faire une idée de l'immense activité de Civiale, en considérant que, sans parler d'autres interventions, il opéra au cours de sa vie 1400 calculeux, dont 133 médecins.

Les témoignages de reconnaissance ne lui manquèrent pas. Devenu membre de l'Académie de Médecine, il fut également reçu à l'Institut; la plupart des sociétés savantes de l'Europe le comptaient parmi leurs membres d'honneur et il avait reçu les

CIVIALE.

insignes des ordres français ou étrangers les plus estimés. Il travailla jusqu'à son dernier jour et mourut le 18 juin 1867, à soixante-et-quinze ans. Il laissait une collection anatomique considérable, une fortune importante dont son testament consacrait une partie à des legs en faveur de la science urologique et du service de NECKER.

Le désir de Civiale eût été certainement que son élève DOLBEAU héritât de son service; mais DOLBEAU n'y tenait guère et l'on eut quelque peine à trouver un successeur. On finit par décider un jeune chirurgien à se charger du service urologique, sous la condition d'un accroissement de quelques lits réservés à des

cas purement chirurgicaux. Le nom de ce jeune chirurgien était GUYON.

Ce n'est pas le lieu de dire comment ce service de NECKER vit se dérouler, pendant des années, la brillante carrière de GUYON et comment, d'un service spécial presque dédaigné, il devint pour l'urologie la première des chaires universitaires de l'Europe. Dans la voie du progrès GUYON marcha du même pas que son devancier et fit preuve d'une véritable maîtrise dans la lithoclastie et la litholapaxie modernes. Quand, après trente neuf ans d'un labeur incessant, GUYON descendit de sa chaire, ce fut Albarran, qui pendant une courte période de six ans, dirigea brillamment la clinique urologique. Legueu lui a succédé et s'est en tout montré fidèle aux traditions du service. Un des premiers actes de Legueu fut de vouloir changer le nom de „Clinique des Voies urinaires de NECKER" en celui de „Clinique GUYON". Ce voeu était un hommage bien naturel au grand maître qui l'avait précédé et à son enseignement, mais il ne faut pas oublier que ce fut Civiale le véritable promoteur de l'oeuvre entière.

Les défauts du trilabe et les difficultés de son emploie ne permettaient pas à cet instrument de régner indéfiniment en l'art délicat du broiement des calculs. Le temps amenait du reste de nouveaux progrès.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, alors que les perforateurs se modifiaient, on avait cherché à construire des instruments sur d'autres principes, c'est à dire capables de saisir et de broyer directement la pierre. Il semble cependant que la difficulté technique de créer un instrument tout à la fois suffisamment mince et suffisamment puissant en ait retardé l'invention.

Dès 1820, ASTLEY COOPER avait fait construire par Weiss, un fabricant d'instruments de Londres, une pince à deux mors et d'une courbe adaptée à celle de l'urèthre, en vue de la saisie et de l'extraction des petits calculs.

Quelques années plus tard, les chirurgiens anglais STODART et HAYGARTH créèrent des instruments analogues dans le même but, mais avec ce seul perfectionnement que les branches glissaient l'une sur l'autre à l'aide d'une coulisse. Toutefois, ces instruments paraissent avoir été trop faibles et d'une action trop limitée pour rendre de réels services. Il en fut de même des améliorations

que Weiss tenta d'apporter à l'instrument D'ASTLEY COOPER. Le premier modèle D'AMUSSAT, bien qu'il se soit montré inutilisable chez l'homme, avait pourtant en vue le broiement direct de la pierre. Le „brise-coque" de HEURTELOUP décrit plus haut valait déjà mieux, car il avait été construit en vue de l'écrasement des petites parcelles de la coque. Cet instrument fut évidemment essayé et, de différents côtés, modifié, dans l'espoir de le rendre utilisable en toutes circonstances. C'est ainsi que Rigal recourba le brise-coque de HEURTELOUP et le pourvut d'un écrou; COLOMBAT et SIR HENRY introduisirent quelque autre amélioration, sans en faire pourtant, comme on le désirait, un véritable „brise-pierre".

Un génie aussi inventif que LEROY ne pouvait naturellement se désintéresser du problème et il fut plusieurs fois si près de le résoudre que, plus tard, quand JACOBSON et HEURTELOUP eurent apporté la solution, il s'étonnait de ne point l'avoir trouvée lui-même. Dès 1823, LEROY avait en effet préparé un premier modèle formé d'un tube rectiligne, dans l'extrémité vésicale duquel deux mors, destinés à saisir et broyer la pierre, pouvaient se déplacer à l'aide d'un écrou placé à l'autre extrémité du tube. Deux ans plus tard, en collaboration avec le fabricant d'instruments Rétoré, il avait notablement et heureusement modifié ce modèle. L'instrument avait maintenant une forte courbure uréthrale, deux branches se déplaçant l'une sur l'autre par un glissement à coulisses et un écrou. Cet appareil, où l'on retrouvait plusieurs idées justes, eut le sort tragique de se briser la première fois qu'on l'essaya sur le cadavre et l'étude ultérieure en fut abandonnée. Mais, deux ans plus tard, LEROY approchait encore de bien près de la solution avec un instrument pourvu d'une courbe uréthrale, formé de deux branches parallèles glissant l'une sur l'autre et construit exactement sur le principe du podomètre des cordonniers; mais, comme l'instrument n'avait d'autre but que la mensuration des calculs, LEROY ne songea pas au parti qu'on en pouvait tirer.

C'est ainsi qu'il fut réservé au chirurgien danois LUDVIG LEWIN JACOBSON de résoudre le difficile problème de la lithoclasie.

Observons tout d'abord qu'il n'est pas facile d'exposer l'oeuvre de JACOBSON en ce domaine, car, à l'inverse de son contemporain Civiale, JACOBSON prenait volontiers la parole et n'écrivait que fort peu; jamais il n'a rédigé un exposé général de sa méthode

lithoclastique. On est donc réduit à chercher et recueillir ses idées en les brèves communications verbales qu'il fit aux différentes sociétés savantes. Le DR. JOHNSSON, qui s'occupe de l'histoire de la médecine, m'a rendu à cet égard de grands services en me transcrivant les protocoles de plusieurs de ces sociétés.

La première communication de JACOBSON en la matière date de 1826. On trouve souvent indiquée, mais à tort, l'année 1820, ce qui tient à une faute d'impression des „Videnskabernes Selskaks Forhandlinger" (Transactions de la Société des Sciences), d'où elle a passé, sans qu'on y prît garde, dans tous les écrits se référant à JACOBSON. C'est ainsi que nous la trouvons dans les articles nécrologiques d'Eschricht et autres et, dans la biographie de JUL. PETERSEN. De cette faute d'impression nous avons une double preuve: d'abord, en 1820, il n'existe aucune communication de JACOBSON sur la question; ensuite, dans la traduction allemande que le DR. GERSON fit de la communication en cause, d'après le texte des „Videnskabernes Selskabs Forhandlinger", le millésime indiqué est celui de 1826.

Par cette première communication nous voyons que JACOBSON s'occupait déjà depuis longtemps du problème. On peut admettre que les travaux français l'y avaient poussé; son séjour à Paris en 1811—1813 se trouve, il est vrai, hors de cause, puisqu'on ne parlait point encore de lithotripsie; mais il est possible que, par correspondance ou les journaux, il ait été poussé à s'occuper de la question. Toutefois, l'originalité dont fait preuve JACOBSON semble plutôt indiquer qu'il suivit sa propre voie, sans subir d'influence extérieure. Ce ne fut que plus tard, alors que son oeuvre était accueillie en France avec tant de faveur, qu'il entra en relations avec les personnalités marquantes de l'époque et de la spécialité.

La première communication de JACOBSON à la „Kgl. medicinske Selskab" (Société Royale de Médecine), le 2 février 1826, fut une présentation. Les protocoles la relatent en ces termes: „Le PROF. JACOBSON présente à la Société un instrument destiné à l'extraction des pierres de la vessie sans lithotomie". Comme on voit, il n'est nullement question de broiement ou de fragmentation quelconque du calcul, mais il s'agit simplement d'extraction.

En rapport avec cette mention on trouve dans la collection

des instruments chirurgicaux de l'Université de Copenhague un instrument depuis longtemps étiquetté comme le plus ancien modèle de JACOBSON; il est représenté dans la figure ci-jointe. C'est un cathéter rectiligne à section elliptique, à l'intérieur duquel glissent deux tiges à mouvement parallèle; à leur extrémité libre, elles sont unies par un écrou; à leur extrémité vésicale, elles se terminent par deux branches offrant la courbure uréthrale. L'instrument était donc destiné à être introduit comme un cathéter ordinaire; entre les branches, une fois ouvertes, on devait saisir

Fig. 1.

la pierre; par le moyen de l'écrou on la serrait aussi énergiquement que possible et on l'extrayait ensuite en retirant l'instrument de la vessie. Le mode d'action rappelait en somme l'instrument plus ancien et déjà signalé D'ASTLEY COOPER. Les capacités de l'instrument en tant que lithotriteur étaient extrêmement faibles, mais, à en juger par la communication de JACOBSON, le but principal était d'extraire la pierre; il s'ensuit qu'il n'était utilisable que pour de petits calculs et même de très petits calculs.

Pendant les deux années suivantes JACOBSON poursuivit ses recherches. Il put ainsi présenter à la Société des Sciences de Copenhague la solution finale et géniale du problème.

Dans cette communication de 1828 il débute par une revue des tentatives déjà faites de broiement et insiste tout spéciale-

ment sur les difficultés et les dangers qui accompagnent le maniement des appareils perforateurs. Il rappelle ensuite sa première invention destinée, de son propre aveu, à l'extraction des petites pierres vésicales. Cet instrument, dit-il, il l'a perfectionné de telle sorte qu'il est maintenant capable de broyer les calculs de la vessie et d'en extraire les fragments.

L'instrument présenté par JACOBSON était construit sur des principes tout différents de ceux qu'on avait suivis jusque là.

Fig. 2.

L'originalité de ce nouveau modèle résidait en ceci que, tout en ayant la forme d'un cathéter métallique usuel et lui étant de fort peu supérieur comme dimensions, l'instrument possédait en même temps une force de broiement considérable; l'idée directrice de JACOBSON avait été celle qui, trente ans plus tard, permettait à Chassaignac de construire son écraseur. Mieux que de longues explications les figures ci-jointes montrent comment il avait résolu le problème. Le nouveau modèle ne diffère guère du premier; mais, en reliant les extrémités vésicales des branches à une pièce articulée, il avait constitué un écraseur à trois membres qui, grâce à la mobilité de la tige postérieure, la plus

externe, pouvait ou bien se réduire à la forme d'un cathéter ordinaire ou bien se déployer pour saisir un calcul. Le broiement de ce dernier s'opérait grâce à un écrou; les faces internes des branches étaient guillochées afin d'empêcher la pierre de glisser. Les deux figures ci-jointes reproduisent deux modèles différents de cet instrument; on peut les voir dans la collection de l'Université de Copenhague.

JACOBSON terminait sa communication en se félicitant des remarquables qualités de l'instrument: introduction aisée, possibilité de l'utiliser aussitôt comme sonde exploratrice, saisie facile du calcul, dont on obtenait du même coup les dimensions, force de broiement considérable et finalement possibilité de l'utiliser pour l'extraction des fragments. JACOBSON l'avait-il à cette date expérimenté sur le vivant? Le compte-rendu n'en dit rien; en tout cas, l'inventeur, se montrait fort réservé dans ses appréciations, car il se bornait à „espérer débarasser les malades de leur pierre vésicale, quand elles ne sont pas trop grosses et que la vessie n'est pas malade; on en peut surtout retirer beaucoup d'avantages chez les patients atteints de calculs rénaux et dont les calculs ont progressé jusqu'à la vessie pour y acquérir un volume tel

Fig. 3.

que la vessie ne soit plus capable de les expulser par les voies naturelles. Avec l'instrument un calcul de ce genre est facilement broyé et l'on peut prévenir une longue et grave maladie".

Que JACOBSON suivait alors avec intérêt l'évolution de la question en France, on en a la preuve dans quelques communications faites par lui à la Société Royale de Médecine de Copenhague. Le 5 juin 1828, il parle de quelques expériences nouvelles faites en France sur la lithotripsie et, le 8 janvier 1829, de la lithotritie et d'un instrument inventé dans ce but; visait-il sa propre invention ou l'un des nombreux instruments français qui voyaient le jour à cette époque? On ne saurait trop le dire. Le 5 février 1829, il présentait à cette même société un modèle perfectionné de son nouveau brise-pierre.

Les années suivantes, JACOBSON fit de fréquentes, mais brèves communications aux deux sociétés sur sa „méthode lithoclastique". En 1831, aussi bien devant la Société des Sciences que devant la Société Royale de Médecine, il poursuit l'exposé de la méthode. Après avoir mentionné une opération qu'il avait exécutée en 1830, lors d'un séjour à Hambourg, il renvoie ses auditeurs à une relation détaillée, rédigée en allemand par le Dr. GERSON. Celle-ci contient essentiellement tout ce que JACOBSON avait dit dans ses communications antérieures, mais on trouve de plus une description circonstanciée de l'opération faite par JACOBSON sur un calculeux qui se trouvait par hasard à l' „Allgemeine Krankenhaus" (Hôpital Général) de Hambourg. L'opération, exécutée en deux séances à deux jours d'intervalle, eut un plein succès; mais l'opéré fut tellement heureux d'être débarassé de ses souffrances qu'il voulut sortir avant que tous les fragments eussent été extraits de la vessie. Le Dr. GERSON terminait sa relation en émettant le voeu que JACOBSON publiât au plus vite un exposé complet de sa méthode, voeu qui malheureusement ne fut jamais exaucé. Du reste JACOBSON résumait ses recherches en les cinq conclusions suivantes:

1. L'instrument se laisse introduire dans la vessie beaucoup plus aisément que l'instrument de Civiale et les autres instruments imaginés dans ce but; il n'exige aucune dilatation préalable de l'urèthre.

2. Il possède une puissance supérieure à celle qui est nécessaire

pour fragmenter les pierres vésicales et l'on n'est pas exposé à le voir se briser.

3. Il permet de fragmenter une pierre vesicale plus rapidement qu'aucun autre instrument.

4. Par son moyen les fragments peuvent être rendus tellement petits que la vessie devient capable de les chasser par ses seules forces dans le canal.

5. La vessie tolère autant d'applications nouvelles de l'instrument que les circonstances l'exigent.

Pour finir, JACOBSON citait un homme de soixante et dix sept ans dont la pierre vésicale exigea neuf applications différentes, souvent prolongées, de l'instrument et qui guérit complètement. En 1832, au cours de quatre séances consécutives, JACOBSON entretient les membres de la Société Royale de Médecine de sa lithoclastie et, l'année suivante, il parle de nouveau sur cette question à la Société des Sciences. Il résume encore une fois toute l'histoire du broiement des calculs, en s'attachant surtout aux travaux de Civiale et Leroy; il expose sa propre technique et en quoi elle diffère de celles qui l'ont précédée. Il exprime ensuite le regret que „les personnes atteintes de pierre vésicale soient aussi peu nombreuses chez nous", ce pourquoi son expérience personnelle concernant l'emploi de son propre instrument se trouve assez limitée. Pour finir, il donne les résultats de trois opérations de ce genre, exécutées avec succès au cours de l'année écoulée.

Au mois de juillet de cette même année JACOBSON fit à la Société Royale de Médecine une communication intitulée: „Présentation d'un instrument lithoclastique modifié, permettant l'extraction des petits fragments et au cours de laquelle l'instrument affecte la forme d'un segment de circonférence de 12 pouces de diamètre".

Cette communication est extrêmement intéressante. Elle montre en effet que, à l'instar des autres chirurgiens s'occupant de lithotripsie, JACOBSON rencontra bientôt des difficultés dans l'évacuation des fragments résiduels. Son nouveau modèle d'instrument vise donc à combiner l'appareil lithoclastique avec un cathéter évacuateur. Dans ce but il avait préparé un modèle réduit de son lithoclaste habituel, en le modifiant de telle sorte que la

courbure uréthrale était supprimée, mais que l'appareil entier se trouvait légèrement incurvé. Le nouveau lithoclaste s'introduisait dans un large cathéter de même courbure. Il était donc un peu moins puissant que le modèle usuel et spécialement destiné à l'extraction des petits fragments. Après le broiement, le lithoclaste était retiré du tube qui fonctionnait alors comme évacuateur, sans doute à l'aide de lavages vésicaux.

En insistant si fortement sur ce que le cathéter évacuateur avait la forme d'un segment de circonférence de 12 pouces de diamètre, JACOBSON poursuivait un double but. Il voulait tout d'abord que le tube fût conformé de façon à laisser pénétrer le lithoclaste et, en second lieu, faciliter l'introduction de ce gros cathéter chez des patients âgés dont l'urèthre était souvent difficile à franchir. Pourquoi JACOBSON donna-t-il à son instrument le degré de courbure indiquée? Il ne le dit point, mais il est évident qu'il obéissait à la même idée qui amena GÉLY, vingt cinq ans plus tard, à construire sa célèbre sonde prostatique. JACOBSON était-il de lui-même arrivé à cette idée ou l'avait-il reçue d'ailleurs? Nous l'ignorons. Outre ses études sur le cathétérisme rectiligne, AMUSSAT avait également étudié le cathétérisme curviligne et il en était arrivé à indiquer la forme que devait posséder un „cathéter de vieillards", projet qui, plus tard, servit de guide à GÉLY.

Nous ignorons si JACOBSON ou d'autres utilisèrent ce lithoclaste évacuateur. Il est cependant permis d'en douter, vu que le champ d'action était limité par le gros cathéter qui contenait le lithoclaste. Je n'ai pu en découvrir d'exemplaires; l'instrument est pourtant figuré dans plusieurs ouvrages étrangers de l'époque.

Les années suivantes, toujours en de brèves communications orales, JACOBSON continue à exposer les résultats de son expérience avec la lithoclastie. C'est ainsi que, en 1835—1836, il signale cinq nouveaux cas traités et guéris avec son lithoclaste; l'un d'eux mérite d'être signalé, car il s'agissait d'un homme de soixante-cinq ans, porteur de plusieurs calculs, et qui guérit complètement après trente et quelques applications de l'instrument.

La dernière communication de JACOBSON est du 29 mars 1836; elle fut faite à la „Philiatrie" — une société médicale de Copenhague —. Elle paraît témoigner qu'il a cessé de s'intéresser à

la question, ce qui s'explique peut-être par ce fait que, fort occupé ailleurs, il était, avec les années, de moins en moins attiré par ces délicates opérations; notons aussi que, dans l'intervalle, on avait imaginé de meilleurs lithoclastes, mais dont le maniement ne lui était pas familier. Que JACOBSON ait connu ces perfectionnements nouveaux, nous le savons par une présentation de BENDZ à la Philiatrie, en 1833, présentation se référant à „l'instrument de HEURTELOUP, amélioration de celui de JACOBSON, en vue du broiement des calculs vésicaux".

Nos informations concernant l'activité de JACOBSON, en tant que lithotriteur, sont fort modestes, mais son expérience de la lithoclastie ne fut certainement pas très grande et ne dépassa guère la dizaine de cas dont il a été question.

Il est cependant intéressant de rechercher dans quelle mesure sa géniale invention fut appréciée de ses contemporains. Mais, à commencer par chez nous, il faut avouer que le vieux proverbe: „Un prophète n'est jamais sans honneur que dans son propre pays" se trouva encore une fois justifié.

Il n'existe que deux relations danoises de l'emploi du lithoclaste de JACOBSON. L'une est de GÜNTHER, de Kiel, qui s'intéressait depuis longtemps à la question et cherchait une occasion d'employer l'instrument; après avoir vu cette occasion lui échapper trois fois, il finit par en rencontrer une nouvelle en 1839. L'opération fut aisée et le patient guérit. GÜNTHER note que l'instrument est d'un maniement très facile, mais a le défaut de n'être utilisable que pour les petites pierres. L'autre relation, datée de 1844, est due au célèbre chirurgien S. E. LARSEN; lui aussi broya aisément un calcul de dimensions modestes, mais les dernières parcelles fragmentaires durent être enlevées avec le percuteur de HEURTELOUP.

Par contre, dans les compte-rendus de la Philiatrie de 1830, nous voyons que le Prof. WITHUSEN s'est servi d'un des instruments lithotriptiques qu'il avait inventés lui-même; mais comment étaient-ils? c'est de nos jours impossible à savoir. On y lit également que, dans trois cas, le Prof. THAL a tenté une lithotritie. On voit par là que, à cette époque, deux des chirurgiens marquants de Copenhague n'eurent aucune envie d'expérimenter la méthode de JACOBSON, déjà vieille pourtant de plusieurs années.

Quand, en 1866, SVITZER fait un long exposé de quelques cas de lithotritie, l'oeuvre de JACOBSON est déjà tombée dans l'oubli, car elle n'est même pas nommée.

Cet oubli est encore plus manifeste dans la thèse de SYLVESTER SAXTORPH, en 1886, sur la lithoclastie moderne; elle débute par un aperçu historique où l'on chercherait en vain le nom de JACOBSON.

Dans ces conditions il était naturel que JACOBSON se tournât vers l'étranger. Il explique lui-même sa conduite en disant que, n'ayant pu rencontrer un nombre suffisant de patients en vue d'une large application de sa méthode, il a présenté le résultat de ses recherches à la Société des Sciences de Paris. Celle-ci devint donc, pour ainsi dire, le tribunal appelé à statuer sur la lithotritie.

En France, la découverte de JACOBSON fut accueillie avec une faveur qui, par moments, approcha de l'enthousiasme. Il y avait à cela deux raisons: en premier lieu, les chirurgiens français virent rapidement ce qu'il y avait de juste et de pratique dans l'idée directrice de JACOBSON; en second lieu, l'invention du chirurgien danois arrivait à Paris au plus fort de la lutte qu'excitaient l'activité et la considération grandissantes de Civiale.

Aussitôt après sa communication de 1828 JACOBSON avait envoyé une description détaillée de sa méthode à l'Académie de Paris; il continua les années suivantes, au fur et à mesure de l'expérience qu'il en faisait. En 1831, il n'obtint pour toute récompense qu'un modeste prix d'encouragement. Toutefois, en 1833, l'Académie nomma une commission spéciale pour étudier la valeur de sa méthode; elle était formée de BOYER, DUPUYTREN et LEROY; sur sa proposition l'Académie attribua à JACOBSON une partie du prix MONTYON, soit 4000 francs, que d'après le le compte-rendu du temps, il convertit en une tabatière en or de même valeur.

Mais, à peine l'instrument de JACOBSON était-il connu en France qu'il subit de nombreuses, bien qu'importantes modifications. Amussat en supprima la courbe uréthrale et le fit rectiligne, ce qui ne l'améliorait guère. LEROY, plus prudent, modifia quelque peu les articulations des mors, afin que, si l'une des articulations se brisait, l'instrument pût être néanmoins retiré de la vessie sans difficulté, ce que ne permettait pas le modèle

originel de JACOBSON; DUPUYTREN créa de nouvelles articulations etc. Les figures ci-jointes représentent deux de ces transformations; les originaux en sont dans la collection de l'Université de Copenhague. La première répond à la description de l'instrument de DUPUYTREN et la seconde rappelle la modification imaginée par SÉGALAS.

Il est incontestable que l'instrument de JACOBSON constituait un progrès important sur les appareils perforateurs existants. Par

Fig. 4.

contre, il n'était bon que pour les calculs de faible volume. En France, il n'en fut pas moins tout de suite accueilli et mis à l'essai. Ce fut surtout DUPUYTREN, alors en guerre avec Civiale, qui entreprit ces essais; il se flattait d'opposer des résultats pour le moins égaux à ceux de son rival; il n'y réussit pourtant que partiellement. N'oublions pas que DUPUYTREN, au moment où Civiale opérait LISFRANC, déclarait que l'intervention aurait dû être exécutée avec l'instrument de JACOBSON. Civiale, il va presque sans dire, s'élevait contre la nouvelle méthode et déclarait: „En un mot, l'emploi de l'instrument imaginé par M. JACOBSON réduirait l'art de broyer la pierre à n'être qu'un jeu de hasard et

à retomber dans un état d'incertitude qui depuis longtemps a cessé pour lui". Ceci n'empêchait pourtant pas Civiale de recourir plus tard à l'instrument de JACOBSON et même de le modifier pour son propre usage. VELPEAU se jeta également avec ardeur sur la méthode lithoclastique de JACOBSON et beaucoup d'autres à sa suite.

D'une lettre écrite par JACOBSON à son ami le Dr. GERSON, de Hambourg, et que ce dernier publia dans la suite, nous ap-

Fig. 5.

prenons que, peu de temps après que la méthode de JACOBSON eût été connue en France, LEROY l'avait déjà employée six fois; dans cette série il faut surtout mentionner le cas d'un vieillard de soixante-et-dix-neuf ans, porteur d'une grosse pierre vésicale, et chez lequel LEROY commença par broyer la pierre avec son propre appareil, mais paracheva l'opération avec l'instrument de JACOBSON. Cette information traduit bien la situation alors existante en France, car ce dont on manquait, comme il a été dit plus haut, c'était justement un instrument capable de broyer les fragments de faible dimension, fragments qui échappaient facile-

ment aux appareils avec perforateur et pour lesquels l'instrument de JACOBSON était admirablement fait.

Si, en dépit de son ingéniosité et de son incontestable supériorité sur les instruments analogues créés avant lui, le lithoclaste de JACOBSON n'eut qu'une courte existence, c'est que, peu d'années après, fut inventé le lithoclaste qui devait bientôt se montrer supérieur à tous et posséder les traits essentiels de la forme définitive de cet instrument: nous visons le „percuteur courbe à marteau" de HEURTELOUP.

On a vu plus haut que LEROY avait préparé le plan d'un lithoclaste. Ce fut de l'idée qui l'inspirait que naquit le célèbre instrument présenté en 1832 par HEURTELOUP. Ce dernier instrument était formé de deux branches parallèles dont l'une figurait une coulisse pouvant glisser sur l'autre; à l'inverse de tous les modèles antérieurs du même genre, c'était ici la branche la plus interne qui se déplaçait à l'intérieur de la vessie et qui, à l'aide d'un écrou, pouvait être fixé dans toutes les positions. L'extrémité vésicale des branches était fort longue et pourvue d'une courbure uréthrale; les faces qui se regardaient portaient de grosses dents. Le but de l'inventeur était donc que l'instrument fermé — il avait alors la forme et les dimensions d'un cathéter métallique ordinaire — fût introduit dans la vessie, y saisît la pierre après son ouverture et la retînt entre ses branches grâce à l'écrou. Le patient et l'instrument une fois bien immobilisés, on frappait sur la branche saillante avec un marteau et l'on brisait ainsi le calcul, puis les fragments en dérivant.

L'accueil fait au percuteur de HEURTELOUP fut plus que frais. Civiale y vit aussitôt une attaque contre la suprématie péniblement acquise de son arsenal; avec sa promptitude à juger, et d'ordinaire bien juger, il déclara que le percuteur, à certains égards, était un progrès, mais que, d'une manière générale, il marquait un recul vers les tous premiers débuts de la lithotripsie. Les ennemis de Civiale eux-mêmes ne considéraient pas sans stupeur ni méfiance cette brutale instrumentation; pour un temps, semble-t-il, ils en restèrent encore au lithoclaste de JACOBSON. Mais bientôt on s'aperçut que, en dépit de ses défauts, le percuteur de HEURTELOUP était jusqu'ici le meilleur des instruments lithotriptiques imaginés et son emploi suggéra naturellement les

améliorations nécessaires. On ne s'en prit pas tout d'abord à ce brutal et préhistorique marteau; on s'occupa de créer des appareils immobilisateurs assurant la fixité de l'instrumentation et le comfort des patients. Ce ne fut que plus tard qu'on tenta de remplacer le marteau par un autre agent, mais l'adaptation de l'écrou était sans doute un problème technique fort difficile, car ce furent seulement SÉGALAS et CHARRIÈRE qui parvinrent à le résoudre et non sans inquiétude sur le succès final. Les mors dentés furent également une source d'embarras, vu que les graviers et les petits fragments se coinçaient entre les dents si bien qu'il devenait difficile de ramener l'instrument par l'urèthre. On aboutit enfin à la branche femelle fenêtrée et à la branche mâle dentée. BREF, grâce à une série d'améliorations on obtint, au cours des années, surtout après une dernière modification de GUYON, l'instrument définitif aujourdhui connu sous le nom de lithoclaste.

Nous arrêterons ici notre exposé historique. Ce qui vient après est si récent, si bien connu de tous qu'il est difficile de le traiter à la façon d'un chapitre d'histoire. En tout cas, nous avons suivi la lithotripsie depuis sa naissance, à travers les luttes, les oppositions et le triomphe, jusqu'à notre époque où elle est devenue, pour les calculs vésicaux, le procédé de choix des urologistes.

HEURTELOUP naquit en 1793. Il était fils d'un médecin militaire de rang élevé. Déjà comme jeune médecin, il s'attacha aux affections chirurgicales des voies urinaires; il leur demeura fidèle toute sa vie. A ses débuts il exerçait tantôt à Londres, tantôt en France; après les succès de son percuteur il s'établit définitivement à Paris où il avait une clientèle étendue et jouit d'une grande considération jusqu'à sa mort, survenue en 1864. HEURTELOUP eut l'heureuse fortune de vivre à l'époque la plus mouvementée de la lithotripsie et, de bonne heure, on reconnut en lui un des plus éminents spécialistes du temps. Avant la découverte du percuteur il s'était fait avantageusement connaître soit en imaginant toute une série d'instruments, soit en améliorant ceux des autres; il mérita ainsi d'être plusieurs fois couronné par l'Académie. Bien que fort occupé par sa clientèle d'urologiste, il a beaucoup écrit et pris une part active aux discussions de son époque. Dans les polémiques il apportait un esprit finement

caustique, bien différent par conséquent du genre lourd, violent et surtout personnel qui régnait alors.

Nous avons montré plus haut quelle glorieuse place JACOBSON occupe dans l'histoire de la lithotripsie. Il est regrettable qu'on connaisse si mal aujourdhui l'oeuvre de cet homme distingué. C'est une raison pour nous de tenter de l'arracher à l'oubli, d'autant plus que JACOBSON fut certainement un des meilleurs hommes qu'ait produits la science médicale danoise.

L'image de L. L. JACOBSON.

LUDWIG LEWIN JACOBSON naquit à Copenhague le 10 janvier 1783. De race israélite, il était fils d'un joailler, tailleur de diamants, devenu plus tard le prof. S. A. JACOBSON. Il passa la plus grande partie de son enfance et sa première jeunesse à Stockholm. En 1802, il commença ses études médicales à Copenhague et, au bout de deux ans, il subissait avec succès l'examen de chirurgie. De 1806 à 1815 il remplit les fonctions de chirurgien suppléant à l'Académie de Chirurgie, en même temps que celles de candidat au Frederiks Hospital, de lecteur de chimie à l'Académie de Chirurgie et de professeur à l'Ecole Vétérinaire. Après un long voyage à l'étranger il consacra le reste de sa

vie aux études scientifiques et à une clientèle très étendue que lui valaient ses grandes capacités médicales et ses éminentes qualités personnelles. Ses travaux scientifiques — qu'il poursuivit jusqu'à son dernier jour — sont d'une ampleur et d'une abondance incomparables; beaucoup sont devenus classiques. Avant son oeuvre capitale — la lithoclastie — JACOBSON avait publié plusieurs cas personnels de lithotomie et dont quelques uns sont du plus haut intérêt. Il réussit une fois à guérir la plaie de la taille en neuf jours, ce qui à l'époque était absolument exceptionnel. D'une autre de ses observations il ressort que JACOBSON est sans doute le premier qui ait opéré sur la vessie en deux temps. Toute une partie de sa vie, semble-t-il, fut spécialement consacrée aux affections de la vessie.

Il traita également nombre d'autres sujets médicaux. C'est ainsi que, dès 1809, il donna une description de la situation sanitaire et hospitalière du corps expéditionnaire anglais dans l'île de Seeland.

A la suite de DUPUYTREN il introduisit différents procédés opératoires ou instruments, notamment le célèbre entérotome de ce chirurgien pour la cure de l'anus artificiel. Son instrument à ligature, „par lequel le chirurgien peut saisir et lier une artère blessée, sans être assisté" est également bien connu. Cet instrument fut imaginé après une étude des differents appareils de ce genre et subit au cours des années plusieurs perfectionnements.

JACOBSON a fourni nombre de contributions casuistiques en différents domaines de la chirurgie: hydrocéphalie, prolapsus utérin, carie syphilitique de la mâchoire supérieure, amputation du sein, lipome multiple, exostoses juvéniles, tétanos et bien d'autres sujets encore. Mais ce que nous venons d'énumérer suffit à concevoir l'étendue de son activité.

Après la chirurgie, il apporta une grande ardeur aux études d'anatomie pathologique; citons entre autres ses communications sur le staphylome postérieur, les diverticules de l'iléon, les capsules surrénales, l'apoplexie du cervelet, les kystes rénaux, l'hydronéphrose, le volvulus intestinal, les hernies inguinales de l'appendice, la perforation spontanée de l'estomac etc. On voit par là qu'avec son génial coup d'œil JACOBSON était à la tête, souvent même bien en avant de ses contemporains, et qu'il travailla nombre de sujets qui sont encore des plus actuels.

En thérapeutique, il occupa également une place distinguée. On a de lui toute une série de communications sur des médications ou des méthodes de traitement expérimentées à l'étranger et dont il conseilla l'essai; ce fut surtout pendant l'épidémie cholérique de 1832 qu'apparut un grand nombre de nouveaux moyens thérapeutiques; un médecin aussi dévoué à son art que JACOBSON ne pouvait que s'y intéresser. Mais il donna encore son attention à d'autres agents curateurs dirigés contre d'autres maladies et tels que l'essence de térébenthine, notamment dans la fièvre puerpérale, le poivre cubèbe, dans la gonorrhée, et l'iode qu'on expérimentait dans différentes affections. A la fin de sa vie il était fort absorbé par l'étude des sels de chrome et par la possibilité de les employer soit en médecine interne, soit dans le traitement des plaies, comme désinfectants.

Dans son oeuvre scientifique, au dire des hommes compétents, ses travaux sur l'anatomie comparée méritent une place éminente. Toute sa vie il ne cessa d'étudier avec zèle l'anatomie et la zoologie; dans ce domaine il produisit des travaux notablement supérieurs à ceux de ses contemporains et pleins de prévisions que devait justifier l'avenir. Déjà comme étudiant, il découvrit et étudia le curieux organe du sens que contient la muqueuse nasale des mammifères, découverte qui, à elle seule, méritait qu'on n'oubliât point son nom. Ce travail fut récompensé par la médaille d'argent de la Société des Sciences et ce travail sur l'organe de JACOBSON fut accueilli à l'étranger avec une extrême faveur. Plus tard suivirent toute une série de travaux de premier ordre sur la circulation veineuse dans les espèces inférieures et sur les transformations de l'azote chez les animaux à circulation sanguine. Citons encore des études sur le rein primitif chez les mammifères, ce qui le conduisit à des recherches sur l'hermaphrodisme et ses origines chez l'animal. Entre temps il faisait des communications moins importantes sur la maladie bleue et sa cause anatomique, sur la structure du cristallin et l'accommodation, sur les papillomes de la vessie chez les animaux et beaucoup d'autres sujets encore. N'ayons garde d'omettre son importante découverte dans l'anatomie de l'oreille, celle d'une anastomose nerveuse qui, sous le nom de nerf de JACOBSON, conserve son souvenir. Il existe encore de lui quelques commu-

nications se rapprochant de l'obstétrique, notamment celles qui ont trait à l'élargissement du bassin chez les animaux pendant la grossesse et la mise bas. Son dernier travail, sur le crâne primitif, travail qu'il put à peine achever, est un des plus originaux qu'il ait produits, car il renversait la doctrine, alors courante, que le crâne résultait de la fusion de plusieurs vertèbres; en échange il proposait une explication que les recherches ultérieures ont confirmée dans son ensemble. Ces travaux anatomiques de JACOBSON furent d'autant plus appréciés qu'il était un artiste émérité et dessinait lui-même ses figures.

Comme on le voit, l'oeuvre entière de JACOBSON fut des plus fécondes et des plus vastes. Dès lors il était naturel qu'un esprit aussi puissant exerçât une action également féconde sur son époque. Il ne créa pas d'école à proprement parler, mais chez ses contemporains et dans la génération qui le suit on reconnaît sa méthode de travail.

Les honneurs ne lui manquèrent pas. En 1815, il devint docteur en médecine, *honoris causa*, de l'Université de Kiel et, l'année suivante, il reçut le titre de Professeur.

En 1819, il entrait à la Société des Sciences. En 1829, il était nommé chevalier du Dannebrog et, en 1833, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. En 1836, il devint membre honoraire de la Société Royale de Médecine et cette même année Compagnon du Dannebrog; il reçut en outre les insignes de plusieurs ordres étrangers. Dès 1814, durant son séjour à l'étranger, il avait été nommé chirurgien-chef de l'armée et, avec le temps, il s'éleva dans la hiérarchie médico-militaire jusqu'à un grade très élevé. En 1842, il reçut finalement le titre de médecin du Roi.

Si, malgré le sentiment d'une vie largement consacrée à la science et la satisfaction que lui valait l'estime générale, aussi bien des étrangers que de ses compatriotes, JACOBSON laissa percer au cours de sa vie comme un soupçon d'amertume; il faut l'attribuer à la mise à l'écart dont il fut l'objet de la part du monde officiel. Certains ont prétendu qu'on avait offert à JACOBSON une chaire à l'Université, sous la condition qu'il abjurerait le judaïsme et qu'il avait refusé. Mais il est bien improbable que JACOBSON — qui épousa une dame n'appartenant pas à la

religion israélite — ait été retenu par des scrupules de conscience; il est beaucoup plus vraisemblable que son origine juive fut l'occasion de quelques mesquineries à son égard, tactique un peu trop souvent imitée par la suite; et c'est ainsi que, par un aveugle préjugé et au profit de quelque médiocrité, on priva d'une situation officielle un homme que désignaient hautement ses talents et sa valeur scientifique. En 1843, en plein exercice de sa profession, JACOBSON fut atteint de la fièvre typhoïde et succomba rapidement le 29 août de la même année.

Pour résumer la vie et l'oevre de ce médecin et de ce naturaliste danois éminent, je ne peux faire mieux que de citer quelques passages de l'éloge funèbre que prononça Eschricht à la Société des Sciences:

„De 1811 à 1813 JACOBSON suivit à Paris tantôt les leçons de CUVIER, tantôt celles de divers chirurgiens... Il allait revenir en Danmark, quand (1813) il reçut du gouvernement danois l'ordre de se rendre à l'armée française, „pour y étudier la médecine militaire". Muni d'une recommandation du duc de Bassano (Maret), il se rendit à Gotha où LARREY et spécialement Desgenettes lui firent bon accueil. Il suivit l'armée à Leipzig et servit dans un hôpital placé auprès d'un village; il y contracta le typhus et faillit en mourir. De ce temps on se battait à Leipzig. L'armée victorieuse s'empara de son hôpital et les cosaques le pillèrent de fond en comble. Quand JACOBSON put sortir de son lit, il ne possédait rien de plus que le linge qu'il portait et un frac qui, par hasard, avait échappé aux investigations des pillards. Par bonheur le Professeur SCHWÄGRICHEN, de Leipzig, qui antérieurement s'était beaucoup intéressé à JACOBSON, apprit son dénuement. Il pourvut le convalescent du nécessaire et le recueillit sous son toit.

„Une occasion nouvelle s'offrit bientôt à JACOBSON pour étudier et pratiquer la médecine militaire, cette fois en suivant les Alliés. Il la dut au Professeur SCHWÄGRICHEN. Ce dernier fut en effet prié d'indiquer un médecin capable de diriger le service sanitaire de la légion anglo-hanovrienne. Parmi les trois médecins proposés par SCHWÄGRICHEN figurait JACOBSON et, comme il était très avantageusement connu de Stieglitz, de Hanovre, le choix s'arrêta sur lui. JACOBSON occupa ce poste jusqu' à la paix (1814), époque où il revint à Copenhague".

Après s'être longuement arrêté sur les remarquables travaux de JACOBSON, Eschricht continue en ces termes: „Dans ce que je viens de dire votre Société ne peut guère voir un exposé complet de l'œuvre de JACOBSON. Mais gloire à celui pour lequel une aussi simple notice devient un panégyrique! Par elle l'avenir saura que JACOBSON a beaucoup travaillé et avec beaucoup de succès pour la science. Elle ne pourra malheureusement apprécier tout ce qu'il accomplit par son action personnelle. JACOBSON n'était pas un orateur entraînant; il ne possédait pas non plus l'art de revêtir d'une belle langue sa pensée écrite. Mais sa parole, comme tout son extérieur étaient empreints d'une telle dignité qu'on se sentait convaincu de la vérité de ses affirmations. Il acquit ainsi l'estime et la sympathie universelles. Il les méritait non seulement comme savant, mais aussi comme médecin et surtout comme opérateur. A la Société Royale de Médecine, de même qu'à la Société des Sciences, son influence fut très grande. Bien qu'un des plus anciens membres de ces deux sociétés, il assistait à chaque réunion, toujours à la même place, et suivait les discussions avec le plus vif intérêt. En plus des nombreux mémoires, précédemment énumérés et présentés aux deux sociétés, les comptes rendus signalent de multiples communications de moindre importance; à la Société de Médecine notamment elles n'ont pas peu contribué à rendre les séances intéressantes et instructives.

„Ainsi donc JACOBSON manquera longtemps non seulement à sa famille et à ses amis, mais en général à tous les hommes de science et principalement au corps médical danois dont il fut un des plus dignes représentants".

Dans ce qui précède nous nous sommes surtout attachés à l'histoire de la lithotritie en France et en Danemark. Pour finir, nous dirons un mot de cette histoire dans les autres parties du monde.

En Allemagne, le broiement des calculs semble n'avoir que lentement conquis droit de cité; théoriquement on l'accueillait de bonne grâce, mais pratiquement on le délaissait. La première opération de ce genre fut exécutée par EISENSTEIN en 1827, d'après la méthode de Civiale. Gräfe l'ancien fit traduire en allemand les oeuvres de Civiale, mais apparemment il ne suivit

pas ses traces, au moins dans une large mesure. Le célèbre DIEFFENBACH ne semble pas avoir été très heureux dans ces sortes d'intervention et les abandonna rapidement. En 1839, un médecin de MUNICH, SCHLEISS VON LÖWENFELD, résuma soigneusement tout ce qui avait été écrit ou dit sur la lithotripsie; il y ajouta la description de quelques instruments imaginés par lui-même; mais, à ce qu'il semble, il n'eut aucune expérience personnelle de la question. En Autriche, KERN, chirurgien de l'empereur, se déclara contre la méthode, ce qui lui valut une polémique avec Civiale. Tout autre fut l'attitude du célèbre chirurgien viennois WATTMANN qui fit bon accueil aux nouveaux procédés et en fit largement usage.

En Russie, où la pierre est si fréquente parmi la population, l'introduction de la lithrotripsie est intimement liée au nom de Pirogoff.

En Suède, la lithotripsie conquit vite l'attention publique, vu que le médecin du roi EDHOLM fut opéré avec succès par Civiale à Paris. La méthode fut introduite par Säve qui, à partir de 1835, exécuta de nombreuses interventions de ce genre; il en écrivit un intéressant compte-rendu. En Italie également la technique de Civiale se répandit grâce à l'opération d'hommes connus, notamment du baron de ZACH et du prince CORSINI.

En Angleterre, on l'a vu, différentes tentatives avaient été faites pour résoudre le problème du broiement. ASTLEY COOPER s'y était intéressé de bonne heure et durant toute sa vie ne se départit point de cet intérêt; en plus des instruments qu'il avait imaginés lui-même, il se servit aussi quelquefois de ceux des autres. D'une manière générale les médecins anglais paraissent avoir attentivement suivi les progrès de la question; la présence d'hommes tels que HEURTELOUP, durant ses séjours à Londres, de BRODIE et autres y contribua certainement. Mais l'homme auquel, avant tous, revient l'honneur de l'introduction de la lithotripsie en Angleterre est HENRY THOMPSON, le père de l'urologie anglaise et l'ami intime, pendant de longues années, de Civiale.

En Amérique, on s'occupa de bonne heure du sujet, étant donné que de jeunes médecins américains rapportaient de leurs tournées scientifiques à Paris les dernières informations concernant

la lithotripsie. La première opération fut exécutée en 1831 et très rapidement d'autres suivirent. Notons que le lithoclaste de JACOBSON et ses différentes modifications furent pendant longtemps très employés en Amérique.

Suivant de près le développement de la lithoclastie, les urologistes américains ont toujours mérité en ce domaine une place de choix. De là vient sans doute que c'est à HENRY BIGELOW qu'on est redevable de la dernière et importante découverte qui en jalonne l'histoire, celle de la litholapaxie ou lithoclastie rapide.

THE WELLCOME HISTORICAL MEDICAL MUSEUM

54A, WIGMORE STREET, LONDON, W. 1.

The Wellcome Historical Medical Museum contains an extensive collection of rare objects, pictures, sculptures, manuscripts, early printed books, etc., illustrating the evolution and practice of Medicine and Allied Sciences throughout the world from prehistoric times, and includes a section dealing with primitive medicine, surgery and the healing arts amongst savage and semi-civilised peoples of to-day.

Special sections are devoted to Memorial Collections of objects originated by, used by, or associated with eminent men who have made history by their great achievements in medical science. These include Dr. EDWARD JENNER's relics, original manuscripts, instruments, etc., connected with his development of vaccine treatment for small-pox, and also Lord LISTER's original appliances, chemical reagents and other materials which he used in the development of his methods of antiseptic surgery as practised by him in the "Lister Ward" of the Glasgow Infirmary and elsewhere. A portion of the original "Lister Ward", reconstructed from the actual material and fitted with the original equipment, forms an important exhibit in the Museum.

The aim and purpose of the Founder are to render the collections of real educative value and to make them helpful to research workers, students and others interested in the History of Medicine and Allied Sciences.

The Museum was re-opened at a Ceremony presided over by Sir HUMPHRY ROLLESTON, Bt., K. C. B., M. A., M.D., F.R.C.P., Regius Professor of Physic, University of Cambridge. In the un-

HEAD HUNTER'S HUT
South East New Guinea
Wellcome Historical Medical Museum

avoidable, and deeply regretted, absence of the Founder (Mr. HENRY S. WELLCOME) the guests were received by Sir HUMPHRY ROLLESTON and Dr. John D. COMRIE, M.A., F.R.C.P., F.S.A., Lecturer on the History of Medicine, Edinburgh University.

In the course of his Introductory Speech from the Chair, Sir HUMPHRY ROLLESTON said: — The study of medical history is somewhat paradoxically a modern development, and its expansion in this country has been largely due to Dr. J. F. PAYNE, Sir W. OSLER, Sir CLIFFORD ALLBUTT, and especially to Sir N. MOORE, who, as President of the Section of the History of Medicine of the International Congress of Medicine in London, opened for the first time this Museum on June 24, 1913. Since then it has grown from strength to strength, and, after a complete re-organization, which necessitated its closure for eleven months, is virtually a new museum. This research museum is intended to be continually progressive, not to remain as the last word in 1926, but to keep up with the advance of medicine. In the various groups, such as anatomy, physiology, chemistry, pharmacology, orthopædics, obstetrics, psychiatry, massage and antiseptic surgery, it will show at a glance the evolution of ideas, discoveries and inventions in a really scientific manner. Thus, in addition to advances, it will elucidate the retrogressive changes which took place in some ancient eastern countries and in Europe during the dark ages.

Familiarity with what „famous men and our fathers who begat us" have done to build up our present state of knowledge has a great educational value. Further, it exerts a wholesome influence in making us feel modest from the realization of what our professional ancestors did in so much less favourable circumstances; we may indeed even find that discoveries made, or largely anticipated, by them years ago and long forgotten have independently again been brought to the light of modern eyes. It is salutary to look back and occasionally, as has been done with much advantage in the past, to act on the dictum "back to Hippocrates". The Great War carried the practice of surgery "back to Lister", the centenary of whose birth will be celebrated next year. Antiseptic surgery and anæsthetics are the two greatest milestones in the advance of surgery, and here is presented a

collection of Listerian relics-unrivalled for its completeness; it includes part of Lister's ward in the Royal Infirmary, Glasgow, where he did his immortal work, which, had it not been for Mr. WELLCOME's prompt action, would have been for ever lost when the building was demolished two years ago.

London is fortunate indeed in this unique Museum, and the whole medical profession are under a deep debt to Mr. H. S. WELLCOME for his unbounded generosity and enterprise in making and throwing open to us all this wealth of historical lore. It is indeed difficult to say what this Museum, with its contents and a library of more than 100.000 books, manuscripts and incunabula so quietly amassed, will mean to medicine in the future. Its resources have always been most freely at the call of those interested and working at the subject, as the Members of the Section of the History of Medicine know to their continual advantage.

WHAT SHOULD MUSEUMS DO FOR US?

Historical Address by Sir ARTHUR KEITH, M.D., F.R.C.S., F.R.S., Conservator of the Museum, Royal College of Surgeons, England:

Often there comes back to me, when I think of what was happening in this great city in the middle of last century, a vision of the wan and studious face of HENRY THOMAS BUCKLE as it was bent over the manuscript of his "History of Civilization in England". As he wrote in his study, a long, lofty gaunt room with northern roof light, he was surrounded by thousands of manuscripts, deeds, documents and books — the material of history. BUCKLE thought, and there are many to-day who still share in his belief, that history could be written only in this way. Even when BUCKLE tells of the discoveries made by WILLIAM SMITH in the opening years of the nineteenth century — of how the crust of the earth was arranged in strata and that the order and age of the strata could be told by the fossils contained in them — he did not perceive that geologists had discovered a new way of writing history by deciphering things and not words. In this new way the history of the world on which we live is now being written; when geologists began to arrange their fossils in an

HALL OF STATUARY
Looking North
Wellcome Historical Medical Museum

orderly way on the shelves of a museum, that museum thereby became not only a history of the earth but of all the living things that had appeared on it during past times. Presently it was discovered that the early history of man himself could be written in the new way. In BUCKLE's boyhood — he was born in 1821 and died in 1862 — the archæologists of Denmark discovered that it was possible still to write the early history of their own country. They searched ancient tombs and peat-mosses for all things which showed traces of man's handiwork and gathered them — each labelled and documented — on the shelves of a museum, and presently that museum became a history of Denmark. The archæologists perceived that Denmark has passed through three epochs — one, in which only stone or bone had been used for weapons or tools; another, when stone and bone were being replaced by bronze; and a third, in which iron began to be used instead of bronze. Hence the division of the prehistoric time intro three periods — stone, bronze and iron. History begins when a chronological table has been established, and we see this method of writing prehistory reaching a climax in the hands of Sir ARTHUR EVANS; the history of Crete has been deciphered by the spade and written on the shelves of the Museum at Knossus. It is in this way that the beginnings of our modern manner of living are being deciphered in Mesopotamia and Egypt. Museum making and history writing are the same thing.

England has a way of throwing up sporadic crops of great men; she had a bumper crop in the 19th century: Darwin, Galton, Taylor and Pitt-Rivers came along almost in a bunch — Darwin leading. It was Pitt-Rivers who demonstrated how reliable human history could be built up, bit by bit, in the shelves and showcases of a museum; it was he who made the spade an instrument of exact history in the hands of a trained observer; it was he who pressed home the study of living primitive peoples as a clue to the customs, myths and beliefs of our long dead ancestors. What Pitt-Rivers did for human culture in general Mr. WELLCOME has sought to do for a great branch of human knowledge — all that pertains to the art and science of healing. He has ransacked the world and brought together under one roof a rich, rare and vast assortment of materials for the history of Medicine such as

has never before been seen or studied in any country. It would be dangerous in these times, when we dispute so keenly how far men simply imbibe ideas and how far they beget them for themselves, to speculate as to the influence which the example of Pitt-Rivers may have had on Mr. WELLCOME. I believe, in this case, we have an instance of independent origin. Be that as it may, I am convinced that we who have to do with the administration of museums will do well to adopt Pitt-Rivers as our Patron Saint.

Now the evolution or history of medicine is more difficult than any other branch of knowledge to illustrate by museum methods. The trend of evolution is nearly always towards complication; if we trace the history of a man's fighting weapons, we begin with a few types of a simple kind and we end in these modern days with the innumerable and highly differentiated engines of war. But in Medicine it is otherwise; even amongst the most primitive races of mankind, we find that the practice of medicine is founded on an elaborate code of beliefs; these beliefs are the fine-drawn gossamer of savage fancy — altogether too delicate threads for the clumsy fingers of museum curators to touch. If our task were merely to illustrate how the Medicine Man, whose image you will see to-night in his hut in New Guinea, seated amidst the simple and uncouth emblems of his art, becomes the fashionable physician of Harley Street with the artillery of modern science at his disposal, there would be no technical difficulty, for from the countries which lie between New Guinea and Harley Street we could cull a perfect series of ascending forms — an intermediate series of the kind which is so dear to the hearts of museum curators. Our difficulties begin when we seek to portray how the native practitioner looks upon the human body when it is well and when it is ill. Until we have surmounted this difficulty we cannot appreciate the riches which are shown in Mr. WELLCOME's "Hall of Primitive Medicine"

To give a concrete representation of the beliefs in which Medicine begins is particularly hard for men like myself. We have been trained to accept only what we can see and prove, to suppress all our childish notions. We find it almost impossible to take the mentality of primitive medicine seriously. It would

have been otherwise with Lewis Carroll, the immortal creator of "Alice in Wonderland"; he understood how children reasoned and, therefore, could have entered the hearts of primitive men without effort. There can be no doubt that in the play of his fancy, early man, like the primitive races of to-day, was a child and had a childish way of reasoning. The late and gifted Dr. W. H. R. Rivers, in his enquiries into the theory and art of Medicine among the natives of Melanesia, was able to lay aside the scientific armature of his mind and to adopt the point of view of the practitioners he encountered in primitive communities. He found that the rudest native practitioner had, like his counterpart of Harley Street, a definite theory of disease and that the means he adopted for its cure were a logical outcome of this theory. Had LEWIS CARROLL told a New Guinea medical man that after the material Cheshire cat had vanished its smile remained behind, the statement would have been accepted without the raising of an eyebrow. It must be a very long time ago since primitive man began to look on the human body as a mere husk and the spirit within it as the real person, for this way of interpreting the living body is almost universal among native peoples. On this belief the native physician bases his treatment of disease. If a man is to be free from illness his spirit must remain free, intact, uninjured. Illness, the native holds, springs from the spirit — not, as we believe, from the flesh. If the spirit be driven out of the body and forsakes it permanently, then death occurs. This is how the Melanesian explains death to himself and to his patients. Hence, a native practitioner's business is to discover in what way injury or damage has fallen on his patient's spirit, and, as these injuries are usually caused by other spirits or baneful influences, it is clear that a native, to practise successfully, must have studied and mastered the ways and wiles of these immaterial beings and things. The expert native practitioner is he who can best cajole the cloud of spirits which permeate the air of primitive communities.

As we dig into the beginnings of Medicine we find that its foundations are laid on leechcraft, witchcraft and priestcraft. The early physician was also magician and priest. Unless you have grasped this truth you will altogether fail to understand Mr.

WELLCOME's „Hall of Primitive Medicine"; for in that Hall you will find a wealth of amulets, charms, talismans, mascots, phylacteries, totems, fetishes, divination bowls, effigies, idols, masks and ceremonial dresses. When you examine the contents of that room you are really surveying a massed field of therapeutic artillery — the batteries by which ancient physicians sought to banish illness and disease from their patients, thus staving off death. The counterparts of the native artillery in Harley Street are the stethoscope, the bismuth meal, note-book for prescription, and a certain professional air.

I have drawn your attention to this part of Mr. WELLCOME's collection for a special reason. When we seek to represent in a museum the theories and beliefs which guided the practice of Medicine in olden times, we encounter a grave difficulty. Let me explain the nature of this difficulty. If we dress a lay figure in a policeman's uniform, place a helmet on the head, a baton in one hand and handcuffs in the other, and lay open the policeman's note-book at the page he made his last entry, we bring before our visitors such a representation of law and order as enters their understanding without any further explanation. But suppose we have merely the arm badge of a special constable at our disposal; how are we to make our visitors understand its full significance if they have never encountered a policeman in their life? That is just the difficulty we have to face in representing early stages in the evolution of Medicine; the divination bowl, fetish, amulet, charm, mascot and effigy are but the symbols of the ancient practitioner's art; each is pregnant with significance; it needs a world of knowledge to interpret that significance. It is otherwise in all the modern departures of Medicine. You will have an opportunity to-night of examining in this Museum all the stages in the evolution of utensils, apparatus and instruments employed in modern Medicine and Surgery; never before has the story of surgical instruments been told with such a wealth of illustration as will fall under your eyes here. The microscope is the main instrument of medical progress; this Museum contains its full history in the great collection shown in the Gallery. Never before have such pains been taken and so much wealth lavished to secure exact reproductions of the

PORTRAIT GALLERY
Part of east wall
Wellcome Historical Medical Museum

ITALIAN PHARMACY XVITH CENTURY
Wellcome Historical Medical Museum

orderly way on the shelves of a museum, that museum thereby became not only a history of the earth but of all the living things that had appeared on it during past times. Presently it was discovered that the early history of man himself could be written in the new way. In BUCKLE's boyhood — he was born in 1821 and died in 1862 — the archæologists of Denmark discovered that it was possible still to write the early history of their own country. They searched ancient tombs and peat-mosses for all things which showed traces of man's handiwork and gathered them — each labelled and documented — on the shelves of a museum, and presently that museum became a history of Denmark. The archæologists perceived that Denmark has passed through three epochs — one, in which only stone or bone had been used for weapons or tools; another, when stone and bone were being replaced by bronze; and a third, in which iron began to be used instead of bronze. Hence the division of the prehistoric time intro three periods — stone, bronze and iron. History begins when a chronological table has been established, and we see this method of writing prehistory reaching a climax in the hands of Sir ARTHUR EVANS; the history of Crete has been deciphered by the spade and written on the shelves of the Museum at Knossus. It is in this way that the beginnings of our modern manner of living are being deciphered in Mesopotamia and Egypt. Museum making and history writing are the same thing.

England has a way of throwing up sporadic crops of great men; she had a bumper crop in the 19th century: Darwin, Galton, Taylor and Pitt-Rivers came along almost in a bunch — Darwin leading. It was Pitt-Rivers who demonstrated how reliable human history could be built up, bit by bit, in the shelves and show-cases of a museum; it was he who made the spade an instrument of exact history in the hands of a trained observer; it was he who pressed home the study of living primitive peoples as a clue to the customs, myths and beliefs of our long dead ancestors. What Pitt-Rivers did for human culture in general Mr. WELLCOME has sought to do for a great branch of human knowledge — all that pertains to the art and science of healing. He has ransacked the world and brought together under one roof a rich, rare and vast assortment of materials for the history of Medicine such as

has never before been seen or studied in any country. It would be dangerous in these times, when we dispute so keenly how far men simply imbibe ideas and how far they beget them for themselves, to speculate as to the influence which the example of Pitt-Rivers may have had on Mr. WELLCOME. I believe, in this case, we have an instance of independent origin. Be that as it may, I am convinced that we who have to do with the administration of museums will do well to adopt Pitt-Rivers as our Patron Saint.

Now the evolution or history of medicine is more difficult than any other branch of knowledge to illustrate by museum methods. The trend of evolution is nearly always towards complication; if we trace the history of a man's fighting weapons, we begin with a few types of a simple kind and we end in these modern days with the innumerable and highly differentiated engines of war. But in Medicine it is otherwise; even amongst the most primitive races of mankind, we find that the practice of medicine is founded on an elaborate code of beliefs; these beliefs are the fine-drawn gossamer of savage fancy — altogether too delicate threads for the clumsy fingers of museum curators to touch. If our task were merely to illustrate how the Medicine Man, whose image you will see to-night in his hut in New Guinea, seated amidst the simple and uncouth emblems of his art, becomes the fashionable physician of Harley Street with the artillery of modern science at his disposal, there would be no technical difficulty, for from the countries which lie between New Guinea and Harley Street we could cull a perfect series of ascending forms — an intermediate series of the kind which is so dear to the hearts of museum curators. Our difficulties begin when we seek to portray how the native practitioner looks upon the human body when it is well and when it is ill. Until we have surmounted this difficulty we cannot appreciate the riches which are shown in Mr. WELLCOME's "Hall of Primitive Medicine"

To give a concrete representation of the beliefs in which Medicine begins is particularly hard for men like myself. We have been trained to accept only what we can see and prove, to suppress all our childish notions. We find it almost impossible to take the mentality of primitive medicine seriously. It would

have been otherwise with Lewis Carroll, the immortal creator of "Alice in Wonderland"; he understood how children reasoned and, therefore, could have entered the hearts of primitive men without effort. There can be no doubt that in the play of his fancy, early man, like the primitive races of to-day, was a child and had a childish way of reasoning. The late and gifted Dr. W. H. R. Rivers, in his enquiries into the theory and art of Medicine among the natives of Melanesia, was able to lay aside the scientific armature of his mind and to adopt the point of view of the practitioners he encountered in primitive communities. He found that the rudest native practitioner had, like his counterpart of Harley Street, a definite theory of disease and that the means he adopted for its cure were a logical outcome of this theory. Had LEWIS CARROLL told a New Guinea medical man that after the material Cheshire cat had vanished its smile remained behind, the statement would have been accepted without the raising of an eyebrow. It must be a very long time ago since primitive man began to look on the human body as a mere husk and the spirit within it as the real person, for this way of interpreting the living body is almost universal among native peoples. On this belief the native physician bases his treatment of disease. If a man is to be free from illness his spirit must remain free, intact, uninjured. Illness, the native holds, springs from the spirit — not, as we believe, from the flesh. If the spirit be driven out of the body and forsakes it permanently, then death occurs. This is how the Melanesian explains death to himself and to his patients. Hence, a native practitioner's business is to discover in what way injury or damage has fallen on his patient's spirit, and, as these injuries are usually caused by other spirits or baneful influences, it is clear that a native, to practise successfully, must have studied and mastered the ways and wiles of these immaterial beings and things. The expert native practitioner is he who can best cajole the cloud of spirits which permeate the air of primitive communities.

As we dig into the beginnings of Medicine we find that its foundations are laid on leechcraft, witchcraft and priestcraft. The early physician was also magician and priest. Unless you have grasped this truth you will altogether fail to understand Mr.

WELLCOME's „Hall of Primitive Medicine"; for in that Hall you will find a wealth of amulets, charms, talismans, mascots, phylacteries, totems, fetishes, divination bowls, effigies, idols, masks and ceremonial dresses. When you examine the contents of that room you are really surveying a massed field of therapeutic artillery — the batteries by which ancient physicians sought to banish illness and disease from their patients, thus staving off death. The counterparts of the native artillery in Harley Street are the stethoscope, the bismuth meal, note-book for prescription, and a certain professional air.

I have drawn your attention to this part of Mr. WELLCOME's collection for a special reason. When we seek to represent in a museum the theories and beliefs which guided the practice of Medicine in olden times, we encounter a grave difficulty. Let me explain the nature of this difficulty. If we dress a lay figure in a policeman's uniform, place a helmet on the head, a baton in one hand and handcuffs in the other, and lay open the policeman's note-book at the page he made his last entry, we bring before our visitors such a representation of law and order as enters their understanding without any further explanation. But suppose we have merely the arm badge of a special constable at our disposal; how are we to make our visitors understand its full significance if they have never encountered a policeman in their life? That is just the difficulty we have to face in representing early stages in the evolution of Medicine; the divination bowl, fetish, amulet, charm, mascot and effigy are but the symbols of the ancient practitioner's art; each is pregnant with significance; it needs a world of knowledge to interpret that significance. It is otherwise in all the modern departures of Medicine. You will have an opportunity to-night of examining in this Museum all the stages in the evolution of utensils, apparatus and instruments employed in modern Medicine and Surgery; never before has the story of surgical instruments been told with such a wealth of illustration as will fall under your eyes here. The microscope is the main instrument of medical progress; this Museum contains its full history in the great collection shown in the Gallery. Never before have such pains been taken and so much wealth lavished to secure exact reproductions of the

PORTRAIT GALLERY
Part of east wall
Wellcome Historical Medical Museum

ITALIAN PHARMACY XVITH CENTURY
Wellcome Historical Medical Museum

conditions amidst which druggist, chemist and apothecary carried out their respective callings in past times. You will see the actual ward from the old Infirmary of Glasgow in which Lord LISTER banished from the world for ever some of the most dreaded of human sufferings. If you are inclined to think that the value of this exhibit is sentimental rather than useful, a glance at its bare ugly walls and its sordid equipment will alter your opinion. I was trained in just such a ward and know that the picture here preserved is true to its time. The men and women of a younger generation, who have grown up in clean bright wards with modern equipment can only realize the blessings which progress has brought them, when they view the ward in which Lord LISTER's patients lay as he and his nurses ministered to their needs.

You will turn away from Lord LISTER's ward devoutly thankful that it is now only a historical record; it depicts a state of matters which we have left behind us. It is possible, as you walk through the Hall of Primitive Medicine and your eye catches again the weird and uncouth equipments of native witch doctors which cover its walls and fill its cases, that you will view these exhibits as mere flotsam and jetsam from the Dead Sea of Medicine — one which enlightened England has long since swept away. I should like to think this is so, but when I see, as I sometimes do, mascots on the motor cars of the wealthy, charms and amulets treasured by many people — both rich and poor — ignorant and educated; when I see, as I occasionally do, the quack preferred to the man who has given his life to the study of rational Medicine; and when I see learned men call in spirits to explain unusual physical phenomena; then I am not quite so certain that this part of Mr. WELLCOME's Museum does represent altogether a past stage of things. In all of us there still remains more than a trace of the primitive man.

Now I come to what is the main matter of my discourse. What is the service that such a Museum as this should render to Medicine? Let me put the question on a wider basis. What should museums do for us? You will pardon my immodesty if I refer for a moment to the services which museums have rendered to myself. Thirty-five years ago I returned from a sojourn

in the East, where I had accumulated a great many facts relating to anatomy, and in my pocket just enough money to secure food and lodging for a year or two. My little cargo of anatomical facts was of no use in the world of learning until it had been compared with and added to cargoes brought home by previous voyagers into the realms of Anatomy. It was my first duty to assimilate the publications of other workers and to study kindred material which had been gathered in our great Museums. The British Museum was thrown open to me; in its Reading Room attendants brought and laid before me books and manuscripts of all times and of all countries. The treasures in the Natural History Museum, South Kensington, were placed freely at my disposal. The Museum which I have now the honour to be closely connected with, served me as a study and as a research room. All of these institutions were provided for me gratis, free and for nothing. I never enquired into the cost of running these great institutions during the years I was using them, but I can tell you what all three cost last year. The British Museum, Bloomsbury, required £ 221.000; the Natural History Museum, South Kensington, £ 100.000; the Museum of the Royal College of Surgeons, the most economical and best Museum of its kind in the world, £ 6000. Now that is a great sum of money; Museums, as Mr. WELLCOME knows well, are very costly machines to run, to say nothing of the initial cost of bricks and mortar, and also outfit. To produce an income of £ 327.000, the sum now spent annually on these three institutions, needs a capital of about 6½ millions. You can see, then, that in those early days of study and research in London I was, although I did not realize it, terribly wealthy. I had the privileges of a Crœsus — a multimillionaire. At least I had at my disposal that which had cost millions. It is plain that museums as instruments of research are very costly, and you may ask if the country is getting an adequate return for its great outlay. Well, if I had been the only student who then enjoyed museum benefits, our country would have had an altogether unsatisfactory return for its expenditure, but I was only one of many of that generation. The generation which was young thirty years ago is now providing their country with leaders and teachers, and England is reaping to-day the harvest she sowed

in museums a generation ago. You see that I do not hesitate in regarding the increase of knowledge — the fostering of research — as the first duty of a museum. Unless a museum is permeated with a spirit of enquiry it is dead. It is not enough to furnish a museum with the materials needed by students; no conservator can understand what a student needs unless he is also a student. The staff of a museum must be permeated with the love of knowledge and know how it can be extended if their institution is to thrive; and no man can continue to be a student unless you give him an exit for his knowledge. Unless he is encouraged to coin his gold and pass it into circulation, his mint becomes choked. One knows that a museum is prospering when the members of its staff are participating in the proceedings of learned societies and contributing to their publications. One knows that a museum is fulfilling its primary function when its rooms and closets are frequented by research students from homelands, colonies and foreign countries, and one knows that its contents are being rightly used by the frequency of grateful acknowledgments in learned publications. The literature which issues from a museum determines its status, and in this literature I include catalogues.

If the first duty of a museum, such as this of Mr. WELLCOME, is to serve the needs of students and through students the public weal, there is a second duty no less important. There is its immediate duty to the public — the duty of direct education. It is this double duty of a museum that taxes the ingenuity of us conservators. To expose the whole of our resources to the gaze of visitors would be to satiate — not to whet — their curiosity. We produce in them not only headache but mental dyspepsia. We have to select from our great stores on which special students regale themselves, just those prime pieces of instruction which when set in a right order, tell their story with emphasis and without words. Such an art needs a special genius, just as "window-dressing" does in the world of commerce, but I have noticed that the best elementary treatises are usually written by the most learned of our masters, and I am therefore hopeful that the most learned of our curators will also prove the greatest craftsmen in the art of "case-dressing". It is an art which

makes a special appeal to Mr. WELLCOME and he has surrounded himself with a staff of learned and expert men. He has chosen, as his Conservator, Mr. W. L. G. MALCOLM, one who is already known by his important contributions to anthropology and we all wish him and his colleagues the utmost success in fulfilling the aims which the founder of this Museum has in view.

All of us who regard museums not only as repositories of valuable things but as engines for the advancement of knowledge owe a debt to Mr. WELLCOME. Students of history are usually poor men and this is particularly true of those who seek to unravel and write the true history of Medicine. The materials needed for our studies are far beyond the resources of our purses. There are those men, who, setting out in their careers to banish care by obtaining a sufficiency to carry them and theirs to the end of life's journey, awake to find that wealth accumulates on them so fast that affluence becomes more burdensome than the cares of poverty. Well! we who benefit from museums are not in this group of men. If a poor man has to seek comfort in philosophy, a rich man if he is to retain his soul, has to seek it as a necessity. The other day it was my good fortune to read a book written by a man who has become both a millionaire and a philosopher. "I have long felt and believed", he tells us, "that every man who has attained material success should look upon himself as an investment, so to speak, which the community has made. In return for the opportunities given to him and for the financial results they have brought, it is up to him to yield dividends in service and in other things of value to the community". Long before this philosophy for wealthy men had been formulated, Mr. Henry S. WELLCOME, in his own quiet but efficient way, had begun to put it into practice. He had come to the rescue of us poor students and put at our disposal, and for the ultimate good of mankind, this Museum with its rich and rare stores of knowledge culled from all the countries of the world and from all periods of time. He has lifted our poverty above all dreams of avarice and has thereby earned the lasting gratitude of all who believe that the safety of our civilization lies in the progress and dissemination of knowledge.

Image of Imhotep. - Leiden.

BIBLIOGRAPHIE.

ANGLETERRE.

IMHOTEP, *The Vizier and Physician of King Zoser and afterwards the Egyptian God of Medicine*, by Jamieson B. HURRY. M. A.; M. D. Oxford University Press. Humphrey Milford, 1926.

Dr. HURRY wrote this book in honour of IMHOTEP, of whom Sir W. OSLER said: „The first Figure of a physician to stand out clearly from the mists of Antiquity". The author calls him a distinguished magician-physician and sage who first appears on the stage of Egyptian history in the reign of King Zoser of the IIIrd Dynasty. Dr. HURRY thought it convenient to divide the career of IMHOTEP into three periods: I: IMHOTEP as contemporary of King Zoser. (Ca. 2980 B.C.), II. IMHOTEP as a Medical Demigod. (ca. 2850 B.C.), III. IMHOTEP as full Deity of Medicine. (ca. 525 B.C.). Successively he mentions all what is known about him as a grand Vizier, an architect, the chief Lector-Priest, a sage and a scribe, an astronomer and a magician-physician. These chapters are filled with interesting particularities about the customs in the common life and the religious ceremonies of the old inhabitants of the Nile-valley. Some illustrations show us King Zoser, the Step-Pyramid of Sakkarah and the temple of Edfu. (The name of IMHOTEP is associated with the construction of the first temple of Edfu). In the chapter, treating on IMHOTEP as medical Demigod, the author gives a solution of the problem why IMHOTEP, who lived in the days of King Zoser, ca. 2900 B.C. was not ranked among the full gods of Egypt until the Persian period, dating from 525 B.C. He joins in the opinion of ERMAN and cites a passage in one of the Oxyrhynchus papyri, mentioning that IMHOTEP allready was worshipped as early as the IVth Dynasty and his temple was resorted to by sick and afflicted persons. The history of NECHAUTIS tells us that in old Egypt the same customs were in use as in Greece: incubation sleep in the temple, apparition of the God, recovery of the health and donaria sacrified in the temple.

Representations are given from statuettes, representing IMHOTEP as demigod. In most of the museums of egyptology may be seen one or more of these statuettes. Amongst the finest and the best images is one of those at Leiden, from which I have added here a representation. The expression of the person, who has on his knees a partly unrolled papyrus, which he is reading attentively, is beautifully executed. On several of these statuettes there are dedicatory inscriptions on the base, giving the name of the donor, and so it is very probable that they were given and offered by sick persons seeking health or by grateful patients, who recovered and thus they are votive in character.

Follows the chapter on IMHOTEP as God of Medicine. The full apotheosis of IMHOTEP appears to have taken place in the Persian period, somewhere about 525 B.C. The statuettes of this time represent him in the standing posture and carrying the *w3ś* sceptre in one hand and the *ᶜnḫ* in the other. That taken from the temple of Medinet Habu shows him in a sittting position.

Öne could regret the author has not given the translation of the inscriptions accompanying the figures on the walls of the temple of PTAH at Karnak and at Medinet Habu, but the hieroglyphics are so very well reproduced, that they offer no difficulty for those who understand to read those old signs. However I think it was the purpose of the author to see his book in the hands also of phycians, who don't understand them, and so a translation was desirable.

The following chapters are treating on the ancient egyptian medicine and contain many interesting details. The representation of an amulet of IMHOTEP tells us his statuette was also worn as preservative for sickness. Apart from the temples of IMHOTEP we have records of a sanatorium which was situated in the upper terrace of the temple of Hatshepsowet at Deir-al-Bahari, and which was given up to the worship of IMHOTEP. Here are to be found „graffiti" and Dr. HURRY quotes several of them, relating f. e. the story of a man, named Satmi Khamuas, who had no man-child by his wife Mahîtuaskhît and while dreaming in the temple, the sterility was cured.

In the appendices there are very useful lists on the bibliography of the subject, the name IMHOTEP and its variants (particularly the variants in the spelling of the name, „HURRY enumerates thirty variants") the pedigree of IMHOTEP, of the statuettes and the mural figures. At the end an index about the persons, places and subjects completes this book. Among the various groups of readers, the medico-historici will be glad to possess it in their library and it really signifies a great acquisition to our knowledge about the old egyptian medicine.

J. G. DE LINT.

Ioannes Baptista Canano (1515—1578) Girolampo da Carpi (1501—1556). Musculorum Humani Corporis Picturata Dissectio. (Ferrara 1541?). Facsimile edition annotated by HARVEY CUSHING and EDWARD C. STREETER. R. van Lier and Co. Florence 1925.

In der Reihe der Monumenta Medica, die durch Prof. Dr. H. E. SIGERIST als Chef-Redakteur herausgegeben werden, ist dieses Buch das vierte. Seiner Seltenheit (elf Exemplare sind bekannt), seines Autors CANANO und seiner Geschichte wegen gehört es zu den kostbaren Werken aus der Zeit der Entstehung der neueren Anatomie. Wahrscheinlich ist dieser erste Teil einer grösseren Verhandlung schon im Jahre 1541, also etwas früher wie VESALIUS' Arbeit, gedruckt worden und deshalb als der ursprünglichste Versuch, mit den alten Galenischen Auffassungen in der menschlichen Anatomie zu brechen, anzusehen. Seine Tafeln wurden in Kupfer gestochen und bieten vorzügliche Abbildungen der wahren, anatomischen Verhältnisse des menschlichen Armes in bezug auf seine Muskulatur. CANANO hat sein Werk nicht weiter erscheinen lassen; wahrscheinlich hat VESALIUS ihm bei einem Besuch in Ferrara im Jahre 1542 seine Tafeln gezeigt und deren Vorzüglichkeit erkennend, hat ersterer die seinigen zurückgehalten.

Bis vor einigen Jahren war man der Meinung, dass nur zwei oder drei Exemplare bis auf uns gekommen wären; seitdem sind noch einige andere entdeckt worden, aber diese liegen ausserhalb des Bereichs der vielen Sammler und Forscher auf dem Gebiete der medizinischen Geschichte. Deshalb bedeutet diese Faksimile-Herausgabe eine wertvolle Bereicherung unserer ältesten Litteratur und die Ergänzung durch die Aufsätze der Herren HARVEY CUSHING und EDWARD C. STREETER tragen zur Erhöhung ihres Werks nicht wenig bei.

Prof. Dr. HARVEY CUSHING skizziert in seiner Einleitung die Zeit, als die drei Erneuerer unserer Kenntnisse des menschlichen Körpers, VESALIUS, CANANO und SERVETUS, zu gleicher Zeit im Anfang des sechszehnten Jahrhunderts ihre Veröffentlichungen der staunenden und erschreckten Welt vorlegten.

In der folgenden Biographie des Verfassers GIAMBATISTA CANANO hat Dr. E. C. STREETER die Notizen gesammelt, die über seine Person, sein Leben und seine Arbeit überliefert worden sind. Ferrara war sein Geburtsort und der Schauplatz seiner wichtigsten Leistungen. Hier studierte er Medizin und wurde im Jahre 1541 Professor der Medizin als Nachfolger seines Oheims.

Auch die erste Entdeckung von valvulae in den Adern machte CANANO; sie wurden aber wenig beachtet und fast fünfzig Jahre später wieder entdeckt nnd führten dann zu der neuen Einsicht HALLERS in den Blutkreislauf.

Auch der italienische Kupferstecher GIROLAMO DA CARPI, welcher die Tafeln CANANO's entwarf, wird in diesem Verband gewürdigt. Eine Erörterung über die Entdeckungen CANANO's, die der valvulae und des Musculus palmaris brevis bildet den Schluss dieser wichtigen Erläuterung.

Wie die bereits erschienenen Monumenta Medica,

Vol. I. JOHANNES DE KETHAM, Fasciculus Medicinae 1491 by KARL SUDHOFF and CHARLES SINGER,

Vol. II. Fasciculo di Medicina. Venice 1493.

Vol. III. The earliest printed Literature on Syphilis by KARL SUDHOFF and CHARLES SINGER,

ist auch dieser vierte Band vom Verleger in vorzüglicher Weise typographisch ausgeführt worden.

A. W. NIEUWENHUIS.